BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
242
NAPOLI

II Swyft - Pakt B. 242

BI
Vitt.

THÉATRE
FRANÇOIS.

650381

RECUEIL

DES MEILLEURES PIECES DRAMATIQUES

FAITES EN FRANCE

DEPUIS ROTROU JUSQU'A NOS JOURS,

OU

THÉATRE FRANÇOIS.

TRAGÉDIES.

TOME SIXIEME.

A LYON,

Chez JOSEPH-SULPICE GRABIT, Libraire, grande rue Merciere.

M. DCC. LXXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

L'AMOUR TYRANNIQUE,

TRAGÉDIE

DE SCUDÉRI.

PRÉLIMINAIRES.

« Nous avons plus d'une ancienne piéce, » qui étant corrigée pourrait aller à la poſ- » térité. J'oſe croire que l'*Aſtrate* de Quinault, » la *Scévole* de du Ryer, l'*Amour Tyrannique* » de Scudéri, bien rétablis au théatre, pour- » raient faire de prodigieux effets. » *Épître de Voltaire au duc de la Valliere.*

Ainſi s'exprimoit, il y a dix ans, l'homme de l'Europe qui avoit le plus de goût, & à qui ſes chef-d'œuvres dramatiques avoient donné plus de droits pour juger les pieces de théatre. Il n'entre point dans notre plan de corriger nos anciennes tragédies, parce que notre but eſt de faire connoître l'eſprit de la ſcene Françoiſe, & non le nôtre. Mais puiſque de ſimples corrections meneroient à

la poſtérité l'*Amour Tyrannique*, il faut que le fond en ſoit excellent : pardonnons donc au ſtyle ſuranné, au froid jargon de bel eſprit, à la galanterie plus froide encore qui dégrade l'ouvrage de Scudéri, & tâchons de preſſentir en quoi il pourroit ſoutenir le parallele avec *Mérope*, *Cinna* & *Britannicus*.

Au reſte, ſi l'on pouvoit juger du mérite d'une piece par ſon ſuccès au théatre, l'*Amour Tyrannique* devroit nous paroître un chef-d'œuvre ; le public ne ſe laſſoit point de le voir, quoique les comédiens ſe laſſaſſent de le jouer ; Sarraſin caché ſous le nom de Sillac d'Arbois, écrivit exprès pour mettre Scudéri à côté de Sophocle, & il dédia cette apothéoſe de ſon ami, à l'académie Françoiſe.

Le cardinal de Richelieu faiſoit en particulier le plus grand cas de l'*Amour Tyrannique* ; quand on lui parla d'une critique motivée que vouloit en faire un bel eſprit du temps,

il répondit : " Scudéri n'a qu'à lire ſa pièce. „ Voilà ſa meilleure apologie. „

Voyons cependant ſi la haine jalouſe de Richelieu contre Corneille n'a pas un peu influé ſur ſon enthouſiaſme pour Scudéri.

ACTEURS.

OROSMANE,	Roi de Capadoce.
TIGRANE,	Son fils.
TYRIDATE,	Roi de Pont.
ORMENE,	Sa femme, fille d'Oroſmane.
POLIXENE,	Femme de Tigrane, & fille du Roi de Phrygie.
TROILE,	Fils du Roi de Phrygie, & frere de Polixene.
PHARNABASE,	Ancien gouverneur de Tyridate.
PHRAARTE,	Lieutenant-Général de Tyridate.
CASSANDRE, HÉCUBE,	Filles d'honneur d'Ormene.
EUPHORBE,	Capitaine Phrygien, déguiſé en Payſan.

Troupe des Gardes de Tyridate.

Troupe d'Habitants.

La ſcene eſt devant la ville d'Amaſie, capitale de la Capadoce en Aſie Mineure.

L'AMOUR TYRANNIQUE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORMENE, CASSANDRE, HÉCUBE.

ORMENE, *ſortant d'une tente.*

DIEUX qui voyez les maux dont je ſuis pourſuivie,
Accordez-m'en la fin en celle de ma vie ;
Et ne permettez pas qu'un cœur au déſeſpoir

Murmure contre vous, & manque à ſon devoir.
Aſſez & trop long-temps, ma pauvre ame abattue,
A ſouffert les rigueurs de l'ennui qui la tue :
Aſſez, & trop long-temps un infidele époux
A mépriſé ces pleurs qui s'adreſſent à vous.
Il eſt temps, ô grands dieux, de finir mon martyre !
Accordez-moi la mort, puiſque je la déſire,
Et ne refuſez pas à ce cœur langoureux,
Le remede aſſuré qui reſte aux malheureux.
Je ne demande pas que ma fin ſoit vengée,
Car je ne change point, quoique l'on m'ait changée :
J'aime encor Tyridate, inconſtant comme il eſt ;
Je crois devoir haïr tout ce qui lui déplaît ;
Puiſqu'il veut mon trépas, je le tiens légitime,
Et je veux que ma mort amoindriſſe ſon crime.
Faſſe le juſte ciel, en m'ôtant la clarté,
Qu'il puiſſe aimer ailleurs ſans infidélité !

CASSANDRE.

Exemple merveilleux de l'amour conjugale,
Que vous faites bien voir que rien ne vous égale !
Puiſque dans les rigueurs, & dans le changement,
Ce cœur toujours conſtant aime ſi chérement.
Que votre majeſté s'il lui plaît ſe conſole,
Et pour ſe conſoler, s'aſſure en ma parole,
Qui lui promet qu'un jour les dieux auront pitié
Des maux que le roi fait à ſa chaſte amitié ;
Et qu'il lui donnera la palme méritée,
Adorant la vertu qu'il a perſécutée.

HÉCUBE.

Mais, Madame, ſouffrez que ma compagne & moi
Sachions quel eſt l'objet qui charme ainſi le roi.
Nulle dame à la cour n'en paroiſſant aimée,
Peut-il avoir un feu ſans flamme & ſans fumée ?

ORMENE.

Las ! il n'eſt que trop vrai que ſon cœur allumé,
Brûle d'un feu ſecret dont il eſt conſumé.
La flamme qui détruit la Capadoce entiere,
Vient de celle d'amour qui lui ſert de matiere.
Ne vous ſouvient-il pas que le roi vint ici
Pour viſiter mon pere, & que j'y vins auſſi ?
Il vit pour mon malheur, le ſort m'étant contraire ;
La belle Polixene, épouſe de mon frere,
Et ſe laiſſa charmer à des attraits ſi doux.

CASSANDRE.

Elle eſt belle, il eſt vrai, mais non pas plus que vous.

HÉCUBE.

Et puis, quelques appas que l'on remarque en elle ;
Étant ſa belle-ſœur, ſa flamme eſt criminelle.

ORMENE.

Il brûla cependant depuis ce premier jour,
D'un feu qui ſurmonta celui de notre amour,

Et qui par ſes regards me fit bientôt connoître,
Et ma perte, & l'amour, & l'œil qui le fait naître.

CASSANDRE.

Fut-elle favorable aux vœux d'un ſuborneur ?

ORMENE.

Pour faire cette faute, elle aimoit trop l'honneur.
Au contraire, j'appris que ce noble courage
Repouſſa cet affront par un ſanglant outrage ;
Et que par un mépris & juſte & généreux,
Elle impoſa ſilence à ce prince amoureux.

HÉCUBE.

Je ne demande plus qui fait prendre les armes,
Et je ne cherche plus la ſource de vos larmes.

ORMENE.

Après avoir tenté mille fois ſes appas,
Le roi quitte mon pere & rentre en ſes États :
Il arme ſourdement ; & puis comme un tonnerre
Il vient porter ici la frayeur & la guerre.
Et pour donner couléur au deſſein qu'il a pris,
Il accuſe mon pere, il ſe plaint d'un mépris ;
Et parmi nos voiſins lui ſuppoſe des crimes,
Pour faire croire à tous ſes armes légitimes.
Oroſmane ſurpris en cette extrêmité,
Donne & perd la bataille avec la liberté.
Tigrane, mon cher frere, avec ſa Polixene,

Se ſauve dans ſes murs, dont la priſe eſt certaine ;
Et Tyridate, alors favoriſé de Mars,
Plante ſes pavillons au pied de ſes remparts.
Mais pourquoi vous compter un ſi triſte voyage,
Puiſqu'auſſi-bien que moi vous êtes dans l'orage,
Et que vous avez vu les inſignes malheurs
Qui perdent ma patrie, & qui cauſent mes pleurs ?
Si l'eſpérance même à la fin m'eſt ravie,
Voyez ſi j'ai raiſon d'abandonner la vie.

CASSANDRE.

Mais le roi ſait-il bien que vous n'ignorez pas
L'aveugle mouvement qui guide ici ſes pas ?

ORMENE.

Mon viſage abattu dans le mal qui me touche,
Et mes ſoupirs fréquents ont parlé pour ma bouche ;
Mes yeux ont aſſez dit la douleur que je ſens ;
Mais toujours le reſpect a régné ſur mes ſens.

HÉCUBE.

L'excès en toute choſe étant illégitime,
Votre facilité fait peut-être ſon crime.

ORMENE.

Quelqu'injuſte rigueur qu'il exerce envers moi,
Je me ſouviens qu'il eſt mon époux & mon roi.

CASSANDRE.

Il ſe doit ſouvenir de votre amour extrême,
Et qu'il vous doit aimer à l'égal de lui-même.

ORMENE.

Je me dois ſouvenir au milieu de mes maux,
Et du pouvoir d'un prince, & du peu que je vaux.

HÉCUBE.

Mais ſi votre intérêt n'excite point votre ame,
Combattez pour le ſien, & le ſauvez de blâme.

ORMENE.

Il n'appartient qu'aux dieux de conſeiller les rois.

CASSANDRE.

Et les dieux pour cela demandent votre voix.

ORMENE.

Je ne puis me réſoudre à fâcher Tyridate.

HÉCUBE.

Ce n'eſt pas la raiſon, c'eſt l'amour qui vous flatte.
L'amour eſt un tyran dans les jeunes eſprits,
Dont les profonds reſpects excitent le mépris.

ORMENE.

Non, non, ſi le roi change, il n'en eſt point blâmable;
Pourquoi m'aimeroit-il? je ne ſuis pas aimable.

CASSANDRE.

Et pourquoi vous conduire en ce triſte ſéjour?

ORMENE.

ORMENE.

Par maxime d'État il ſouffre mon amour :
Il craint qu'étant abſent, une femme irritée
Ne ſouleve des gens dont elle eſt reſpectée.
Mais, Ciel ! qu'il connoît mal à quel point eſt chéri
Par la femme d'honneur un illuſtre mari !
Malgré ſon changement & ſon mépris encore,
(Dieux ne m'écoutez-point) mes filles, je l'adore ;
Et je ne fais de vœux.....

HÉCUBE.

Madame, le voici.

ORMENE.

Rentrons, ſon œil me dit que je m'ôte d'ici.

SCENE II.

TYRIDATE, PHARNABASE.

TYRIDATE *ſort de ſa tente.*

ENFIN je ſuis vainqueur, la gloire m'environne ;
Je brille de l'éclat d'une double couronne ;
Toute la Capadoce eſt ſoumiſe à mes loix,
Et je m'en vais monter au trône de ſes rois.
Cette derniere place étant preſqu'occupée,

Il faut prendre le ſceptre acquis par mon épée,
Et goûter les douceurs & le ſouverain bien,
Que la victoire donne aux cœurs comme le mien.
Notre rare valeur a paſſé comme un foudre,
Les plus ſuperbes tours ne ſont qu'un peu de poudre;
Tout fléchit, tout ſe rend, & mes heureux projets
N'ont point eu d'ennemis qui ne ſoient mes ſujets.
Un beau-pere inſolent eſt dans la ſervitude,
Son fils attend de nous un traitement plus rude;
Déjà nous le tenons enclos de toutes parts,
Et ſes derniers efforts, dans ſes derniers remparts,
Témoignent ſa foibleſſe & ſon humeur altiere.
La ville d'Amaſie eſt un beau cimetiere,
C'eſt ici que mon bras atterre ſon orgueil,
Il en fait ſon aſile, & j'en fais ſon cercueil;
Il ſuccombe déjà ſous l'effort qui l'accable,
Les béliers ont agi, la breche eſt raiſonnable,
Et le premier aſſaut que je m'en vais donner,
Acheve cette guerre, & me va couronner.

PHARNABASE.

La conquête ſi prompte eſt bien mal aſſurée;
La fureur des torrents n'eſt jamais de durée.
Surprendre un ennemi, c'eſt, pour ne point flatter,
Dérober la victoire & non pas l'acheter.
Quand ſur la foi publique un prince ſe repoſe,
Qu'il n'a point de ſujet de craindre aucune choſe,
Certes, il eſt aiſé d'opprimer ſa valeur,
Et toute ſa prudence eſt courte en ce malheur.

TYRIDATE.

Vous offenſez un prince en diſant qu'il ſommeille,
Le rang de ſouverain veut que toujours il veille ;
Et qui s'aſſure trop en ce qu'on lui promet,
Mérite le malheur où ſa faute le met.

PHARNABASE.

Seigneur, qui vous inſtruit en de telles maximes ?
Croyez-vous donc qu'un roi doive faire des crimes,
Et qu'il lui ſoit permis de violer ſa foi,
Comme n'étant plus homme, à cauſe qu'il eſt roi ?

TYRIDATE.

Ceux qui tiennent un rang de puiſſance infinie,
Sont inſtruits ſeulement par un divin génie,
Qui fait toujours céder au cœur d'un potentat,
Cette raiſon commune, à la raiſon d'État.

PHARNABASE.

Croyez-vous donc avoir la fortune proſpere,
Quand vous aurez détruit un innocent beau-pere ?
Croyez-vous bien franchir un pas ſi dangereux,
Et qu'une injuſte guerre ait un ſuccès heureux ?

TYRIDATE.

Ne jugez point des rois, ame vulgaire & baſſe ;
Ne les meſurez pas avec une autre race ;

Pour les y comparer, ils ſont trop différents,
Les rois ont des ſujets, & n'ont point de parents.

PHARNABASE.

Mais ſuppoſons enfin que l'on prenne Amaſie,
Vous verrez ſur vos bras & l'une & l'autre Aſie,
Tous les princes voiſins prenant part à l'affront.
Contre tant d'ennemis que peut un roi de Pont ?

TYRIDATE.

Mais que ne peut-il point ? & que peuvent les autres ?
Quels efforts ſuffiront à s'oppoſer aux nôtres ?
Et quel de mes voiſins oſera concevoir
Le penſer ſeulement de choquer mon pouvoir ?
Après ce coup d'eſſai de ma force infinie,
Qu'on arme contre moi toute la Bithynie,
Et que le Phrygien aide à mes ennemis ;
Si je veux tourner tête, on les verra ſoumis.
Non, non, rien déſormais ne peut ternir ma gloire ;
La victoire me ſuit, & tout ſuit la victoire.
Les ſujets d'Oroſmane, & vaincus & charmés,
Servent contre celui qui les avoit armés ;
Du débris de ſon camp le mien ſe fortifie.

PHARNABASE.

Le vaincu peut tromper le vainqueur qui s'y fie.

TYRIDATE.

Sur le moindre ſoupçon, une juſte rigueur
Perdra tous les vaincus pour ſauver le vainqueur.

PHARNABASE.

Nos gens avec douleur ſemblent porter les armes,
Quand ils verſent du ſang, ils répandent des larmes;
Et vous n'êtes ſervi dans ce mauvais deſſein,
Que parce qu'un ſujet doit tout au ſouverain.

TYRIDATE.

Soit qu'on me ſuive ici par amour ou par force,
L'eſpoir d'un grand butin eſt une belle amorce.
Et puis, leur volonté ne fait pas mes deſtins;
Je ſuis maître, & mon bras ſait punir les mutins.

PHARNABASE.

Eſprit du grand Hermon, ſi ton œil me regarde,
Si tu vois le dépôt que tu mis en ma garde,
Sois témoin qu'aujourd'hui ma voix a combattu
Les ſentiments d'un fils qui n'a pas ta vertu,
Et ſi l'ire des dieux dans quelque temps l'accable,
Grand prince, ſouviens-toi qu'il en fut ſeul coupable.

TYRIDATE.

Vous-même, Pharnabaſe, ayez le ſouvenir
Qu'un diſcours inſolent ſe peut faire punir.
Chacun vit à ſa mode, & dans l'heur que j'eſpere,
Je ne me regle point au regne de mon pere:
Ce qui fut bon pour lui, ſeroit mauvais pour moi;
En un mot, il régnoit, & je penſe être roi.
Mais le fâcheux objet que le deſtin m'envoie!
Dieux! par quelle raiſon ſouffrez-vous qu'il me voie?

SCENE III.

PHRAARTE, OROSMANE, TYRIDATE, PHARNABASE, DEUX GARDES.

PHRAARTE.

SEIGNEUR, il nous a dit qu'en cette extrêmité
Il déſiroit parler à votre majeſté.

OROSMANE.

Impitoyable fils, ta haine eſt aſſouvie,
Tu tiens en ton pouvoir mon Etat & ma vie,
Et le ſort favorable aux vœux du plus puiſſant,
A ſoutenu ton crime, & perdu l'innocent.
Il ſemble que les dieux ont changé de nature;
Ou que tout ici-bas n'aille qu'à l'aventure,
Puiſqu'on voit l'injuſtice en ce degré qu'elle eſt,
Et la vertu ſoumiſe à tout ce qui lui plaît.
Cette main, dont le bruit en ſa gloire naiſſante,
Vola du bord du Tybre aux rivages du Xante,
Qui par-tout ſurmonta les obſtacles offerts,
A laiſſé cheoir un ſceptre, & s'eſt ſoumiſe aux fers.
Ta fraude, je l'avoue, a vaincu ma prudence;
J'ai commis une faute, & j'en fais pénitence,
Je me conſume en vain en regrets ſuperflus;
N'es-tu pas ſatisfait, & que cherches-tu plus?

Veux-tu bannir du monde un innocent beau-frere ?
Et parce que tu vois que le ſort m'eſt contraire,.
Ton injuſte fureur qui m'a tant outragé,
Veut-elle doublement affliger l'affligé ?
Ne te ſuffit-il pas, inexorable prince,
De m'avoir mis aux fers, déſolé la province,
Et verſé tant de ſang qui monte juſqu'aux cieux,
Pour demander vengeance à l'équité des dieux ?
Veux-tu donc qu'un abîme appelle un autre abîme,
Et qu'un crime en ton ame appelle un autre crime ?
Ah ! pardonne à Tigrane, il a trop enduré ;
Laiſſe à ce pauvre prince un aſile aſſuré,
Et ſans pourſuivre encore un deſſein ſi funeſte,
Souffre que d'un royaume une ville lui reſte :
C'eſt bien la moindre part qu'un fils doit y avoir.
Ainſi jamais le ſort n'ébranle ton pouvoir,
Ainſi le ciel benin puiſſe oublier ta faute,
Et ta main conſerver le ſceptre qu'elle m'ôte !

TYRIDATE.

Tyridate veut vivre ainſi qu'il a vécu ;
Ne vaincre qu'à demi c'eſt n'avoir pas vaincu.
Pour arrêter mon bras, cette crainte eſt groſſiere :
Que l'ennemi ſe rende ou morde la pouſſiere,
Et s'il veut obtenir quelque pitié de nous,
Qu'il quitte ſes remparts & paroiſſe à genoux.

OROSMANE *feint d'y rêver.*

Soit : pour faire céder ſa fortune à la tienne,
Souffre que je le voie & que je l'entretienne :

TYRIDATE *à Phraarte.*

Allez faire ranger mes gens de toutes parts,
Et qu'on le mene après au pied de ces remparts ;
Faites ſommer ce fils de parler à ſon pere :
Mais ſi leur entretien n'eſt tel que je l'eſpere,
Et que cet orgueilleux perſiſte en ſon deſſein,
Qu'on lui mette à l'inſtant un poignard dans le ſein.

(Il le rappelle & lui parle bas.)

Phraarte, il ſuffira d'en faire bien la feinte ;
Car je veux ſeulement l'émouvoir par la crainte.
Si ſon fils ne ſe rend, ſans lui faire aucun mal,
Qu'on donne à l'heure même un aſſaut général.
Il paroît ſur la tour, allez en diligence
Préparer les moyens d'une illuſtre vengeance.
Le voilà, dépêchez, contentez mon eſprit,
Et ne manquez à rien de ce que j'ai preſcrit.

SCENE IV.

POLIXENE, TIGRANE.

POLIXENE.

Enfin, Seigneur, enfin l'eſpoir nous abandonne,
Et pour me conſerver vous perdez la couronne :
Ah ! détournez ces yeux que je vois tout en pleurs
Du viſage fatal qui cauſe vos malheurs.
Privez-moi, privez-moi de cette grace inſigne,
Ne me regardez plus, puiſque j'en ſuis indigne.
Je trouve que chacun a droit de me blâmer ;
Mes yeux ont fait un crime en me faiſant aimer.
Mais, Seigneur, dans l'état où le deſtin nous range,
Faites que votre main me puniſſe & vous venge.
Vous pouvez rétablir votre premier bonheur,
Et ſauver votre État, en ſauvant mon honneur.
Accordez moi la mort, je n'attends autre choſe,
L'effet ſera détruit, ſi l'on détruit la cauſe ;
Et ce cruel tyran qui ne cherche que moi,
Quand je ne ſerai plus, délivrera le roi.
N'écoutez point, Seigneur, notre amour qui vous flatte ;
Ne ſongez point à moi, penſez à Tyridate :
Et pour vous garantir d'un monſtre furieux,
Veuillez hauſſer le bras & détourner les yeux.

TIGRANE.

Ah! changez de diſcours, ma chere Polixene,
Vous augmentez mes pleurs, vous irritez ma peine.
Cédons, cédons plutôt à la fureur du ſort,
Suivez, je le permets, le parti du plus fort;
Séparez vos deſtins de ceux d'un miſérable;
Évitez ſagement ſa perte inévitable,
Et ſongez que la vôtre eſt le plus grand malheur,
Que l'on puiſſe ajouter à ma juſte douleur.
Que l'État ſoit perdu, que ma perte le ſuive,
Qu'un autre ſoit heureux, que Polixene vive;
Que de tous mes travaux Tyridate ait le fruit,
C'eſt ce que je demande aux dieux qui m'ont détruit.

POLIXENE.

Quoi! vous croyez, Seigneur, que je ſois aſſez lâche
Pour ſuivre en ce malheur un conſeil qui me fâche?
Il ſemble que mon cœur, comme vous le traitez,
Ne veuille prendre part qu'à vos félicités,
Qu'il ne veut point courir vos diverſes fortunes,
Et ſe donner la couche & la tombe communes.
Non, non, croyez, Seigneur, en cette extrêmité,
Où le bonheur, le ſceptre & l'eſpoir m'eſt ôté,
Que nous ne cédons point à la vertu d'un autre,
Et que votre deſtin ſera toujours le nôtre.

TIGRANE.

O cœur vraiment royal, ſeul bien d'un affligé!

POLIXENE.

Unique objet du mien, vous l'avez outragé.
Mais que veulent ces gens?

SCENE V.

PHRAARTE, OROSMANE, TIGRANE, POLIXENE, Deux Gardes.

PHRAARTE, *parlant à ſes Gardes.*

AVANCEZ vers la porte,
Pendant que je ferai ce que mon ordre porte.
(*à part.*)
O contrainte fâcheuſe où je ſuis obligé !
Je te plains dans le cœur, pauvre prince affligé ;
Mais ſi j'acheve enfin le deſſein que je trame,
Phraarte en te ſauvant, ſe ſauvera de blâme.
(*haut, à Tigrane.*)
C'eſt le roi mon ſeigneur, qui me fait t'avertir
De lui rendre la place, & d'en vouloir ſortir ;
Car ſi tu ne le fais, conſulte, délibere ;
(*Il hauſſe le poignard.*)
J'ai le commandement de poignarder ton pere.

TIGRANE.

O dieux ! en quel état me trouvé-je en ce jour ?
Que dois-je devenir ? nature, honneur ; amour,
Hélas ! qui de vous trois fera pancher mon ame,
Sans me combler de peine, auſſi-bien que de blâme ?

O ciel trop rigoureux contre moi conjuré !
Voulez-vous que j'agiſſe en fils dénaturé ?
Mais auſſi voulez-vous que je me rende infâme,
Et que mes lâchetés abandonnent ma femme ?
Et toi, puiſſant amour qui regnes dans mon cœur,
Pourras-tu bien te rendre, & ſouffrir un vainqueur ?
O deſtins ennemis dont la rigueur m'oppreſſe !
Quoi ! faut-il perdre un pere, ou bien une maîtreſſe ?
Et dans le triſte état qui me met aux abois,
Croyez-vous qu'un eſprit puiſſe faire ce choix ?
Oui, malgré mon amour, malgré ma jalouſie,
Inviſible bourreau de notre fantaiſie,
La nature l'emporte, & ce premier devoir,
Comme étant le plus juſte, a le plus de pouvoir.
Arrête, malheureux, garde bien d'entreprendre
Ce déteſtable coup, puiſque je me veux rendre.

OROSMANE.

Tigrane, oſes-tu bien, par crainte ou par pitié,
Mépriſer la vertu, plutôt que l'amitié ?
T'aurois-je fait un cœur capable de foibleſſe ?
Oſes-tu prononcer ce diſcours qui me bleſſe ?
Sache que mon eſprit ne peut ſouffrir ta voix,
Qui veut faire une injure au ſang de tant de rois.
Parle, as-tu remarqué que j'aime aſſez la vie
Pour craindre lâchement qu'elle me ſoit ravie ?
Et crois-tu, dans l'état où je ſuis devant toi,
Parce que j'ai des fers, que je ne ſois plus roi ?

Non ; des biens ſeulement la fortune ſe joue ;
Si tu n'es généreux, va, je te déſavoue.

TIGRANE.

Mais vous pouvoir ſauver & ne le faire pas ?

OROSMANE.

Empêche notre honte, & non pas mon trépas.

TIGRANE.

Hé, quoi ! j'aurois le cœur de vous voir ravir l'ame ?

OROSMANE.

Regarde ſi je tremble en voyant cette lame.

PHRAARTE *feignant de le frapper.*

Ah ! c'eſt trop.

TIGRANE.

Aſſaſſin, arrête, je me rends.

OROSMANE.

L'honneur te le défend, & je te le défends :
Va mourir ſur la breche où l'honneur te demande.

TIGRANE.

Me le commandez-vous ?

OROSMANE.

Oui, je te le commande.

TIGRANE.

Il faut donc obéir.

OROSMANE.

Acheve, acheve-moi.

PHRAARTE *dit à part le premier vers.*

Le viſage des rois imprime de l'effroi.
Aux armes, compagnons.

TIGRANE.

Mes citoyens, aux armes.

POLIXENE.

Dieux! épargnez le ſang, & payez-vous de larmes.

PHRAARTE *regardant derriere le théatre.*

Courage, mes amis, avancez, avancez.

UN GARDE.

La premiere phalange eſt au bord des foſſés.

PHRAARTE.

A l'aſſaut.

TIGRANE.

A la mort.

OROSMANE.

Meurs en fils d'Oroſmane,
Comme je vais mourir en pere de Tigrane.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TYRIDATE, ORMENE, PHARNABASE, CASSANDRE, HÉCUBE, Gardes.

TYRIDATE.

RENTREZ, rentrez, Madame, & ne m'empêchez pas
D'aller voir aujourd'hui la fin de nos combats.
Il n'eſt rien de plaiſant pour une ame offenſée,
Comme l'affreux objet d'une ville forcée:
C'eſt là que le déſordre eſt agréable aux yeux;
C'eſt là que doit paroître un cœur victorieux:
Car au milieu des morts, du ſang, & de la proie,
Le feu qui la dévore eſt un beau feu de joie.

ORMENE.

Seigneur, oyez la voix de ma juſte amitié;
En faveur de mon frere écoutez la pitié.
Songez que la rigueur peut obſcurcir la gloire,
Et n'enſanglantez point une belle victoire.
Certes, quand ſon péché ſeroit méme infini,
Confeſſez-moi, Seigneur, qu'il eſt aſſez puni:

Bien

Bien qu'on le laiſſe vivre, & bien qu'on lui pardonne,
Un prince a tout perdu, quand il perd la couronne;
Ainſi vous ne prenez que des ſoins ſuperflus,
Car Tigrane eſt encor, mais le prince n'eſt plus.

TYRIDATE.

Enfin je vois votre ame, & je remarque en elle
Cette lâche pitié qui la rend criminelle:
L'intérêt d'un mari qui vous devroit toucher,
Cede à celui d'un frere infidele & plus cher:
Et par cette requête, à bon droit rejetée,
Vous oubliez le rang où vous êtes montée.
Mais bien que votre eſprit ſoit pour lui contre moi,
Si ſuis-je votre époux, ſi ſuis-je votre roi.

ORMENE.

Seigneur, ces noms ſacrés ſont gravés en mon ame;
Mais quoi! je ſuis ſa ſœur.

TYRIDATE.

Mais vous êtes ma femme.

ORMENE.

La nature me parle, elle a bien du pouvoir.

TYRIDATE.

Contre ce que je ſuis rien n'en devroit avoir.

ORMENE.

Ce n'eſt qu'avec reſpect que je vous ſollicite.

TYRIDATE.

La fauſſe humilité vient d'un cœur hypocrite.

ORMENE.

Hélas ! dois-je oublier....

TYRIDATE.

Tout, pour n'oublier pas
Que la rebellion mérite le trépas.

ORMENE.

Ah ! plût au ciel, Seigneur, que mon ame affligée
Vous parût en l'état où vous l'avez rangée :
Une extrême douleur s'y verroit en ce jour
Avec beaucoup de crainte, & beaucoup plus d'amour.
Si vous n'êtes, Seigneur, le ſeul objet que j'aime ;
Si je ne vous chéris à l'égal de moi-même ;
Puiſſe-je maintenant éprouver en ces lieux
Ce que peut la colere & des rois & des dieux.

TYRIDATE.

Conformez donc enfin votre vouloir au nôtre ;
Et ſi vous êtes ſage, évitez l'un & l'autre.

SCENE II.

ORMENE, CASSANDRE, HÉCUBE.

ORMENE.

IL s'en va, le volage, il s'en va, l'inhumain,
Me dérobant ſon cœur, enſanglanter ſa main,
Et voler vers l'objet qui captive ſon ame;
Il s'en va le chercher au travers de la flamme.
O frere infortuné qu'a perdu le deſtin!
Épouvantable objet de ſang & de butin,
Terre qui m'as vu naître, accorde-moi la tombe.

CASSANDRE.

Sous les maux de l'eſprit le corps enfin ſuccombe,
Et la force vous manque & le teint vous pâlit.

HÉCUBE.

Souffrez qu'on vous ſoutienne & qu'on vous porte au lit,
(Oroſmane vient.)
Auſſi-bien cet objet que le ſort vous préſente,
Augmenteroit encor cette douleur cuiſante.

CASSANDRE.

Oui, Madame, fuyons de ces funeſtes lieux.

ORMENE *parlant de ſon pere.*

Hélas! je porte au cœur ce qu'on ôte à mes yeux.

SCENE III.

OROSMANE, TROUPE DE CITOYENS, Deux Gardes.

UN CITOYEN.

SEIGNEUR, puiſque le ſort vous ôte la couronne,
Qu'il abat votre trône, & qu'il nous abandonne,
Accordez-nous un bien que nous déſirons tous.
Souffrez que vos ſujets expirent devant vous,
Et qu'aux yeux de celui dont la main vous opprime,
Notre ſang répandu lui reproche ſon crime.
Nos courages unis en cette extrêmité,
Sont tous pleins de conſtance & de fidélité :
Votre main dans les fers eſt autant reſpectée,
Comme en tenant un ſceptre elle étoit redoutée :
Et quelque indignité qu'on vous faſſe en ces lieux,
Nous adorons en vous une image des dieux.
Ne croyez pas, Seigneur, qu'une foibleſſe d'ame
Nous ait fait éviter & le fer & la flamme ;
Nous avons défendu nos murs & nos foſſés
Contre vos ennemis, mais ils nous ont forcés ;
Si bien que nous cherchons, en perdant la province,
La gloire de mourir aux pieds de notre prince.

OROSMANE.

Ah ! bons & vrais ſujets, dignes d'un autre ſort,

Le ciel s'apaiſera peut-être par ma mort,
Oui, vos fidélités auront leur récompenſe ;
Je ſais votre devoir, mais je vous en diſpenſe,
Ne tournez plus vers moi, ni le cœur, ni les yeux ;
Cette néceſſité, qui force juſqu'aux dieux,
A gravé dans le ciel l'arrêt irrévocable
Qui donne le pouvoir à celui qui m'accable.
Ne réſiſtez donc plus à ce décret fatal,
Et tâchez d'amollir cette ame de métal.
Aſſez votre grand cœur, dans ma juſte querelle,
A ſoutenu ma gloire & combattu pour elle ;
Aſſez il s'eſt fait voir, ſans pareil & ſans prix.
Ne vous enterrez pas ſous mon triſte débris ;
Vivez, obéiſſez, puiſque je le commande,
Votre heur ſera le mien, & je vous le demande.

UN CITOYEN.

Non, non, que ce cruel acheve ſes projets,
Il aura des captifs, mais non pas des ſujets.
Toujours notre devoir & toujours votre gloire,
Seront les ſeuls objets qu'aura notre mémoire.

(*Il parle aux ſoldats.*)

O vous qui le gardez ! ſi ces pleurs que je voi,
Viennent de la pitié que vous avez du roi ;
Si vous n'approuvez point l'injuſtice d'un maître,
Par l'honneur, par les dieux, faites-le nous paroître ;
Déchargez de ces fers le plus grand des humains,
Et pour les recevoir, nous préſentons les mains.

OROSMANE *les embraſſant.*

O fideles Sujets !

UN CITOYEN.

O bon & digne prince,
Si vous devez périr, périſſe la province !

SCENE IV.

OROSMANE, TYRIDATE, PHARNABASE, TROUPE DE CITOYENS, Troupe de Gardes.

OROSMANE.

(Il arrête Tyridate, & lui fait voir ces habitants à genoux.)

TOURNE, tourne les yeux, homme ſans amitié ;
Regarde, Tyridate, un objet de pitié ;
Ne te mets pas au rang des cœurs inexorables ;
Ne ferme point l'oreille aux cris des miſérables,
Et puiſque le deſtin les range ſous ta loi,
Traite-les en ſujets : de tyran, deviens roi ;
Surmonte en leur faveur ton humeur ſanguinaire,
Et de gendre inhumain, ſois maître débonnaire.
N'irrite point des maux dont tu fus ſeul auteur,
Et force-les d'aimer un prince uſurpateur.
Juge par cet amour qu'a pour moi la province,

Comme les bons ſujets chériſſent un bon prince.
Sois vainqueur de ton vice après m'avoir vaincu,
Et pour te faire aimer, vis comme j'ai vécu:
Ou ſi ta cruauté n'eſt pas bien aſſouvie,
Épargne ton État, & prends encor ma vie.
Pour monter ſur le trône d'où tu m'as renverſé,
Marche, ſi tu le veux, ſur mon front oppreſſé;
Mais ſoûle à tout le moins ta fureur en ma perte,
Et ne te fais point roi d'une ville déſerte.
Songe, en voyant l'état où tu nous as réduits,
Que tu pourras tomber au déſaſtre où je ſuis;
Et que ſi l'équité n'eſt jamais aſſurée,
L'injuſtice a toujours ſa peine préparée;
Qu'il n'eſt rien d'éternel, que tout change ici-bas,
Et qu'en faiſant un bien nous ne le perdons pas.
Ce n'eſt qu'en leur faveur que je répands des larmes;
En leur ſeule faveur laiſſe tomber tes armes.
Peuple, après les malheurs qu'Oroſmane a ſoufferts,
Voilà tout ce que peut un prince dans les fers.

TYRIDATE.

Qu'on m'ôte ces objets de crainte & de foibleſſe,
En l'état où je ſuis leur préſence me bleſſe;
Qu'ils ſongent, ſans troubler les plaiſirs de mon cœur,
Qu'il faut que les vaincus adorent le vainqueur.

PHARNABASE.

Seigneur, ſongez-vous-même, en l'état où vous êtes,
Que des monts élevés les orgueilleuſes têtes,

De la foudre ſouvent peuvent ſentir les coups,
Et que les dieux encor ſont au deſſus de vous.

TYRIDATE.

Oui, ſi je ſuis frappé, ce ſera du tonnerre,
Et je ne crains plus rien du côté de la terre;
Mais puiſqu'étant mortel, il me faut un tombeau,
Pourrois-je le choiſir ni plus grand, ni plus beau.

PHARNABASE.

Seigneur, n'irritez point la puiſſance ſuprême,
On peut gagner & perdre un royal diadême:
Mille exemples fameux vous peuvent enſeigner
Et comme on la doit craindre, & comme on doit régne

TYRIDATE.

Ah! je n'ai pas beſoin du conſeil qu'on me donne:
Ce bras, ce même bras, qui gagne une couronne,
Quel que ſoit le ſuccès qui me doive arriver,
Comme il peut l'acquérir, ſaura le conſerver.

PHARNABASE.

Que votre majeſté me permette de dire,
Que quand votre valeur étendroit ſon empire
Au plus lointains climats que l'on ait découverts,
Et feroit un État de tout cet Univers;
Quand, dis-je, votre cœur n'auroit plus rien à craindre,
Si ſon deſſein n'eſt juſte, il eſt toujours à plaindre.
Au milieu des grandeurs, des trônes éclatants,

Les princes vicieux ne ſont jamais contents.
L'or, la pourpre, le dais, le ſceptre & la couronne,
Ni la garde qui veille & qui les environne,
Ne ſauroient empêcher que le juſte remords,
Plus cruel mille fois que les plus dures morts,
Au milieu de la pompe, au milieu de la gloire,
Ne leur ſoit un bourreau logé dans la mémoire.
L'image de leur crime, épouvantable à voir,
Se préſente à leurs yeux avec le déſeſpoir;
Et tel dont la grandeur nous paroît ſouveraine,
Sur l'ivoire & ſur l'or ſe ſent mettre à la gêne:
Son eſprit eſt troublé d'une noire vapeur;
Il a tout offenſé, tout auſſi lui fait peur;
Et ſon trône devient, pour punir ſa malice,
Le ſuperbe échafaud de ſon ſecret ſupplice.
Ah! Seigneur, la raiſon vous parle par ma voix,
Elle qui doit régner où regnent les grands rois.

TYRIDATE.

Va, je n'écoute plus cette vertu farouche,
Qui te met ſi ſouvent l'inſolence en la bouche;
Et ſi quelque pitié n'intercédoit pour toi,
Sache qu'on t'apprendroit à parler à ton roi.
Oui, tu ſaurois enfin que ma colere eſt lente,
Mais qu'en la retenant elle eſt plus violente,
Et qu'elle eſt un torrent que l'on doit redouter.

SCENE V.

PHRAARTE, TYRIDATE, PHARNABASE.

PHRAARTE *dit le premier vers bas.*

AVANTAGE honteux! te dois-je raconter?
En vain pour ſe ſauver l'ennemi s'évertue,
Nous avons du château la défenſe abattue;
Et le ſoldat n'attend, à l'aſſaut apprêté,
Que le commandement de votre majeſté.
Car pour la ville priſe, elle eſt déjà paiſible.

TYRIDATE.

Acheve, abats, amour, tout ce qui t'eſt nuiſible:
Donnons, donnons, Phraarte, & devance mes pas;
Fais ſavoir à mes gens qu'il y va du trépas,
Si la moindre inſolence outrage Polixene:
Vole.

(Il s'en va.)

SCENE VI.

PHRAARTE *ſeul.*

HÉ quoi ! ſon amour a donc cauſé ſa haine !
Encore un nouveau crime apparoît à mes yeux !
Si je l'ai mal inſtruit, vous le ſavez, grands dieux !
S'il n'a vu par mes ſoins toutes ces belles marques
Dont l'hiſtoire honora les plus juſtes monarques ;
Si la morale a rien de grand & d'excellent,
Dont je n'ai combattu ſon eſprit violent :
O ciel ! puniſſez-moi des fautes de ce prince,
Comme le ſeul auteur des maux de la province.
Mais ſans perdre le temps, il eſt plus à propos,
Et pour l'honneur d'un maître, & pour notre repos ;
D'aller encore un coup, au péril de ta vie,
Oppoſer la raiſon à ſon injuſte envie.
Dieux ! le mal eſt preſſant. Tigrane que je voi
Sur le haut de la tour, pâle & tranſi d'effroi,
Et la princeſſe encore auſſi morte que vive
Semblent me reprocher que mon aide eſt tardive.

SCENE VII.

TIGRANE, POLIXENE.

TIGRANE.

MA chere Polixene, il n'y faut plus penſer,
Car l'ennemi s'approche, il s'en va nous forcer ;
Voici le point fatal marqué pour ma ruine,
Voici l'heure où mon cœur perd ta beauté divine.
O funeſte accident, pire que le trépas !
Perdant le ſceptre ſeul, je ne me plaindrois pas ;
Cette privation n'a rien qui m'importune ;
Je regarde l'amour & non pas la fortune ;
Et ſous un toit de chaume, y vivant avec toi,
Je trouverois encor tous les plaiſirs d'un roi :
Tyridate, cruel, vois que je t'abandonne,
Sans regret, ſans douleur, trône, ſceptre & couronne ;
Uſurpe, uſurpe tout, & ne me laiſſe rien
Que ce divin objet, lui ſeul eſt tout mon bien.
Sans lui toutes grandeurs me ſemblent mépriſables,
Avec lui tous les maux me ſeront ſupportables ;
Et ſi de ta bonté, ce tréſor m'eſt rendu,
Tu m'entendras jurer que je n'ai rien perdu.
Mais que d'un vain eſpoir ma pauvre ame ſe flatte !
Tigrane n'aime rien que n'aime Tyridate ;
L'effet de ces déſirs n'a garde d'arriver,

Puiſqu'il me veut ravir ce que je veux ſauver.
Il n'en veut qu'à mon cœur, il n'en veut qu'à ma femme,
Le feu qui me conſume, allume auſſi ſon ame,
Ce qui fait mes plaiſirs fait ſes félicités,
Et ſon ambition n'en veut qu'à tes beautés.
O rage! ô déſeſpoir! Que feras-tu, Tigrane?
Quoi! cet objet ſacré, par une main profane,
A tes yeux, en tes bras, ſouffrira la rigueur
Et d'un injuſte amant, & d'un lâche vainqueur!
Quoi! tu pourras ſouffrir qu'il entre dans ta couche!
Tu le verras pâmé ſur cette belle bouche!
Et peut-être qu'encor, pour te faire enrager,
Il te laiſſera vivre afin de t'affliger.
Ah! non, non, meurs plutôt, devance ces miſeres,
Va faire ton tombeau du trône de tes peres;
On t'a vu naître prince, il faut mourir en roi,
Et d'un trépas au moins qui dépende de toi.

(Il veut ſe frapper d'un poignard.)

Par l'eſtomac ouvert, mon ame étant ouverte,
Vois comme je me perds pour ne pas voir ta perte.

POLIXENE *l'en empêche.*

Ah! Seigneur, eſt-ce ainſi que vous nous chériſſez?
Vous évitez l'orage, & vous nous y laiſſez.
En cette extrêmité, ſouffrez que je vous blâme;
Vous ſemblez vous réſoudre à perdre votre femme:
Ce grand cœur ſe dément, puiſqu'il cede aujourd'hui
Ce qui certainement ne peut être qu'à lui.

Pouvez-vous concevoir cette injuſte penſée ?
Que ferai-je, Seigneur, quand vous m'aurez laiſſée ?
Me croyez-vous ſans cœur, ſans honneur & ſans foi ?
L'auriez-vous bien penſé, Seigneur, répondez-moi ?

TIGRANE.

Mais toi-même, mon cœur, que veux-tu que je faſſe ?
Tu vois pleuvoir ſur moi diſgrace ſur diſgrace ;
Le ciel pouſſe aujourd'hui ſa fureur juſqu'au bout ;
Par-tout je me defends, on me force par-tout.
Enfin je cede au ſort, c'eſt lui ſeul qui me dompte :
Mais tout puiſſant qu'il eſt, je lui cede avec honte ;
Et ſi, malgré le fiel que ſa rage a vomi,
Je pouvois te ſauver à travers l'ennemi,
En réſiſtant au mal qui fait que je ſuccombe,
Au milieu de ſon camp j'irois chercher la tombe.
Mais quoi ! tu vois briller le fer de toutes parts,
On s'en va nous forcer dans nos derniers remparts ;
Je ne te puis ſauver, c'eſt un acte impoſſible,
Et je ne ſaurois voir ta perte trop ſenſible.

POLIXENE.

Et par quelle raiſon ne le pouvez-vous pas ?
N'avez-vous point un fer qui donne le trépas ?
Il faut pour me ſauver d'un injuſte monarque,
Que votre main me mette en celle de la Parque.
Croyez que cette mort n'aura rien que de doux,
Si je la puis ſouffrir & pour vous & par vous.
Donnez-la moi, Seigneur ; conſultez-vous encore ?

Percez, percez ce cœur ; & puiſqu'il vous adore,
Faites par votre bras qu'il puiſſe être en ce jour
Une belle victime, & d'honneur & d'amour.
Toujours votre douceur exauça ma priere,
Écoutez celle-ci puiſque c'eſt ma derniere ;
Et que je puiſſe dire, après ce coup aiſé,
Que Tigrane jamais ne m'a rien refuſé :
Frappez, & délivrez une ame malheureuſe.

TIGRANE.

O vertu ſans pareille ! ô femme généreuſe !
Ton diſcours m'a ravi, mais il me fait horreur.
L'amour retient ce bras que pouſſe la fureur ;
Mon déſeſpoir t'accorde une injuſte requête,
Mais il trouve à l'inſtant la pitié qui l'arrête :
Il a beau m'exciter, il a beau diſcourir ;
Vis ſi tu peux, mon ame, & me laiſſe mourir.

POLIXENE.

Et qui nous vengeroit, lorſque je ſerois morte ?
Suſpends cette douleur, elle eſt déjà trop forte :
Suis-moi, pour contenter ton amour infini ;
Mais ſonge auparavant qui doit être puni.
Sus donc, mon cher époux, contente mon envie ;
Par un coup pitoyable, arrache-moi la vie ;
Et jette après ce corps dans la flamme ou dans l'eau,
De crainte qu'il ne tombe aux mains de ce bourreau :
Vis donc pour nous venger, c'eſt ce que je demande ;
La raiſon te l'ordonne, & je te le commande.

TIGRANE.

Quoi ! frapper ce que j'aime !

POLIXENE.

Eh quoi, l'abandonner !

TIGRANE.

Lui donner le trépas !

POLIXENE.

Ne le lui pas donner !

TIGRANE.

Se montrer inhumain !

POLIXENE.

Se montrer ſans courage !

TIGRANE.

T'outrager en t'aimant !

POLIXENE.

Endurer qu'on m'outrage !

TIGRANE.

L'amour & la fureur, être enſemble en ce jour !

POLIXENE.

Cette fureur, Tigrane, eſt elle-même amour.
Sache dans ce malheur que ta pitié me bleſſe.

Je te conjure donc d'aſſiſter ma foibleſſe ;
Par l'honneur, par l'amour dont mes ſens ſont charmés ;
En un mot, par mes yeux ſi tu les as aimés.

TIGRANE.

Dure néceſſité !

POLIXENE.

(On fait un grand bruit derriere le théatre.)

Déjà trop balancée,
Connois par ce grand bruit que la place eſt forcée.

TIGRANE.

Exécrable, par toi cet aſtre doit finir ;
Vis donc pour te venger, & meurs pour te punir ;
Perce, perce ce ſein, pour qui tu fus ſenſible.
Jette, jette dans l'eau ce miracle viſible ;
Tu n'auras plus un bien, mais aucun ne l'aura.
L'amour fait ta fureur, l'amour t'excuſera ;
Tu ſauras te venger du traître qui t'opprime :
Tu ſauras te punir ayant commis ce crime ;
Tu ſeras affligé, tu ſeras généreux,
(Il ſort le poignard à la main.)
Va donc au bord de l'eau, te rendre malheureux.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

POLIXENE, PHRAARTE, Troupe de Gardes.

POLIXENE *tenant un mouchoir à la main.*

CRUELS, puiſqu'en ce jour je cherchois le naufrage,
Votre ſecours me nuit, votre pitié m'outrage ;
Me contraindre de vivre en l'état où je ſuis,
C'eſt d'un malheur extrême augmenter mes ennuis ;
Et m'offrir au tyran pour qui j'ai tant de haine,
C'eſt offenſer l'honneur ainſi que Polixene.
Donc, ſi vous en avez, témoignez aujourd'hui
Que l'honneur vous eſt cher, plus que moi ni que lui ;
Souffrez que je m'oppoſe à ſa brutale envie,
Éteignez ſes déſirs en éteignant ma vie,
Et puiſqu'il ne ſait pas que je ſois en vos mains,
Empêchez par ma mort ſes injuſtes deſſeins.
Ainſi ſans nul danger, votre bras ſecourable
Sauvera votre gloire, & cette miſérable ;
Ainſi vous me prouvez bien mieux votre amitié,
Que par le triſte effet d'une lâche pitié.
Sus donc, hauſſez la main ; que rien ne la retienne ;

Ou pour le moins, cruels, laiſſez agir la mienne,
Puiſqu'on voit qu'il lui reſte encor quelque vigueur,
Bleſſez, ou trouvez bon que j'arrache ce cœur.

PHRAARTE.

Madame, plût aux dieux qu'il fût en ma puiſſance,
En ce malheureux jour, d'aider à l'innocence!
Je me perdrois, Madame, afin de vous ſauver;
Mais ſi je l'entreprends, qu'en peut-il arriver?
Nous ſommes dans le camp, où chacun nous regarde,
Eſpérez donc au ciel, c'eſt lui ſeul qui vous garde,
Et venez dans ma tente où ce ſang que je voi,
S'arrêtera, premier que nous voyons le roi;
Que ce grand cœur réſiſte au mal qui l'importune.

POLIXENE.

Qui mépriſe le jour, mépriſe la fortune.

SCENE II.

PHRAARTE *seul.*

IL n'eſt pas à propos de lui découvrir rien
De ce hardi projet que je fais pour ſon bien,
De crainte que ſa joie en ſe faiſant paroître,
Ne mît quelque ſoupçon en l'ame de mon maître.
Mais gardons d'être vus de ce monde qui vient,
Le deſſein important dont mon cœur s'entretient
Veut que je me retire, & que je délibere
Avec autant de ſoin qu'en mérite l'affaire.

SCENE III.

CASSANDRE, HÉCUBE, TIGRANE *habillé en Soldat.*

CASSANDRE.

SEIGNEUR, que cherchez-vous en ce lieu dangereux?

TIGRANE.

Tout ce que doit chercher un prince malheureux,
La vengeance & la mort, par amour & par haine.

HÉCUBE.

Si vous êtes connu, votre perte eſt certaine.

CASSANDRE.

Si ſur vous la raiſon conſerve ſon pouvoir,
Fuyez vîte, Seigneur, ne vous laiſſez point voir.

TIGRANE.

Que je manque à punir ce monſtre déteſtable !
Que je manque à venger un objet tant aimable !
Et que je vive encore après avoir commis
Ce que n'auroient pas fait les plus fiers ennemis !
Non, non, mes filles, non, la choſe eſt réſolue,
Et le deſtin le veut de puiſſance abſolue,
Il faut que je me perde, après avoir perdu
Un tréſor qui jamais ne peut m'être rendu ;
Il faut que je me venge, & que je me puniſſe,
Que Tyridate meure, & qu'après je finiſſe.
(Il leur montre ſon poignard.)
Voyez ce fer ſanglant que je porte en la main ;
Par lui j'ai fait un coup juſte, mais inhumain :
Par lui j'ai fait périr une beauté ſi rare !
Amant infortuné, mais beaucoup plus barbare !
O main ! cruelle main, que la fureur arma !
Toi, main, qui fait périr ce que le cœur aima,
Qui viens d'ouvrir le ſein de la perſonne aimée,
De quels feux violents ſeras-tu conſumée ?
Et puiſque c'eſt par toi qu'un aſtre a pu finir,
Eſt-il quelque braſier qui te puiſſe punir ?
Noires filles d'enfer, abandonnez vos gouffres,
Apportez en ces lieux vos flammes & vos ſoufres ;

Venez, venez à moi, quittez vos criminels,
Mon crime eſt infini, vos feux ſont éternels;
Pour venger ſur ma main l'innocence opprimée,
Qu'elle brûle toujours ſans être conſumée.
Cher eſprit, que ma main a ſéparé du corps,
Belle ame, vois du ciel ma rage & mes tranſports,
Mon amour, ma douleur, mon déſeſpoir extrême.
(*Il ſe met à genoux.*)
Jette l'œil ſur mon cœur, pour connoître s'il t'aime;
Et ſi par tant de cris je puis être entendu,
Vois que j'adore ici ce que j'ai répandu:
Mais ſans plus m'arrêter à cette plainte vaine,
Donnez-moi le moyen de parler à la reine:
Sa tente, à mon avis, n'eſt pas bien loin d'ici;
Caſſandre, répondez?

CASSANDRE.

Non, Seigneur, la voici.

HÉCUBE.

Dieux, entrez: le roi vient.

TIGRANE.

Faut-il que je me cache,
Moi qui cherche par-tout un ennemi ſi lâche?
Oui ſa garde le ſuit; & pour en approcher,
Souffre une fois, honneur, que je m'aille cacher.
(*Il rentre.*)

SCENE IV.

TYRIDATE, OROSMANE, ORMENE, PHARNABASE, Troupe de Gardes.

TYRIDATE.

APPRENEZ qu'un grand cœur amoureux de la gloire,
Eſt ardent au combat, & doux en la victoire.

OROSMANE.

Tyridate, mon ame auroit tort d'en douter,
On le voit en ces fers que tu me fais porter.

TYRIDATE.

Vous les aimez tous deux, votre bouche eſt diſcrete:
Mais pourquoi me céler le lieu de leur retraite?
S'ils reviennent enfin ſans craindre mon pouvoir,
Ils verront le plaiſir que j'aurai de les voir.

ORMENE.

Seigneur, je le dirois, ſi j'étois mieux inſtruite
Des chemins inconnus où s'adreſſe leur fuite:
Et je n'oppoſerois contre vos volontés,
Que mes profonds reſpects & vos propres bontés.

OROSMANE.

O fils qui n'es plus fils, je lis dans ta penſée!
J'y vois ta violence & ta flamme inſenſée:

Tu portes ſur le front ton injuſte déſir,
Les marques de ton crime & de ton déplaiſir.
Tu crois ne rien gagner ſi tu perds Polixene,
Ta voix en nous flattant, eſt un chant de ſirene;
Tu crois nous endormir par des termes ſi doux,
Surprendre notre eſprit & te moquer de nous.
Mais apprends, inhumain, que je ſais ta malice,
Que ma raiſon voit clair dans ce noir artifice,
Et que pour découvrir ce que tu veux ſavoir,
Ta plus grande fureur manqueroit de pouvoir.
Je ſais bien, ô cruel! que ta rage eſt extrême,
Mais arme tes bourreaux, ou ſois bourreau toi-même.
Applique à la torture un prince malheureux,
Sois inhumain, ſois tigre, il ſera généreux.

TYRIDATE.

Quoi donc! j'aurai perdu le fruit de tant de peine?
Hé bien, ſoit, il eſt vrai, j'adore Polixene,
Je ne veux plus cacher que j'en ſuis enflammé,
Cet objet eſt trop beau pour n'être pas aimé,
J'ai des yeux, elle eſt belle, autant qu'il eſt poſſible;
Ses regards ont des traits, & moi je ſuis ſenſible.
Peut-on ne l'aimer point en voyant ſes appas?
Il faudroit s'étonner ſi je ne l'aimois pas.
Qu'elle aille en me fuyant juſqu'au bout de la terre,
Plus vîte qu'un torrent j'irai porter la guerre;
Je la ſuivrai par-tout; & les bois & les mers,
Et les plaines de ſable & les affreux déſerts,
Les monts & les rochers qui s'élevent aux nues,

Ni des abîmes creux les routes inconnues,
Ni les ſoldats armés, ni le feu, ni le fer,
Ni le ſecours du ciel, ni celui de l'enfer,
Ne ſauroient empêcher qu'une illuſtre conquête,
Du plus beau des lauriers n'environne ma tête,
Et qu'après ces travaux je ne revienne un jour,
Couronné par les mains, & de Mars & d'Amour.

ORMENE.

Seigneur, en attendant que le deſtin la rende
A ce cœur affligé, puiſqu'il la lui demande,
Veuillez vous délivrer d'un objet déplaiſant;
Votre ſévérité m'oblige en le faiſant.
N'offenſez point les yeux d'une nouvelle épouſe,
Des regards importuns d'une femme jalouſe.
Goûtez, en me donnant un tombeau ſous ces murs,
Et des biens ſans traverſe, & des plaiſirs tous purs.
Accordez à mes pleurs la mort que je déſire;
Et croyez-moi, Seigneur, que le jour ni l'empire
N'ont rien d'aſſez puiſſant pour cauſer mon regret.
Que ſi vous permettez à mon eſprit diſcret,
De vous nommer un mal plus fort que ma conſtance,
C'eſt la perte, Seigneur, de votre bienveillance;
Elle ſeule m'afflige, elle ſeule aujourd'hui
Me fait ſentir ma peine, & la gloire d'autrui.
A toute heure l'amour rappelle en ma mémoire
Ces moments bienheureux, & pour moi pleins de gloire,
Où vos yeux dans les miens adoroient des appas,
Que vous croyez y voir, & que je n'avois pas,

A toute heure l'amour qui veut m'ôter la vie,
D'une félicité que vous m'avez ravie
Fait le tourment ſecret de mon cœur éperdu,
Et me dit que ce bien ne peut m'être rendu.
Mais dans ce mal preſſant, Seigneur, je vous le jure,
Je ſoupire, je plains, mais toujours ſans murmure:
Quels que ſoient vos mépris, quel que ſoit mon malheur,
Vous verrez mon reſpect plus fort que ma douleur:
Et quand j'aurai laſſé la fortune inhumaine,
Ma mort vous fera voir quelle étoit votre Ormene.

OROSMANE.

Hélas! à ce propos qui doit t'être ſi cher,
Ton cœur ſe devroit fendre, & fût-il de rocher.
Cependant aujourd'hui je vois que ce remede
T'émeut ſans te purger du mal qui te poſſede.
Tu frémis ſous l'effort que te fait la raiſon,
Mais ton ame pourtant veut garder ſon poiſon;
Tu te plais de céder au vainqueur qui te dompte,
Tu vois bien la vertu, mais elle te fait honte;
Tu rougis, mais enfin tu ne peux conſentir
Au conſeil que te donne un juſte repentir.
Eſclave du péché, tu veux ſuivre ton maître;
Tu le connois, méchant, mais quoi! tu le veux être.
Hé bien pourſuis, pourſuis tes injuſtes deſſeins,
Mais je crois que la mort a ſauvé de tes mains
Polixene & Tigrane; en un jour ſi funeſte,
Exerce ta fureur ſur tout ce qui te reſte.

TYRIDATE.

Allez, objets fâcheux qui troublez mes plaiſirs,
Si ce préſage eſt vrai, je ſuivrai vos déſirs ;
Et ſi par ce tombeau la tombe m'eſt ouverte,
Vous êtes bien certains d'accompagner ma perte.

SCENE V.

TYRIDATE, PHARNABASE.

PHARNABASE.

AH ſeigneur ! ah ſeigneur ! oubliez-vous ſon rang,
Et le reſpect du trône & le reſpect du ſang ?
Quoi ! n'écoutez-vous plus, dedans cette aventure,
La voix de la raiſon, la voix de la nature,
Elles de qui la terre obſerve & ſuit les loix ?

TYRIDATE.

Il n'eſt point d'autre loi que le vouloir des rois.
C'eſt de nous qu'elle vient, tout puiſſants que nous ſommes ;
C'eſt nous qui ſommes dieux, qui la donnons aux hommes ;
Mais bien que les mortels la doivent reſpecter,
Celui qui fuit un joug ne le doit pas porter.

PHARNABASE.

Le prince eſt un objet que l'univers contemple,
Chacun, bon ou mauvais, ſe forme à ſon exemple ;

C'eſt lui qui perd le peuple, ou c'eſt lui qui l'inſtruit,
Il marche le premier, & le reſte le ſuit.
S'il obſerve les loix, elles ſemblent aiſées,
Mais lorſqu'il les mépriſe, elles ſont mépriſées;
Et je dis franchement (bien que j'en ſois haï)
Qu'il leur doit obéir, s'il veut être obéi.

TYRIDATE.

Le prince dans le trône où l'éclat l'environne
Par les rayons brillans que jette la couronne,
Et par ceux d'une foudre encor prête à darder,
Empêche les ſujets de le tant regarder.

PHARNABASE.

De quelque foudre enfin dont ſa main ſoit pourvue,
Il eſt trop élevé pour n'être pas en vue;
Et c'eſt ce qui l'oblige à faire ſon devoir,
Sachant qu'il ne fait rien que l'on ne puiſſe voir.

TYRIDATE.

Si je trouve ma reine après cette victoire,
Plus j'aurai de témoins, & plus j'aurai de gloire.
Et je voudrois pouvoir par cent combats divers,
La mener en triomphe aux yeux de l'univers.
Je tiens ma flamme juſte autant qu'elle eſt plaiſante.
Quel démon de lumiere à mes yeux ſe préſente?
(*Polixene arrive.*)
Trompeuſe illuſion dont les charmes puiſſans
Font naître un vrai plaiſir en décevant mes ſens,
Ne te diſſipe point, laiſſe durer ma joie.

SCENE VI.

PHRAARTE, TYRIDATE, POLIXENE, PHARNABASE, Troupe de Gardes.

PHRAARTE *bas.*

TRISTESSE, rentre au cœur, de peur qu'on ne te voie.
(*Haut.*)
J'attaquois l'ennemi par le côté de l'eau,
Lorſqu'un homme en courant eſt ſorti du château,
Qui pouſſé des fureurs qui maîtriſoient ſon ame,
A donné d'un poignard dans le ſein de madame:
Et par un ſecond crime horrible à raconter,
Dans le milieu de l'onde a voulu la jeter:
Mais un tronc par bonheur a ſa robe accrochée,
Diverti ce deſſein, & ſa perte empêchée.
J'ai couru promptement. Mais étant arrivé,
Cet homme à travers l'eau s'étoit déjà ſauvé.
Or, ſoit que la frayeur empêchât ſa colere,
Ou qu'il fût trop preſſé, la bleſſure eſt légere.
J'ai cru de mon devoir en cette nouveauté,
D'en venir rendre compte à votre majeſté,
Et de lui préſenter cette belle captive.

TYRIDATE.

Je ſuis par ton moyen le plus heureux qui vive,
Je ne puis te payer, je t'en fais un aveu.

Car en te donnant tout, je te donnerois peu.
Madame, quel démon, quel monſtre, quel barbare
A répandu le ſang d'une beauté ſi rare?
Quelle main ſacrilege a pu frapper un corps,
Où la nature a mis ſes plus riches tréſors?
N'a-t-elle point tremblé lorſqu'elle a fait ce crime?
Monſtre, qui que tu ſois, tu ſeras ſa victime;
Ah! Madame, voyez en ma pâle couleur,
L'effet de votre ſang qui cauſe ma douleur.

POLIXENE.

Ah! cruel! ſi mes maux ont pour toi quelques charmes,
Laiſſe couler mon ſang, taris plutôt mes larmes:
Et ſans plaindre ce corps que l'amour a frappé,
Va remettre Oroſmane en ſon trône uſurpé.
Inhumain, peux-tu bien le ſavoir à la chaîne,
Et t'offrir ſeulement aux yeux de Polixene?
Arrête, arrête enfin ton injuſte courroux;
Ne déſeſpere plus, ni moi ni mon époux.
Conſidere les pleurs de ta pudique femme;
Va lui rendre ton cœur, va lui rendre ton ame:
Tu n'avanceras rien, ton crime a beau parler,
Ma conſtance eſt un roc qu'on ne peut ébranler,
Tu me verras courir à mon heure fatale,
Avant que contenter ta paſſion brutale.
Sois pour ton intérêt un peu moins vicieux;
Crains, crains le châtiment, ſonge qu'il eſt des dieux,
Et qu'un uſurpateur a toujours ſur la tête
La foudre épouvantable à tomber toute prête.

TYRIDATE.

Non, non, ne croyez pas que mon ambition
M'ait obligé de faire une telle action ;
Outre qu'on m'a vu naître avec une couronne,
La fortune qui m'aime eſt celle qui les donne ;
Et ſans prendre la leur, ce bras a le pouvoir
De m'en acquérir cent, ſi je les veux avoir.
Mais ſouffrez mon diſcours, il eſt pour votre gloire :
Je ſuis, je ſuis l'amour, & non pas la victoire.
Ce viſage adorable impoſe aux volontés
Une néceſſité d'adorer ſes beautés ;
Si cela vous déplaît dedans cette aventure,
Accuſez vos appas, accuſez la nature,
Vous êtes trop aimable, objet rare & charmant,
Et moi je vois trop clair pour n'être pas amant.
Mais je veux que l'amour ſoit le ſeul qui vous force,
Et pour vous poſſéder je veux faire un divorce.
Par-là votre vertu ſe pourra contenter :
Une double couronne eſt plaiſante à porter.
Songez-y, Polixene, & ſuivez mon envie,
Si vous avez deſſein qu'Oroſmane ait la vie ;
Donnez-moi votre amour, donnez-moi votre cœur,
Traitez bien un vaincu, pour l'être du vainqueur.

POLIXENE.

Une couronne eſt belle, elle doit être chere ;
Ce doit être un tréſor que les jours d'un beau-pere ;
Mais je n'eſtime point, ni plaiſirs ni bonheur,

Ni couronne, ni pere, à l'égal de l'honneur.
C'eſt lui ſeul que je ſuis, c'eſt lui ſeul que j'adore,
Afin de le ſauver, que tout périſſe encore,
Pere, ſœur & mari, moi-même ſi tu veux :
Si tu m'ôtes le fer, vois que j'ai des cheveux ;
Je trouverai la mort pour ſortir de miſere,
Et rejoindrai bientôt époux, & ſœur, & pere.

TYRIDATE.

O fier & beau ſujet de mon affection !

POLIXENE.

O déplaiſant objet de mon averſion !

TYRIDATE.

Je ſuis forcé d'aimer en voyant ce viſage.

POLIXENE.

Redonne-moi les mains, & m'en permets l'uſage,
Laiſſe agir mon amour, laiſſe agir ma fureur,
Je veux le déchirer, je veux te faire horreur.

TYRIDATE.

(On la retient.)

Empêchez-la Phraarte : ô femme inexorable !
O démon plein d'appas ! ô tigreſſe adorable !
Après que vainement mon cœur a combattu,
Je te devrois haïr.

POLIXENE.

Pourquoi ne le fais-tu ?

TYRIDATE,

TYRIDATE.

Il faudra bien enfin chercher quelque allégeance.
Et j'eſpere trouver une douce vengeance.

POLIXENE.

O dieux !

TYRIDATE.

Mais je promets de faire mes efforts,
Pour incliner l'eſprit ſans contraindre le corps.
Comme j'ai toujours cru la victoire aſſurée,
(*Il lui montre une tente.*)
Votre chambre, Madame, eſt déjà préparée.
Vous plaît-il pas entrer ?

POLIXENE.

Exécrable bourreau,
N'en fais pas mon logis, mais fais-en mon tombeau.
(*Elle entre.*)
C'eſt toute la faveur que prétend Polixene.

TYRIDATE, *parlant à ſes Gardes.*

Qu'on mette à la ſervir des femmes de la reine ;
Cet eſprit orgueilleux ſe vaincra par douceur ;
Et n'importe comment j'en ſois le poſſeſſeur.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EUPHORBE, PHRAARTE.

EUPHORBE *vêtu en payſan avec un panier plein de fruits qu'il feint de venir vendre au camp.*

QUELQUE extrême que ſoit le mal qui le poſſede,
Si vous nous aſſiſtez, il n'eſt pas ſans remede ;
Pour mettre à la raiſon cet eſprit violent,
Le prince de Phrygie avec un camp volant,
Ne marchant que de nuit à la faveur des ombres,
Et ſous l'obſcurité des forêts les plus ſombres,
Par une diligence égale à ſon ſouci,
Sans être découvert, s'eſt rendu près d'ici.
Or, comme il connoît bien que votre ame eſt trop haute,
Pour approuver jamais une pareille faute,
Sachant que la juſtice eſt jointe à ſon courroux,
Il a voulu, Seigneur, me dépêcher vers vous.
Il vous eſt obligé d'un avis ſalutaire,
Que ſa diſcrétion ſaura toujours bien taire,
Et qu'il reconnoîtra ; vous devez l'eſpérer,
Puiſqu'il m'a commandé de vous en aſſurer.

Ce prince ne vient point pour opprimer le vôtre,
Sa vertu ſeulement hait le crime d'un autre.
Tout l'univers connoît qu'il n'eſt pas l'agreſſeur,
Et qu'il n'a d'intérêt que celui de ſa ſœur.
Ainſi votre grand cœur, ſauvant cette province,
Peut joindre ſon pouvoir à celui de ce prince;
Ainſi votre crédit peut ſauver aujourd'hui
L'honneur de votre maître, en vous joignant à lui.
C'eſt par moi que le mien vous ouvre ſa penſée:
Sous ce ruſtique habit, votre garde avancée
M'a permis de paſſer, ſon œil étant déçu:
Voilà de point en point l'ordre que j'ai reçu.
Après ce que j'ai dit, c'eſt à vous à me dire,
Si la choſe eſt conduite au point qu'on la déſire.
Ce deſſein important ne peut être remis,
Il le faut achever, & vous l'avez promis.

PHRAARTE.

Le ciel me ſoit témoin que mon ame hardie
Ne commettroit jamais aucune perfidie,
Et qu'en l'intelligence où j'engage ma foi,
Je tâche de ſauver la gloire de mon roi.
Retournez promptement, dites à votre maître
Qu'il ſe mette en bataille & ſe faſſe paroître;
Et que ſans plus tarder il marche au même inſtant,
L'enſeigne déployée, & le tambour battant.
Qu'un héraut le devance avec un manifeſte
De ſes intentions, & je ferai le reſte.
Qu'il marche ſeulement, j'irai le recevoir,

Je connois nos ſoldats, & je ſais mon pouvoir,
J'ai déjà préparé l'eſprit des capitaines,
En un mot, dans le camp mes loix ſont ſouveraines.

EUPHORBE.

J'y vole donc.

SCENE II.

PHRAARTE, *ſeul.*

ALLEZ! ô Dieux juſtes & ſaints,
Donnez-moi le ſuccès égal à mes deſſeins,
Faites que le pouvoir que j'ai dans notre armée,
Faſſe bien réuſſir l'entrepriſe formée;
Et que tous nos ſoldats veuillent, ainſi que moi,
S'oppoſer même au roi, pour la gloire du roi.
Mais je le vois venir, fuyons de ſa préſence,
Cet important deſſein veut de la diligence,
Il n'eſt point de moment qui ne ſoit précieux.
Allons, remettons-nous entre les mains des dieux.

Scene III.

TYRIDATE, *ſeul.*

Stances.

Raison, dont la voix importune
Veut s'oppoſer à ma fortune,
Ceſſe d'affliger mes eſprits:
En vain par tes diſcours tu parois ſi ſubtile,
Je ne t'écoute plus, ta peine eſt inutile,
Raiſon, le conſeil en eſt pris.

Ne dis plus qu'en cette aventure
Mon cœur offenſe la nature,
Et qu'il a d'injuſtes déſirs;
Fâcheuſe conſeillere, il ne te ſauroit croire,
Et ſon ambition a trop cherché la gloire,
Il eſt temps qu'il ſonge aux plaiſirs.

Quelque frayeur que ta voix donne,
Celui qui porte une couronne
Eſt trop haut pour en être atteint.
Il dort parmi l'orage, ainſi qu'en la bonace;
Et de quelque danger que le ſort le menace,
Il n'eſt pas monarque, s'il craint.

Les rois ſont au deſſus des crimes,
Toutes choſes ſont légitimes

Pour les princes qui peuvent tout :
Et quelque averſion qu'ait la perſonne aimée,
Il y va de leur gloire & de leur renommée,
Si leur pouvoir n'en vient à bout.

Ainſi, conſeillere indiſcrete,
Mauvaiſe & fâcheuſe interprete,
Ne me viens plus tant diſcourir :
Mon cœur ne dépend plus de ton humeur ſauvage,
Et déjà mon navire eſt ſi loin du rivage,
Qu'il faut achever ou mourir.

Cette illuſtre & belle conquête,
Promet un laurier à ma tête,
Qui ſera ſans comparaiſon.
Et ſi je puis gagner le cœur de Polixene,
La fortune autrefois avec bien plus de peine,
Ne donna pas tant à Jaſon.

Mais ſoit que le deſtin propice
Lui faſſe accepter mon ſervice,
Ou ſoit qu'elle ait trop de rigueur :
Poſſédons ſeulement cet objet plein de gloire,
Et pour accompagner la premiere victoire ;
Nous gagnerons après ſon cœur.

C'eſt en vain que je prie, en vain que je ſoupire ;
Tout ainſi qu'en la guerre, en l'amoureux empire
Le butin ſe doit prendre, & non pas demander,
Et dans l'un & dans l'autre il faut tout haſarder.

Qu'elle ſoit à ſon gré pitoyable ou rebelle,
D'un fort bien défendu la priſe en eſt plus belle;
Toujours les plus hardis ſont vus les plus heureux;
Plus on eſt violent, plus on eſt amoureux;
Par la difficulté notre ame eſt amorcée,
Et toujours la pudeur ſe plaît d'être forcée.
Les contraires ſouvent ſont vus en même jour,
Telle pleure d'ennui, qui pleurera d'amour;
Et telle nous maltraite, & telle nous refuſe,
Qui pour nous contenter ne cherche qu'une excuſe:
Son cœur paroît de glace, étant ſouvent brûlé,
Et l'eſprit d'une femme eſt bien diſſimulé.
Ainſi, quoi qu'il en ſoit, une douce contrainte
Établit mes plaiſirs & diſſipe ma crainte.
On n'eſt plus en état de me rien refuſer,
Et pour être content il ne me faut qu'oſer.
Oſons donc.

SCENE IV.

PHARNABASE, TYRIDATE.

PHARNABASE.

DANS le camp s'éleve un grand murmure,
Qui tout confus qu'il eſt, m'eſt de mauvais augure.
Chacun paroît ému, chacun y parle bas,
Et tous ont un ſecret que je ne comprends pas.

Chacun ſort, chacun marche, ou plutôt chacun vole,
D'un pavillon à l'autre on paſſe la parole.
Enfin tout votre camp eſt en confuſion,
Et je crains la révolte en cette occaſion.
Que votre majeſté juge dans cette affaire,
Et ce que ce peut être, & ce qu'elle doit faire.

TYRIDATE.

Ta foibleſſe, rêveur, eſt ſans comparaiſon,
Une terreur panique a troublé ta raiſon :
Qui veux tu qui s'oppoſe à ma bonne fortune ?
Toutefois pour calmer cette rumeur commune,
Porte l'ordre à Phraarte, & mes commandements,
Qu'il tire tout mon camp de nos retranchements,
Qu'il le mette en bataille, afin que je m'y rende :
J'irai voir ce que c'eſt, fais ce que je commande.
Mais toi-même, mon cœur, évite un œil jaloux,
Qui ſuit un œil divin, qui s'approche de nous,
Évite une fâcheuſe avecque Polixene :
Quitte un objet d'amour pour un objet de haine.

SCENE V.

ORMENE, POLIXENE, OROSMANE.

ORMENE.

JE ſais bien que l'eſpoir nous quitte le dernier,
Mais vous voyant captive, & le roi priſonnier,
Ma ſœur, je ne vois rien qui ne nous ſoit contraire :
Tant de gens vont chercher votre époux & mon frere,
Qu'on le peut découvrir en quelque lieu qu'il ſoit,
Et je le tiens perdu, ſi quelqu'un l'apperçoit.
Ainſi pour les ſauver & vous ſauver vous-même,
Cédez, ma ſœur, cédez au vainqueur qui vous aime;
Il a raiſon de ſuivre un objet ſi charmant.
Oui, dans ſon inconſtance on voit ſon jugement;
Et de quelque douleur que je me trouve atteinte,
Vos yeux ſont ſon excuſe & condamnent ma plainte.
Je vois également la cauſe de mes maux,
Et dans votre mérite & dans tous mes défauts :
Auſſi me voit-on perdre une amitié ſi chere,
Non pas ſans déplaiſir, mais au moins ſans colere;
Je reçois ma diſgrace avec ſoumiſſion,
Et mon reſpect s'oppoſe à mon affliction.
La loi de nos pays lui permet ce divorce :
Et que ne peuvent point les armes & la force ?
Ainſi donc ſagement ſauvez de ſon courroux

Et mon pere & Tigrane ; en un mot, ſauvez-vous.
Pour moi que le deſtin fit naître infortunée,
Voyant qu'il a coupé le ſaint nœud d'hyménée,
Voyant qu'il a rompu le fil de nos amours,
Je veux trancher encor la trame de mes jours :
Je veux par mon trépas aſſouvir la fortune :
Il a ceſſé d'aimer, ceſſons d'être importune.
Oui, mon cœur, ſans te perdre en regrets ſuperflus,
Souviens-toi pour mourir qu'on ne nous aime plus.

POLIXENE.

Quoi, Madame ! eſt-il vrai que vous croyez mon ame
Capable de brûler d'une illicite flamme ?
L'avez-vous remarqué dans mes déportements ?
Et faites-vous de moi ces mauvais jugements ?
Quel conſeil donnez-vous à mon ame affligée ?
Et pour quelle raiſon m'avez-vous outragée ?
Ce ſang qui coule encor, ne vous fait-il point voir
Si j'eſtime la vie à l'égal du devoir ?
Vous me voyez en pleurs, vous me voyez bleſſée,
Et vous pouvez former cette injuſte penſée !
L'honneur & la vertu m'ont fait chercher la mort ;
Et vous doutez encor ſi mon eſprit eſt fort ?
J'ai mépriſé les vœux, j'ai mépriſé la plainte,
Et l'amour n'auroit pu ce que pourroit la crainte ?
Dans ces adverſités, j'abhorre également
Tyridate cruel, & Tyridate amant.
Son reſpect, ſa fureur, ſa plainte, ou ſa menace,
Ses pleurs, ou ſon reproche, ou ſa haine, ou ſa grace,

Tout cela ne peut rien contre un cœur animé,
Qui le hait d'autant plus qu'il s'en connoît aimé.
Tigrane, en quelque lieu que le ſort te retienne,
Sache que ma conſtance eſt égale à la tienne;
Ta pitoyable main n'a pu m'ôter le jour,
Mais en me le laiſſant tu m'as laiſſé l'amour.
Viens d'un courage ardent & d'une main hardie,
En conſervant ton bien punir la perfidie:
Viens généreux lion déchirer à mes yeux
Un monſtre abominable autant que furieux.
Soûle, ſoûle aujourd'hui ta colere équitable
De l'infidele ſang d'un prince déteſtable;
Ou ſi le ſort cruel choque encor ton deſſein,
Une ſeconde fois viens-moi percer le ſein.

ORMENE.

Dieux! ſauvez-les tous trois ſans perdre Tyridate.

POLIXENE.

O peu ſenſible ſœur!

OROSMANE.

O fille trop ingrate!

SCENE VI.

CASSANDRE, OROSMANE, POLIXENE, ORMENE.

CASSANDRE *dit ce vers à l'oreille de la reine.*

QUE votre majeſté ſe dérobe un moment.

OROSMANE.

Va, femme ſans courage & ſans reſſentiment,
Va te charger encor de la haine publique.
Mais vous qu'un noble feu, qu'une ardeur héroïque
Éleve au plus haut point où monte la vertu,
Eſpérez le triomphe ayant bien combattu.
Quelques maux infinis que le deſtin m'envoïe,
Cette force d'eſprit me donne de la joie,
Et me fait eſpérer que nous vaincrons enfin
La rigueur du tyran & celle du deſtin.

POLIXENE.

Gardons la liberté que ce cruel nous donne,
De parler ſans nous voir, écoutés de perſonne;
Conſervons-la, Seigneur, avec diſcrétion,
Comme le ſeul remede à notre affliction.

OROSMANE.

Dieux, ſauvez Polixene, & la rendez heureuſe!

POLIXENE.

Elle vivra contente ou mourra généreuſe.
Mais la reine revient, ne la rapprochons plus,
Les plus juſtes propos ſont propos ſuperflus,
Au point où je connois que ſon ame eſt bleſſée ;
Et je n'ai que trop vu le fond de ſa penſée.

SCENE VII.

TIGRANE, ORMENE.

TIGRANE.

Vous ne témoignez point une forte amitié,
Ni par votre frayeur, ni par votre pitié.
Madame, vous ſavez quand un mal eſt extrême
Qu'on lui doit oppoſer un remede de même ;
Et le nôtre eſt ſi grand, que le fer & le feu
Pour nous en garantir ſont encore trop peu.
L'État eſt envahi, mon pere en ſervitude,
Votre zele amoureux payé d'ingratitude,
Et vous dormez encor, prête de ſuccomber
Au bord du précipice où vous allez tomber !
Dieux ! que fait ce grand cœur, vous voyant mépriſée ?
Tournez, tournez les yeux vers la ville embrâſée,
Cherchez ce grand palais qui vous étoit ſi cher,
Le voyez-vous, Madame, ou plutôt un bûcher ?

Peignez-vous dans l'eſprit des meres déſolées,
Des enfants égorgés, des filles violées;
De la flamme, du ſang, des temples profanés;
Des femmes ſans honneur, des hommes enchaînés,
Des remparts démolis, & la richeſſe encore
Que le ſoldat emporte ou que le feu dévore;
Du bruit, des pleurs, des cris, des charbons & du fer,
Un déſordre effroyable, un tableau de l'enfer;
Imprimez ces objets en votre fantaiſie;
Et puis figurez-vous que telle eſt Amaſie.
Telle eſt cette cité que l'on vit autrefois
La merveille du monde & le ſéjour des rois.
Après cela, Madame, il me reſte à vous dire
Ce que la raiſon veut & ce que je déſire.
Mais ſans nous amuſer en diſcours ſuperflus,
Votre cœur doit m'entendre, ou vous n'en avez plus.

ORMENE.

Parmi l'excès des maux que je porte dans l'ame,
Je voudrois que mon ſang éteignît cette flamme;
Et que pour vous tirer du trouble où je vous voi
La colere des dieux ne tombât que ſur moi.
Certes mon intérêt ne fait pas ma miſere;
Je ſouffre pour ma ſœur, je ſouffre pour mon pere;
Et le plus dur trépas me ſembleroit bien doux,
Si je le recevois, & pour eux & pour vous.
Mais que pourrai-je faire en l'état où nous ſommes?
Ah! notre guériſon ne dépend point des hommes,
Il faut un coup du ciel pour nous en garantir.

TIGRANE.

Non, non, c'eſt de ma main que ce coup doit partir.
Mais c'eſt à vous à faire un acte plein de gloire,
Dont les ſiecles futurs garderont la mémoire,
Et qui fera bénir à la poſtérité,
Et votre grand courage & votre piété.
Je vous conjure donc, vous ſeule en qui j'eſpere,
Par l'amour du pays & par celle d'un pere,
Par votre propre gloire & par mon intérêt,
D'embraſſer ma querelle équitable qu'elle eſt.

ORMENE.

Je ne vous entends point.

TIGRANE.

Secondez mon attente;
Et malgré ce tyran qui fait garder ſa tente,
Donnez-moi le moyen de m'approcher de lui.
C'eſt tout ce que mon bras vous demande aujourd'hui.

ORMENE.

O dieux!

TIGRANE.

Après cela, ſi je ne vous délivre,
Qu'on me faſſe mourir comme indigne de vivre.

ORMENE.

Saiſi d'étonnement, de triſteſſe & d'horreur,
Mon eſprit m'abandonne & fuit votre fureur.

Ah ! ne m'inſpirez point cette damnable envie.
Si le roi mon ſeigneur s'attaque à votre vie,
Je veux mourir pour vous, c'eſt mon plus grand ſouci ;
Mais ſi vous l'attaquez, je veux mourir auſſi.
Entre ces deux devoirs mon ame balancée,
Ne peut jamais avoir une injuſte penſée ;
Et de quelques propos qu'on tâche à m'animer,
Je vous dois ſecourir, mais je le dois aimer.

TIGRANE.

Quoi ! vous devez aimer un tyran, un parjure,
Qui choque également l'amour & la nature ?
Un monſtre abominable, un tigre ſans pitié,
Qui mépriſe les dieux, l'honneur & l'amitié ?
Qui détruit cet État par une injuſte haine,
Qui vous retient captive, & mon pere à la chaîne ?
Qui ſur notre infortune éleve ſon bonheur,
Qui veut m'ôter le jour, qui veut m'ôter l'honneur ?
Quoi ! vous devez aimer un barbare, un infame !

ORMENE.

Oui, je le dois aimer, puiſque je ſuis ſa femme.

TIGRANE.

Plutôt que de ſouffrir ſa haine & ſon mépris,
Que ne ſecondez-vous le deſſein que j'ai pris ?

ORMENE.

L'honneur me le défend.

TIGRANE.

TIGRANE.

L'amitié vous l'ordonne.
Quel refus on me fait !

ORMENE.

Quel conſeil on me donne !

TIGRANE.

Un conſeil généreux.

ORMENE.

Un conſeil criminel,
Qui noirciroit mon nom d'un reproche éternel.

TIGRANE.

Votre gloire, Madame, eſt bien plus aſſurée,
Étant ſœur ſans pitié, fille dénaturée,
Et préférant à nous, & préférant à vous
Un traître.

ORMENE.

Mais mon roi.

TIGRANE.

Mais cruel.

ORMENE.

Mais époux,

TIGRANE.

Comment prétendez-vous vaincre ſa violence ?

ORMENE.

Et par ma paſſion, & par ma patience ;
Et de quelque façon qu'il maltraite mon cœur,
Ces armes ſeulement combattront ſa rigueur.

TIGRANE.

Ainſi donc par l'erreur d'une ſœur ſi changée,
Polixene, ta mort ne ſera point vengée ;
Et ton ſang répandu que ce fer lui fait voir,
Tout chaud qu'il eſt encor ne pourra l'émouvoir.
J'aurai donc vainement ſatisfait ton envie,
En ne te ſuivant point, en conſervant ma vie ;
Et par ces ſentiments qu'elle a pour m'affliger,
J'aurai vécu pour plaindre, & non pour te venger.
Que ce tyran ſe cache en la nuit la plus ſombre,
Et ſon ſang & le mien apaiſeront ton ombre.
Je te le jure encor, par le ſaint nom des dieux,
J'irai le poignarder, en vos bras, à vos yeux :
Oui, Madame, ma main ayant commis ce crime,
Doit à ce noble ſang l'une & l'autre victime ;
Oui, nous devons mourir en ce commun malheur,
Lui d'un fer, vous de honte, & moi ſeul de douleur.

ORMENE

J'excuſe ce tranſport par l'erreur qui le cauſe :
Mais vous ne ſavez pas le ſuccès de la choſe :
L'on a pris Polixene.

TIGRANE.

O foible invention,
Pour arrêter ma main & mon affliction !

ORMENE.

Je ne vous trompe point, j'exprime ma penſée.

TIGRANE.

Cette main le ſait trop, elle qui l'a bleſſée ;
Elle encor qui dans l'eau....

ORMENE.

Non, ſans doute elle vit,
Elle eſt dans notre camp.

TIGRANE.

Ce diſcours me ravit.
Tu vis donc, Polixene, & le ciel pitoyable
A fait en ma faveur un miracle incroyable !
Polixene, tu vis, mon deuil s'évanouit.
Mais que mal-à-propos mon cœur ſe réjouit :
Polixene, tu vis, mais tu vis pour un autre ;
Nous retrouvons un bien qui ne peut être nôtre ;
Et je t'aimerai moins (pardonne à ce tranſport)
Dans les bras du tyran, que dans ceux de la mort :
O ciel ! ô terre ! ô dieux ! ma douleur eſt trop forte ;
Donnez-la moi vivante, ou rendez-la moi morte :
Me voyant affligé, ſi jamais je le fus,

Faites qu'elle ſoit mienne ou qu'elle ne ſoit plus.
Je connois ſon eſprit étant chaſte & fidele,
Il autoriſera ce que je dis pour elle.
Oui, ſans doute il diroit, s'il entendoit ma voix,
Qu'il eſt prêt à ſortir une ſeconde fois:
Sa généroſité qui n'eut jamais d'exemple,
Ce grand & fort eſprit digne d'avoir un temple,
Bien loin de condamner un ſi cruel deſſein,
Baiſeroit ce poignard, & m'offriroit ſon ſein.
Mais quoique ma douleur ſoit forte & légitime,
Ma main, gardons-nous bien de faire un nouveau crime;
Qu'elle vive plutôt, cette aimable beauté;
Qu'elle ait moins de courage, & moins de cruauté.
Oui, puiſque c'eſt au ciel que ma perte eſt écrite,
Puiſque pour me l'ôter le ſort la reſſuſcite,
Puiſque tout m'abandonne en l'état où je ſuis,
Puiſqu'une ingrate ſœur ſe rit de mes ennuis,
Puiſqu'elle veut mon ſang, puiſqu'elle le demande,
Mourons: mais, juſtes dieux! je vous la recommande.

SCENE VIII.

TYRIDATE, ORMENE, TIGRANE, Troupe de Gardes.

TYRIDATE.

QUOI! juſque dans mon camp le perfide eſt venu?

UN GARDE.

Seigneur, n'en doutez point, je l'ai bien reconnu;
Et ſi je ne me trompe, il eſt avec la reine.

TYRIDATE.

(*Les gardes ſe ſaiſiſſent de Tigrane, & lui ôtent ſon poignard.*)
Gardes, avancez-vous; Pharnace, qu'on les prenne;
Ce ſecret entretien prouve leur trahiſon,
Mais le fer & le feu m'en feront la raiſon.
Qu'on ne les quitte pas.

ORMENE.

Quel malheur eſt le nôtre?

TIGRANE.

Lâche, apprends que mon cœur ne craint ni l'un ni l'autre,
Et que ſi le deſtin n'eût rompu mon deſſein,
Je venois te cacher ce poignard dans le ſein.

TYRIDATE, *les fait ſortir.*

Je ris de ta colere, ainſi que de ſes larmes.
Mais il faut que mon camp demeure ſous les armes.
(Il parle à un de ſes gardes.)
Va le dire à Phraarte, afin qu'en liberté
Je ſonge à les punir de leur témérité,
Et que le bruit confus des troupes amaſſées,
Ne vienne point troubler mes diverſes penſées;
Qu'il tienne tout le jour nos bataillons dreſſés,
La colere & l'amour m'importunent aſſez.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TIGRANE *enchaîné dans une tente, & des tablettes à la main.*

MONSTRE ſans yeux & ſans prudence,
Qui regnes, & qui fais régner:
Toi qui te plais de témoigner
Ton pouvoir & ton inconſtance,
Après tant de félicité,
Vois où tu m'as précipité!

Fortune, tu tiens les couronnes;
Et par ce double aveuglement,
On connoît que ſans jugement
Tu les ôtes & tu les donnes;
Mais ta faveur aſſiſte un roi,
Volage & méchant comme toi.

Auſſi quand tu fus obligeante,
Ou quand j'ai ſouffert tes mépris,
Ta main ne m'a jamais ſurpris;
Qui dit fortune, dit changeante;
Et j'étois toujours préparé
A perdre un bien mal aſſuré.

Venge tes faveurs mépriſées,
Que j'avois, & que je n'ai plus;
Marche ſur des ſceptres rompus,
Foule des couronnes briſées;
Je les attendois ſans déſir,
Et je les perds ſans déplaiſir.

Mais après que ta violence
A repris ce qui vient de toi,
Laiſſe mourir Tigrane en roi.
Ta fureur a trop d'inſolence,
Le trône eſt un objet plus beau,
Ne regne point ſur mon tombeau.

C'eſt toute la faveur que mon cœur te demande;
Un indigne trépas eſt ce que j'appréhende:
Et pourvu que mon bras ſoit maître de mon ſort,
D'un viſage aſſuré je recevrai la mort.
Pourvu que ce tyran, ce monſtre plein de vice,
Ne me choiſiſſe point le genre du ſupplice;
Pourvu que cette mort qui me doit ſecourir,
Ne vienne pas de lui, je ſuis prêt à mourir.

SCENE II.

CASSANDRE, TIGRANE.

TIGRANE.

CASSANDRE, ſi ton cœur eſt touché de ma peine,
De grace, en ma faveur, va trouver Polixene ;
Porte-lui cet écrit, mais va donc, ſors d'ici.
(Il lui donne les tablettes.)
J'attendrai ſa réponſe avec bien du ſouci :
Dépêche, & ſi tu peux, trompe l'œil & la haine
De ces gardes qui ſont dans la tente prochaine :
Tu m'obligeras plus, pouvant l'exécuter,
Que ſi tu me rendois ce qu'on vient de m'ôter.

CASSANDRE.

Seigneur, aſſurez-vous qu'au péril de ma vie,
Je m'en vais de ce pas contenter votre envie.

TIGRANE.

Puiſqu'un prince affligé ne peut rien déſormais,
Les dieux reconnoîtront le bien que tu me fais.
Je les vois, mais pourtant, ma fidelle Caſſandre,
Ne va pas droit vers eux, on te pourroit ſurprendre ;
Sors par l'autre côté, feins de les rencontrer.
Mais à ton bel eſprit on ne peut rien montrer.

SCENE III.

POLIXENE, OROSMANE.

POLIXENE.

SEIGNEUR, c'eſt en ce jour que la fureur céleſte
Détruit avec l'État tout l'eſpoir qui nous reſte ;
Et que Tigrane pris qui m'oblige à pleurer,
Défend à ma raiſon de plus rien eſpérer.
Le ciel veut notre perte, il nous y faut réſoudre.
Sa derniere colere, ou ſa derniere foudre,
Éclate horriblement, enfin tombe ſur nous,
Et perd la Capadoce en perdant mon époux.
Tant que Tigrane libre eût vécu ſans contrainte,
Un eſpoir raiſonnable eût balancé ma crainte,
J'attendois tout de lui : mais hélas ! déſormais
Votre trône en ſa chute eſt tombé pour jamais.
Celui dont la valeur étoit incomparable,
Celui qui ſoutenoit notre ſort déplorable,
Celui que vous aimiez, celui qui vous aimoit,
Celui que je charmois, celui qui me charmoit,
Celui dont la vertu s'égaloit au courage,
Va ſoûler d'un tyran l'injuſtice & la rage;
Et ſon illuſtre main dans les fers d'un méchant,
Ne vous ſoutiendra point en votre âge penchant.
Ah, ſeigneur, ma conſtance enfin eſt abattue.

Le coup qui perd Tigrane eſt celui qui me tue ;
Le mal qu'il va ſouffrir eſt le ſeul que je ſens,
Et j'accuſe le ſort qui nuit aux innocents.
O ſort injurieux, vois comme tu diſpoſes,
Et des événements & de l'ordre des choſes !
Grands dieux ! pardonnez-moi ſi j'oſe murmurer,
Mais ce mal eſt trop fort : qui pourroit l'endurer ?

OROSMANE.

Le ſort le plus cruel peut devenir propice,
Il a ſauvé des gens au bord du précipice ;
Et dans un grand naufrage, on voit venir au port
Des cœurs qui ſavent vaincre & la mer & la mort.
Mais quand notre vaiſſeau périroit dans l'orage,
Manquons d'heur, Polixene, & non pas de courage :
Qui ſouffre conſtamment un deſtin rigoureux,
Fait voir qu'il méritoit d'être moins malheureux ;
La gloire d'un combat conſiſte à ſe défendre,
Non à l'événement. Mais que nous veut Caſſandre ?

SCENE IV.

CASSANDRE, POLIXENE, OROSMANE.

CASSANDRE.

LE prince votre époux m'a donné cet écrit.

POLIXENE *ouvre les tablettes.*

Prépare-toi, mon cœur, arme-toi, mon eſprit.

LETTRE DE TIGRANE A POLIXENE.

» Si ma ſœur m'eût aimé comme elle aime un perfide,
» Et qu'elle eût ſecondé mon deſſein généreux,
» J'aurois perdu notre homicide;
» Mais elle eſt trop fidelle, & moi trop malheureux.

» Seul objet de mon cœur, aimable Polixene,
» Puiſqu'on voit que le ciel augmente ſon courroux,
» Oppoſons enfin à ſa haine
» Un remede aſſuré qui dépende de nous.

» Pour te ſauver l'honneur ma main te fut cruelle;
» Pour me ſauver l'honneur, & rompre ma priſon,
» Par une grace mutuelle,
» Que la tienne aujourd'hui me donne du poiſon.

» Prête-moi ton ſecours pour terminer mes peines:
» Trouve-moi ce poiſon qui me délivrera.
» Si je n'étois chargé de chaînes,
» J'irois baiſer la main qui me le donnera.

TIGRANE.

Triſte, déſeſpérée, interdite, & confuſe,
Honneur, tu veux un don que l'amour te refuſe :
La mort, quelque conſeil que tu puiſſes m'offrir,
Eſt plus dure à donner qu'elle n'eſt à ſouffrir ;
Et de tous les grands maux, honneur, le mal extrême,
Eſt d'en faire endurer à l'objet que l'on aime.
Tigrane, cher époux, je connois en effet,
Par le mal que je ſens, celui que je t'ai fait,
Lorſque ma volonté qui regne ſur la tienne,
Força ta main au coup que tu veux de la mienne ;
Mais bien qu'après un coup qui m'obligea ſi fort,
Mon cœur paroiſſe ingrat en refuſant ta mort,
S'il eſt vrai, cher époux, que ce refus te bleſſe,
En faveur de l'amour pardonne à ma foibleſſe :
Tu fis voir ton ardeur en un don ſi plaiſant,
Et je fais voir la mienne en te le refuſant.

OROSMANE.

Non, non, la raiſon veut qu'on ſuive ſon envie :
Je conclus à ſa mort, moi dont il tient la vie ;
Et malgré le diſcours que je viens de tenir,
Je vois bien qu'il eſt temps de ſonger à finir.
Ne nous oppoſons plus aux fieres deſtinées,
Achevons ſes malheurs avecque ſes années ;
Et puiſqu'aucun ſecours ne peut nous arriver,
Ne lui refuſons pas ce qui le peut ſauver.

POLIXENE.

Hélas ! tout m'abandonne en ſi triſte aventure.

OROSMANE.

Votre amour y réſiſte, auſſi fait la nature :
Je ſuis pere, ce mot dit aſſez ma douleur.
Mais que pouvons-nous faire en un ſi grand malheur ?

POLIXENE.

Quoi donc ! pour bien aimer il faut être inhumaine,
Et montrer ſon amour par un effet de haine !
O pitoyable état, où le ſort me réduit !
Raiſon, retirez-vous, votre conſeil me nuit ;
Je ne puis me réſoudre à cet acte tragique ;
Et de quelque vertu que mon eſprit ſe pique,
Et bien qu'il ſoit lui-même en état de partir,
Je ſens bien que mon cœur n'y ſauroit conſentir.

OROSMANE.

Tant de difficultés ne me contentent gueres :
Je ſouffre la foibleſſe en des ames vulgaires,
Mais aux cœurs élevés ce défaut me déplaît ;
Tigrane étant mon fils, ſongez à ce qu'il eſt,
Et faiſons que ſa mort au moins puiſſe paroître
Digne de la grandeur où je l'avois fait naître.

POLIXENE.

Mais quand j'écouterois cette fiere raiſon,
En l'état où je ſuis, où prendre du poiſon ?

OROSMANE.

Quant à ce dernier point, aimable Polixene,
Il nous eſt bien aiſé, n'en ſoyez pas en peine ;

Les rois de Capadoce, ainſi que ceux de Pont,
Dès l'inſtant qu'on leur met le diadême au front,
En ont toujours ſur eux pour abréger leur vie,
S'il arrive jamais qu'il leur en prenne envie :
Et dix ſiecles entiers ont leur cours achevé,
Depuis que parmi nous cet ordre eſt obſervé.
Deſſous ces diamants voici notre remede;
Voici dans nos malheurs ce qui s'offre à notre aide;
Voici ce que mon fils vous demande aujourd'hui.
(*Il lui montre des bagues qu'il a.*)
Nous en avons aſſez, & pour nous & pour lui :
Donnez-lui cette bague, & je garderai l'autre;
Ma main vous fait ce don, il le veut de la vôtre;
Ne lui refuſez point ce préſent amoureux.
(*Il lui donne une bague.*)
Pour ne l'eſtimer pas il eſt trop généreux.

POLIXENE *remettant la bague à Caſſandre.*

Tu vois, Caſſandre, enfin ce que le roi commande;
Prends ce funeſte don que Tigrane demande;
Et comme mon deſtin dépend toujours du ſien,
Porte dans cet anneau ſon trépas & le mien.
Dis-lui que ma douleur n'eut jamais de ſemblable,
Et qu'étant infinie elle eſt inconſolable :
Que j'ai des ſentiments qu'on ne peut exprimer,
Que pour vivre après lui je ſais trop bien aimer,
Que jamais nulle ardeur n'approcha de ma flamme,
Qu'il emporte mon cœur, qu'il emporte mon ame,
Et que ſi je reſpire encor quelque moment,

C'eſt pour aller mourir près de lui ſeulement.
Dis-lui que mon amour eſt d'immortelle eſſence ;
Dis-lui que les tyrans manqueront de puiſſance,
Qu'on verra Polixene en ce malheureux jour,
Mépriſer leur colere ainſi que leur amour.
Dis-lui, Caſſandre, enfin, que mon cœur le conjure,
Par ſes feux innocents, par ma flamme ſi pure,
De montrer ſa vertu, de ſignaler ſa foi,
De mourir noblement, & de penſer à moi.

OROSMANE *lui donne des tablettes où il vient d'écrire.*

Porte-lui cet écrit.

POLIXENE.

Si la pitié te touche,
Dis-lui que la douleur m'ouvre & ferme la bouche ;
Qu'elle me fait parler, & me fait taire auſſi.
Je n'en puis plus.

OROSMANE.

Caſſandre, éloigne-toi d'ici.

CASSANDRE.

O dieux ! tout eſt perdu, le roi nous vient ſurprendre.

SCENE V.

SCENE VI.

TYRIDATE, CASSANDRE, *Gardes.*

TYRIDATE.

QUE voulez-vous cacher? montrez-le moi, Caſſandre.

CASSANDRE.

Seigneur.....

TYRIDATE.

Je veux le voir, vous réſiſtez en vain.

CASSANDRE.

Je demande pardon.

TYRIDATE.

Ouvrez, ouvrez la main.
(*Il lit dans les tablettes.*)

LETTRE D'OROSMANE A TIGRANE.

Eſpérer qu'un tyran puiſſe adoucir ſa haine,
Ce ſeroit manquer de raiſon;
Mais pour nous tirer tous de peine,
Nous ne manquons pas de poiſon.

OROSMANE.

Traîtres, que j'ai vaincus au milieu des alarmes,
Votre fraude prétend ce que n'ont pu vos armes!

Le démon qui vous guide a conſpiré ma mort,
Mais celui qui me garde eſt plus grand & plus fort.
En vain par le poiſon vous attaquez ma vie,
La fortune s'oppoſe à cette injuſte envie ;
Elle vous a trahis afin de me ſauver :
Elle a bien commencé, c'eſt à moi d'achever.
Oui, je me vengerai de vos projets infames ;
Et toi, cœur ſans pitié qui mépriſes mes flammes,
Lâche, monſtre d'orgueil & de déloyauté,
Ne penſe plus me vaincre avecque ta beauté.
Non, non, je n'ai plus d'yeux, je ne vois plus tes charmes ;
Je ſuis ſourd pour tes cris, aveugle pour tes larmes :
J'avois pris ton venin, mais dans ta trahiſon
Tu viens de me guérir par un autre poiſon :
Mon cœur enfin vomit ce qui cauſoit ſa peine,
L'extrême amour ſe change en une extrême haine ;
D'un œil impérieux le regne va finir,
Je ſavois l'adorer, je ſaurai le punir.
Mon cœur qui le connoît ſe va faire connoître,
Il a trop fait l'eſclave, il doit faire le maître.
Montre-moi tes appas, fais ton dernier effort,
C'eſt en vain, ma colere a réſolu ta mort.
Qu'on les faſſe venir, la vengeance eſt aiſée.
Sentiments généreux d'un ame mépriſée,
Venez vous oppoſer à l'aſpect dangereux
Du parricide objet qui me fit amoureux.
Les voici ; ma fureur, montre-toi toute entiere,
Tu n'en auras jamais de ſi belle matiere.

SCENE VII.

TYRIDATE, TIGRANE, OROSMANE, POLIXENE, ORMENE, CASSANDRE, HÉCUBE, *Gardes.*

TYRIDATE.

N'EST-CE pas toi, méchant, lâche autant que ruſé,
Qui juſque dans mon camp en habit déguiſé,
Perfide empoiſonneur, par tes ſourdes pratiques,
Viens fomenter encor nos troubles domeſtiques?
Peux-tu me regarder? peux-tu lever les yeux,
Et ne rougis-tu point de ton crime odieux?
Juge par ce poiſon quel ſera ton ſupplice:
Tu connois ma valeur, tu verras ma juſtice;
Et formant un deſſein que rien ne peut changer,
Tout l'univers ſaura que je ſais me venger.
Et toi, fiere beauté, tigreſſe impitoyable,
Ton crime, bien que vrai, me paroît incroyable;
Tu veux faire mourir un cœur qui t'adoroit,
Et qui brûloit d'amour quand le tien conſpiroit
Le funeſte deſſein d'attenter à ma vie!
Dieux! qui peut te porter à cette injuſte envie?
Ma main t'offroit un ſceptre avec peu de raiſon,
Quand la tienne pour moi préparoit du poiſon;
Mais ſaches que mon mal n'eſt pas ſans allégeance,

Je veux te poſſéder ſans amour, par vengeance;
Et quand la force aura contenté mes eſprits,
Je veux que tu me ſois un objet de mépris.
Je veux t'abandonner avec ignominie :
Lors je ſerai vengé, lors tu ſeras punie.
Vous, grand homme de guerre, & grand homme d'État,
Qui prêtiez vos conſeils à ce noir attentat,
Vous qui venez d'écrire un billet d'importance,
Sachez que votre main a ſigné ſa ſentence;
L'arrêt de votre mort eſt prononcé par vous.
Toi, femme ſans honneur, de qui l'eſprit jaloux
A ſuivi les deſſeins d'un infidele frere,
J'ai réſolu ta mort, rien ne m'en peut diſtraire.
Je vous ai pris enſemble, enſemble il faut mourir,
Et l'univers armé ne peut vous ſecourir.
Et vous, de leurs ſecrets fidelle meſſagere,
Quelle peine pour vous ne ſera trop légere ?
On vous doit récompenſe, & vous l'aurez ici,
Vous portez le poiſon, vous le prendrez auſſi.

TIGRANE.

Je ne te réponds point pour conſerver ma vie ;
Les maux que j'ai ſoufferts m'en ont ôté l'envie :
Mais je veux ſeulement te laiſſer des remords
Qui, tant que tu vivras, te donnent mille morts,
Et par le ſouvenir, & par la connoiſſance
Et de tes cruautés, & de mon innocence.
Saches, quant au poiſon, barbare, homme ſans foi,
Que tu le méritois, mais qu'il étoit pour moi.

J'en faiſois mon ſecours, j'en faiſois mon ſupplice,
Et je laiſſois aux dieux à punir ta malice.
Puiſque tu ſais, cruel, que j'avois le deſſein
De te venir plonger un poignard dans le ſein,
Ne crois pas que je mente en offenſant ma gloire :
Non, non, je ne tiens pas cette action ſi noire
Qu'on la doive nier. Au contraire, aujourd'hui
Je te dis à toi-même, auteur de mon ennui,
Qu'après avoir rompu notre ſainte alliance,
Et maltraité ma ſœur avec tant d'inſolence,
Oté le ſceptre au roi, l'avoir chargé de fers,
Cauſé dans cet État les maux qu'il a ſoufferts,
Attenté lâchement ſur l'honneur de ma couche ;
Mon courage offenſé démentiroit ma bouche,
Si je ne publiois que je venois ici
Pour te priver de vie, en m'ôtant de ſouci.
Je te le dis encor, je venois te pourſuivre ;
Je venois t'empêcher de régner & de vivre.
Irrite ta fureur, fais tes derniers efforts :
Frappe enfin, mon eſprit t'abandonne mon corps.

(*à Ormene.*)

Pour vous, qui chériſſez celui qui vous offenſe,
Ma bouche entreprendroit ici votre défenſe,
N'étoit que la vertu ne me le permet pas :
L'état où vous vivez vaut moins que le trépas,
Et la raiſon enfin m'auroit été ravie,
Si je vous conſervois une ſi lâche vie.
Pour vous, ma Polixene, objet de mon amour,
Je ſais bien que ſans moi vous haïriez le jour.

De ſorte, fier tyran, qu'en l'état où nous ſommes,
Triſtes, abandonnés, & des dieux, & des hommes,
Tout ce que ma douleur veut obtenir de toi,
Conſiſte en ce point ſeul; laiſſe vivre le roi.

OROSMANE.

Songe, aimant la vertu, de qui tu l'as reçue,
Car ſi je ne l'avois, tu ne l'aurois pas eue:
N'offenſe point toi-même & ton pere & ton roi,
En le croyant plus foible & moins ferme que toi.
Non, non, que ce barbare acheve ſon ouvrage,
Sa clémence me nuit, & ſa pitié m'outrage.
C'eſt moi que ta colere attaque avec raiſon,
C'eſt de moi ſeul que vient la lettre & le poiſon.
Oui, oui, crois ſi tu veux qu'on en veut à ta vie.

POLIXENE.

Regardez-vous ma gloire avec un œil d'envie?
Si je perds le reſpect, j'en demande pardon;
Mais, Seigneur, vous ſavez que ce funeſte don
Fut envoyé par moi qui dois être punie,
Si la juſtice regne avec la tyrannie.
Oui, monſtre, oui c'eſt moi, qui veux quitter le jour,
Afin de ne voir plus ton illicite amour.
Tu m'aimes, je te hais; tu me ſuis, je t'abhorre,
Je mangerois ton cœur; en veux-tu plus encore?

TYRIDATE.

Ah! c'eſt trop endurer.

ORMENE.

Seigneur, apaiſez-vous:
S'il faut une victime au feu de ce courroux,
N'en cherchez point ailleurs, la voici toute prête:
Sauvez-les de la foudre, & frappez-en ma tête;
Ce cœur qui vous chérit ſaura tout endurer,
Ce cœur croiroit faillir, s'il oſoit murmurer.

TYRIDATE.

Ton orgueil eſt bien fort, mais je le veux abattre,
La foudre également tombera ſur tous quatre.
Qu'ils meurent.

SCENE VIII.

PHARNABASE, TYRIDATE, OROSMANE, TIGRANE, POLIXENE, ORMENE, CASSANDRE, HÉCUBE, *Gardes.*

PHARNABASE.

AH! Seigneur, je vous l'avois bien dit;
Mais toujours mes conſeils ont eu peu de crédit:
Le prince de Phrygie avecque ſon armée...

TYRIDATE.

Hé bien?

PHARNABASE.

Suivant l'ardeur dont elle eſt animée,
Se fait voir aſſez près de nos retranchements,
Il s'éleve un grand crì dans tous vos régiments,
L'avant-garde s'avance, & tous, la pique baſſe,
Semblent porter au front la mort & la menace;
On diroit que d'abord ils s'en vont terraſſer
L'ennemi qui s'approche, & qu'ils vont embraſſer.

TYRIDATE.

O dieux! je ſuis ſurpris par la force des charmes.

PHARNABASE.

Phraarte le premier ayant mis bas les armes,
Tous ont fait comme lui.

TYRIDATE.

Quoi! le ſort l'a permis?

PHARNABASE.

On ne diſcerne plus quels ſont les ennemis:
Les deux camps ſont mêlés; & l'un & l'autre enſemble,
Pour recueillir le fruit du nœud qui les aſſemble,
Viennent fondre ſur vous. Que votre majeſté
Juge ce qu'on peut faire en cette extrêmité.

TYRIDATE *veut y courir.*

Mourir, mourir au trône acquis par mon courage.

SCENE DERNIERE.

TROILE, TYRIDATE, ORMENE, OROSMANE, TIGRANE, POLIXENE, PHARNABASE, PHRAARTE, CASSANDRE, HÉCUBE, *Troupe de Gardes, troupe de Phrygiens.*

TROILE.

DEMEUREZ, compagnons.

TYRIDATE.

O déſeſpoir! ô rage!
Infideles ſujets qui ſuivez ſon deſſein,
Achevez, achevez, je vous offre mon ſein.
Venez traîtres, venez m'arracher la couronne,
Votre fraude l'emporte, & je vous l'abandonne.
Quoi! je me vois trahi! quoi, vous m'abandonnez!
Lâches, montrez-moi l'or qui vous a ſubornés.
O troupe ſans honneur, dont mon ame eſt trompée!
Que je meure vengé, qu'on me donne une épée,
Et qu'en mon déſeſpoir je vous faſſe ſentir
Qu'on ne s'attaque à moi qu'avec du repentir;
Qu'au milieu des malheurs je ſais braver un traître,
Et perdre des ſujets qui trahiſſent leur maître.
Toi, que leur perfidie a rendu mon vainqueur,
Acheve ta conquête en m'arrachant le cœur,

Ton triomphe demande une palme ſi belle,
Et ce fameux combat rend ta gloire immortelle ;
Tu me prends déſarmé, mais non pas ſans valeur,
Et leur trahiſon fait ta gloire & mon malheur.

TROILE.

La ſeule main des dieux cauſe votre diſgrace,
Vous en ſentez le coup plutôt que la menace ;
C'eſt ainſi que le ciel accable les pervers,
Pour en faire un exemple aux yeux de l'univers.
L'intérêt de ma ſœur m'a fait prendre les armes,
Les dieux ont vu vos faits, les dieux ont vu ſes larmes ;
Et ſans nous amuſer en diſcours ſuperflus,
Nous avons trop ſouffert ce qui ne ſera plus.
(Il parle à Oroſmane.)
Il occupoit un lieu dont il devoit deſcendre,
Il le devoit quitter & vous le devez prendre :
La nature l'ordonne, & la raiſon auſſi ;
(Il leur ôte les chaines.)
Car enfin nul que vous ne doit régner ici.

ORMENE *à ſon pere.*

Seigneur, ſongez à vous, & témoignez encore
Cette extrême bonté qui fait qu'on vous adore ;
Soyez toujours vous-même, & d'un eſprit égal
Qui ne releve point ni du bien ni du mal,
Qui reçoit d'un même œil les fortunes diverſes,
Régnez dans le bonheur, comme dans les traverſes ;
Mais régnez ſur vous-même en cette occaſion :

Tirez l'ordre, Seigneur, de la confuſion.
Ma douleur vous en donne un ſujet aſſez ample,
Et l'on ne faux pas moins, en péchant par exemple.
Non, non, croyez, Seigneur, que la faute d'autrui,
N'excuſe pas un cœur, qui s'y porte après lui.
Souvenez-vous, Seigneur, que la vengeance eſt baſſe,
Que les cœurs généreux inclinent à la grace;
Qu'elle eſt plus glorieuſe, & qu'on s'y doit ranger,
Puiſqu'on ſe venge aſſez quand on ſe peut venger.
Grace, grace, Seigneur; ma voix vous en conjure,
Ne m'ôtez pas la vie, en vengeant une injure:
Sauvez le roi, Seigneur, & penſez aujourd'hui
Que je ſuis votre fille, & que je ſuis à lui.
(*Elle ſe met à genoux.*)
Au pied du même trône où l'on m'a condamnée,
Pour la ſeconde fois me voici proſternée;
Écoutez donc ma voix qui parle pour le roi:
On ne peut l'attaquer ſans s'attaquer à moi;
Si l'on punit ſa faute, il faut qu'on me puniſſe;
Si ſon regne finit il faut que je finiſſe;
Son deſtin & le mien marchent d'un même pas;
Bref, ſes jours ſont mes jours, ſa mort eſt mon trépas.
Sauvez donc ce que j'aime avec idolâtrie,
Je l'ai prié pour vous, & pour lui je vous prie,
Il m'auroit écoutée, & vous devez ici
Regarder votre fille, & l'écouter auſſi.

TYRIDATE *répete à part quatre vers qu'Ormene vient de dire.*

Si l'on punit ſa faute, il faut qu'on me puniſſe!

Si ſon regne finit, il faut que je finiſſe ;
Son deſſein & le mien marchent d'un même pas :
Bref, ſes jours ſont mes jours, ſa mort eſt mon trépas.
Ah ! c'eſt trop, je me rends, la raiſon me ſurmonte :
Parmi tant d'ennemis, elle ſeule me dompte.
On me verroit mourir, ainſi que j'ai vécu,
Si par eux ſeulement je me trouvois vaincu :
Et quel que ſoit le ſort dont la rigueur me bleſſe,
Mon cœur ſauroit finir ſans aucune foibleſſe :
Mais mépriſant le ſceptre, & mépriſant le jour
Je puis céder ſans honte, en cédant à l'amour.
Que le vulgaire parle à mon déſavantage,
Le ciel qui voit mes pleurs voit auſſi mon courage,
Il voit mon repentir, il connoît mon ennui ;
Enfin, je n'aime qu'elle, & je ne crains que lui.
Mais qui pourroit tenir contre tant de clémence ?
Raiſon, reviens à moi, ton regne recommence,
Tyranniques tranſports, fureur, haine, courroux,
Je ne vous ſuivrai plus : allez, retirez-vous.
(à Ormene.)
Confus & repentant de ma faute paſſée,
Un rayon de clarté s'éleve en ma penſée ;
Le bandeau m'eſt tombé, j'apperçois mon erreur ;
Mon crime s'offre à moi, j'en friſſonne d'horreur.
Ta vertu vainc mon vice, & pour ſa tyrannie,
Mon ame a commencé d'être déjà punie.
Plus ton affection ſignale ſon pouvoir,
Plus tu parois fidelle, & plus tu me fais voir,
Par une preuve claire, autant qu'elle eſt inſigne,

Qu'un barbare tyran n'en fut jamais qu'indigne.
Non, non, ne m'aime plus, l'honneur te le défend,
Fais donner à ce cœur le trépas qu'il attend ;
Venge-toi, punis-moi de mon ingratitude ;
Trouve, ſi tu le peux, un ſupplice aſſez rude ;
Irrite ta colere, afin de me punir ;
Vois ce que la raiſon offre à ton ſouvenir,
Mon crime, ton amour, ma fureur, ta ſouffrance.
Vous, princes outragés avec tant d'inſolence,
Prêtez, prêtez la main à ſon juſte courroux ;
N'épargnez point mon ſang, vengez-la, vengez-vous :
Je ſuis un ennemi qu'il faut qu'on appréhende,
Ma mort vous peut ſauver, & je vous la demande.

OROSMANE.

Non, non, ce repentir nous ſatisfait aſſez,
Il efface, mon fils, tous vos crimes paſſés :
Nous voulons partager l'ennui qui vous oppreſſe,
Nous vous aimons encore avec tant de tendreſſe....

TYRIDATE *interrompt ſon beau-pere.*

Quoi ! peut-on oublier les fautes que je fis ?

OROSMANE.

Oui, vous êtes leur frere, & vous êtes mon fils.

TYRIDATE.

Mon crime en eſt plus grand.

OROSMANE.

Mais ce rang nous oblige
A ſoulager l'excès du mal qui vous afflige,
(*Ils s'embraſſent.*)
De grace embraſſez-nous, & faiſons déſormais
Que ce dur ſouvenir ne revienne jamais.

TYRIDATE.

O clémence infinie !

OROSMANE.

O joie incomparable !

TIGRANE.

O plaiſir ſans égal, pourvu qu'il ſoit durable !

POLIXENE.

Dieux, qu'on vous doit d'encens !

PHARNABASE.

Ah ! Madame !

ORMENE.

Ah ! ma ſœur !

TROILE.

Ne laiſſons rien d'amer avec cette douceur :
(*Il parle à Tyridate.*)
Souffrez-moi de mêler mes pleurs avec vos larmes,
Ma ſœur eſt en repos, & je mets bas les armes ;
Puiſqu'elle eſt ſatisfaite, on me le voit auſſi.

TYRIDATE.

Et je bénis le ſort qui vous amene ici.

POLIXENE.

Que ne vous dois-je point, cher & bien-aimé frere?

TROILE.

Dépêchons un courrier vers le roi notre pere,
Afin de l'avertir de ce ſuccès heureux.

TYRIDATE.

O généreuſe ſœur! ô frere généreux!

TROILE.

Phraarte & vos ſoldats vous demandent leur grace.

TYRIDATE.

Plutôt, pour les payer, que faut-il que je faſſe?
Leur crime m'a ſauvé, ſans lui j'étois perdu.

OROSMANE.

Ciel! mon cœur te parloit, & tu l'as entendu.

PHRAARTE *à genoux.*

Si tout ce que j'ai fait n'étoit pour votre gloire....

TYRIDATE.

Non, ne rappelle plus ma faute en ta mémoire,
(*Dans la fin de ce vers il parle à ſa femme.*)
Oublions l'un & l'autre. Oſerai-je te voir?

ORMENE.

Un cœur doit tout oſer, quand il a tout pouvoir.

TYRIDATE.

Quoi! tu pourrois m'aimer après ma violence?

ORMENE.

De tout ce qui s'eſt fait, ce ſeul doute m'offenſe.
Connoiſſez mieux Ormene, & quel eſt ſon amour.

OROSMANE *à Troile.*

Vous à qui nous devons & le ſceptre & le jour,
Eſt-il pour vos bienfaits quelque reconnoiſſance?

TROILE.

Les bonnes actions portent leur récompenſe,
Et j'étois obligé de venir en ces lieux :
Ne rendez point de grace, ou la rendez aux dieux.

TIGRANE *à Polixene.*

O toi ! dont le grand cœur rend la gloire éternelle,
Pourras-tu bien toucher cette main criminelle ?
Ton généreux eſprit la voit-il ſans effroi ?

POLIXENE *embraſſant Tigrane.*

Ah ! Seigneur, ce baiſer vous répondra pour moi.

TYRIDATE *à Phraarte.*

Partez à l'heure même, & que l'armée entiere
Attende nouvel ordre, étant ſur la frontiere,
Qu'on décampe, Phraarte, & qu'on me laiſſe ici.

TROILE *parlant à un des ſiens.*

Que mes troupes, demain, s'en retournent auſſi.

OROSMANE.

Or, puiſqu'il plaît aux dieux de ſauver cette terre,
Éteignons pour jamais le flambeau de la guerre.
La paix eſt un tréſor que l'on doit bien garder.
Conſervons-la, mes fils, & faiſons ſuccéder
L'alégreſſe commune à la douleur publique,
Et l'amour raiſonnable à l'amour tyrannique.

Fin de l'Amour Tyrannique de Scudéri.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE LA TRAGÉDIE,
A L'ANNÉE 1639.

L'HISTOIRE de la ſcene Françoiſe ne va être pendant quelques années que celle des ſuccès de Corneille ; ce grand homme donna en 1639 ſa belle tragédie des *Horaces*, & *Cinna*, que l'homme de goût regarde comme ſon chef-d'œuvre.

La célébrité de l'*Alcionée* & du *Saül* de du Ryer nous engagera auſſi à donner place dans notre Recueil à ces deux pieces, qui, malgré l'enthouſiaſme des écrivains du temps, ſont aujourd'hui ſi difficiles à lire, après *Cinna* & *les Horaces*.

L'hiſtoire des autres tragédies qu'on joua cette même année, & qu'on oublia auſſitôt, n'eſt pas auſſi piquante qu'on devroit l'attendre d'une époque où Corneille ſecouoit l'eſprit dramatique pour accélérer ſa maturité.

On voit d'abord un Thimothée de Chillac, juge des gabelles à Beaucaire, qui fait jouer l'OMBRE DU COMTE DE GORMAS,

ou LA MORT DU CID. Ce juge des gabelles ſi peu fait pour juger Corneille, dédia cette eſpece de parodie du *Cid* au cardinal de Richelieu.

L'Hermite de Vozelle, poëte auſſi inconnu que Thimothée de Chillac, donne ſa CHUTE DE PHAETON, qu'il dédie par quatre ſonnets à M. de Modene. Quinault tira dans la ſuite un peu d'or de ce fumier d'Ennius, quand il compoſa ſon opéra de *Phaëton*.

Le CLARIMENE de la Caze, l'INNOCENT MALHEUREUX de Grenaille, la MARIE STUARD de Regnault, & le CLÉOMENE de Guerin de Bouſcal naquirent cette année, & moururent ſans bruit. Ces pieces, dénuées d'intérêt & de ſtyle, ne prêtent ni à l'analyſe par le débrouillement d'une intrigue heureuſe, ni à l'hiſtoire dramatique par les anecdotes.

Sallebray voyant qu'il étoit ſi difficile de réuſſir par le goût & par la raiſon ſur un théatre où le *Cid* avoit rendu les juges ſi difficiles, chercha à ſoutenir ſon JUGEMENT DE PARIS par des machines. Son attente ne fut point trompée; on courut en foule à cette eſpece d'opéra, & Sallebray prit pour de la gloire perſonnelle l'encens qu'on prodiguoit à ſon décorateur.

Maréchal voyant réuſſir Sallebray avec des machines, ne manqua pas d'en mettre dans ſon ARTÉMISE. Il n'y avoit rien de plus impoſant que cette tragédie au lever de la toile. On voyoit ſur la ſcene la pyramide du mauſolée, ſurmontée de l'urne qui renfermoit la cendre du héros, placée par la reine de Carie. L'échanſon d'Artémiſe lui préſente une coupe à demi pleine de vin conſacré; elle y mêle des cendres de l'urne, & dit, en la portant à ſa bouche,

Prenons, mon cœur, prenons ce breuvage amoureux;
C'eſt ta cendre, Mauſole, & c'eſt ma nourriture;
Je te poſſede mort, & malgré la nature.
Mon ſexe, apprends d'amour un myſtere inoui,
Vois baiſer un époux, vois comme j'en joui.

Tout cela fit effet pour le moment; on ne s'appercevoit pas encore que ſur le théatre de la raiſon, quatre vers de *Cinna* valent mieux qu'un ſpectacle entier de machines.

Gillet débuta ſur la ſcene Françoiſe, en même temps que Maréchal; ſa piece avoit trois titres: la BELLE POLICRITE, la MORT DU GRAND PROMÉDON, l'EXIL DE NERÉE, & elle n'en valoit pas mieux.

Cependant on reçut avec indulgence le coup d'eſſai d'un poëte qui n'avoit que vingt ans ; on applaudit ſur-tout à ces deux vers.

Le guerrier qui ſe fie au nombre des ſoldats,
Voit bien ſouvent la palme, & ne l'emporte pas.

Scudéri, ivre des ſuccès de ſon *Amour Tyrannique*, donna la même année ſon EUDOXE, eſpece de paſtorale tragique, où il n'avoit fait que rimer la proſe traînante de l'*Aſtrée*. La piece tomba malgré la célébrité du roman qui en avoit fourni le ſujet, & perſonne n'en fut étonné, ſi ce n'eſt peut-être l'auteur d'*Eudoxe*, & Richelieu ſon Mécene

La Calprenede auſſi fécond que Scudéri, donna en 1639, au théatre François, deux tragédies : LA MORT DES ENFANTS d'HÉRODE, ou LA SUITE DE MARIAMNE, & ÉDOUARD, ROI D'ANGLETERRE. La derniere parut dédiée au duc d'Angoulême, & l'autre au cardinal de Richelieu, la divinité du temps pour la race des poëtes adulateurs. Aucune des deux ne fut accueillie, & la Calprenede chercha des lauriers plus faciles dans la compoſition de ſes romans.

LES HORACES,

TRAGÉDIE

DU GRAND CORNEILLE;

AVEC LES COMMENTAIRES DE VOLTAIRE.

ACTEURS.

TULLE, Roi de Rome.

Le vieil HORACE, Chevalier Romain.

HORACE, Son fils.

CURIACE, Gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

VALERE, Chevalier Romain, amoureux de Camille.

SABINE, Femme d'Horace, & sœur de Curiace.

CAMILLE, Amante de Curiace & sœur d'Horace.

JULIE, Dame Romaine, confidente de Sabine & de Camille.

FLAVIAN, Soldat de l'armée d'Albe.

PROCULE, Soldat de l'armée de Rome.

La scene est à Rome, dans une salle de la maison d'Horace.

LES HORACES, *

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SABINE, JULIE.

SABINE.

(a) APPROUVEZ ma foibleſſe, & ſouffrez ma douleur,
Elle n'eſt que trop juſte en un ſi grand malheur ;

* L'hiſtorique de cette piece, ainſi que celui de *Cinna*, eſt tout entier dans les notes de Voltaire ; ainſi l'ouvrage de ce grand homme eſt la meilleure des préfaces.

(a) Corneille dans l'examen des *Horaces*, dit que le perſonnage de Sabine eſt heureuſement inventé, mais qu'il ne ſert pas plus à l'action que l'Infante à celle du *Cid*.

(*a*) Si près de voir ſur ſoi fondre de tels orages,
L'ébranlement ſied bien aux plus fermes courages ;
Et l'eſprit le plus mâle & le moins abattu,
Ne ſauroit ſans déſordre exercer ſa vertu.
Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
(*b*) Le trouble de mon cœur ne peut rien ſur mes larmes,
Et parmi les ſoupirs qu'il pouſſe vers les cieux,
Ma conſtance du moins regne encor ſur mes yeux.
(*c*) Quand on arrête là les déplaiſirs d'une ame,

Il eſt vrai que ce rôle n'eſt pas néceſſaire à la piece ; mais j'oſe ici être moins ſevere que Corneille. Ce rôle eſt du moins incorporé à la tragédie. C'eſt une femme qui tremble pour ſon mari & pour ſon frere. Elle ne cauſe aucun événement, il eſt vrai ; c'eſt un défaut ſur un théatre auſſi perfectionné que le nôtre ; mais elle prend part à tous les événemens, & c'eſt beaucoup pour un tems où l'art commençait à naître.

Obſervez que ce perſonnage débite ſouvent de très-beaux vers, & qu'il fait l'expoſition du ſujet d'une maniere très-intéreſſante & très-noble.

Mais obſervez ſurtout que les beaux vers de Corneille nous enſeigneront à diſcerner les mauvais. Le goût du public ſe forma inſenſiblement par la comparaiſon des beautés & des défauts. On déſapprouve aujourd'hui cet amas de ſentences, ces idées générales retournées en tant de manieres ; *l'ébranlement* qui ſied aux *fermes* courages, l'eſprit le *plus mâle*, le *moins abattu* ; c'eſt l'auteur qui parle, & c'eſt le perſonnage qui doit parler.

(*a*) *Si près de voir* n'eſt pas Français : *près de* veut un ſubſtantif, *près de la ruine*, *près d'être ruiné*.

(*b*) *Le trouble de mon cœur.* Un *trouble* qui *a du pouvoir ſur des larmes* ; cela eſt louche & mal exprimé.

(*c*) *Quand on arrête là* ne ſerait pas ſouffert aujourd'hui ; c'eſt une expreſſion de comédie.

Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme.
Commander à ſes pleurs en cette extrémité,
C'eſt montrer pour le ſexe aſſez de fermeté.

JULIE.

C'en eſt peut-être aſſez pour une ame commune,
Qui du moindre péril ſe fait une infortune;
Mais de cette foibleſſe un grand cœur eſt honteux;
Il oſe eſpérer tout dans un ſuccès douteux.
Les deux camps ſont rangés au pied de nos murailles;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.
Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir:
Puiſqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
Banniſſez, banniſſez une frayeur ſi vaine,
Et concevez des vœux dignes d'une romaine.

SABINE.

(a) Je ſuis romaine, hélas! puiſqu'Horace eſt Romain;
J'en ai reçu le titre en recevant ſa main;
Mais ce nœud me tiendroit en eſclave enchaînée,
S'il m'empêchoit de voir en quels lieux je ſuis née.

Cette petite diſtinction, *moins qu'un homme, plus qu'une femme*, eſt trop recherchée pour la vraie douleur.

Elle revient encor une troiſieme fois à la charge, pour dire qu'elle ne pleure point.

(a) *Je ſuis Romaine, &c.* Il y avait dans les premieres éditions:

Je ſuis Romaine, hélas! puiſque mon époux l'eſt, &c. Pourquoi peut-on finir un vers par *je le ſuis*; & que, *mon époux l'eſt*, eſt proſaïque, faible & dur? C'eſt que ces trois ſyllabes, *je le ſuis*, ſemblent ne compoſer qu'un mot; c'eſt que l'oreille n'eſt point

Albe, où j'ai commencé de reſpirer le jour,
(*a*) Albe, mon cher pays, & mon premier amour,
Lorſqu'entre nous & toi je vois la guerre ouverte,
Je crains notre victoire autant que notre perte.
Rome, ſi tu te plains que c'eſt là te trahir,
Fais-toi des ennemis que je puiſſe haïr (*b*).
Quand je vois de tes murs leur armée & la nôtre,
Mes trois freres dans l'une, & mon mari dans l'autre,
Puis-je former des vœux, & ſans impiété
Importuner le ciel pour ta félicité ?
Je ſais que ton état encore en ſa naiſſance
Ne ſauroit ſans la guerre affermir ſa puiſſance,
Je ſais qu'il doit s'accroître, & que tes grands deſtins
Ne le borneront pas chez les peuples Latins,
Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre.

---

bleſſée ; mais ce mot *l'eſt*, détaché & finiſſant la phraſe, détruit toute l'harmonie. C'eſt cette attention qui rend la lecture des vers agréable ou rebutante. On doit même avoir cette attention en proſe. Un ouvrage dont les phraſes finiraient par des ſyllabes ſeches & dures, ne pourrait être lu, quelque bon qu'il fût d'ailleurs.

(*a*) *Albe, mon cher pays.* Voyez comme ces vers ſont ſupérieurs à ceux du commencement. C'eſt ici un ſentiment vrai ; il n'y a point là de lieux communs, point de vaines ſentences, rien de recherché, ni dans les idées, ni dans les expreſſions. *Albe, mon cher pays :* c'eſt la nature ſeule qui parle. Cette comparaiſon de Corneille avec lui-même formera mieux le goût que toutes les diſſertations & les poétiques.

(*b*) Ce vers admirable eſt reſté en proverbe.

Bien loin de m'oppoſer à cette noble ardeur,
Qui ſuit l'arrêt des dieux & court à ta grandeur,
Je voudrois déjà voir tes troupes couronnées
D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
Va juſqu'en l'orient pouſſer tes bataillons;
Va ſur les bords du Rhin planter tes pavillons;
Fais trembler ſous tes pas les colonnes d'Hercule,
Mais reſpecte une ville à qui tu dois Romule.
Ingrate, ſouviens-toi que du ſang de ſes rois
Tu tiens ton nom, tes murs, & tes premieres loix.
Albe eſt ton origine; arrête, & conſidere
Que tu portes le fer dans le ſein de ta mere.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants;
(a) Sa joie éclatera dans l'heur de ſes enfants;

(a) *Sa joie éclatera dans l'heur de ſes enfans.* Ce mot *heur*, qui favoriſait la verſification, & qui ne choque point l'oreille, eſt aujourd'hui banni de notre langue. Il ſerait à ſouhaiter que la plupart des termes dont Corneille s'eſt ſervi fuſſent en uſage. Son nom devrait conſacrer ceux qui ne ſont pas rebutans.

Remarquez que dans ces premieres pages, vous trouverez rarement un mauvais vers, une expreſſion louche, un mot hors de ſa place, pas une rime en épithète; & que malgré la prodigieuſe contrainte de la rime, chaque vers dit quelque choſe. Il n'eſt pas toujours vrai que dans notre poéſie il y ait continuellement un vers pour le ſens, un autre pour la rime, comme il eſt dit dans Hudibras:

For one for ſenſe and one for rime,
I think ſufficient at a time.
C'eſt aſſez pour des vers méchans,
Qu'un pour la rime, un pour le ſens.

(*a*) Et ſe laiſſant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux ſeront pour toi, ſi tu n'es plus contr'elle.

JULIE.

(*b*) Ce diſcours me ſurprend, vu que depuis le temps
Qu'on a contre ſon peuple armé nos combattants,
Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence,
Que ſi du ſang Romain vous aviez pris naiſſance.
J'admirois la vertu qui réduiſoit en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux;
Et je vous conſolois au milieu de vos plaintes,
(*c*) Comme ſi notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'eſt choqué qu'en de légers combats,
(*d*) Trop foibles pour jeter un des partis à bas,

(*a*) *Et ſe laiſſant ravir à l'amour maternelle.* Cette phraſe eſt équivoque, & n'eſt pas Françaiſe. Le mot de *ravi*, quand il ſignifie joie, ne prend point un datif. On n'eſt point ravi à quelque choſe; c'eſt un ſoléciſme de phraſe.

(*b*) *Ce diſcours me ſurprend* vu que *depuis le tems.* Ce *vu que* eſt une expreſſion peu noble, même en proſe; s'il y en avait beaucoup de pareilles, la poéſie ſerait baſſe & rampante; mais juſqu'ici vous ne trouvez guère que ce mot indigne du ſtyle de la tragédie.

(*c*) *Comme ſi Rome eût fait.* On ne fait pas une crainte, on la cauſe, on l'inſpire, on l'excite, on la fait naître.

(*d*) *Trop faibles pour jeter un des partis à bas. Jeter à bas* eſt une expreſſion familière qui ne ſerait pas même admiſe dans

Tant qu'un eſprit de paix a pu flatter ma peine,
Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
Si j'ai vu Rome heureuſe avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement ſecret;
Et ſi j'ai reſſenti dans ſes deſtins contraires
(a) Quelque maligne joie en faveur de mes freres,
Soudain pour l'étouffer rappellant ma raiſon,
J'ai pleuré quand la gloire entroit dans leur maiſon.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne eſclave, ou que Rome ſuccombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obſtacle aux vainqueurs, ni d'eſpoir aux vaincus,
J'aurois pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvois encore être toute Romaine,
Et ſi je demandois votre triomphe aux dieux,

---

la proſe. Corneille n'ayant aucun rival qui écrivît avec nobleſſe, ſe permettait ces négligences dans les petites choſes, & s'abandonnait à ſon génie dans les grandes.

(a) *Quelque maligne joie en faveur de mes frères.* La joie des ſuccès de ſa patrie & d'un frère, peut-elle être appellée *maligne ?* elle eſt naturelle. On pouvait dire, *une ſecrete joie en faveur de mes frères.*

Ce mot de *maligne joie*, eſt bien plus à ſa place dans ces deux admirables vers de la mort de *Pompée :*

Une *maligne joie* en ſon cœur s'élevait,
Dont ſa gloire indignée à peine le ſauvait.

Il faut toujours avoir devant les yeux ce paſſage de Boileau : *D'un mot mis en ſa place enſeigner le pouvoir :* c'eſt ce mot propre qui diſtingue les orateurs & les poëtes, de ceux qui ne ſont que diſeurs & verſificateurs.

Au prix de (*a*) tant de ſang qui m'eſt ſi précieux.
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme,
Je ne ſuis point pour Albe & ne ſuis point pour Rome:
Je crains pour l'une & l'autre en ce dernier effort,
Et ſerai du parti qu'affligera le ſort.
(*b*) Égale à tous les deux juſques à la victoire,
Je prendrai part aux maux ſans en prendre à la gloire;
Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs,
Mes larmes aux vaincus (*c*) & ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

(*d*) Qu'on voit naître ſouvent de pareilles traverſes
En des eſprits divers, des paſſions diverſes!
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement!
Son frere eſt votre époux, le vôtre eſt ſon amant:
Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre,

(*a*) *Tant de ſang qui m'eſt ſi précieux.* Ce n'eſt pas ce *tant* qui eſt précieux, c'eſt le ſang: c'eſt au prix d'un ſang qui m'eſt ſi précieux. Le *tant* eſt inutile, & corrompt un peu la pureté de la phraſe & la beauté du vers. C'eſt une très-petite faute.

(*b*) *Égale à tous les deux* n'eſt pas Français en ce ſens. L'auteur veut dire, juſte envers tous les deux; car *Sabine* doit être juſte & non pas indifférente.

(*c*) *Et ma haine aux vainqueurs.* Elle ne doit pas haïr ſon mari, ſes enfans, s'ils ſont victorieux; ce ſentiment n'eſt pas permis; elle devrait plutôt dire, *ſans haïr les vainqueurs.*

(*d*) *Qu'on voit naître ſouvent de pareilles traverſes*
En des eſprits divers, des paſſions diverſes.

Le lecteur ſe ſent arrêter à ces deux vers; ces *de des* embarraſſent l'eſprit. *Traverſes* n'eſt point le mot propre: les paſſions ici ne

Son ſang dans une armée & votre amour dans l'autre.
Lorſque vous conſerviez un eſprit tout Romain,
(a) Le ſien irréſolu, le ſien tout incertain,
De la moindre mêlée appréhendoit l'orage,
De tous les deux partis déteſtoit l'avantage,
Au malheur des vaincus donnoit toujours ſes pleurs,
Et nourriſſoit ainſi d'éternelles douleurs.
Mais hier quand elle fut (b) qu'on avoit pris journée,
Et qu'enfin la bataille alloit être donnée,
Une ſoudaine joie éclatant ſur ſon front...,

SABINE.

Ah! que je crains, Julie, un changement ſi prompt!

ſont point diverſes. Sabine & Camille ſe trouvent dans une ſituation à-peu-pr s ſemblables. Le ſens de l'auteur eſt probablement, *que les mêmes malheurs produiſent quelquefois des ſentimens différens.*

(a) Les premières éditions portent:

Le ſien irréſolu, tremblotant, *incertain.*

Tremblotant n'eſt pas du ſtyle noble, & on doit en avertir les étrangers, pour qui principalement ces remarques ſont faites. Corneille changea,

Le ſien irréſolu, le ſien tout incertain.

Mais comme *incertain* ne dit pas plus qu'*irréſolu*, ce changement n'eſt pas heureux. Ce redoublement de *ſien* fait attendre une idée forte qu'on ne trouve pas.

(b) *Qu'on avoit pris journée.* On prend *jour*, & on ne prend point *journée*, parce que *jour* ſignifie tems, & que *journée* ſignifie bataille. La journée d'Ivri, la journée de Fontenoy.

(*a*) Hier dans ſa belle humeur elle entretint Valere;
(*b*) Pour ce rival, ſans doute, elle quitte mon frere ;
Son eſprit ébranlé par les objets préſents,
(*c*) Ne trouve point d'abſent aimable après deux ans.
Mais excuſez l'ardeur d'une amour fraternelle ;
Le ſoin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle :
Je forme des ſoupçons (*d*) d'un trop léger ſujet.
Près d'un jour ſi funeſte on change peu d'objet.

(*a*) Hier *dans* ſa belle humeur *elle entretint* Valère. *Hier*, comme on l'a déjà dit, eſt toujours aujourd'hui de deux ſyllabes. La prononciation ſerait trop gênée en le faiſant d'une ſeule, comme s'il y avait *her*. *Belle humeur* ne peut ſe dire que dans la comédie.

(*b*) Sabine ne doit point dire que ſans doute Camille eſt volage & infidèle, ſur cela ſeul que Camille a parlé civilement à Valère, & paraiſſait être dans ſa belle humeur. Ces petits moyens, ces ſoupçons peuvent produire quelquefois de grands mouvemens, & des intérêts tragiques ; comme la mépriſe peu vraiſemblable d'Acomat, dans la tragédie de *Bajazet*. Le plus léger incident peut cauſer de grands troubles ; mais c'eſt ici tout le contraire, il ne s'agit que de ſavoir ſi Camille a quitté Curiace pour Valère. *Sur de trop vains objets c'eſt arrêter la vue*. Cela ſerait un peu froid, même dans une comédie.

(*c*) *Ne trouve point d'abſent aimable après deux ans*. Ces deux vers appartiennent plutôt au genre de la comédie qu'à la tragédie.

(*d*) *D'un trop léger ſujet*. Ces mots font voir que l'auteur ſentait que Sabine a tort ; mais il valait mieux ſupprimer ces ſoupçons de Sabine que vouloir les juſtifier, puiſqu'en effet Sabine ſemble ſe contredire en prétendant que Camille a *ſans doute* quitté ſon frere, & en diſant enſuite que les ames ſont rarement bleſſées de nouveau. Tout cet examen du ſujet de la joie de Camille n'eſt nullement héroïque.

Les

Les ames rarement ſont de nouveau bleſſées ;
Et dans un ſi grand trouble on a d'autres penſées :
Mais on n'a pas auſſi (*a*) de ſi doux entretiens,
Ni des contentements qui ſoient pareils aux ſiens.

JULIE.

Les cauſes, comme à vous, m'en ſemblent fort obſcures ;
Je ne me ſatisfais d'aucunes conjectures.
C'eſt aſſez de conſtance en un ſi grand danger,
Que de le voir, l'attendre, & ne point s'affliger :
Mais certes, c'en eſt trop d'aller juſqu'à la joie.

SABINE.

(*b*) Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.
(*c*) Eſſayez ſur ce point à la faire parler ;
Elle vous aime aſſez pour ne vous rien celer.
Je vous laiſſe.

(*a*) *De ſi doux entretiens, Ni des contentemens qui ſoient pareils aux ſiens*, ſont de la comédie de ce tems-là. L'art de dire noblement les petites choſes n'était pas encor trouvé.

(*b*) *Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.* Ce tour a vieilli ; c'eſt un malheur pour la langue ; il eſt vif & naturel, & mérite je crois d'être imité.

(c) *Eſſayez à la faire parler.* On eſſaie *de*, on s'eſſaie *à*. Ce vers d'ailleurs eſt trop comique.

SCENE II.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

(a) MA ſœur, entretenez Julie.
J'ai honte de montrer tant de mélancolie;
Et mon cœur accablé de mille déplaiſirs,
(b) Cherche la ſolitude à cacher ſes ſoupirs.

(a) *Ma ſœur, entretenez Julie*, eſt encor de la comédie; mais il y a ici un plus grand défaut; c'eſt qu'il ſemble que Camille vienne ſans aucun intérêt, & ſeulement pour faire converſation. La tragédie ne permet pas qu'un perſonnage paraiſſe ſans une raiſon importante. On eſt fort dégoûté aujourd'hui de toutes ces longues converſations, qui ne ſont amenées que pour remplir le vuide de l'action, & qui ne le rempliſſent pas. D'ailleurs pourquoi s'en aller, quand un bon génie lui envoie Camille, & qu'elle peut s'éclaircir?

(b) *Chercher la* ſolitude *à cacher ſes ſoupirs.* Cela n'eſt pas Français. On cherche la ſolitude pour cacher ſes ſoupirs, & une ſolitude propre à les cacher. On ne dit point, une ſolitude, une chambre à pleurer, à gémir, à réfléchir, comme on dit, une chambre à coucher, une ſalle à manger; mais du tems de Corneille preſque perſonne ne s'étudiait à parler purement.

Corneille a ici une grande attention à lier les ſc nes, attention inconnue avant lui. On pourrait dire ſeulement que Sabine n'a pas une raiſon aſſez forte pour s'en aller; que cette ſortie

SCENE III.

CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

(a) QU'ELLE a tort de vouloir que je vous entretienne!
Croit-elle ma douleur moins vive que la ſienne ?
Et que plus inſenſible à de ſi grands malheurs,
A mes triſtes diſcours je mêle moins de pleurs ?
De pareilles frayeurs mon ame eſt alarmée ;
Comme elle, je perdrai dans l'une & l'autre armée.
(b) Je verrai mon amant mon plus unique bien,

---

rend ſon perſonnage plus inutile & plus froid ; que c'était à Sabine & non à une confidente à écouter les choſes importantes que Camille va annoncer ; que cette idée d'entretenir Julie diminue l'intérêt ; qu'un ſimple entretien ne doit jamais entrer dans la tragédie ; que les principaux perſonnages ne doivent paraître que pour avoir quelque choſe d'important à dire ou à entendre ; qu'enfin il eût été plus théatral & plus intéreſſant, que Sabine eût reproché à Camille ſa joie ; & que Camille lui en eût appris la cauſe.

(a) *Quelle a tort de vouloir que je vous entretienne.* Cette formule de converſation ne doit jamais entrer dans la tragédie, où les perſonnages doivent, pour ainſi dire, parler malgré eux, emportés par la paſſion qui les anime.

(b) *Je verrai mon amant, mon* plus unique *bien. Plus unique* ne peut ſe dire ; *unique* n'admet, ni de plus, ni de moins.

Mourir pour ſon pays ou détruire le mien ;
Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine,
Digne de mes ſoupirs ou digne de ma haine.
Hélas !

JULIE.

Elle eſt pourtant plus à plaindre que vous.
(a) On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, & recevez Valere.
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,
(b) Vous ſerez toute nôtre, & votre eſprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conſeils qui ſoient plus légitimes,
Et plaignez mes malheurs ſans m'ordonner des crimes.
Quoiqu'à peine à mes maux je puiſſe réſiſter,
J'aime mieux les ſouffrir que de les mériter.

(a) *On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.* Ce vers porte entiérement le caractère de la comédie. Corneille en ayant fait pluſieurs, en conſerva ſouvent le ſtyle. Cela était permis de ſon tems ; on ne diſtinguait pas aſſez les bornes qui ſéparent le familier du ſimple : le ſimple eſt néceſſaire, le familier ne peut être ſouffert. Peut-être une attention trop ſcrupuleuſe aurait éteint le feu du génie ; mais après avoir écrit avec la rapidité du génie, il faut corriger avec la lenteur ſcrupuleuſe de la critique.

(b) *Vous ſerez toute nôtre*, n'eſt pas du ſtyle noble. Ces familiarités étaient encor d'uſage.

JULIE.

Quoi ! vous appellez crime un change raiſonnable ?

CAMILLE.

Quoi ! le manque de foi vous ſemble pardonnable ?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE.

D'un ſerment ſolemnel qui peut nous dégager ?

JULIE.

Vous déguiſez en vain une choſe trop claire.
Je vous vis encor hier entretenir Valere ;
Et l'accueil gracieux qu'il recevoit de vous
Lui permet de nourrir un eſpoir aſſez doux.

CAMILLE.

(*a*) Si je l'entretins hier, & lui fis bon viſage,
N'en imaginez rien (*b*) qu'à ſon déſavantage :
De mon contentement un autre étoit l'objet ;

(*a*) *Si je l'entretins hier, & lui fis bon viſage. Faire bon viſage* eſt du diſcours le plus familier.

(*b*) *Qu'à ſon déſavantage.* Tout cela eſt d'un ſtyle un peu trop bourgeois, qui était admis. Il ne ſerait pas permis aujourd'hui, qu'une fille dît que c'eſt un déſavantage de ne lui pas plaire.

Mais pour ſortir d'erreur ſachez-en le ſujet.
Je garde à Curiace une amitié trop pure,
Pour ſouffrir plus long-temps qu'on m'eſtime parjure.
(*a*) Il vous ſouvient qu'à peine on voyoit de ſa ſœur
Par un heureux hymen mon frere poſſeſſeur,
Quand pour comble de joie il obtint de mon pere
Que de ſes chaſtes feux je ſerois le ſalaire.
Ce jour nous fut propice & funeſte à la fois;
Uniſſant nos maiſons il déſunit nos rois;
Un même inſtant conclut notre hymen & la guerre,
Fit naître notre eſpoir (*b*) & le jeta par terre,
Nous ôta tout, ſi-tôt qu'il nous eut tout promis;
Et nous faiſant amants, il nous fit ennemis.
Combien nos déplaiſirs parurent lors extrêmes!
Combien contre le ciel il vomit de blaſphêmes!

(*a*) *Il vous ſouvient, &c.* Il y avait dans les premieres éditions:

Quelques cinq ou ſix mois après que de ſa ſœur
L'hyménée eut rendu mon frère poſſeſſeur.

Corneille changea heureuſement ces deux vers de cette façon. Il a corrigé beaucoup de ſes vers au bout de vingt années dans ſes piéces immortelles; & d'autres auteurs laiſſent ſubſiſter une foule de barbariſmes dans des piéces qui ont eu quelques ſuccès paſſagers.

(*b*) *Et le jeta par terre.* Non-ſeulement un eſpoir jeté par terre eſt une expreſſion vicieuſe; mais la même idée eſt exprimée ici en quatre façons différentes, ce qui eſt un vice plus grand. Il faut, autant qu'on le peut, éviter ces pléonaſmes; c'eſt une abondance ſtérile: je ne crois pas qu'il y en ait un ſeul exemple dans Racine.

Et combien de ruiſſeaux coulerent de mes yeux!
Je ne vous le dis point, vous vites nos adieux.
Vous avez vu depuis les troubles de mon ame.
Vous ſavez pour la paix quels vœux a fait ma flamme,
Et quels pleurs j'ai verſés à chaque événement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
Enfin mon déſeſpoir, parmi ces longs obſtacles,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles.
Écoutez ſi celui qui me fut hier rendu,
Eut droit de raſſurer mon eſprit éperdu.
Ce Grec ſi renommé qui depuis tant d'années
Au pied de l'Aventin prédit nos deſtinées,
(a) Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
Me promit par ces vers la fin de mes travaux:
(b) *Albe & Rome demain prendront une autre face;*
Tes vœux ſont exaucés, elles auront la paix
Et tu ſeras unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais ſort t'en ſépare jamais.

(a) *Lui qu'Apollon jamais* n'a fait parler à faux. Parler à faux n'eſt pas ſans doute aſſez noble, ni même aſſez juſte. Un coup porte à faux, on eſt accuſé à faux, dans le ſtyle familier: mais on ne peut dire, *il parle à faux*, dans un diſcours tant ſoit peu relevé.

(b) *Albe & Rome demain prendront une autre face;*
Tes veux ſont exaucés, elles auront la paix,
Et tu ſeras unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais ſort t'en ſépare jamais.

On pourrait ſouhaiter que cet oracle eût été plutôt rendu dans un temple, que par un Grec qui fait des prédictions au pied d'une

Je pris ſur cet oracle une entiere aſſurance ;
Et comme le ſuccès paſſoit mon eſpérance,
J'abandonnai mon ame à des raviſſements
Qui paſſoient les tranſports des plus heureux amants.
Jugez de leur excès. Je rencontrai Valere ;
Et contre ſa coutume il ne put me déplaire :
(a) Il me parla d'amour ſans me donner d'ennui :

---

montagne. Rematquons encor qu'un oracle doit produire un événement, & ſervir au nœud de la piéce, & qu'ici il ne ſert preſque à rien qu'à donner un moment d'eſpérance.

J'oſerais encor dire, que ces mots à double entente, *ſans qu'aucun mauvais ſort t'en ſépare jamais*, paraiſſent ſeulement une plaiſanterie amère, une équivoque cruelle ſur la deſtinée malheureuſe de Camille.

Le plus grand défaut de cette ſcène, c'eſt ſon inutilité. Cet entretien de Camille & de Julie roule ſur un objet trop mince, & qui ne ſert en rien, ni au nœud, ni au dénouement. Julie veut pénétrer le ſecret de Camille, & ſavoir ſi elle aime un autre que Curiace : rien n'eſt moins tragique.

(a) *Il me parla d'amour ſans me donner d'ennui, &c.* On pourrait faire ici une réflexion que je ne haſarde qu'avec la défiance convenable, c'eſt que Camille était plus en droit de laiſſer paraître ſon indifférence pour Valère, que de l'écouter avec complaiſance ; c'eſt qu'il était même plus naturel de lui montrer de *la glace* quand elle ſe croyait ſûre d'épouſer ſon amant, que de *faire bon viſage* à un homme qui lui déplaiſait ; & enfin ce trait rafiné marque plus de ſubtilité que de ſentiment ; il n'y a rien là de tragique ; mais ce vers,

Tout ce que je voyais me ſemblait Curiace :

eſt ſi beau, qu'il ſemble tout excuſer.

Il eſt vrai que ce petit incident, qui ne conſiſte que dans la

Je ne m'apperçus pas que je parlois à lui,
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace :
Tout ce que je voyois me ſembloit Curiace,
Tout ce qu'on me diſoit me parloit de ſes feux,
Tout ce que je diſois l'aſſuroit de mes vœux.
Le combat général aujourd'hui ſe haſarde,
(a) J'en ſus hier la nouvelle, & je n'y pris pas garde :
Mon eſprit rejetoit ces funeſtes objets,
Charmé des doux penſers d'hymen & de la paix.
La nuit a diſſipé des erreurs ſi charmantes,
Mille ſonges affreux, mille images ſanglantes,
Ou plutôt mille amas de carnage & d'horreur,
M'ont arraché ma joie & rendu ma terreur.
(b) J'ai vu du ſang, des morts, & n'ai rien vu de ſuite :

---

joie que Camille a reſſentie, ne produit aucun événement, & n'eſt pas néceſſaire à la piéce; mais il produit des ſentimens. Ajoutons que dans un premier acte, on permet des incidens de peu d'importance, qu'on ne ſouffrirait pas dans le cours d'une intrigue tragique.

(a) *J'en ſus hier la nouvelle, & je n'y pris pas garde.* Elle ne prend pas garde à une bataille qui va ſe donner ! le ſpectacle de deux armées prêtes à combattre, & le danger de ſon amant, ne devaienr-ils pas aurant l'alarmer, que le diſcours d'un Grec au pied du mont Aventin n'a dû la raſſurer ? Le premier mouvement dans une telle occaſion n'eſt-il pas de dire ; *Ce Grec m'a trompée, c'eſt un faux prophéte ?* Avait-elle beſoin d'un ſonge pour craindre ce que deux armées rangées en bataille devaient aſſez lui faire redouter ?

(b) *J'ai vu du ſang, des morts, & n'ai rien vu de ſuite, &c.* Ce ſonge eſt beau en ce qu'il alarme un eſprit raſſuré par un

Un ſpectre en paroiſſant prenoit ſoudain la fuite;
Ils s'effaçoient l'un l'autre, & chaque illuſion
Redoubloit mon effroi par ſa confuſion.

JULIE.

(*a*) C'eſt en contraire ſens qu'un ſonge s'interprete.

CAMILLE.

Je le dois croire ainſi, puiſque je le ſouhaite;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes ſouhaits,
Au jour d'une bataille, & non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, & la paix lui ſuccede.

CAMILLE.

Dure à jamais ce mal s'il y faut ce remede!

---

oracle. Je remarquerai ici qu'en général un ſonge ainſi qu'un oracle doit ſervir au nœud de la piéce: tel eſt le ſonge admirable d'Athalie; elle voit un enfant en ſonge; elle trouve ce même enfant dans le temple, c'eſt là que l'art eſt pouſſé à ſa perfection.

Un rêve qui ne ſert qu'à faire craindre ce qui doit arriver, ne peut avoir que des beautés de détail, n'eſt qu'un ornement paſſager. C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui un rempliſſage. *Mille* ſonges, *mille* images, *mille* amas, ſont d'un ſtyle trop négligé, & ne diſent rien d'aſſez poſitif.

(*a*) Pourquoi un ſonge s'interprête-t-il en ſens contraire? Voyez les ſonges expliqués par Joſeph, par Daniel. Ils ſont funeſtes par eux-mêmes, & par leur explication.

Soit que Rome ſuccombe, ou qu'Albe (*a*) ait le deſſous,
Cher amant, n'attends plus d'être un jour mon époux :
Jamais, jamais ce nom ne ſera pour un homme
Qui ſoit ou le vainqueur, ou l'eſclave de Rome.
Mais quel objet nouveau ſe préſente en ces lieux ?
Eſt-ce toi, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

SCENE IV.

CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'EN doutez point, Camille, & revoyez un homme
(*b*) Qui n'eſt ni le vainqueur, ni l'eſclave de Rome.
(*c*) Ceſſez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers, ou du ſang des Romains.
J'ai cru que vous aimiez aſſez Rome & la gloire,
Pour mépriſer ma chaîne & haïr ma victoire ;

(*a*) Avoir le deſſus ou le deſſous, ne ſe dit que dans la poéſie burleſque ; c'eſt le *di ſopra*, & le *di ſotto* des Italiens. L'Arioſte emploie cette expreſſion lorſqu'il ſe permet le comique, le Taſſe ne s'en ſert jamais.

(*b*) On ne permet plus de répéter ainſi un vers.

(*c*) *Ceſſez d'appréhender de voir* rougir *mes mains. Rougir* eſt employé ici en deux acceptions différentes. Les mains *rouges de ſang*, elles ſont rouges en un autre ſens que quand elles ſont meurtries par le poids des fers ; mais cette figure ne manque pas de juſteſſe, parce qu'en effet il y a de la rougeur dans l'un & dans l'autre cas.

Et comme également en cette extrêmité
Je craignois la victoire & la captivité....

CAMILLE.

Curiace, il ſuffit, je devine le reſte.
(a) Tu fuis une bataille à tes vœux ſi funeſte,
Et ton cœur tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le ſecours de ton bras.
(b) Qu'une autre conſidere ici ta renommée,
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée,
Ce n'eſt point à Camille à t'en méſeſtimer;
Plus ton amour paroît, plus elle doit t'aimer;
Et ſi tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paroître.
Mais as-tu vu mon pere? & (c) peut-il endurer

(a) *Tu fuis une bataille.* Il eſt bien étrange que Camille interrompe Curiace pour le ſoupçonner & le louer d'être un lâche. Ce défaut eſt grand, & il était aiſé de l'éviter. Il était naturel que Curiace dît d'abord ce qu'il doit dire, qu'il ne commençât point par répéter les vers de Camille, par lui dire qu'il a cru que Camille aimait Rome & la gloire, qu'elle mépriſerait ſa chaîne, & haïrait ſa victoire; & que *comme* il craint la victoire & la captivité.... &c. De tels propos ne ſont pas à leur place: il faut aller au fait: *Semper ad eventum feſtinat.*

(b) *Qu'une autre, &c.* Ces vers condamnent trop l'idée de Camille, que ſon amant eſt traître à ſon pays. Il fallait ſupprimer toute cette tirade.

(c) *Peut-il endurer.* Ce mot *endurer*, eſt du ſtyle de la comédie: on ne dit que dans le diſcours le plus familier, *j'endure que, je n'endure pas que.* Le terme *endurer* ne s'admet dans le ſtyle noble, qu'avec un accuſatif, *les peines que j'endure.*

Qu'ainſi dans ſa maiſon tu t'oſes retirer ?
Ne préfere-t-il point l'État à ſa famille ?
Ne regarde-t-il point Rome plus que ſa fille ?
Enfin notre bonheur eſt-il bien affermi ?
T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi ?

CURIACE.

Il m'a vu comme gendre, avec une tendreſſe
Qui témoignoit aſſez une entiere alégreſſe :
Mais il ne m'a point vu par une trahiſon
Indigne de l'honneur d'entrer dans ſa maiſon.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville,
J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu conſtamment
Auſſi bon citoyen que véritable amant.
D'Albe avec mon amour j'accordois la querelle,
Je ſoupirois pour vous en combattant pour elle,
Et s'il falloit encor que l'on en vînt aux coups,
Je combattrois pour elle en ſoupirant pour vous.
Oui, malgré les déſirs dont mon ame eſt charmée,
Si la guerre duroit, je ſerois dans l'armée :
C'eſt la paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau ſuccès.

CAMILLE.

La paix ! Et le moyen de croire un tel miracle ?

JULIE.

(a) Camille, pour le moins croyez-en votre oracle,

(a) Camille, *pour le moins croyez-en votre oracle.*
On ſent ici combien Sabine ferait un meilleur effet que la confi-

Et ſachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'auroit-on jamais cru ? Déjà les deux armées
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçoient des yeux, & marchant fiérement,
N'attendoit pour donner que le commandement,
Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre prince un moment de ſilence,
Et l'ayant obtenu: (a) *Que faiſons-nous, Romains,*
Dit-il, *& quel démon nous fait venir aux mains ?*
Souffrons que la raiſon éclaire enfin nos ames,
Nous ſommes vos voiſins, nos filles ſont vos femmes,
Et l'hymen nous a joints par tant & tant de nœuds,
Qu'il eſt peu de nos fils qui ne ſoient vos neveux.
Nous ne ſommes qu'un ſang & qu'un peuple en deux villes :

---

dente Julie. Ce n'eſt point à Julie à dire, *ſachons pleinement*, c'eſt toujours à la perſonne la plus intéreſſée à interroger.

(a) ..... *Que faiſons-nous, Romains.*
Dit-il, *& quel démon nous fait venir aux mains ?*

J'oſe dire que dans ce diſcours imité de Tite-Live, l'auteur Français eſt au deſſus du Romain, plus nerveux, plus touchant ; & quand on ſonge qu'il était gêné par la rime & par une langue embarraſſée d'articles & qui ſouffre peu d'inverſions, qu'il a ſurmonté toutes ces difficultés, qu'il n'a employé le ſecours d'aucune épitète, que rien n'arrête l'éloquente rapidité de ſon diſcours, c'eſt là qu'on reconnaît le grand Corneille ; il n'y a que *tant & tant de nœuds* à reprendre.

Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
Où la mort des vaincus affoiblit les vainqueurs,
Et le plus beau triomphe eſt arroſé de pleurs?
Nos ennemis communs attendent avec joie
Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
Laſſé, demi rompu, vainqueur, mais pour tout fruit
Dénué d'un ſecours par lui-même détruit.
(a) Ils ont aſſez long-temps joui de nos divorces;
Contr'eux dorénavant joignons toutes nos forces,
Et noyons dans l'oubli ces petits différents,
Qui de ſi bons guerriers ſont de mauvais parents.
Que ſi l'ambition de commander aux autres
Fait marcher aujourd'hui vos troupes & les nôtres,
Pourvu qu'à moins de ſang nous voulions l'apaiſer,
Elle nous unira, loin de nous diviſer.
Nommons des combattants pour la cauſe commune;
Que chaque peuple aux ſiens attache ſa fortune;
Et ſuivant ce que d'eux ordonnera le ſort,
(b) Que le parti plus foible obéiſſe au plus fort.

(*a*) *Ils ont aſſez long-tems joui de nos divorces.* Ce mot de *divorces*, s'ils ne ſignifiait que des querelles, ſerait impropre; mais ici il dénote les querelles de deux peuples unis; & par là il eſt juſte, nouveau & excellent.

(*b*) *Que le parti plus faible obéiſſe au plus fort.*
Ce vers eſt ainſi dans d'autres éditions :

Que le faible parti prenne loi du plus fort.

Il eſt à croire qu'on reprocha à Corneille une petite faute de grammaire. On doit, dans l'exactitude ſcrupuleuſe de la proſe, dire : que le parti *le plus* faible obéiſſe au plus fort; mais ſi ces

Mais ſans indignité pour des guerriers ſi braves,
Qu'ils deviennent ſujets ſans devenir eſclaves,
Sans honte, ſans tribut, & ſans autre rigueur
Que de ſuivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
Ainſi nos deux États ne feront qu'un empire.
Il ſemble qu'à ces mots notre diſcours expire.
Chacun jetant les yeux dans un rang ennemi,
Reconnoît un beau-frere, un couſin, un ami.
Ils s'étonnent comment leurs mains de ſang avides
Voloient ſans y penſer à tant de parricides,
Et font paroître un front couvert tout à la fois
D'horreur pour la bataille, & d'ardeur pour ce choix.
Enfin l'offre s'accepte, & la paix déſirée
Sous ces conditions eſt auſſitôt jurée:
Trois combattront pour tous; mais pour les mieux choiſir,
Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loiſir:
Le vôtre eſt au ſénat, le nôtre dans ſa tente.

CAMILLE.

O dieux, que ce diſcours rend mon ame contente!

---

liberrés ne ſont pas permiſes aux poëres, & ſur-rout aux poëtes de génie, il ne faut point faire de vers. *Prendre loi* ne ſe dit pas ainſi, la première leçon eſt préférable.

Racine a bien dit:

Charger de mon débris les reliques plus chères:

au lieu de *reliques les plus chères.*

Encor une fois ces licentes ſont heureuſes, quand on les emploie dans un morceau élégamment écrit; car ſi elles ſont précédées & ſuivies de mauvais vers, elles en prennent la teinture & en deviennent plus inſupportables.

CURIACE.

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le ſort de nos guerriers réglera notre ſort.
Cependant tout eſt libre, attendant qu'on les nomme.
Rome eſt dans notre camp, & notre camp dans Rome.
D'un & d'autre côté l'accès étant permis,
(a) Chacun va renouer avec ſes vieux amis.
Pour moi, ma paſſion m'a fait ſuivre vos freres;
Et mes déſirs ont eu des ſuccès ſi proſperes,
Que l'auteur de vos jours m'a promis (b) à demain
(c) Le bonheur ſans pareil de vous donner la main.
Vous ne deviendrez pas rebelle à ſa puiſſance?

CAMILLE.

(d) Le devoir d'une fille eſt dans l'obéiſſance.

(a) *Chacun va* renouer *avec ſes vieux amis.* On doit avouer *que renouer avec ſes vieux amis* eſt de la proſe familière, qu'il faut éviter dans le ſtyle tragique, bien entendu qu'on ne ſera jamais empoulé.

(b) *A demain* eſt trop du ſtyle de la comédie. Je fais ſouvent cette obſervation; c'était un des vices du tems. La *Sophonisbe* de Mairet eſt toute entière dans ce ſtyle, & Corneille s'y livrait, quand les grandes images ne le ſoutenaient pas.

(c) *Le bonheur ſans pareil, &c.* n'était pas ſi ridicule qu'aujourd'hui. Ce fut Boileau qui proſcrivit toutes ces expreſſions communes, de *ſans pareil, ſans ſeconde, à nul autre pareil, à nulle autre ſeconde.*

(d) *Le devoir d'une fille eſt dans l'obéiſſance.*

Venez donc recevoir ce doux commandement.

Ces deux vers ſont de pure comédie; auſſi les retrouve-t-on mot à mot dans la comédie du *Menteur*; mais l'auteur aurait dû les retrancher de la tragédie des *Horaces.*

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais ſuivre vos pas, mais pour revoir mes freres,
(a) Et ſavoir d'eux encor la fin de nos miſeres.

JULIE.

Allez, & cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous graces aux immortels.

Fin du premier Acte.

(a) *Et ſavoir d'eux encor la fin de nos miſères.* Il n'eſt pas inutile de dire aux étrangers que *miſère* eſt en poéſie un terme noble qui ſignifie calamité & non pas indigence.

Hécube près d'Ulyſſe achève *ſa miſère.*
Peut-être je devrais, plus humble en *ma miſère.*

RACINE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

AINSI Rome n'a point ſéparé ſon eſtime ;
(a) Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime.
Cette ſuperbe ville en vos freres & vous
Trouve les trois guerriers qu'elle préfere à tous,
(b) Et ſon illuſtre ardeur d'oſer plus que les autres,

(a) *Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime. Illégitime* pourrait n'être pas le mot propre en proſe ; on dirait, *un mauvais choix, un choix dangereux*, &c. *Illégitime* non-ſeulement eſt pardonné à la rime, mais devient une expreſſion forte, & ſignifie qu'il y aurait de l'injuſtice à ne point choiſir les trois plus braves.

(b) *Et ſon illuſtre ardeur, &c.* Il y avait dans les premières éditions :

Et ne nous oppoſant d'autres bras que les vôtres.

Ni l'une ni l'autre manière n'eſt élégante, & *illuſtre ardeur d'oſer* n'eſt pas Français. *D'une maiſon braver les autres*, n'eſt pas une expreſſion heureuſe ; mais le ſens eſt fort beau. On voit que quelquefois Corneille a mal corrigé ſes vers. Je crois qu'on peut

D'une ſeule maiſon brave toutes les nôtres.
Nous croirons, à la voir toute entiere en vos mains,
Que hors les fils d'Horace il n'eſt point de Romains.
Ce choix pouvoit combler trois familles de gloire,
(*a*) Conſacrer hautement leurs noms à la mémoire :
(*b*) Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix,
En pouvoit à bon titre immortaliſer trois ;
Et puiſque c'eſt chez vous que mon heur & ma flamme
M'ont fait placer ma ſœur & choiſir une femme,
Ce que je vais vous être, & ce que je vous ſuis,
Me font y prendre part autant que je le puis :
Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
Et parmi ſes douceurs mêle beaucoup de crainte.
La guerre en tel éclat a mis votre valeur,
Que je tremble pour Albe & prévois ſon malheur.
Puiſque vous combattez, ſa perte eſt aſſurée,
En vous faiſant nommer, le deſtin l'a jurée.

---

imputer cette ſingularité, non-ſeulement au peu de bons critiques que la France avait alors, au peu de connaiſſance de la pureté & de l'élégance de la langue, mais au génie même de Corneille, qui ne produiſait ſes beautés que quand il était animé par la force de ſon ſujet.

(*a*) *Conſacrer hautement leurs noms à la mémoire.* Remarquez que *hautement* fait languir le vers, parce que ce mot eſt inutile.

(*b*) *Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix.* Cette répétition, *oui, l'honneur*, eſt très-vicieuſe. *Omne ſupervacuum pleno de pectore manat.* C'eſt ici ce qu'on appelle une battologie : il eſt permis de répéter dans la paſſion, mais non pas dans un compliment.

Je vois trop dans ce choix ſes funeſtes projets,
Et me compte déjà pour un de vos ſujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
Voyant ceux qu'elle oublie, & les trois qu'elle nomme.
C'eſt un aveuglement pour elle bien fatal,
D'avoir tant à choiſir, & de choiſir ſi mal.
Mille de ſes enfants beaucoup plus dignes d'elle
Pouvoient bien mieux que nous ſoutenir ſa querelle :
Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
La gloire de ce choix m'enfle d'un juſte orgueil :
Mon eſprit en conçoit une mâle aſſurance ;
J'oſe eſpérer beaucoup de mon peu de vaillance ;
Et du ſort envieux quels que ſoient les projets,
Je ne me compte point pour un de vos ſujets.
Rome a trop cru de moi, mais mon ame ravie
Remplira ſon attente, ou quittera la vie.
Qui veut mourir ou vaincre, eſt vaincu rarement ;
(a) Ce noble déſeſpoir périt mal-aiſément.
Rome, quoi qu'il en ſoit, ne ſera point ſujette,
Que mes derniers ſoupirs n'aſſurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas, c'eſt bien ici que je dois être plaint !
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.

(a) *Ce noble déſeſpoir périt mal-aiſément.* Un *déſeſpoir* qui *périt mal-aiſément*, n'a pas un ſens clair. De plus, Horace n'a point de déſeſpoir. Ce vers eſt le ſeul qu'on puiſſe reprendre dans cette belle tirade.

Dures extrêmités, de voir Albe aſſervie,
Ou ſa victoire au prix d'une ſi chere vie;
Et que l'unique bien où tendent ſes déſirs
S'achete ſeulement par vos derniers ſoupirs!
Quels vœux puis-je former, & quel bonheur attendre?
De tous les deux côtés j'ai des pleurs à répandre;
De tous les deux côtés mes déſirs ſont trahis.

HORACE.

Quoi! vous me pleureriez mourant pour mon pays!
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes;
La gloire qui le ſuit ne ſouffre point de larmes;
Et je le recevrois en béniſſant mon ſort,
Si Rome & tout l'État perdoient moins à ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre;
Dans un ſi beau trépas ils ſont les ſeuls à plaindre:
(a) La gloire en eſt pour vous, & la perte pour eux;
Il vous fait immortel, & les rend malheureux.
On perd tout quand on perd un ami ſi fidele.
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

(a) *La gloire en eſt pour vous & la* perte *pour eux.*

On perd *tout quand on* perd *un ami ſi fidele.*

Perte ſuivie de deux fois *perd* eſt une faute bien légère.

SCENE II.

HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

ALBE de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Hé bien, qui ſont les trois ?

FLAVIAN.

(a) Vos deux freres & vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous & vos deux freres.

Mais pourquoi ce front triſte & ces regards ſéveres ?
Ce choix vous déplaît-il ?

(a) *Vos deux frères & vous. Qui ? Vous & vos deux frères.* Ce n'eſt pas ici une battologie ; cette répétition, *vous & vos deux frères*, eſt ſublime par la ſituation. Voilà la première ſcène au théatre, où un ſimple meſſager ait fait un effet tragique, en croyant apporter des nouvelles ordinaires. J'oſe croire que c'eſt la perfection de l'art.

CURIACE.

Non, mais il me ſurprend;
Je m'eſtimois trop peu pour un honneur ſi grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie,
Que vous le recevez avec ſi peu de joie ?
Ce morne & froid accueil me ſurprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance & l'amour,
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne ſervent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux! Ah! c'eſt beaucoup me dire en peu de mots!

CURIACE.

Porte-lui ma réponſe, & nous laiſſe en repos.

SCENE III.

HORACE, CURIACE.

CURIACE.

QUE désormais le ciel, les enfers & la terre,
Uniſſent leurs fureurs à nous faire la guerre;
(a) Que les hommes, les dieux, les démons & le ſort
Préparent contre nous un général effort;
Je mets à faire pis en l'état où nous ſommes,
Le ſort & les démons, & les dieux & les hommes;
Ce qu'ils ont de cruel, & d'horrible, & d'affreux,
L'eſt bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le ſort qui de l'honneur nous ouvre la barriere,
Offre à notre conſtance une illuſtre matiere;
Il épuiſe ſa force à former un malheur,
(b) Pour mieux ſe meſurer avec notre valeur;
Et comme il voit en nous des ames peu communes,

(a) *Que les hommes, les dieux, les démons & le ſort.* Cet entaſſement, cette répétition, cette combinaiſon de *ciel*, de *dieux*, d'*enfers*, de *démons*, de *terre* & d'*hommes*, de *cruel*, d'*horrible*, d'*affreux*, eſt, je l'avoue, bien condamnable. Cependant le dernier vers fait preſque pardonner ce défaut.

(b) *Pour mieux ſe meſurer avec notre valeur.* Le ſort qui veut ſe meſurer avec la valeur paraît bien recherché, bien peu naturel; mais que ce qui ſuit eſt admirable!

Hors de l'ordre commun (*a*) il nous fait des fortunes,
Combattre un ennemi pour le ſalut de tous,
Et contre un inconnu s'expoſer ſeul aux coups,
D'une ſimple vertu c'eſt l'effet ordinaire;
(*b*) Mille déjà l'ont fait, mille pourroient le faire.
Mourir pour le pays eſt un ſi digne ſort,
Qu'on brigueroit en foule une ſi belle mort.
Mais vouloir au public immoler ce qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre ſoi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenſeur
Le frere d'une femme, & l'amant d'une ſœur;
Et rompant tous ces nœuds s'armer pour la patrie
Contre un ſang qu'on voudroit racheter de ſa vie;
Une telle vertu n'appartenoit qu'à nous.
L'éclat de ſon grand nom lui fait peu de jaloux;
Et peu d'hommes au cœur l'ont aſſez imprimée,
Pour oſer aſpirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il eſt vrai que nos noms ne ſauroient plus périr.
L'occaſion eſt belle, il nous la faut chérir.

(*a*) *Il nous fait des fortunes*, n'eſt pas une expreſſion propre. Ce mot de *fortunes* au pluriel ne doit jamais être employé ſans épithète: *bonnes & mauvaiſes fortunes*, *fortunes diverſes*, mais jamais *des fortunes*. Cependant le ſens eſt ſi beau, & la poéſie a tant de priviléges, que je ne crois pas qu'on puiſſe condamner ce vers.

(*b*) *Mille l'ont fait, mille pourraient le faire.* Rien ne fait mieux ſentir les difficultés attachées à la rime que ce vers faible, ces mille qui ont *fait*, ces mille qui pourraient *faire*, pour rimer à *ordinaire*. Le reſte eſt d'une beauté achevée.

Nous ſerons les miroirs d'une vertu bien rare :
Mais votre fermeté tient un peu du barbare.
Peu, même des grands cœurs, tireroient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité :
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obſcurité vaut mieux que tant de renommée.
Pour moi, je l'oſe dire, & vous l'avez pu voir,
Je n'ai point conſulté pour ſuivre mon devoir ;
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pu mettre un moment mon eſprit en balance ;
Et puiſque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'eſtime autant (*a*) que Rome vous a fait,
Je crois faire pour elle autant que vous pour Rome,
J'ai le cœur auſſi bon ; mais enfin je ſuis homme.
Je vois que votre honneur demande tout mon ſang,
Que tout le mien conſiſte à vous percer le flanc ;
Prêt d'épouſer la ſœur qu'il faut tuer le frere,
Et que pour mon pays j'ai le ſort ſi contraire.
Encor qu'à mon devoir je coure ſans terreur,
Mon cœur s'en effarouche, & j'en frémis d'horreur ;
J'ai pitié de moi-même, & jette un œil d'envie
Sur ceux dont notre guerre a conſumé la vie ;

(*a*) *Que Rome vous a fait*, n'eſt pas Français. On peut dire en proſe, & non en vers, *J'ai dû vous eſtimer autant que je fais*, ou *autant que je le fais*, mais non pas, *autant que je vous fais* : & le mot *faire* qui revient immédiatement après, eſt encor une faute ; mais ce ſont des fautes légères qui ne peuvent gâter une ſi belle ſcène.

Sans ſouhait toutefois de pouvoir reculer.
Ce triſte & fier honneur m'émeut ſans m'ébranler :
J'aime ce qu'il me donne, & je plains ce qu'il m'ôte ;
Et ſi Rome demande une vertu plus haute,
Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain,
(a) Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, ſoyez digne de l'être ;
Et ſi vous m'égalez, faites-le mieux paroître.
La ſolide vertu dont je fais vanité,
N'admet point de foibleſſe avec ſa fermeté ;
Et c'eſt mal de l'honneur entrer dans la carriere,
Que dès le premier pas regarder en arriere.
Notre malheur eſt grand, il eſt au plus haut point,
Je l'enviſage entier, mais je n'en frémis point.
Contre qui que ce ſoit que mon pays m'emploie,
J'accepte aveuglément cette gloire avec joie.
Celle de recevoir de tels commandements
Doit étouffer en nous tous autres ſentiments.
Qui près de le ſervir conſidere autre choſe,
A faire ce qu'il doit lâchement ſe diſpoſe.
Ce droit ſaint & ſacré rompt tout autre lien.
Rome a choiſi mon bras, je n'examine rien.

(n) *Pour conſerver encor quelque choſe d'humain.* Cette tirade fit un effet ſurprenant ſur tout le public, & les deux derniers vers ſont devenus un proverbe, ou plutôt une maxime admirable.

Avec une alégreſſe auſſi pleine & ſincere
Que j'épouſai la ſœur, je combattrai le frere;
Et pour trancher enfin ces diſcours ſuperflus,
Albe vous a nommé (*a*), je ne vous connois plus.

CURIACE.

Je vous connois encore, & c'eſt-ce qui me tue;
Mais cette âpre vertu ne m'étoit pas connue;
Comme notre malheur, elle eſt au plus haut point:
Souffrez que je l'admire & ne l'imite point.

HORACE.

(*b*) Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte.
Et puiſque vous trouvez plus de charme à la plainte,

(*a*) *Je ne vous connais plus.... je vous connais encore.* A ces mots, *je ne vous connais plus, je vous connais encore*, on ſe récria d'admiration; on n'avait jamais rien vu de ſi ſublime: il n'y a pas dans *Longin* un ſeul exemple d'une pareille grandeur: ce ſont ces traits qui ont mérité à Corneille le nom de *Grand*, non-ſeulement pour le diſtinguer de ſon frere, mais du reſte des hommes. Une telle ſcène fait pardonner mille défauts.

(*b*) *Non, non, n'embraſſez pas de vertu par contrainte, &c.* Un des excellens eſprits de nos jours trouvait dans ces vers un outrage odieux qu'Horace ne devait pas faire à ſon beau-frere. Je lui dis que cela préparait au meurtre de Camille, & il ne ſe rendit pas. Voici ce qu'il en dit dans ſon introduction à la connaiſſance de l'eſprit humain. " Corneille apparemment veut peindre ici „ une valeur féroce; mais s'exprime-t-on ainſi avec un ami & „ un guerrier modeſte? La fierté eſt une paſſion fort théatrale, „ mais elle dégénère en vanité & en petiteſſe, ſitôt qu'on la

En toute liberté goûtez un bien ſi doux.
(a) Voici venir ma ſœur pour ſe plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre, & réſoudre ſon ame
A ſe bien ſouvenir qu'elle eſt toujours ma femme,
A vous aimer encor ſi je meurs par vos mains,
Et prendre en ſon malheur des ſentimens Romains.

SCENE IV.

CAMILLE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

(b) AVEZ-VOUS ſu l'état qu'on fait de Curiace,
Ma ſœur?

CAMILLE.

Hélas! mon ſort a bien changé de face!

„ montre ſans qu'on la provoque. „ J'ajouterai à cette réflexion de l'homme du monde qui penſait le plus noblement, qu'outre la fierté déplacée d'Horace, il y a une ironie, une amertume, un mépris dans ſa réponſe qui ſont plus déplacés encore.

(a) *Voici venir* ne ſe dit plus. Pourquoi fait-il un ſi bel effet en Italien: *Ecco venir la barbara Reina:* & qu'il en fait un ſi mauvais en Français? n'eſt-ce point parce que l'Italien fait toujours uſage de l'infinitif? *Un bel tacer;* nous ne diſons pas *un beau taire.* C'eſt dans ces exemples que ſe découvre le génie des langues.

(b) *Avez-vous ſu* l'état *qu'on fait de Curiace? L'état* ne ſe dit plus, & je voudrais qu'on le dit: notre langue n'eſt pas aſſez riche pour bannir tant de termes dont Corneille s'eſt ſervi heureuſement.

HORACE.

Armez-vous de conſtance, & montrez-vous ma ſœur;
Et ſi par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frere,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui ſert bien ſon pays, & fait montrer à tous,
Par ſa haute vertu, qu'il eſt digne de vous;
Comme ſi je vivois achevez l'hyménée.
Mais ſi ce fer auſſi tranche ſa deſtinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement,
Ne me reprochez point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler, & votre cœur ſe preſſe;
Conſumez avec lui toute cette foibleſſe;
Querellez ciel & terre, & maudiſſez le ſort:
Mais après le combat ne penſez plus au mort.

(*à Curiace.*)

Je ne vous laiſſerai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons enſemble où l'honneur nous appelle.

SCENE V.

CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

(a) IRAS-TU, Curiace? & ce funeſte honneur
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?

CURIACE.

Hélas! je vois trop bien qu'il faut, quoique je faſſe,
Mourir ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vais comme au ſupplice à cet illuſtre emploi :
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi ;
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'eſtime :
Ma flamme au déſeſpoir paſſe juſques au crime ;
Elle ſe prend au ciel & l'oſe quereller.
Je vous plains, je me plains, mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non, je te connois mieux, tu veux que je te prie,

(s) Il y avait dans les éditions anciennes,

Iras-tu, ma chère ame, & ce funeſte honneur.

Chère ame ne révoltait point en 1639, & ces expreſſions tendres rendaient encor la ſituation plus touchante. Depuis peu même une grande actrice a rétabli cette expreſſion, *ma chère ame.*

Et

Et qu'ainſi mon pouvoir (*a*) t'excuſe à ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits;
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
(*b*) Autre n'a mieux que toi ſoutenu cette guerre,
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre :
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien ;
Souffre qu'un autre ici puiſſe ennoblir le ſien.

CURIACE.

Que je ſouffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il auroit triomphé ſi j'avois combattu,
Et que ſous mon amour ma valeur endormie
Couronne tant d'explots d'une telle infamie ?
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne ſuccomberas, ni vaincras que par moi :
Tu m'as commis ton ſort, je t'en rendrai bon compte,
Et vivrai ſans reproche ou périrai ſans honte.

CAMILLE.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainſi tu me trahis !

(*a*) *T'excuſe à ta patrie*, n'eſt pas Français ; il faut *envers ta patrie*, *auprès de ta patrie*.

(*b*) *Autre n'a mieux que toi.*
Autre de plus de morts.

Ces *autres* ne ſeraient plus ſoufferts, même dans le ſtyle comique. Telle eſt la tyrannie de l'uſage : *nul autre* donne peut-être moins de rapidité & de force au diſcours.

CURIACE.

Avant que d'être à vous je ſuis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui, toi-même d'un beau-frere,
Ta ſœur de ſon mari !

CURIACE.

Telle eſt notre miſere.
Le choix d'Albe & de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis ſi doux de beau-frere & de ſœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me préſenter ſa tête,
Et demander ma main pour prix de ta conquête !

CURIACE.

Il n'y faut plus penſer en l'état où je ſuis ;
Vous aimer ſans eſpoir, c'eſt tout ce que je puis.
Vous en pleurez, Camille ?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure.
Mon inſenſible amant ordonne que je meure ;
Et quand l'hymen pour nous allume ſon flambeau,
Il l'éteint de ſa main pour m'ouvrir le tombeau.

Ce cœur impitoyable à ma perte s'obſtine,
Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il maſſaſſine.

CURIACE.

(*a*) Que les pleurs d'une amante ont de puiſſants diſcours,
(*b*) Et qu'un bel œil eſt fort avec un tel ſecours!
Que mon cœur s'attendrit à cette triſte vue!
Ma conſtance contr'elle à regret s'évertue.
(*c*) N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs:
Et laiſſez-moi ſauver ma vertu de vos pleurs;

(*a*) *Que les pleurs d'une amante ont de puiſſans diſcours.* Remarquez qu'on peut dire *le langage des pleurs*, comme on dit *le langage des yeux*; pourquoi? parce que les regards & les pleurs expriment le ſentiment: mais on ne peut dire, *le diſcours des pleurs*, parce que ce mot *diſcours* tient au raiſonnement. Les pleurs n'ont point de diſcours; & de plus, *avoir des diſcours* eſt un barbariſme.

(*b*) *Et qu'un bel œil eſt fort avec un tel ſecours.* Ces réflexions générales font rarement un bon effet. On ſent que c'eſt le poëte qui parle; c'eſt à la paſſion du perſonnage à parler. Un *bel œil* n'eſt ni noble convenable; il n'eſt pas queſtion ici de ſavoir ſi Camille a un *bel œil*, & ſi un *bel œil* eſt fort; il s'agit de perdre une femme qu'on adore & qu'on va épouſer. Retranchez ces quatre premiers vers, le diſcours en devient plus rapide & plus pathétique.

(*c*) Les premieres éditions portent:

N'attaquez plus ma gloire avecque *vos douleurs.* Comme on s'eſt fait une loi de remarquer les plus petites choſes dans les belles ſcènes, on obſervera que c'eſt avec raiſon que nous avons rejeté *avecque* de la langue, ce *que* était inutile & rude.

Je ſens qu'elle chancelle & défend mal la place.
Plus je ſuis votre amant, moins je ſuis Curiace.
Foible d'avoir déjà combattu l'amitié,
Vaincroit-elle à la fois l'amour & la pitié?
Allez, ne m'aimez plus, ne verſez plus de larmes,
Ou j'oppoſe l'offenſe à de ſi fortes armes;
Je me défendrai mieux contre votre courroux,
Et pour le mériter, je n'ai plus d'yeux pour vous.
(a) Vengez-vous d'un ingrat, puniſſez un volage.
Vous ne vous montrez point ſenſible à cet outrage!
Je n'ai plus d'yeux pour vous; vous en avez pour moi!
En faut-il plus encor? Je renonce à ma foi.
Rigoureuſe vertu dont je ſuis la victime,
Ne peux-tu réſiſter ſans le ſecours d'un crime?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, & j'atteſte les dieux
Qu'au lieu de t'en haïr je t'en aimerai mieux:
Oui, je te chérirai tout ingrat & perfide,
Et ceſſe d'aſpirer au nom de fratricide.
Pourquoi ſuis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain?
Je te préparerois des lauriers de ma main,
Je t'encouragerois au lieu de te diſtraire,

(a) *Vengez-vous d'un ingrat, puniſſez un volage.* J'oſe penſer qu'il y a ici plus d'artifice & de ſubtilité que de nature. On ſent trop que *Curiace* ne parle pas ſérieuſement. Ce trait de rhéteur refroidit; mais Camille répond avec des ſentimens ſi vrais, qu'elle couvre tout d'un coup ce petit défaut.

Et je te traiterois comme j'ai fait mon frere.
Hélas! j'étois aveugle en mes vœux aujourd'hui,
J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.
Il revient: quel malheur, ſi l'amour de ſa femme
(a) Ne peut non plus ſur lui que le mien ſur ton ame!

SCENE VI.

HORACE, SABINE, CURIACE, CAMILLE.

CURIACE.

DIEUX! Sabine le ſuit! Pour ébranler mon cœur
Eſt-ce peu de Camille, y joignez-vous ma ſœur?
Et laiſſant à ſes pleurs vaincre ce grand courage,
L'amenez-vous ici chercher même avantage?

SABINE.

(b) Non, non, mon frere, non, je ne viens en ce lieu
Que pour vous embraſſer & pour vous dire adieu.

(a) *Ne peut non plus ſur lui. Non plus ſur lui* n'eſt pas français; la grammaire demande, *ne peut pas plus ſur lui.* Ces deux vers ne ſont pas bien faits; il ne faut pas s'attendre à trouver dans Corneille la pureté, la correction, l'élégance du ſtyle; ce mérite ne fut connu que dans les beaux jours du ſiecle de *Louis XIV.* C'eſt une réflexion que les lecteurs doivent faire ſouvent pour juſtifier Corneille, & pour excuſer la multitude des notes du commentateur.

(b) Ces trois *non*, & *en ce lieu*, font un mauvais effet. On ſent que le *lieu* eſt pour la rime, & les *non* redoublés pour le

Votre ſang eſt trop bon, n'en craignez rien de lâche,
(a) Rien dont la fermeté de ces grands cœurs ſe fâche.
Si ce malheur illuſtre ébranloit l'un de vous,
Je le déſavoûrois pour frere ou pour époux.
Pourrai-je toutefois vous faire une priere
Digne d'un tel époux & digne d'un tel frere?
Je veux d'un coup ſi noble ôter l'impiété,
A l'honneur qui l'attend rendre ſa pureté,
La mettre en ſon état ſans mélange de crimes,
Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.
Du ſaint nœud qui vous joint je ſuis le ſeul lien:

---

vers. Ces négligences ſi pardonnables dans un bel ouvrage ſont remarquées aujourd'hui. Mais ces termes *en ce lieu, en ces lieux*, ceſſent d'être une expreſſion oiſeuſe, une cheville, quand ils ſignifient qu'on doit être en ce lieu plutôt qu'ailleurs.

(a) *Rien dont la fermeté de ces grands cœurs ſe fâche. Se fâche* eſt trop faible, trop du ſtyle familier; mais le lecteur doit examiner quelque choſe de plus important; il verra que cette ſcène de Sabine n'était pas néceſſaire; qu'elle ne fait pas un coup de théatre, que le diſcours de Sabine eſt trop artificieux, que ſa douleur eſt trop étudiée, que ce n'eſt qu'un effort de rhétorique. Cette propoſition, qu'un des deux la tue, & que l'autre la venge, n'a pas l'air ſérieux; & d'ailleurs cela n'empêchera pas que Curiace ne combatte le frère de ſa maîtreſſe, & qu'Horace ne combatte l'époux promis à ſa ſœur. De plus, Camille eſt un perſonnage néceſſaire, & Sabine ne l'eſt pas: c'eſt ſur Camille que roule l'intrigue. Épouſera-t-elle ſon amant? ne l'épouſera-t-elle pas? ce ſont les perſonnages dont le ſort peut changer, & dont les paſſions doivent être heureuſes ou malheureuſes, qui font l'ame de la tragédie. Sabine n'eſt introduite dans la piéce que pour ſe plaindre.

Quand je ne ſerai plus, vous ne vous ſerez rien.
Briſez votre alliance, & rompez-en la chaîne;
Et puiſque votre honneur veut des effets de haine,
Achetez par ma mort le droit de vous haïr :
Albe le veut & Rome, il faut leur obéir.
Qu'un de vous deux me tue, & que l'autre me venge,
Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange,
Et du moins l'un des deux ſera juſte agreſſeur,
Ou pour venger ſa femme, ou pour venger ſa ſœur.
Mais quoi! vous ſouilleriez une gloire ſi belle,
Si vous vous animiez par quelqu'autre quereſle.
Le zele du pays vous défend de tels ſoins ;
(*a*) Vous ſeriez peu pour lui ſi vous vous étiez moins:
Il lui faut, & ſans haine, immoler un beau-frere.
Ne différez donc plus ce que vous devez faire,
Commencez par ſa ſœur à répandre ſon ſang,
Commencez par ſa femme à lui percer le flanc,
Commencez par Sabine à faire de vos vies
Un digne ſacrifice à vos cheres patries :
Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
Vous d'Albe, vous de Rome, & moi de toutes deux.
Quoi! me réſervez-vous à voir une victoire,
Où, pour (*b*) haut appareil d'une pompeuſe gloire,

(*a*) Ce *peu* & ce *moins* font un mauvais effet. Et *vous vous étiez moins*, eſt proſaïque & familier.

(*b*) *Haut appareil d'une pompeuſe gloire.* Ces vers échappent quelquefois au génie dans le feu de la compoſition. Ils ne diſent rien; mais ils accompagnent des vers qui diſent beaucoup.

Je verrai les lauriers d'un frere ou d'un mari
Fumer encor d'un ſang que j'aurai tant chéri ?
Pourrai-je entre vous deux régler alors mon ame ?
Satisfaire aux devoirs & de ſœur & de femme ?
Embraſſer le vainqueur en pleurant le vaincu ?
Non, non ; avant ce coup Sabine aura vécu :
Ma mort le préviendra, de qui que je l'obtienne :
Le refus de vos mains y condamne la mienne.
Sus donc, qui vous retient ? Allez, cœurs inhumains,
J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains ;
Vous ne les aurez point au combat occupées,
Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ;
Et malgré vos refus, il faudra que leurs coups
Se faſſent jour ici pour aller juſqu'à vous.

HORACE.

O ma femme !

CURIACE.

O ma ſœur !

CAMILLE.

Courage ! ils s'amolliſſent.

SABINE.

Vous pouſſez des ſoupirs, vos viſages pâliſſent !
Quelle peur vous ſaiſit ? Sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe & Rome ont pris pour défenſeurs ?

HORACE.

(*a*) Que t'ai-je fait, Sabine, & quelle eſt mon offenſe,
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?
Que t'a fait mon honneur, & par quel droit viens-tu
Avec toute ta force attaquer ma vertu ?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée,
Et me laiſſe achever cette grande journée.
(*b*) Tu me viens de réduire en un étrange point ;
Aime aſſez ton mari pour n'en triompher point :
Va-t-en, & ne rends plus la victoire douteuſe,
La diſpute déjà m'en eſt aſſez honteuſe.
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, ceſſe de me craindre, on vient à ton ſecours.

(*a*) Il y avait auparavant,

Femme, que t'ai-je fait & quelle eſt mon offenſe ?

La naïveté qui régnait encor en ce tems-là dans les écrits permettait ce mot. La rudeſſe Romaine y paraît même toute entière.

(*b*) *Tu me viens de réduire en un étrange point.*

Notre malheureuſe rime arrache quelquefois de ces mauvais vers ; ils paſſent à la faveur des bons ; mais ils feraient tomber un ouvrage médiocre dans lequel ils ſeraient en grand nombre.

SCENE VII.

Le vieil HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

(a) QU'EST ceci, mes enfants? écoutez-vous vos flammes,
Et perdez-vous encor le temps (b) avec des femmes?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs?
Fuyez, & laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art & de tendresse;
Elles vous feroient part enfin de leur foiblesse,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez & d'un fils & d'un gendre;
Et si notre foiblesse avoit pu les changer,
Nous vous laissons ici pour les encourager.

(a) *Qu'est ceci, mes enfans? Qu'est ceci?* ne se dit plus aujourd'hui que dans le discours familier.

(b) *Avec des femmes*, serait comique en toute autre occasion; mais je ne sais si cette expression commune ne va pas ici jusqu'à la noblesse, tant elle peint bien le viel Horace.

Allons, ma ſœur, allons, ne perdons plus de larmes,
Contre tant de vertus ce ſont de foibles armes.
Ce n'eſt qu'au déſeſpoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre; & nous, allons mourir.

SCENE VIII.

Le Vieil HORACE, HORACE, CURIACE.

HORACE.

MON pere, retenez des femmes qui s'emportent,
Et de grace, empêchez ſur-tout qu'elles ne ſortent:
Leur amour importun viendroit avec éclat
Par des cris & des pleurs troubler notre combat;
Et ce qu'elles nous ſont feroit qu'avec juſtice
On nous imputeroit ce mauvais artifice.
L'honneur d'un ſi beau choix ſeroit trop acheté,
Si l'on nous ſoupçonnoit de quelque lâcheté.

Le vieil HORACE.

J'en aurai ſoin. Allez, vos freres vous attendent,
Ne penſez (*a*) qu'aux devoirs que vos pays demandent.

(*k*) *Aux devoirs que vos pays demandent.* Des pays ne demandent point *des devoirs.* La patrie impoſe *des devoirs*, elle en demande l'accompliſſement.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je, & par quels compliments....

Le viel HORACE.

Ah ! n'attendriſſez point ici mes ſentiments.
Pour vous encourager ma voix manque de termes,
Mon cœur ne forme point de penſers aſſez fermes :
Moi-même en cet adieu j'ai les larmes aux yeux.
(a) Faites votre devoir, & laiſſez faire aux dieux.

Fin du ſecond Acte.

(a) *Faites votre devoir & laiſſez faire aux dieux.* J'ai cherché dans tous les anciens & dans tous les théatres étrangers une ſituation pareille, un pareil mélange de grandeur d'ame, de douleur, de bienſéance, & je ne l'ai point trouvé. Je remarquerai ſurtout que chez les Grecs il n'y a rien dans ce goût.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SABINE *ſeule* (*a*).

PRENONS parti, mon ame, en de telles diſgraces;
Soyons femme d'Horace, ou ſœur des Curiaces;
Ceſſons de partager nos inutiles ſoins;
Souhaitons quelque choſe, & craignons un peu moins.
Mais las! quel parti prendre en un ſort ſi cóntraire!
Quel ennemi choiſir, d'un époux, ou d'un frere?
La nature, ou l'amour parle pour chacun d'eux;

(*a*) Ce monologue de Sabine eſt abſolument inutile, & fait languir la piéce. Les comédiens voulaient alors des monologues. La déclamation approchait du chant, ſurtout celle des femmes; les auteurs avaient cette complaiſance pour elles. Sabine s'adreſſe ſa penſée, la retourne, répète ce qu'elle a dit, oppoſe parole à parole.

En l'une je ſuis femme, en l'autre je ſuis fille.
En l'une je ſuis fille, en l'autre je ſuis femme.
Songeons pour quelle cauſe, & non par quelles mains.
Je ſonge par quels bras, & non pour quelle cauſe.

Les quatre derniers vers ſont plus dans la paſſion.

Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
Sur leurs hauts ſentiments réglons plutôt les nôtres ;
Soyons femme de l'un enſemble & ſœur des autres ;
Regardons leur honneur comme un ſouverain bien ;
Imitons leur conſtance & ne craignons plus rien.
La mort qui les menace eſt une mort ſi belle,
Qu'il en faut ſans frayeur attendre la nouvelle.
N'appellons point alors les deſtins inhumains ;
Songeons pour quelle cauſe, & non par quelles mains.
Revoyons les vainqueurs, ſans penſer qu'à la gloire
Que toute leur maiſon reçoit de leur victoire ;
Et ſans conſidérer aux dépens de quel ſang
Leur vertu les éleve en cet illuſtre rang (*a*),
Faiſons nos intérêts de ceux de leur famille :
En l'une je ſuis femme, en l'autre je ſuis fille ;
Et tiens à toutes deux par de ſi forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,
Et puis voir aujourd'hui le combat ſans terreur,
Les morts ſans déſeſpoir, les vainqueurs ſans horreur.
Flatteuſe illuſion, erreur douce & groſſiere,
Vain effort de mon ame, impuiſſante lumiere,
De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,

(*a*) Il ne s'agit point ici de rang. L'auteur a voulu rimer à ſang. La plus grande difficulté de la poéſie Françaiſe & ſon plus grand mérite eſt que la rime ne doit jamais empêcher d'employer le mot propre.

Que tu ſais peu durer, & tôt t'évanouir !
Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
(a) Pouſſent un jour qui fuit, & rend les nuits plus ſombres,
Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté
Que pour les abymer dans plus d'obſcurité.
Tu charmois trop ma peine, & le ciel qui s'en fâche
Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.
Je ſens mon triſte cœur percé de tous les coups
Qui m'ôtent maintenant un frere, ou mon époux.
Quand je ſonge à leur mort, quoique je me propoſe,
Je ſonge par quels bras, & non pour quelle cauſe,
Et ne vois les vainqueurs en leur illuſtre rang,
Que pour conſidérer aux dépens de quel ſang.
La maiſon des vaincus touche ſeule mon ame ;
En l'une je ſuis fille, en l'autre je ſuis femme ;
Et tiens à toutes deux par de ſi forts liens,
Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
C'eſt là donc cette paix que j'ai tant ſouhaitée !
Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée !
Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
Si même vos faveurs ont tant de cruautés ?
Et de quelle façon puniſſez-vous l'offenſe,
Si vous traitez ainſi les vœux de l'innocence (b) ?

(a) *Pouſſent un jour qui fuit, &c.* La tragédie admet les métaphores, mais non pas les comparaiſons : pourquoi ? parce que la métaphore, quand elle eſt naturelle, appartient à la paſſion ; les comparaiſons n'appartiennent qu'à l'eſprit.

(b) Ces quatre derniers vers ſemblent dignes de la tragédie, mais ce monologue ne ſemble qu'une amplification.

SCENE II.

SABINE, JULIE.

SABINE.

(a) EN eſt-ce fait, Julie? & que m'apportez-vous?
Eſt-ce la mort d'un frere, ou celle d'un époux?
Le funeſte ſuccès de leurs armes impies
(b) De tous les combattants a-t-il fait des hoſties?
Et m'enviant l'horreur que j'aurois des vainqueurs,
Pour tous tant qu'ils étoient demande-t-il mes pleurs?

JULIE.

Quoi! ce qui s'eſt paſſé, vous l'ignorez encore?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore?
Et ne ſavez-vous pas que de cette maiſon

(a) *En eſt-ce fait, Julie? & que m'apportez-vous?* Autant la première ſcène a refroidi les eſprits, autant cette ſeconde les échauffe. Pourquoi? c'eſt qu'on y apprend quelque choſe de nouveau & d'intéreſſant; il n'y a point de vaine déclamation, & c'eſt-là le grand art de la tragédie fondé ſur la connaiſſance du cœur humain, qui veut toujours être remué.

(b) *De tous les combattans a-t-il fait des* hoſties? *Hoſtie* ne ſe dit plus, & c'eſt dommage; il ne reſte plus que le mot de *victime*. Plus on a de termes pour exprimer la même choſe, plus la poéſie eſt variée.

Pour

Pour Camille & pour moi l'on fait une priſon ?
Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes,
Sans cela nous ſerions au milieu de leurs armes;
(a) Et par les déſeſpoirs d'une chaſte amitié
Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'étoit pas beſoin d'un ſi tendre ſpectacle,
Leur vue à leur combat apporte aſſez d'obſtacle.
Si-tôt qu'ils ont paru prêts à ſe meſurer,
On a dans les deux camps entendu murmurer.
A voir de tels amis, des perſonnes ſi proches,
Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
L'un s'émeut de pitié, l'autre eſt ſaiſi d'horreur,
L'autre d'un ſi grand zele admire la fureur;
Tel porte juſqu'aux cieux leur vertu ſans égale,
Et tel l'oſe nommer ſacrilege & brutale.
Ces divers ſentiments n'ont pourtant qu'une voix;
Tous accuſent leurs chefs, tous déteſtent leur choix;
Et ne pouvant ſouffrir un combat ſi barbare,
On s'écrie, on s'avance, enfin on les ſépare.

(a) *Et par les déſeſpoirs.* On n'emploie plus aujourd'hui *déſeſpoir* au pluriel; il fait pourtant un très-bel effet. *Mes déplaiſirs, mes craintes, mes douleurs, mes ennuis*, diſent plus que *mon déplaiſir, ma crainte, &c.* Pourquoi ne pourrait-on pas dire *mes déſeſpoirs*, comme on dit *mes eſpérances ?* ne peut-on pas déſeſpérer de pluſieurs choſes, comme on peut en eſpérer pluſieurs ?

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grand dieux, qui m'exaucez!

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous penſez:
Vous pouvez eſpérer, vous avez moins à craindre;
Mais il vous reſte encore aſſez de quoi vous plaindre.
En vain d'un ſort ſi triſte on les veut garantir,
Ces cruels généreux n'y peuvent conſentir.
La gloire de ce choix leur eſt ſi précieuſe,
Et charme tellement leur ame ambitieuſe,
Qu'alors qu'on les déplore ils s'eſtiment heureux,
Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
Le trouble des deux camps ſouille leur renommée;
Ils combattront plutôt & l'une & l'autre armée,
(a) Et mourront par les mains qui leur font d'autres loix,
Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi! dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obſtinent!

(a) Il y avait,

Et mourront par les mains qui les ont ſéparés,

Que quitter les honneurs qui leur ſont déférés. Comme il y a ici une faute évidente de langage, *mourront*, *que quitter*, & que l'auteur avait oublié le mot *plutôt*, qu'il ne pouvait pourtant répéter parce qu'il eſt au vers précédent, il changea ainſi cet endroit: par malheur la même faute s'y retrouve. Tout le reſte de ce couplet eſt très-bien écrit.

JULIE.

Oui, mais d'autre côté les deux camps ſe mutinent;
Et leurs cris des deux parts pouſſés en même temps,
Demandent la bataille, ou d'autres combattants.
La préſence des chefs à peine eſt reſpectée,
Leur pouvoir eſt douteux, leur voix mal écoutée;
Le roi même s'étonne, & pour dernier effort:
Puiſque chacun, dit-il, *s'échauffe* (*a*) *en ce diſcord*,
Conſultons des grands dieux la majeſté ſacrée,
Et voyons ſi ce change à leurs bontés agrée.
Quel impie oſera ſe prendre à leur vouloir,
Lorſqu'en un ſacrifice ils nous l'auront fait voir?
Il ſe tait, & ces mots ſemblent être des charmes;
Même aux ſix combattants ils arrachent les armes;
Et ce déſir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il eſt, reſpecte encor les dieux.
Leur plus bouillante ardeur cede à l'avis de Tulle;
Et ſoit par déférence, ou par un prompt ſcrupule,
Dans l'une & l'autre armée on s'en fait une loi,
Comme ſi toutes deux le connoiſſoient pour roi (*b*).
Le reſte s'apprendra par la mort des victimes.

(*a*) *En ce diſcord*, ne ſe dit plus, mais il eſt à regretter.

(*b*) C'eſt une petite faute. Le ſens eſt; *comme ſi toutes deux voyaient en lui leur roi.* Connaître un homme pour roi, ne ſignifie pas le reconnaître pour ſon ſouverain. On peut connaître un homme pour roi d'un autre pays. Connaître ne veut pas dire reconnaître.

SABINE.

Les dieux n'avoûront point un combat plein de crimes;
J'en eſpere beaucoup, puiſqu'il eſt différé ;
Et je commence à voir ce que j'ai déſiré.

SCENE III.

CAMILLE, SABINE, JULIE.

SABINE.

(a) MA ſœur, que je vous die une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je penſe la ſavoir, s'il faut la nommer telle ;
On l'a dite à mon pere, & j'étois avec lui ;
Mais je n'en conçois rien qui flatte mon ennui.

(a) *Ma ſœur que je vous* die *une bonne nouvelle.* Au lieu de *die* on a imprimé *diſe* dans les éditions ſuivantes. *Die* n'eſt plus qu'une licence ; on ne l'emploie que pour la rime. *Une bonne nouvelle* eſt du ſtyle de comédie ; ce n'eſt-là qu'une très-légère inattention. Il était très-aiſé à Corneille de mettre, *Ah ! ma ſœur, apprenez une heureuſe nouvelle*, & d'exprimer ce petit détail autrement ; mais alors ces expreſſions familières étaient tolérées ; elles ne ſont devenues des fautes que quand la langue s'eſt perfectionnée ; & c'eſt à Corneille même qu'elle doit en partie cette perfection. On fit bientôt une étude ſérieuſe d'une langue dans laquelle il avait écrit de ſi belles choſes.

Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes ;
Ce n'eſt qu'un plus long terme à nos inquiétudes ;
Et tout l'alégement qu'il en faut eſpérer,
C'eſt de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inſpiré ce tumulte.

CAMILLE.

Diſons plutôt, ma ſœur, qu'en vain on les conſulte.
Ces mêmes dieux à Tulle ont inſpiré ce choix ;
Et la voix du public n'eſt pas toujours leur voix.
(*a*) Ils deſcendent bien moins dans de ſi bas étages,
Que dans l'ame des rois leurs vivantes images,
De qui l'indépendante & ſaine autorité
Eſt un rayon ſecret de leur divinité.

(*a*) *Ils deſcendent bien moins dans de ſi bas étages. Bas étages* eſt bien bas, & la penſée n'eſt que poétique. Cette conteſtation de Sabine & de Camille paraît froide dans un moment où l'on eſt ſi impatient de ſavoir ce qui ſe paſſe. Ce diſcours de Camille ſemble avoir un autre défaut : ce n'eſt point à une amante à dire que les dieux inſpirent toujours les rois, qu'ils ſont des rayons de la divinité ; c'eſt-là de la déclamation d'un rhéteur dans un panégyrique.

Ces conteſtations de Camille & de Sabine ſont à la vérité des jeux d'eſprit un peu froids ; c'eſt un grand malheur que le peu de matière que fournit la piéce, ait obligé l'auteur à y mêler ces ſcènes qui par leur inutilité ſont toujours languiſſantes.

JULIE.

C'eſt vouloir ſans raiſon vous former des obſtacles,
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles,
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Sans démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne ſe laiſſe comprendre ;
On l'entend d'autant moins, que plus on croit l'entendre,
Et loin de s'aſſurer ſur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obſcur doit croire que tout l'eſt.

SABINE.

Sur ce qu'il fait pour nous prenons plus d'aſſurance,
Et ſouffrons les douceurs d'une juſte eſpérance.
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ſes bras,
Qui ne s'en promet rien, ne la mérite pas ;
Il empêche ſouvent qu'elle ne ſe déploie,
Et lorſqu'elle deſcend, ſon refus la renvoie.

CAMILLE.

Le ciel agit ſans nous en ces événements,
Et ne les regle point deſſus nos ſentiments.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grace.
Adieu. Je vais ſavoir comme enfin tout ſe paſſe (*a*).

(*a*) Ce vers de comédie, *Je vais ſavoir comme enfin tout ſe paſſe*, démontre l'inutilité de la ſcène. La néceſſité de ſavoir comme tout ſe paſſe condamne tout ce froid dialogue.

Modérez vos frayeurs (*a*) : j'eſpere à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploîrons la fin de la journée.
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'oſe encor l'eſpérer.

CAMILLE.

Moi, je n'eſpere rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien.

(*a*) ..... *J'eſpère à mon retour,*
Ne vous entretenir que de propos d'amour.

Ce diſcours de Julie eſt trop d'une ſoubrette de comédie.

SCENE IV.

SABINE, CAMILLE.

SABINE.

(a) PARMI nos déplaiſirs ſouffrez que je vous blâme.
Je ne puis approuver tant de trouble en votre ame.
Que feriez-vous, ma ſœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,
Et ſi vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, & des pertes égales ?

(a) *Parmi nos déplaiſirs, ſouffrez que je vous blâme.* Cette ſcène eſt encor froide. On ſent trop que Sabine & Julie ne ſont là que pour amuſer le peuple, en attendant qu'il arrive un événement intéreſſant : elles répètent ce qu'elles ont déjà dit. Corneille manque à la grande règle, *ſemper ad eventum feſtinat;* mais quel homme l'a toujours obſervée ? J'avouerai que Shakeſpear eſt de tous les auteurs tragiques celui où l'on trouve le moins de ces ſcènes de pure converſation : il y a preſque toujours quelque choſe de nouveau dans chacune de ſes ſcènes ; c'eſt à la vérité aux dépens des règles & de la bienſéance & de la vraiſemblance ; c'eſt en entaſſant vingt années d'événemens les uns ſur les autres ; c'eſt en mêlant le groteſque au terrible ; c'eſt en paſſant d'un cabaret à un champ de bataille, & d'un cimetière à un trône ; mais enfin il attache. L'art ſerait d'arracher & de ſurprendre toujours, ſans aucun de ces moyens irréguliers & burleſques, tant employés ſur les théatres Eſpagnols & Anglois.

CAMILLE.

Parlez plus ſainement de vos maux & des miens :
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les ſiens ;
Mais à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous ſembleront un ſonge.
La ſeule mort d'Horace eſt à craindre pour vous.
Des freres ne ſont rien à l'égal d'un époux.
L'hymen qui nous (a) attache en une autre famille,
Nous détache de celle où l'on a vécu fille.
On voit d'un œil divers des nœuds ſi différents ;
Et pour ſuivre un mari l'on quitte ſes parents.
Mais ſi près d'un hymen l'amant que donne un pere
Nous eſt moins qu'un époux, & non pas moins qu'un frere,
Nos ſentiments entr'eux demeurent ſuſpendus,
Notre choix impoſſible, & nos vœux confondus.
Ainſi, ma ſœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos ſouhaits, & terminer vos craintes ;
Mais ſi le ciel s'obſtine à nous perſécuter,
Pour moi j'ai tout à craindre, & rien à ſouhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure, & par les mains de l'autre,
(b) C'eſt un raiſonnement bien mauvais que le vôtre.

(a) *Attache en une autre famille.* Il faut, *à une autre famille ;* d'ailleurs ces vers ſont trop familiers.

(b) *C'eſt un raiſonnement bien mauvais que le vôtre.* Ce mot ſeul de *raiſonnement* eſt la condamnation de cette ſcène & de toutes celles qui lui reſſemblent. Tout doit être action dans une tragédie ; non que chaque ſcène doive être un évenement, mais

Quoique ce ſoient, ma ſœur, des nœuds bien différents,
C'eſt ſans les oublier qu'on quitte ſes parents.
L'hymen n'efface point ces profonds caracteres;
Pour aimer un mari l'on ne hait pas ſes freres;
La nature en tout temps garde ſes premiers droits;
Aux depens de leur vie on ne fait point de choix:
Auſſi-bien qu'un époux ils ſont d'autres nous-mêmes;
(*a*) Et tous maux ſont pareils alors qu'ils ſont extrêmes.
Mais l'amant qui vous charme, & pour qui vous brûlez,
Ne vous eſt après tout que ce que vous voulez.
Une mauvaiſe humeur, un peu de jalouſie,
(*b*) En fait aſſez ſouvent paſſer la fantaiſie.
Ce que peut le caprice, oſez-le par raiſon,
Et laiſſez votre ſang hors de comparaiſon.
C'eſt crime qu'oppoſer des liens volontaires
A ceux que la naiſſance a rendu néceſſaires.
Si donc le ciel s'obſtine à nous perſécuter,
Seule j'ai tout à craindre, & rien à ſouhaiter;
Mais pour vous, le devoir vous donne dans vos plaintes
Où porter vos ſouhaits, & terminer vos craintes.

---

chaque ſcène doit ſervir à nouer ou à dénouer l'intrigue; chaque diſcours doit être préparation ou obſtacle. C'eſt en vain qu'on cherche à mettre des contraſtes entre les caractères dans ces ſcènes inutiles, ſi ces contraſtes ne produiſent rien.

(*a*) *Et tous maux ſont pareils alors qu'ils ſont extrêmes.* Ce beau vers eſt d'une grande vérité. Il eſt triſte qu'il ſoit perdu dans une amplification.

(*b*) *En fait aſſez ſouvent paſſer la fantaiſie*, eſt un vers comique qui gâterait la plus belle tirade.

CAMILLE.

Je le vois bien, ma ſœur, vous n'aimates jamais;
(*a*) Vous ne connoiſſez point ni l'amour, ni ſes traits;
On peut lui réſiſter quand il commence à naître,
Mais non pas le bannir quand il s'eſt rendu maître,
Et que l'aveu d'un pere, engageant notre foi,
A fait de ce tyran un légitime roi.
(*b*) Il entre avec douceur, mais il regne par force;
Et quand l'ame une fois a goûté ſon amorce,
Vouloir ne plus aimer, (*c*) c'eſt ce qu'elle ne peut,
Puiſqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut;
Ses chaînes ſont pour nous auſſi fortes que belles (*d*).

(*a*) *Vous ne connaiſſez point ni l'amour, ni ſes traits.* Ce *point* eſt de trop. Il faut, *Vous ne connaiſſez ni l'amour ni ſes traits.*

(*b*) *Il entre avec douceur, mais il règne par force, &c.* Ces maximes détachées, qui ſont un défaut quand la paſſion doit parler, avaient alors le mérite de la nouveauté. On s'écriait, *c'eſt connaître le cœur humain;* mais c'eſt le connaître bien mieux que de faire dire en ſentiment ce qu'on n'exprimait guère alors qu'en ſentences; défaut éblouiſſant que les auteurs imitaient de Sénèque.

..... (*c*) *C'eſt ce qu'elle ne* peut,
Puiſqu'elle ne peut *plus vouloir que ce qu'il veut.*

Ces deux *peut*, ces ſyllabes dures, ces monoſyllabes *veut* & *peut*, & cette idée de vouloir ce que l'amour veut, comme s'il était queſtion ici du dieu d'amour; tout cela conſtitue deux des plus mauvais vers qu'on pût faire, & c'était de tels vers qu'il fallait corriger.

(*d*) Toute cette ſcène eſt ce qu'on appelle du templiſſage, défaut inſupportable, mais devenu preſque néceſſaire dans nos tragédies qui ſont toutes trop longues, à l'exception d'un très-petit nombre.

SCENE V.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

(a) JE viens vous apporter de fâcheuſes nouvelles,
Mes filles ; mais en vain je voudrois vous céler
Ce qu'on ne vous ſauroit long-temps diſſimuler.
Vos freres ſont aux mains, les dieux ainſi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent ;
Et je m'imaginois dans la divinité
Beaucoup moins d'injuſtice, & bien plus de bonté.
Ne nous (b) conſolez point contre tant d'infortune.
La pitié parle en vain, la raiſon importune.

(a) *Je viens vous apporter de fâcheuſes nouvelles.* Comme l'arrivée du viel Horace rend la vie au théatre qui languiſſait ! Quel moment & quelle noble ſimplicité ! On pourrait objecter qu'Horace ne devrait pas venir avertir des femmes que leurs époux & leurs frères ſont aux mains, que c'eſt venir les déſeſpérer inutilement & ſans raiſon, qu'on les a même renfermées pour ne point entendre leurs cris, qu'il ne réſulte rien de cette nouvelle ; mais il en réſulte du plaiſir pour le ſpectateur, qui malgré cette critique eſt très-aiſe de voir le viel Horace.

(b) *Conſoler contre tant d'infortune.* Cela n'eſt pas Français. On conſole du malheur ; on s'arme, on ſe ſoutient contre le malheur.

Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs ;
Et qui veut bien mourir, peut braver les malheurs.
Nous pourrions aiſément faire en votre préſence
(*a*) De notre déſeſpoir une fauſſe conſtance ;
(*b*) Mais quand on peut ſans honte être ſans fermeté,
L'affecter au dehors, c'eſt une lâcheté :
L'uſage d'un tel art, nous le laiſſons aux hommes,
Et ne voulons paſſer que pour ce que nous ſommes.
Nous ne demandons point qu'un courage ſi fort
S'abaiſſe à notre exemple à ſe plaindre du ſort.
Recevez ſans frémir ces mortelles alarmes ;
Voyez couler nos pleurs, ſans y mêler vos larmes ;
Enfin, pour toute grace, en de tels déplaiſirs,
Gardez votre conſtance, & ſouffrez nos ſoupirs.

Le vieil HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre ;
Et céderois peut-être à de ſi rudes coups,
Si je prenois ici même intérêt que vous :
Non qu'Albe par ſon choix m'ait fait haïr vos freres,
Tous trois me ſont encor des perſonnes bien cheres ;

(*a*) *Faire une fauſſe conſtance de ſon déſeſpoir*, eſt du phébus, du galimatias ; eſt-il poſſible que le mauvais ſe trouve ainſi preſque toujours à côté du bon !

(*b*) *Mais quand on peut ſans honte être ſans fermeté*, &c. Ces ſentences & ces raiſonnemens ſont bien mal placés, dans un moment ſi douloureux ; c'eſt là le poëte qui parle & qui raiſonne.

Mais enfin l'amitié n'eſt pas de même rang,
Et n'a point les effets de l'amour ni du ſang.
Je ne ſens point pour eux la douleur qui tourmente
Sabine comme ſœur, Camille comme amante.
Je puis les regarder comme nos ennemis,
Et donne ſans regret mes ſouhaits à mes fils.
Ils ſont, graces aux dieux, dignes de leur patrie;
Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie;
Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
Quand ils ont des deux camps refuſé la pitié.
Si par quelque foibleſſe ils l'avoient mendiée,
Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
(a) Ma main bientôt ſur eux m'eût vengé hautement
De l'affront que m'eût fait ce mol conſentement.
Mais lorſqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
Je ne le cele point, j'ai joint mes vœux aux vôtres;
Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
Albe ſeroit réduite à faire un autre choix;
Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces,
Sans voir leurs bras ſouillés du ſang des Curiaces.
Et de l'événement d'un combat plus humain
Dépendroit maintenant l'honneur du nom Romain.

(a) *Ma main bientôt ſur eux m'eût vengé hautement.* Ce diſcours du vieil Horace eſt plein d'un art d'autant plus beau qu'il ne paraît pas. On ne voit que la hauteur d'un romain, & la chaleur d'un vieillard qui préfère l'honneur à la nature. Mais cela même prépare tout ce qu'il dit dans la ſcène ſuivante; c'eſt-là qu'eſt le vrai génie.

La prudence des dieux autrement en diſpoſe ;
Sur leur ordre éternel mon eſprit ſe repoſe ;
Il s'arme, en ce beſoin, de généroſité,
Et du bonheur public fait ſa félicité.
Tâchez d'en faire autant pour ſoulager vos peines ;
Et ſongez toutes deux que vous êtes Romaines ;
Vous l'êtes devenue, & vous l'êtes encor ;
Un ſi glorieux titre (*a*) eſt un digne tréſor.
Un jour, un jour viendra, que par toute la terre
Rome ſe fera craindre à l'égal du tonnerre ;
Et que tout l'univers tremblant deſſous ſes loix,
Ce grand nom deviendra l'ambition des rois.
Les dieux à notre Énée ont promis cette gloire.

(*a*) *Eſt un digne tréſor.* Notre malheureuſe rime n'amène que trop ſouvent de ces expreſſions faibles ou impropres. Un titre qui eſt un digne tréſor, ne ſerait permis que dans le cas où il s'agirait d'oppoſer ce titre à la fortune ; mais ici il ne forme pas de ſens ; & ce mot de *digne* achève de rendre ce vers intolérable. Quand les poëtes ſe trouvent ainſi gênés par une rime, ils doivent abſolument en chercher deux autres.

SCENE VI.

Le vieil HORACE, SABINE, CAMILLE, JULIE.

Le vieil HORACE.

(a) NOUS venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funeſtes effets.

(a) Il ſemble intolérable qu'une ſuivante ait vu le combat ; & que ce père des trois champions de Rome reſte inutilement avec des femmes pendant que ſes enfans ſont aux mains ; lui qui a dit auparavant,

Qu'eſt ceci, mes enfans ? écoutez-vous vos flammes,
Et perdez-vous encor le tems avec des femmes ?

C'eſt une grande inconſéquence ; c'eſt démentir ſon caractère. Quoi ! cet homme qui ſe ſent aſſez de force pour tuer ſes trois enfans *hautement* s'ils donnent un *mol conſentement* à un nouveau choix que le peuple eſt en droit de faire, quitte le champ où ſes trois fils combattent pour venir apprendre à des femmes une nouvelle qu'on doit leur cacher ! il ne prétexte pas même cette diſparate ſur l'horreur qu'il aurait de voir ſes fils combattre contre ſon gendre ! Il ne vient que comme meſſager, tandis que Rome entière eſt ſur le champ de bataille ; il reſte les bras croiſés, tandis qu'une ſoubrette a tout vu ! ce défaut peut-il ſe pardonner ? on peut répondre qu'il eſt reſté pour empêcher ces femmes d'aller ſéparer les combattans, comme s'il n'y avait pas tant d'autres moyens.

Rome

Rome eſt ſujette d'Albe, & vos fils ſont défaits;
Des trois les deux ſont morts, ſon époux ſeul vous reſte.

Le vieil HORACE.

O d'un triſte combat effet vraiment funeſte!
Rome eſt ſujette d'Albe, & pour l'en garantir
Il n'a pas employé juſqu'au dernier ſoupir!
Non, non, cela n'eſt point, on vous trompe, Julie:
Rome n'eſt point ſujette, ou mon fils eſt ſans vie.
Je connois mieux mon ſang, il ſait mieux ſon devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'eſt fait admirer tant qu'ont duré ſes freres;
Mais quand il s'eſt vu ſeul contre trois adverſaires,
Prêt d'être enfermé d'eux, ſa fuite l'a ſauvé.

Le vieil HORACE.

Et nos ſoldats trahis ne l'ont point achevé!
Dans leurs rangs à ce lâché ils ont donné retraite!

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes freres!

Le vieil HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous;
Deux jouiſſent d'un ſort dont leur pere eſt jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe ſoit couverte;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte:

(*a*) Ce bonheur a ſuivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
(*b*) Et ne l'auront point vue obéir qu'à ſon prince,
Ni d'un État voiſin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que ſa fuite honteuſe imprime à notre front;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laiſſe au nom d'Horace.

JULIE.

(*c*) Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

(*a*) *Ce bonheur a ſuivi leur courage invaincu.* Ce mot *invaincu* n'a été employé que par Corneille, & devrait l'être, je crois, par tous nos poëtes. Une expreſſion ſi bien miſe à ſa place dans le *Cid*, & dans cette admirable ſcène, ne doit jamais vieillir.

(*b*) *Et ne l'auront point vue obéir qu'à ſon prince.* Ce *point* eſt ici un ſoléciſme : il faut, *& ne l'auront vue obéir qu'à.*

(*c*) *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? Qu'il mourût.* Voilà ce fameux *qu'il mourût*, ce trait du plus grand ſublime, ce mot auquel il n'en eſt aucun de comparable dans toute l'antiquité. Tout l'auditoire fut ſi tranſporté, qu'on n'entendit jamais le vers faible qui ſuit; & le morceau, *N'eût-il que d'un moment retardé ſa défaite*, étant plein de chaleur, augmenta encor la force du *qu'il mourût.* Que de beautés! & d'où naiſſent-elles? d'une ſimple mépriſe très-naturelle, ſans complications d'événemens, ſans aucune intrigue recherchée, ſans aucun effort. Il y a d'autres beautés tragiques, mais celle-ci eſt au premier rang.

Il eſt vrai que le vieil Horace, qui était préſent quand les Horaces & les Curiaces ont refuſé qu'on nommât d'autres champions, a dû être préſent à leur combat. Cela gâte juſqu'au *qu'il mourût.*

Le vieil HORACE.

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau déſeſpoir alors le ſecourût.
N'eût-il que d'un moment reculé ſa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard ſujette;
Il eût avec honneur laiſſé mes cheveux gris,
Et c'étoit de ſa vie un aſſez digne prix.
Il eſt de tout ſon ſang comptable à ſa patrie,
(*a*) Chaque goutte épargnée a ſa gloire flétrie,
Chaque inſtant de ſa vie, (*b*) après ce lâche tour,
Met d'autant plus ma honte avec la ſienne au jour.
(*c*) J'en romprai bien le cours, & ma juſte colere
Contre un indigne fils uſant des droits d'un pere,
Saura bien faire voir dans ſa punition
L'éclatant déſaveu d'une telle action.

(*a*) *Chaque goutte* paraît être de trop. Il ne faut pas tant retourner ſa penſée.

A ſa gloire flétrie. La ſévérité de la grammaire ne permet point ce *flétrie :* il faut dans la rigueur *a flétri ſa gloire :* mais *a ſa gloire flétrie*, eſt plus beau, plus poétique, plus éloigné du langage ordinaire, ſans cauſer d'obſcurité.

(*b*) *Après ce lâche tour* eſt une expreſſion trop triviale.

(*c*) *J'en romprai le cours.* Ces mots ſe rapportent naturellement à la honte; mais on ne rompt point le cours d'une honte. Il faut donc qu'ils tombent ſur *chaque inſtant de ſa vie* qui eſt plus haut. Mais *je romprai bien le cours de chaque inſtant de ſa vie*, ne peut ſe dire. *Bien* ſignifie dans ces occaſions *fortement* ou *aiſément :* je le punirai *bien*, je l'empêcherai *bien.*

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuſes,
Et ne nous rendez point tout-à-fait malheureuſes.

Le vieil HORACE.

Sabine, votre cœur ſe conſole aiſément;
Nos malheurs juſqu'ici vous touchent foiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos miſeres;
Le ciel vous a ſauvé votre époux & vos freres:
Si nous ſommes ſujets, c'eſt de votre pays.
Vos freres ſont vainqueurs quand nous ſommes trahis;
Et voyant le haut point où leur gloire ſe montre,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infame époux
Vous donnera bientôt à plaindre comme à nous.
Vos pleurs en ſa faveur ſont de foibles défenſes.
J'atteſte des grands dieux les ſuprêmes puiſſances,
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans ſon ſang la honte des Romains.

(*Il ſort.*)

SABINE.

Suivons-le promptement, la colere l'emporte.
Dieux! verrons-nous toujours (*a*) des malheurs de la ſorte!

(*a*) *Des malheurs de la ſorte.* Ce *de la ſorte* eſt une expreſſion du peuple, qui n'eſt pas convenable; elle n'eſt pas même Françaiſe. Il faudrait *de cette ſorte*, ou *d'une telle ſorte.*

Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
(a) Et toujours redouter la main de nos parents ?

Fin du troiſieme Acte.

(a) Et toujours redouter la main de nos parens. Ce dernier vers eſt de la plus grande beauté : non-ſeulement il dit ce dont il s'agit, mais il prépare ce qui doit ſuivre.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

(a) NE me parlez jamais en faveur d'un infame.
Qu'il me fuie à l'égal des freres de ſa femme :
Pour conſerver un ſang qu'il tient ſi précieux,
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.

(a) *Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme.* Nous avons vu qu'il eſt très-extraordinaire que le père n'ait pas été détrompé entre le troiſième & le quatrième acte ; qu'un vieillard de ſon caractère, qui a aſſez de force pour tuer ſon fils de ſes propres mains, à ce qu'il dit, n'en ait pas aſſez pour être allé ſur le champ de bataille ; qu'il reſte dans ſa maiſon, tandis que Rome entière eſt ſpectatrice du combat. Comment ſouffrir qu'une ſuivante ſoit allée voir ce fameux duel, & que le vieil Horace ſoit demeuré chez lui ? comment ne s'eſt-il pas mieux informé pendant l'entracte ? Pourquoi le père des Horaces ignore-t-il ſeul ce que tout Rome ſait ? Je ne ſais de réponſe à cette critique, ſinon que ce défaut eſt preſque excuſable, puiſqu'il amène de grandes beautés.

Sabine y peut mettre ordre, (*a*) ou derechef j'atteſte
Le ſouverain pouvoir de la troupe céleſte....

CAMILLE.

Ah ! mon pere, prenez un plus doux ſentiment;
Vous verrez même Rome en uſer autrement;
Et de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuſer la vertu ſous le nombre accablée.

Le vieil HORACE.

Le jugement de Rome eſt peu (*b*) pour mon regard.
Camille, je ſuis pere, & j'ai mes droits à part.
Je ſais trop comme agit la vertu véritable;
C'eſt ſans en triompher que le nombre l'accable;
Et ſa mâle vigueur, toujours en même point,
Succombe ſous la force, & ne lui cede point.
Taiſez-vous; & ſachons ce que nous veut Valere.

(*a*) ..... *Ou derechef j'atteſte*
Le ſouverain pouvoir de la troupe céleſte.

Derechef & *la troupe céleſte* ſont hors d'uſage. *La troupe céleſte* eſt bannie du ſtyle noble, ſurtout depuis que Scarron l'a employée dans le ſtyle burleſque.

(*b*) *Pour mon regard* eſt ſuranné & hors d'uſage; c'eſt pourtant une expreſſion néceſſaire.

SCENE II.

Le vieil HORACE, VALERE, CAMILLE.

VALERE.

ENVOYÉ par le roi pour conſoler un pere,
Et pour lui témoigner....

Le vieil HORACE.

N'en prenez aucun ſoin.
C'eſt un ſoulagement dont je n'ai pas beſoin;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie,
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays ſont morts en gens d'honneur;
Il me ſuffit.

VALERE.

Mais l'autre eſt un rare bonheur;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

Le vieil HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace?

VALERE.

Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

Le vieil HORACE.

C'eſt à moi ſeul auſſi de punir ſon forfait (*a*).

VALERE.

Quel forfait trouvez-vous en ſa bonne conduite ?

Le vieil HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en ſa fuite ?

VALERE.

La fuite eſt glorieuſe en cette occaſion.

Le vieil HORACE.

(*b*) Vous redoublez ma honte & ma confuſion.
Certes, l'exemple eſt rare & digne de mémoire,
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALERE.

Quelle confuſion, & quelle honte à vous,
D'avoir produit un fils qui nous conſerve tous,

(*a*) Si ſon fils eſt coupable d'un *forfait* envers Rome, pourquoi ſerait-ce au père ſeul à le punir ?

(*b*) *Vous redoublez ma honte & ma confuſion.* Je ne ſais s'il n'y a pas dans cette ſcène un artifice trop viſible, une mépriſe trop long-tems ſoutenue. Il ſemble que l'auteur ait eu plus d'égard au jeu de théatre, qu'à la vraiſemblance. C'eſt le même défaut que dans la ſcène de Chimène avec dom Sanche dans le *Cid*. Ce petit & faible artifice dont Corneille ſe ſert trop ſouvent, n'eſt pas la véritable tragédie.

Qui fait triompher Rome, & lui gagne un empire ?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un pere aſpire ?

Le vieil HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, & quel empire enfin,
Lorſqu'Albe ſous ſes loix range notre deſtin (*a*) ?

VALERE.

Que parlez-vous ici d'Albe & de ſa victoire ?
Ignorez-vous encor la moitié de l'hiſtoire ?

Le vieil HORACE.

Je ſais que par ſa fuite il a trahi l'État.

VALERE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat :
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyoit qu'en homme
Qui ſavoit ménager l'avantage de Rome.

Le vieil HORACE.

(*b*) Quoi, Rome enfin triomphe !

VALERE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.

(*a*) On ne range point ainſi un deſtin.

(*b*) *Quoi, Rome enfin triomphe !* Que ce mot eſt pathétique ! comme il ſort des entrailles d'un vieux Romain !

Reſté ſeul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant bleſſés, & lui ſeul ſans bleſſure,
Trop foible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il ſait bien ſe tirer d'un pas ſi haſardeux;
Il fuit pour mieux combattre, & cette prompte ruſe
Diviſe adroitement trois freres qu'elle abuſe.
Chacun le ſuit d'un pas ou plus ou moins preſſé,
Selon qu'il ſe rencontre ou plus ou moins bleſſé;
Leur ardeur eſt égale à pourſuivre ſa fuite,
Mais leurs coups inégaux ſéparent leur pourſuite.
Horace les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, & déjà les croit demi domptés:
Il attend le premier, & c'étoit votre gendre.
L'autre tout indigné qu'il ait oſé l'attendre,
En vain en l'attaquant fait paroître un grand cœur:
Le ſang qu'il a perdu ralentit ſa vigueur.
Albe à ſon tour commence à craindre un ſort contraire;
Elle crie au ſecond qu'il ſecoure ſon frere:
Il ſe hâte & s'épuiſe en efforts ſuperflus,
Il trouve en les joignant que ſon frere n'eſt plus.

CAMILLE.

Hélas!

VALERE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant ſa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace.
Son courage ſans force eſt un débile appui:
Voulant venger ſon frere, il tombe auprès de lui.
L'air réſonne des cris qu'au ciel chacun envoie:

(*a*) Albe en jette d'angoiſſe, & les Romains de joie.
Comme notre héros ſe voit près d'achever,
C'eſt peu pour lui de vaincre, (*b*) il veut encor braver.
J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes freres,
Rome aura le dernier de mes trois adverſaires,
C'eſt à ſes intérêts que je vais l'immoler,
Dit-il; & tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entr'eux deux n'étoit pas incertaine;
L'Albain percé de coups ne ſe traînoit qu'à peine;
Et comme une victime aux marches de l'autel,
Il ſembloit préſenter ſa gorge au coup mortel:
Auſſi le reçoit-il, peu s'en faut, ſans défenſe,
Et ſon trépas de Rome établit la puiſſance.

Le vieil HORACE.

O mon fils! ô ma joie! ô l'honneur de nos jours!
O d'un État penchant l'ineſpéré ſecours!
Vertu digne de Rome, & ſang digne d'Horace!
Appui de ton pays, & gloire de ta race!

(*a*) *Albe en jette d'angoiſſe, & les Romains de joie.* On ne dit plus guère *angoiſſe;* & pourquoi? quel mot lui a-t-on ſubſtitué? douleur, horreur, peine, affliction, ne ſont pas des équivalens: *angoiſſe* exprime la douleur preſſante & la crainte à la fois.

(*b*) *Il veut encor braver. Braver* eſt un verbe actif qui demande toujours un régime. De plus, ce n'eſt pas ici une bravade, c'eſt un ſentiment généreux d'un citoyen qui venge ſes frères & ſa patrie.

Quand pourrai-je étouffer dans tes embraſſements
L'erreur dont j'ai formé de ſi faux ſentiments ?
Quand pourra mon amour baigner avec tendreſſe
Ton front victorieux de larmes d'alégreſſe ?

VALERE.

Vos careſſes bientôt pourront ſe déployer ;
Le roi dans un moment vous le va renvoyer,
Et remet à demain la pompe qu'il prépare
D'un ſacrifice aux dieux pour un bonheur ſi rare.
Aujourd'hui ſeulement on s'acquitte vers eux,
Par des chants de victoire & par de ſimples vœux.
(*a*) C'eſt où le roi le mene, (*b*) & tandis il m'envoie
Faire office vers vous de douleur & de joie.
Mais cet office encor n'eſt pas aſſez pour lui ;
Il y viendra lui-même, & peut-être aujourd'hui :
Il croit mal reconnoître une vertu ſi pure,

(*a*) *C'eſt où le roi le mène.* Mener à des chants & à des vœux, n'eſt ni noble ni juſte ; mais le récit de Valère a été ſi beau, qu'on pardonne aiſément ces petites fautes.

..... (*b*) *Et tandis il m'envoie*
Faire office vers vous de douleur & de joie.

Tandis, ſans un *que*, eſt abſolument proſcrit, & n'eſt plus permis que dans une eſpèce de ſtyle burleſque & naïf, qu'on nomme marotique. *Tandis la perdrix vire.*

Faire office de douleur n'eſt plus Français, & je ne ſais s'il l'a jamais été ; on dit familièrement, *faire office d'ami*, *office de ſerviteur*, *office d'homme intéreſſé* ; mais non *office de douleur & de joie.*

Si de ſa propre bouche il ne vous en aſſure,
S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

Le vieil HORACE.

De tels remercîments ont pour moi trop d'éclat,
Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres
Du ſervice d'un fils, & du ſang des deux autres.

VALERE.

(*a*) Le roi ne ſait que c'eſt d'honorer à demi,
Et ſon ſceptre arraché des mains de l'ennemi,
Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire,
Au deſſous du mérite & du fils & du pere.
Je vais lui témoigner quels nobles ſentiments
La vertu vous inſpire en tous vos mouvements,
Et combien vous montrez d'ardeur pour ſon ſervice.

Le vieil HORACE.

(*b*) Je vous devrai beaucoup pour un ſi bon office.

(*a*) *Le roi ne ſait que c'eſt d'honorer à demi. Ne ſait que c'eſt.* Cette phraſe eſt Italienne ; nous diſons aujourd'hui *ne ſait ce que c'eſt.* Mais la dignité du tragique rejette ces expreſſions de comédie.

(*b*) *Je vous devrai beaucoup pour un ſi bon office.* Ici la piéce eſt finie : l'action eſt complettement teminée. Il s'agiſſait de la victoire, & elle eſt remportée ; du deſtin de Rome, & il eſt décidé.

SCENE III.

Le vieil HORACE, CAMILLE.

Le vieil HORACE.

(*a*) MA fille, il n'eſt plus temps de répandre des pleurs,
Il ſied mal d'en verſer où l'on voit tant d'honneurs :
On pleure injuſtement des pertes domeſtiques,
(*b*) Quand on en voit ſortir des victoires publiques.

(*a*) *Ma fille, il n'eſt plus tems de répandre des pleurs.* Voici donc une autre piéce qui commence : le ſujet en eſt bien moins grand, moins intéreſſant, moins théatral que celui de la premiére. Ces deux actions différentes ont nui au ſuccès complet des *Horaces*. Il eſt vrai qu'en Eſpagne, en Angleterre, on joint quelquefois pluſieurs actions ſur le théatre, on repréſente dans la même pièce la mort de *Céſar*, & la bataille de Philippes. *Nos muſas colimus ſeveriores.*

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli,
Tienne juſqu'à la fin le théatre rempli.

Boileau.

Remarquez que Camille a été ſi inutile ſur la fin de la premiére piéce des *Horaces*, qu'elle n'a proféré qu'un *hélas* pendant le récit de la mort de *Curiace*.

Remarquez encor que le vieil Horace n'a plus rien à dire, & qu'il perd le tems à répéter à Camille qu'il va conſoler Sabine.

(*b*) *Quand on en voit ſortir des victoires.* Des victoires qui ſortent font une image peu convenable. On ne voit point ſortir des victoires comme on voit ſortir des troupes d'une ville.

Rome triomphe d'Albe, & c'eſt aſſez pour nous;
Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
En la mort d'un amant (*a*) vous ne perdez qu'un homme,
Dont la perte eſt aiſée à réparer dans Rome.
Après cette victoire, il n'eſt point de Romain
Qui ne ſoit glorieux de vous donner la main.
Il me faut à Sabine en porter la nouvelle;
Ce coup ſera ſans doute aſſez rude pour elle,
Et ſes trois freres morts par la main d'un époux,
(*b*) Lui donneront des pleurs bien plus juſtes qu'à vous:
Mais j'eſpere aiſément en diſſiper l'orage,
Et qu'un peu de prudence aidant ſon grand courage,
Fera bientôt régner ſur un ſi noble cœur
Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
Cependant étouffez cette lâche triſteſſe;
Recevez-le, s'il vient, avec moins de foibleſſe;
(*c*) Faites-vous voir ſa ſœur, & qu'en un même flanc
Le ciel vous a tous deux formés d'un même ſang.

(*a*) *Vous ne perdez qu'un homme.* L'auteur répète trop ſouvent cette idée, & ce n'eſt pas là le tems de parler de mariage à Camille.

(*b*) *Lui donneront des pleurs juſtes* n'eſt pas Français. C'eſt Sabine qui donnera des pleurs. Ce ne ſont pas ſes frères morts qui lui en donneront. Un accident fait couler des pleurs, & ne les donne pas.

(*c*) *Faites-vous voir..... & qu'en* eſt un ſoléciſme; parce que *faites-vous voir*, ſignifie *montrez-vous*, *ſoyez ſa ſœur*. Et *montrez-vous*, *ſoyez*, *paraiſſez*, ne peut régir un *que*.

Ajoutez qu'après lui avoir dit, *faites-vous voir ſa ſœur*, il eſt très-ſuperflu de dire qu'elle eſt ſortie du même flanc.

SCENE IV.

SCENE IV.

CAMILLE *seule.*

(a) OUI, je lui ferai voir par d'infaillibles marques,
Qu'un véritable amour brave la main des Parques,
Et ne prend point de loix de ces cruels tyrans,
Qu'un aſtre injurieux nous donne pour parents.
Tu blâmes ma douleur, tu l'oſes nommer lâche;
Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,

(a) *Oui, je lui ferai voir par d'infaillibles marques,*
Qu'un véritable amour brave la main des Parques.

Voici Camille qui après un long ſilence, dont on ne s'eſt pas ſeulement apperçu, parce que l'ame était toute remplie du deſtin des Horaces & des Curiaces, & de celui de Rome; voici Camille, dis-je, qui s'échauffe tout d'un coup, & comme de propos délibéré; elle débute par une ſentence poétique: *qu'un véritable amour brave la main des parques. Infaillibles marques* n'eſt là que pour la rime, grand défaut de notre poéſie.

Ce monologue même n'eſt qu'une vaine déclamation. La vraie douleur ne raiſonne point tant, ne récapitule point; elle ne dit point qu'on bâtit *en l'air ſur le malheur d'autrui*, & que ſon père *triomphe* comme ſon frère de ce malheur. Elle ne s'excite point à *braver la colère*, à eſſayer de déplaire. Tous ces vains efforts ſont froids, & pourquoi? c'eſt qu'au fond le ſujet manque à l'auteur. Dès qu'il n'y a plus de combats dans le cœur, il n'y a plus rien à dire.

Impitoyable pere, (*a*) & par un juſte effort,
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon ſort.
En vit-on jamais un dont les rudes traverſes
Priſſent en moins de rien tant de faces diverſes,
Qui fût doux tant de fois, & tant de fois cruel,
Et portât tant de coups avant le coup mortel?
Vit-on jamais une ame en un jour plus atteinte
De joie & de douleur, d'eſpérance & de crainte,
Aſſervie en eſclave à plus d'événements,
Et le piteux jouet de plus de changements?
Un oracle (*b*) m'aſſure, un ſonge me travaille;
La paix calme l'effroi que me fait la bataille.
Mon hymen ſe prépare, & preſque en un moment
(*c*) Pour combattre mon frere on choiſit mon amant.
Ce choix me déſeſpere, & tous le déſavouent.

(*a*) . . . . . *Et par un juſte effort,*
Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon ſort.

Elle dit ici qu'elle veut rendre ſa douleur *égale par un juſte effort aux rigueurs de ſon ſort.* Quand on fait ainſi des efforts pour proportionner ſa douleur à ſon état, on n'eſt pas même poétiquement affligé.

(*b*) *M'aſſure*, ne ſignifie pas *me raſſure*, & c'eſt *me raſſure* que l'auteur entend. Je ſuis effrayé, on me raſſure. Je doute d'une choſe. on m'aſſure qu'elle eſt ainſi... *Aſſurer* avec l'accuſatif ne s'emploie que pour certifier. *J'aſſure ce fait;* & en termes d'art il ſignifie *affermir:* Aſſurez cette ſolive, ce chevron.

(*c*) *Pour combattre mon frère on choiſit mon amant.* Cette récapitulation de la piéce précédente, n'eſt-elle point encor l'oppoſé d'une affliction véritable? *Curæ leves loquuntur.*

La partie eſt rompue, & les dieux la renouent.
Rome ſemble vaincue, & ſeul des trois Albains
Curiace en mon ſang n'a point trempé ſes mains.
O dieux ! ſentois-je alors des douleurs trop légeres,
Pour le malheur de Rome & la mort de deux freres ?
Et me flattois-je trop, quand je croyois pouvoir
L'aimer encor ſans crime, & nourrir quelqu'eſpoir ?
Sa mort m'en punit bien, & la façon cruelle
Dont mon ame éperdue en reçoit la nouvelle :
Son rival me l'apprend, & faiſant à mes yeux
D'un ſi triſte ſuccès le récit odieux,
Il porte ſur le front une alégreſſe ouverte,
Que le bonheur public fait bien moins que ma perte ;
Et bâtiſſant en l'air ſur le malheur d'autrui,
Auſſi-bien que mon frere il triomphe de lui.
Mais ce n'eſt rien encore au prix de ce qui reſte :
On demande ma joie en un jour ſi funeſte ;
Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur,
Et baiſer une main qui me perce le cœur.
En un ſujet de pleurs ſi grand, ſi légitime,
Se plaindre eſt une honte, & ſoupirer un crime :
Leur brutale vertu veut qu'on s'eſtime heureux ;
Et ſi l'on n'eſt barbare, on n'eſt point généreux.
(a) Dégénérons, mon cœur, d'un ſi vertueux pere ;

(a) *Dégénérons, mon cœur, d'un ſi vertueux père.* Ce *dégénérons, mon cœur*, cette réſolution de ſe mettre en colère, ce long diſcours, cette nouvelle ſentence mal exprimée, que *c'eſt gloire de paſſer pour un cœur abattu ;* enfin tout réfroidit, tout

Soyons indigne ſœur d'un ſi généreux frere ;
C'eſt gloire de paſſer pour un cœur abattu,
Quand la brutalité fait la haute vertu.
Éclatez, mes douleurs ; à quoi bon vous contraindre ?
Quand on a tout perdu que ſauroit-on plus craindre ?
Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de reſpect ;
Loin d'éviter ſes yeux, croiſſez à ſon aſpect ;
Offenſez ſa victoire, irritez ſa colere,
Et prenez, s'il ſe peut, plaiſir à lui déplaire.
Il vient, (a) préparons-nous à montrer conſtamment
Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

---

glace le lecteur, qui ne ſouhaite plus rien. C'eſt encor une fois la faute du ſujet. L'aventure des Horaces, des Curiaces & de Camille eſt plus propre en effet pour l'hiſtoire que pour le théatre.

On ne peut trop honorer Corneille, qui a ſenti ce défaut, & qui en parle dans ſon examen avec la candeur d'un grand homme.

(a) *Préparons-nous*, augmente encor le défaut. On voit une femme qui s'étudie à montrer ſon affliction, qui répète, pour ainſi dire, ſa leçon de douleur.

SCENE V.

HORACE, CAMILLE, PROCULE.

(Procule porte en ſa main les trois épées des Curiaces.)

HORACE.

(*a*) MA ſœur, voici le bras qui venge nos deux freres,
Le bras qui rompt le cours de nos deſtins contraires,
Qui nous rend maîtres d'Albe : enfin voici le bras
Qui ſeul fait aujourd'hui le ſort de deux États.

(*b*) *Ma ſœur, voici le bras qui venge nos deux frères.* Ce n'eſt plus là l'Horace du ſecond acte. Ce *bras* trois fois répété, & cet ordre de rendre ce *qu'on doit à l'heur de ſa victoire*, témoignent, ce ſemble, plus de vanité que de grandeur : il ne devrait parler à ſa ſœur que pour la conſoler ; ou plutôt il n'a rien du tout à dire. Qui l'amène auprès d'elle ? eſt-ce à elle qu'il doit préſenter les armes de ſes beaux-frères ? C'eſt au roi, c'eſt au ſénat aſſemblé qu'il devait montrer ces trophées. Les femmes ne ſe mêlaient de rien chez les premiers Romains. Ni la bienſéance, ni l'humanité, ni ſon devoir ne lui permettaient de venir faire à ſa ſœur une telle inſulte. Il paraît qu'Horace pouvait dépoſer au moins ces dépouilles dans la maiſon paternelle, en attendant que le roi vînt : que ſa ſœur, à cet aſpect, pouvait s'abandonner à ſa douleur, ſans qu'Horace lui dit, *Voici ce bras*, & ſans qu'il lui ordonnât de ne s'entretenir jamais que de ſa victoire : il ſemble qu'alors Camille aurait paru un peu plus coupable, & que l'emportement d'Horace aurait eu quelqu'excuſe.

Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'eſt ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
Et nos deux freres morts dans le malheur des armes
Sont trop payés de ſang pour exiger des larmes.
Quand la perte eſt vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puiſqu'ils ſont ſatisfaits par le ſang épandu,
Je ceſſerai pour eux de paroître affligée,
Et j'oublîrai leur mort que vous avez vengée.
Mais qui me vengera de celle d'un amant,
Pour me faire oublier ſa perte en un moment?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuſe?

CAMILLE.

O mon cher Curiace!

HORACE.

(a) O d'une indigne ſœur inſupportable audace!

(a) *O d'une indigne ſœur inſupportable audace.* Obſervez que la colère du vieil Horace contre ſon fils était très-intéreſſante,

D'un ennemi public, dont je reviens vainqueur,
(*a*) Le nom eſt dans ta bouche & l'amour dans ton cœur!
Ton ardeur criminelle à la vengeance aſpire!
Ta bouche la demande, & ton cœur la reſpire!
Suis moins ta paſſion, regle mieux tes déſirs,
Ne me fais plus rougir d'entendre tes ſoupirs:
Tes flammes déſormais doivent être étouffées,
Bannis-les de ton ame, & ſonge à mes trophées,
Qu'ils ſoient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

(*b*) Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien,

& que celle de ſon fils contre ſa ſœur eſt révoltante, & ſans aucun intérêt. C'eſt que la colère du vieil Horace ſuppoſait le malheur de Rome, au lieu que le jeune Horace ne ſe met en colère que contre une femme qui pleure & qui crie, & qu'il faut laiſſer crier & pleurer. Cela eſt hiſtorique, oui; mais cela n'eſt nullement tragique, nullement théatral.

(*a*) *Le nom eſt dans ta bouche.* Le reproche eſt évidemment injuſte. Horace lui-même devait plaindre Curiace, c'eſt ſon beau-frère; il n'y a plus d'ennemis; les deux peuples n'en font plus qu'un. Il a dit lui-même au ſecond acte qu'il *aurait voulu racheter de ſa vie le ſang de* Curiace.

(*b*) *Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien.* Ces plaintes ſeraient plus touchantes ſi l'amour de Camille avait été le ſujet de la piéce; mais il n'en a été que l'épiſode: on y a ſongé à peine: on n'a été occupé que de Rome. Un petit intérêt d'amour, interrompu, ne peut plus reprendre une vraie force. Le cœur doit ſaigner par degrés dans la tragédie, & toujours des mêmes coups redoublés, & ſurtout variés.

Et ſi tu veux enfin que je t'ouvre mon ame,
Rends-moi mon Curiace, ou laiſſe agir ma flamme.
Ma joie & mes douleurs dépendoient de ſon ſort ;
Je l'adorois vivant, & je le pleure mort.
Ne cherche plus ta ſœur où tu l'avois laiſſée ;
Tu ne revois en moi qu'une amante offenſée,
Qui comme une furie attachée à tes pas,
Te veut inceſſamment reprocher ſon trépas.
Tigre altéré de ſang, qui me défends les larmes,
Qui veux que dans ſa mort je trouve encor des charmes,
Et que juſques au ciel élevant tes exploits,
Moi-même je le tue une ſeconde fois !
Puiſſent tant de malheurs accompagner ta vie,
Que tu tombes au point de me porter envie !
Et vois bientôt ſouiller par quelque lâcheté
Cette gloire ſi chere à ta brutalité !

HORACE.

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage ?
Crois-tu donc que je ſois inſenſible à l'outrage ?
Que je ſouffre en mon ſang ce mortel déshonneur ?
Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
Et préfere du moins au ſouvenir d'un homme
Ce que doit ta naiſſance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

(*a*) Rome, l'unique objet de mon reſſentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !

(*b*) *Rome l'unique objet de mon reſſentiment.* Ces imprécations de Camille ont toujours été un beau morceau de déclamation,

Rome qui t'a vu naître, & que ton cœur adore!
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore!
Puiſſent tous ſes voiſins enſemble conjurés
Saper ſes fondements encor mal aſſurés!
Et ſi ce n'eſt aſſez de toute l'Italie,
Que l'Orient contr'elle à l'Occident s'allie;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers,
Paſſent pour la détruire & les monts & les mers;
Qu'elle-même ſur ſoi renverſe ſes murailles,
Et de ſes propres mains déchire ſes entrailles!
Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
Faſſe pleuvoir ſur elle un déluge de feux!
Puiſſai-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ſes maiſons en cendre, & tes lauriers en poudre,
Voir le dernier Romain à ſon dernier ſoupir,
Moi ſeule en être cauſe, & mourir de plaiſir!

& ont fait valoir toutes les actrices qui ont joué ce rôle. Pluſieurs juges ſévères n'ont pas aimé le *mourir de plaiſir*; ils ont dit que l'hyperbole eſt ſi forte, qu'elle va juſqu'à la plaiſanterie.

Il y a une obſervation à faire; c'eſt que jamais les douleurs de Camille ni ſa mort n'ont fait répandre une larme.

Pour m'arracher des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Mais Camille n'eſt que furieuſe: elle ne doit pas être en colère contre Rome; elle doit s'être attendue que Rome ou Albe triompherait. Elle n'a raiſon d'être en colère que contre Horace, qui au lieu d'être auprès du roi après ſa victoire, vient ſe vanter aſſez mal-à-propos, à ſa ſœur, d'avoir tué ſon amant. Encor une fois, ce ne peut être un ſujet de tragédie.

HORACE *mettant l'épée à la main, & pourſuivant ſa ſœur qui s'enfuit.*

C'eſt trop, ma paſſion à la raiſon fait place.
(*a*) Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.

CAMILLE *bleſſée derriere le théatre.*

Ah, traître !

HORACE *revenant ſur le théatre.*

Ainſi reçoive un châtiment ſoudain
Quiconque oſe pleurer un ennemi Romain.

(*a*) *Va dedans les enfers plaindre ton Curiace.* On ne ſe ſert plus du mot de *dedans*, & il fut toujours un ſoléciſme, quand on lui donne un régime : on ne peut l'employer que dans un ſens abſolu : *êtes-vous hors du cabinet ? non, je ſuis dedans.* Mais il eſt toujours mal de dire, *dedans ma chambre, dehors de ma chambre.* Corneille au cinquième acte dit :

Dans les murs, hors des murs, tout parle de ſa gloire.

Il n'aurait pas parlé Français, s'il eût dit, *dedans les murs, dehors des murs.*

SCENE VI.

HORACE, PROCULE.

PROCULE.

(a) QUE venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de juſtice.
Un ſemblable forfait veut un pareil ſupplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

(a) *Que venez-vous de faire ?* D'où vient ce *Procule ?* à quoi ſert ce *Procule*, ce perſonnage ſubalterne qui n'a pas dit un mot juſqu'ici? C'eſt encor un très-grand défaut ; non pas de ces défauts de convenances, de ces fautes qui amènent des beautés, mais de celles qui amènent de nouveaux défauts.

Cette ſcène a toujours paru dure & révoltante. Ariſtote remarque que la plus froide des cataſtrophes eſt celle dans laquelle on commet de ſang-froid une action atroce qu'on a voulu commettre. Adiſſon dans ſon *Spectateur*, dit que ce meurtre de Camille eſt d'autant plus révoltant, qu'il ſemple commis de ſang-froid, & qu'Horace traverſant tout le théatre pour aller poignarder ſa ſœur avait tout le tems de la réflexion. Le public éclairé ne peut jamais ſouffrir un meurtre ſur le théatre, à moins qu'il ne ſoit abſolument néceſſaire, ou que le meurtrier n'ait les plus violens remords.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle eſt & mon ſang & ma ſœur.
Mon pere ne peut plus l'avouer pour ſa fille :
Qui maudit ſon pays renonce à ſa famille.
Des noms ſi pleins d'amour ne lui ſont plus permis ;
De ſes plus chers parents il fait ſes ennemis,
Le ſang même les arme en haine de ſon crime,
La plus prompte vengeance en eſt plus légitime,
Et ce ſouhait impie, encore qu'impuiſſant,
Eſt un monſtre qu'il faut étouffer en naiſſant.

SCENE VII.

SABINE, HORACE, PROCULE,

SABINE.

(a) A QUOI s'arrête ici ton illuſtre colere ?
Viens voir mourir ta ſœur dans les bras de ton pere ;

(a) *A quoi s'arrête ici ton illuſtre colère ?* Sabine arrivant après le meurtre de Camille, ſeulement pour reprocher cette mort à ſon mari, achève de jeter de la froideur ſur un événement qui autrement préparé devait être terrible.

L'illuſtre colère & les généreux coups, ſont une déclamation ironique. Racine a pourtant imité ce vers dans *Andromaque :*

Que peut-on refuſer à ces généreux coups ?

Cette converſation de Sabine & d'Horace après le meurtre de Camille, eſt auſſi inutile que la ſcène de *Proculus ;* elle ne produit aucun changement.

Viens repaître tes yeux d'un ſpectacle ſi doux :
Ou ſi tu n'es point las de ces généreux coups,
Immole au cher pays des vertueux Horaces,
Ce reſte malheureux du ſang des Curiaces.
Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur,
Joins Sabine à Camille, & ta femme à ta ſœur.
Nos crimes ſont pareils, ainſi que nos miſeres :
Je ſoupire comme elle & déplore mes freres ;
Plus coupable en ce point contre tes dures loix,
Qu'elle n'en pleuroit qu'un, & que j'en pleure trois ;
Qu'après ſon châtiment ma faute continue.

HORACE.

Seche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue ;
Rends-toi digne du nom de ma chaſte moitié,
Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
Si l'abſolu pouvoir d'une pudique flamme
Ne nous laiſſe à tous deux qu'un penſer & qu'une ame,
C'eſt à toi d'élever tes ſentiments aux miens ;
Non à moi de deſcendre à la honte des tiens.
Je t'aime, & je connois la douleur qui te preſſe ;
(*a*) Embraſſe ma vertu pour vaincre ta foibleſſe ;
Participe à ma gloire au lieu de la ſouiller,
(*b*) Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.

(*a*) *Embraſſe ma vertu.* Eſt-ce là le langage qu'il doit tenir à ſa femme, quand il vient d'aſſaſſiner ſa ſœur dans un moment de colère ?

(*b*) *Tâche à t'en revêtir, &c.* Sans parler des fautes de langage, tous ces conſeils ne peuvent faire aucun bon effet, parce que la douleur de Sabine n'en peut faire aucun.

Es-tu de mon honneur ſi mortelle ennemie,
Que je te plaiſe mieux couvert d'une infamie ?
Sois plus femme que ſœur, & te réglant ſur moi
Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des ames plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites ;
J'en ai les ſentiments que je dois en avoir ;
Et je m'en prends au ſort plutôt qu'à ton devoir.
(*a*) Mais enfin je renonce à la vertu Romaine,
Si pour la poſſéder je dois être inhumaine ;
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur,
Sans y voir des vaincus la déplorable ſœur.
Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maiſon nos malheurs domeſtiques ;
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne ſont que pour nous.
(*b*) Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre ſorte ?
Laiſſe en entrant ici tes lauriers à la porte,

(*a*) *Mais enfin je renonce à la vertu Romaine.* C'eſt une répétition un peu froide des vers de Curiace.

Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain.

(*b*) *Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre ſorte ?*
Laiſſe en entrant ici tes lauriers à la porte.

On ſent aſſez qu'*agir d'une autre ſorte*, & *laiſſer en entrant les lauriers à la porte*, ne ſont des expreſſions ni nobles ni tragiques, & que toute cette tirade eſt une déclamation oiſeuſe d'une femme inutile.

Mêle tes pleurs aux miens. Quoi ? ces lâches diſcours
N'arment point ta vertu contre mes triſtes jours ?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colere ?
Que Camille eſt heureuſe ! elle a pu te déplaire ;
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu,
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me preſſe,
Écoute la pitié, ſi ta colere ceſſe,
Exerce l'une ou l'autre après de tels malheurs,
A punir ma foibleſſe, ou finir mes douleurs.
Je demande la mort pour grace ou pour ſupplice.
Qu'elle ſoit un effet d'amour, ou de juſtice,
N'importe ; tous ſes traits n'auront rien que de doux ;
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

(*a*) Quelle injuſtice aux dieux, d'abandonner aux femmes
Un empire ſi grand ſur les plus belles ames,
Et de ſe plaire à voir de ſi foibles vainqueurs
Régner ſi puiſſamment ſur les plus nobles cœurs !
A quel point ma vertu (*b*) devient-elle réduite !

(*a*) *Quelle injuſtice..... d'abandonner aux femmes !* Cette tendreſſe eſt-elle convenable à l'aſſaſſin de ſa ſœur, qui n'a aucun remords de cette indigne action, & qui parle encor de ſa vertu ? Voyez comme ces ſentences & ces diſcours vagues ſur le pouvoir des femmes conviennent peu devant le corps ſanglant de Camille, qu'Horace vient d'aſſaſſiner.

(*b*) *Devient réduite* n'eſt pas Français. Ce mot *devenir* ne convient jamais qu'aux affections de l'ame. On devient faible, malheureux, hardi, timide &c. ; mais on ne devient pas forcé à, réduit à.

Rien ne la ſauroit plus garantir que la fuite.
Adieu. Ne me ſuis point, ou retiens tes ſoupirs.

SABINE *ſeule.*

O colere ! ô pitié ! ſourdes à mes déſirs !
Vous négligez mon crime, & ma douleur vous laſſe ;
Et je n'obtiens de vous ni ſupplice, ni grace !
Allons-y par nos pleurs faire encor un effort ;
Et n'employons après (*a*) que nous à notre mort.

Fin du quatrieme Acte.

(*a*) *Que nous à notre mort.* Sabine parle toujours de mourir : il n'en faut pas tant parler quand on ne meurt point.

ACTE V.

ACTE V (a).

SCENE PREMIERE.

Le vieil HORACE, HORACE.

Le vieil HORACE.

RETIRONS nos regards de cet objet funeſte,
Pour admirer ici le jugement céleſte.
Quand la gloire nous enfle, il ſait bien comme il faut
Confondre notre orgueil qui s'éleve trop haut.

(a) Corneille dans ſon jugement ſur *Horace*, s'exprime ainſi : *Tout ce cinquième acte eſt encore une des cauſes du peu de ſatisfaction que laiſſe cette tragédie ; il eſt tout en plaidoyers, &c.* Après un ſi noble aveu, il ne faut parler de la pièce que pour rendre hommage au génie d'un homme aſſez grand pour ſe condamner lui-même. Si j'oſe ajouter quelque choſe, c'eſt qu'on trouvera de beaux détails dans ces plaidoyers.

Il eſt vrai que cette pièce n'eſt pas régulière, qu'il y a en effet trois tragédies abſolument diſtinctes, la victoire d'Horace, la mort de Camille, & le procès d'Horace. C'eſt imiter en quelque façon le défaut qu'on reproche à la ſcène Anglaiſe & à l'Eſpagnole; mais les ſcènes d'Horace, de Curiace & du vieil Horace ſont d'une ſi grande beauté, qu'on reverra toujours ce poëme avec plaiſir, quand il ſe trouvera des acteurs qui auront aſſez de talent pour faire ſentir ce qu'il y a d'excellent, & faire pardonner ce qu'il y a de défectueux.

Nos plaiſirs les plus doux (*a*) ne vont point ſans triſteſſe ;
Il mêle à nos vertus des marques de foibleſſe,
Et rarement accorde à notre ambition
L'entier & pur honneur d'une bonne action.
Je ne pleins point Camille, elle étoit criminelle ;
Je me tiens plus à plaindre, & je te plains plus qu'elle ;
Moi, d'avoir mis au jour un cœur ſi peu Romain ;
Toi, d'avoir par ſa mort déshonoré ta main.
Je ne la trouve point injuſte ni trop prompte ;
Mais tu pouvois, mon fils, t'en épargner la honte ;
Son crime, quoiqu'énorme & digne du trépas,
Étoit mieux impuni, que puni par ton bras.

HORACE.

Diſpoſez de mon ſang, les loix vous en font maître ;
J'ai cru devoir le ſien aux lieux qui m'ont vu naître.
Si dans vos ſentiments mon zele eſt criminel,
S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
(*b*) Si ma main en devient honteuſe & profanée,
Vous pouvez d'un ſeul mot trancher ma deſtinée.
Reprenez tout ce ſang de qui ma (*c*) lâcheté
A ſi brutalement ſouillé la pureté.

(*a*) *Ne vont point ſans triſteſſe.* Expreſſion familière dont il ne faut jamais ſe ſervir dans le ſtyle noble. En effet, des plaiſirs ne vont point.

(*b*) *Si ma main en devient honteuſe.* Une action eſt honteuſe, mais la main ne l'eſt pas ; elle eſt ſouillée, coupable, &c.

(*c*) *Lâcheté..... brutalement.* S'il a été lâche & brutal, pourquoi parlait-il à ſa femme de *la vertu* avec laquelle il avait tué ſa ſœur ?

Digitized by Google

Ma main n'a pu ſouffrir de crime en votre race ;
Ne ſouffrez point de tache en la maiſon d'Horace.
C'eſt en ces actions dont l'honneur eſt bleſſé,
Qu'un pere tel que vous ſe montre intéreſſé ;
Son amour doit ſe taire où toute excuſe (*a*) eſt nulle ;
Lui-même il y prend part lorſqu'il les diſſimule ;
Et de ſa propre gloire il fait trop peu de cas,
Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

Le vieil HORACE.

Il n'uſe pas toujours d'une rigueur extrême ;
Il épargne ſes fils bien ſouvent pour ſoi-même ;
Sa vieilleſſe ſur eux aime à ſe ſoutenir,
Et ne les punit point de peur de ſe punir.
Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes.
Je ſais.... Mais le roi vient, je vois entrer ſes gardes.

(*a*) *Eſt nulle.* Expreſſion qui doit être bannie des vers.

SCENE II.

TULLE, VALERE, le vieil HORACE, HORACE, Troupe de Gardes.

Le vieil HORACE.

AH, Sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi :
Ce n'eſt point en ce lieu que je dois voir mon roi.
Permettez qu'à genoux....

TULLE.

Non, levez-vous, mon pere.
Je ſais ce qu'à ma place un bon prince doit faire.
Un ſi rare ſervice, & (*a*) ſi fort important,
Veut l'honneur le plus rare & le plus éclatant.
(*montrant Valere.*)
Vous en aviez déjà ſa parole pour gage ;
Je ne l'ai pas voulu différer davantage.
J'ai ſu par ſon rapport, & je n'en doutois pas,
(*b*) Comme de vos deux fils vous portez le trépas ;
Et que déjà votre ame étant trop réſolue,
Ma conſolation vous ſeroit ſuperflue :

(*a*) *Si fort important. Fort* eſt de trop.

(*b*) *Comme vous portez.* Il faut *comment : & portez* n'eſt plus d'uſage.

Mais je viens de ſavoir quel étrange malheur
D'un fils victorieux a ſuivi la valeur ;
Et que ſon trop d'amour pour la cauſe publique
Par ſes mains à ſon pere ôte une fille unique.
Ce coup eſt un peu rude à l'eſprit le plus fort,
Et je doute (*a*) comment vous portez cette mort.

Le vieil HORACE.

Sire, avec déplaiſir, mais avec patience.

TULLE.

C'eſt l'effet vertueux de votre expérience.
Beaucoup par un long âge ont appris, comme vous,
Que le malheur ſuccede au bonheur le plus doux ;
Peu ſavent, comme vous, s'appliquer ce remede ;
Et dans leur intérêt toute leur vertu cede.
Si vous pouvez trouver dans ma compaſſion
Quelque ſoulagement pour votre affliction,
Ainſi que votre mal ſachez qu'elle eſt extrême,
Et que je vous en plains autant que je vous aime.

VALERE.

(*a*) Sire, puiſque le ciel entre les mains des rois
Dépoſe ſa juſtice, & la force des loix,

(*a*) *Comment vous portez.* Répétition vicieuſe.

(*b*) *Sire, puiſque le ciel.* Il faut avouer que ce Valère fait là un fort mauvais perſonnage : il n'a encor paru dans la piéce que pour faire un compliment : on n'en a parlé que comme d'un homme ſans conſéquence. C'eſt un défaut capital que Corneille tâche en vain de pallier dans ſon examen.

Et que l'État demande aux princes légitimes
Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes;
Que vous plaignez beaucoup ce qu'il vous faut punir;
Souffrez....

Le vieil HORACE.

Quoi? qu'on envoie un vainqueur au ſupplice?

TULLE.

(*a*) Permettez qu'il acheve, & je ferai juſtice;
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu;
C'eſt par elle qu'un roi ſe fait un demi-dieu;
Et c'eſt dont je vous plains, qu'après un tel ſervice
On puiſſe contre lui me demander juſtice.

VALERE.

(*b*) Souffrez donc, ô grand roi! le plus juſte des rois,
Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix:
Non que nos cœurs jaloux de ſes honneurs s'irritent,
S'il en reçoit beaucoup, ſes hauts faits les méritent;

(*a*) *Permettez qu'il achève, & je ferai juſtice.* C'eſt la loi de l'unité de lieu qui force ici l'auteur à faire le procès d'Horace dans ſa propre maiſon, ce qui n'eſt ni convenable, ni vraiſemblable. J'ajouterai ici une remarque purement hiſtorique; c'eſt que les chefs de Rome appellés rois ne rendaient point juſtice ſeuls, il fallait le concours du ſénat entier, ou des délégués.

(*b*) *Souffrez donc, ô grand roi.* Ce plaidoyer reſſemble à celui d'un avocat qui s'eſt préparé: il n'eſt ni dans le génie de ces tems-là, ni dans le caractère d'un amant qui parle contre l'aſſaſſin de ſa maîtreſſe.

Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer ;
Nous ſommes tous encor prêts d'y contribuer.
Mais puiſque d'un tel crime il s'eſt montré capable,
Qu'il triomphe en vainqueur, & périſſe en coupable.
Arrêtez ſa fureur, & ſauvez de ſes mains,
Si vous voulez régner, le reſte des Romains ;
Il y va de la perte, ou du ſalut du reſte.
La guerre avoit un cours ſi ſanglant, ſi funeſte ;
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons deſtins,
Ont tant de fois uni des peuples ſi voiſins,
Qu'il eſt peu de Romains que le parti contraire
N'intéreſſe en la mort d'un gendre, ou d'un beau-frere,
Et qui ne ſoient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
Si c'eſt offenſer Rome, & que l'heur de ſes armes
L'autoriſe à punir ce crime de nos larmes,
Quel ſang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de ſa ſœur,
Et ne peut excuſer cette douleur preſſante
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui ſon eſpoir au tombeau ?
Faiſant triompher Rome, il ſe l'eſt aſſervie ;
Il a ſur nous un droit & de mort & de vie ;
Et nos jours criminels ne pourront plus durer,
Qu'autant qu'à ſa clémence il plaira l'endurer.
Je pourrois ajouter aux intérêts de Rome,
Combien un pareil coup eſt indigne d'un homme ;
Je pourrois demander qu'on mît devant vos yeux

Ce grand & rare exploit d'un bras victorieux.
Vous verriez un beau ſang, pour accuſer ſa rage,
D'un frere ſi cruel rejaillir au viſage;
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir;
Son âge & ſa beauté vous pourroient émouvoir:
Mais je hais (*a*) ces moyens qui ſentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le ſacrifice;
Penſez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce ſacrilege attireroit ſa peine;
Ne le conſidérez qu'en objet de leur haine;
Et croyez avec nous qu'en tous ſes trois combats
Le bon deſtin de Rome a plus fait que ſon bras,
Puiſque ces mêmes dieux, auteurs de ſa victoire,
Ont permis qu'auſſitôt il en ſouillât la gloire,
Et qu'un ſi grand courage, après ce noble effort,
Fût digne en même jour de triomphe & de mort.
Sire, c'eſt ce qu'il faut que votre arrêt décide.
En ce lieu Rome a vu le premier parricide;
La ſuite en eſt à craindre, & la haine des cieux.
Sauvez-nous de ſa main, & redoutez les dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

(*a*) *Ces moyens qui ſentent l'artifice.* Ce trait eſt de l'art oratoire, & non de l'art tragique; mais quelque choſe que pût dire Valère, il ne pouvait toucher.

HORACE.

A quoi bon me défendre ?
Vous ſavez l'action, vous la venez d'entendre ;
Ce que vous en croyez me doit être une loi.
Sire, on ſe défend mal contre l'avis d'un roi ;
Et le plus innocent devient ſoudain coupable,
Quand aux yeux de ſon prince il paroît condamnable.
C'eſt crime qu'envers lui ſe vouloir excuſer ;
Notre ſang eſt ſon bien, il en peut diſpoſer ;
Et c'eſt à nous de croire, alors qu'il en diſpoſe,
Qu'il ne s'en prive point ſans une juſte cauſe.
Sire, prononcez donc, je ſuis prêt d'obéir ;
D'autres aiment la vie, & je la dois haïr.
Je ne reproche point à l'ardeur de Valere
Qu'en amant de la ſœur il accuſe le frere ;
Mes vœux avec les ſiens conſpirent aujourd'hui ;
Il demande ma mort, je la veux comme lui.
Un ſeul point entre nous met cette différence,
Que mon honneur par là cherche ſon aſſurance,
Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
Lui pour flétrir ma gloire, & moi pour la ſauver.
Sire, (a) c'eſt rarement qu'il s'offre une matiere
A montrer d'un grand cœur la vertu toute entiere ;
Suivant l'occaſion elle agit plus ou moins,
Et paroît forte ou foible aux yeux de ſes témoins.

(a) *C'eſt rarement qu'il s'offre une matière*, &c. Ces vers ſont beaux, parce qu'ils ſont vrais & bien écrits.

Le peuple qui voit tout ſeulement par l'écorce,
S'attache à ſon effet pour juger de ſa force :
Il veut que ſes dehors gardent un même cours,
Qu'ayant fait un miracle, elle en faſſe toujours.
Après une action pleine, haute, éclatante,
Tout ce qui brille moins remplit mal ſon attente :
Il veut qu'on ſoit égal en tous temps, en tous lieux;
Il n'examine point ſi lors on pouvoit mieux,
Ni que s'il ne voit pas ſans ceſſe une merveille,
L'occaſion eſt moindre, & la vertu pareille.
Son injuſtice accable, & détruit les grands noms,
L'honneur des premiers faits ſe perd par les ſeconds;
Et quand la renommée a paſſé l'ordinaire,
Si l'on n'en veut déchoir, il ne faut plus rien faire.
Je ne vanterai point les exploits de mon bras;
Votre majeſté, Sire, a vu mes trois combats;
Il eſt bien mal-aiſé qu'un pareil les ſeconde,
Qu'une autre occaſion à celle-ci réponde,
Et que tout mon courage, après de ſi grands coups,
Parvienne à des ſuccès qui n'aillent au deſſous;
Si bien que pour laiſſer une illuſtre mémoire,
La mort ſeule aujourd'hui peut conſerver ma gloire :
Encor la falloit-il ſi-tôt que j'eus vaincu,
Puiſque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
Un homme tel que moi voit ſa gloire ternie,
Quand il tombe en péril de quelque ignominie;
Et ma main auroit ſu déjà m'en garantir;
Mais ſans votre congé mon ſang n'oſe ſortir;
Comme il vous appartient, votre aveu doit ſe prendre;

C'eſt vous le dérober qu'autrement le répandre.
Rome ne manque point de généreux guerriers,
Aſſez d'autres ſans moi ſoutiendront vos lauriers;
Que (a) votre majeſté déſormais m'en diſpenſe;
Et ſi ce que j'ai fait vaut quelque récompenſe,
Permettez, ô grand roi! que de ce bras vainqueur
Je m'immole à ma gloire, & non pas à ma ſœur.

SCENE III.

TULLE, VALERE, le vieil HORACE, HORACE, SABINE.

SABINE.

SIRE, écoutez Sabine, & voyez dans ſon ame
Les douleurs d'une ſœur, & celles d'une femme,
Qui toute déſolée à vos ſacrés genoux
Pleure pour ſa famille, & craint pour ſon époux.
Ce n'eſt pas que je veuille avec cet artifice
Dérober un coupable aux bras de la juſtice;
Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel;
Et puniſſez en moi ce noble criminel;
De mon ſang malheureux expiez tout ſon crime;
Vous ne changerez point pour cela de victime,

(a) *Votre majeſté.* On ne connaiſſait point alors le titre de majeſté,

Ce n'en ſera point prendre une injuſte pitié,
Mais en ſacrifier la plus chere moitié.
Les nœuds de l'hyménée, & ſon amour extrême,
Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même;
Et ſi vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
(a) Il mourra plus en moi qu'il ne mourroit en lui.
La mort que je demande, & qu'il faut que j'obtienne,
Augmentera ſa peine, & finira la mienne.
Sire, voyez l'excès de mes triſtes ennuis,
Et l'effroyable état où mes jours ſont réduits.
Quelle horreur d'embraſſer un homme dont l'épée
De toute ma famille a la trame coupée;
Et quelle impiété de haïr un époux,
Pour avoir bien ſervi les ſiens, l'État & vous!
Aimer un bras ſouillé du ſang de tous mes freres!
N'aimer pas un mari qui finit nos miſeres!
Sire, délivrez-moi, par un heureux trépas,
Des crimes de l'aimer, & de ne l'aimer pas:
J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
Ma main peut me donner ce que je vous demande;
Mais ce trépas enfin me ſera bien plus doux,
Si je puis de ſa honte affranchir mon époux;

(a) *Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui.* Ces ſubtilités de Sabine jettent beaucoup de froid ſur cette ſcène. On eſt las de voir une femme qui a toujours eu une douleur étudiée, qui a propoſé à Horace de la tuer afin que Curiace la vengeât, & qui maintenant veut qu'on la faſſe mourir pour Horace, parce qu'Horace *vit en elle.*

Si je puis par mon ſang apaiſer la colere
Des dieux qu'a pu fâcher ſa vertu trop ſévere,
Satisfaire en mourant aux mânes de ma ſœur,
Et conſerver à Rome un ſi bon défenſeur.

Le vieil HORACE.

Sire, c'eſt donc à moi de répondre à Valere.
Mes enfants avec lui conſpirent contre un pere:
Tous trois veulent me perdre, & s'arment ſans raiſon
Contre ſi peu de ſang qui reſte en ma maiſon.
(*à Sabine.*)
Toi, qui par des douleurs à ton devoir contraires,
Veux quitter un mari pour rejoindre tes freres,
Va plutôt conſulter leurs mânes généreux;
Ils ſont morts, mais pour Albe, & s'en tiennent heureux.
Puiſque le ciel vouloit qu'elle fût aſſervie,
Si quelque ſentiment demeure après la vie,
Ce malheur ſemble moindre, & moins rudes ſes coups,
Voyant que tout l'honneur en retombe ſur nous.
Tous trois déſavoûront la douleur qui te touche,
Les larmes de tes yeux, les ſoupirs de ta bouche,
(*a*) L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
Sabine, ſois leur ſœur, ſuis ton devoir comme eux.
(*au roi.*)
Contre ce cher époux Valere en vain s'anime;
Un premier mouvement ne fut jamais un crime;

(*a*) *L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.* Cela n'eſt pas vrai. Sabine qui veut mourir pour Horace, n'a point montré d'horreur pour lui.

Et la louange eſt due au lieu du châtiment,
Quand la vertu produit ce premier mouvement.
Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
De rage en leur trépas maudire la patrie,
Souhaiter à l'État un malheur infini,
C'eſt ce qu'on nomme crime, & ce qu'il a puni.
Le ſeul amour de Rome a ſa main animée;
Il ſeroit innocent, s'il l'avoit moins aimée.
Qu'ai-je dit, Sire? il l'eſt, & ce bras paternel
L'auroit déjà puni, s'il étoit criminel;
J'aurois ſu mieux uſer de l'entiere puiſſance
Que me donnent ſur lui les droits de la naiſſance.
J'aime trop l'honneur, Sire, & ne ſuis point de rang
A ſouffrir ni d'affront, ni de crime en mon ſang.
C'eſt dont je ne veux point de témoin que Valere;
Il a vu quel accueil lui gardoit ma colere,
Lorſqu'ignorant encor la moitié du combat,
Je croyois que ſa fuite avoit trahi l'État.
Qui le fait ſe charger des ſoins de ma famille?
Qui le fait malgré moi vouloir venger ma fille?
Et par quelle raiſon, dans ſon juſte trépas,
Prend-il un intérêt qu'un pere ne prend pas?
On craint qu'après ſa ſœur il n'en maltraite d'autres!
Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres;
Et de quelque façon qu'un autre puiſſe agir,
Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.
(*à Valere.*)
Tu peux pleurer, Valere, & même aux yeux d'Horace;
Il ne prend intérêt qu'aux crimes de ſa race;

Qui n'eſt point de ſon ſang ne peut faire d'affront
Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
Lauriers, ſacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez ſa tête à couvert de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infame couteau
Qui fait cheoir les méchants ſous la main d'un bourreau?
Romains, ſouffrirez-vous qu'on vous immole un homme,
Sans qui Rome aujourd'hui ceſſeroit d'être Rome?
Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
D'un guerrier à qui tous doivent un ſi beau nom?
Dis, Valere, dis-nous, ſi tu veux qu'il périſſe,
Où tu penſes choiſir un lieu pour ſon ſupplice?
Sera-ce entre ces murs, que mille & mille voix
Font réſonner encor du bruit de ſes exploits?
Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
Qu'on voit fumer encor du ſang des Curiaces;
Entre leurs trois tombeaux, & dans ce champ d'honneur,
Témoin de ſa vaillance, & de notre bonheur?
Tu ne ſaurois cacher ſa peine à ſa victoire;
Dans les murs, hors des murs, tout parle de ſa gloire,
Tout s'oppoſe à l'effort de ton injuſte amour,
Qui veut d'un ſi bon ſang ſouiller un ſi beau jour.
Albe ne pourra pas ſouffrir un tel ſpectacle,
Et Rome par ſes pleurs y mettra trop d'obſtacle.
Vous les préviendrez, Sire, & par un juſte arrêt
Vous ſaurez embraſſer bien mieux ſon intérêt.
Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire;
Il peut la garantir encor d'un ſort contraire.
Sire, ne donnez rien à mes débiles ans.

Rome aujourd'hui m'a vu pere de quatre enfants ;
Trois en ce même jour ſont morts pour ſa querelle ;
(a) Il m'en reſte encore un, conſervez-le pour elle ;
N'ôtez pas à ſes murs un ſi puiſſant appui ;
Et ſouffrez pour finir que je m'adreſſe à lui.
Horace, ne crois pas que le peuple ſtupide,
Soit le maître abſolu d'un renom bien ſolide.
Sa voix tumultueuſe aſſez ſouvent fait bruit,
Mais un moment l'éleve, un moment le détruit ;
Et ce qu'il contribue à notre renommée,
Toujours en moins de rien ſe diſſipe en fumée.
C'eſt aux rois, c'eſt aux grands, c'eſt aux eſprits bien faits,
A voir la vertu pleine en ſes moindres effets ;
C'eſt d'eux ſeuls qu'on reçoit la véritable gloire,
Eux ſeuls des vrais héros aſſurent la mémoire.
Vis toujours en Horace, & toujours auprès d'eux
Ton nom demeurera grand, illuſtre, fameux,
Bien que l'occaſion moins haute, ou moins brillante,
D'un vulgaire ignorant trompe l'injuſte attente.
Ne hais donc plus la vie, & du moins vis pour moi,
Et pour ſervir encor ton pays & ton roi.

(a) *Il m'en reſte encore un, conſervez-le pour elle, &c.* Quoi qu'en effet tout ce cinquième acte ne ſoit qu'un plaidoyer hors d'œuvre, & dans lequel perſonne ne craint pour l'accuſé, cependant il y a de tems en tems des maximes profondes, nobles, juſtes, qu'on écoutait autrefois avec grand plaiſir. Paſcal même, qui faiſait un recueil de toutes les penſées qui pouvaient ſervir à établir un ouvrage qu'il n'a jamais pu faire, n'a pas manqué de mettre dans ſon agenda cette penſée de Corneille : *Il faut plaire aux eſprits bien faits.*

Sire,

Sire, j'en ai trop dit, mais l'affaire vous touche;
Et Rome toute entiere a parlé par ma bouche.

VALERE.

Sire, permettez-moi....

TULLE.

Valere, c'eſt aſſez;
Vos diſcours par les leurs ne ſont pas effacés;
J'en garde en mon eſprit (a) les forces plus preſſantes;
Et toutes vos raiſons me ſont encor préſentes.
Cette énorme action faite preſque à nos yeux
Outrage la nature, & bleſſe juſqu'aux dieux.
Un premier mouvement qui produit un tel crime,
Ne ſauroit lui ſervir d'excuſe légitime:
Les moins ſéveres loix en ce point ſont d'accord,
Et ſi nous les ſuivons, il eſt digne de mort.
Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
Ce crime, quoique grand, énorme, inexcuſable,
Vient de la même épée, & part du même bras
Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.
Deux ſceptres en ma main, Albe à Rome aſſervie,
Parlent bien hautement en faveur de ſa vie.
Sans lui, j'obéirois où je donne la loi;

(a) *Les forces plus preſſantes. Force* s'emploie au pluriel pour les forces du corps, pour celles d'un État, mais non pour un diſcours. *Plus* eſt une faute.

Et je ſerois ſujet où je ſuis deux fois roi.
Aſſez de bons ſujets dans toutes les provinces
Par des vœux impuiſſants s'acquittent vers leurs princes;
Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
Par d'illuſtres effets aſſurer leurs États;
Et l'art & le pouvoir d'affermir des couronnes,
Sont des dons que le ciel fait à peu de perſonnes;
De pareils ſerviteurs ſont les forces des rois;
Et de pareils auſſi ſont au deſſus des loix.
Qu'elles ſe taiſent donc, que Rome diſſimule
Ce que dès ſa naiſſance elle vit en Romule;
Elle peut bien ſouffrir en ſon libérateur
Ce qu'elle a bien ſouffert en ſon premier auteur.
Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime;
Ta vertu met ta gloire au deſſus de ton crime:
Sa chaleur généreuſe à produit ton forfait;
D'une cauſe ſi belle il faut ſouffrir l'effet.
Vis pour ſervir l'État, vis, mais aime Valere;
Qu'il ne reſte entre entre vous ni haine ni colere;
Et ſoit qu'il ait ſuivi l'amour, ou le devoir,
Sans aucun ſentiment réſous-toi de le voir.
Sabine, écoutez moins la douleur qui vous preſſe,
Chaſſez de ce grand cœur ces marques de foibleſſe.
C'eſt en ſéchant vos pleurs que vous vous montrerez
La véritable ſœur de ceux que vous pleurez.
Mais nous devons aux dieux demain un ſacrifice,
Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,
Si nos prêtres, avant que de ſacrifier,
Ne trouvoient les moyens de le purifier.

Son pere en prendra ſoin, il lui ſera facile
D'apaiſer tout d'un temps les mânes de Camille.
Je la plains, & pour rendre à ſon ſort rigoureux
Ce que peut ſouhaiter ſon eſprit amoureux,
Puiſqu'en un même jour l'ardeur d'un même zele
Acheve le deſtin de ſon amant & d'elle,
Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,
Dans un même tombeau voie enfermer leurs corps.

SCENE DERNIERE.

JULIE *ſeule* (*a*).

CAMILLE, ainſi le ciel t'avoit bien avertie
Des tragiques ſuccès qu'il t'avoit préparés ;

(*a*) Ce commentaire de Julie ſur le ſens de l'oracle a été retranché dans les éditions ſuivantes. Il eſt viſiblement imité de la fin du *Paſtor-fido ;* mais dans l'Italien cette explication fait le dénouement : elle eſt dans la bouche de deux pères infortunés : elle ſauve la vie au héros de la piéce. Ici c'eſt une confidente inutile qui dit une choſe inutile. Ces vers furent récités dans les premières repréſentations.

Les lecteurs raiſonnables trouveront bon ſans doute qu'on ait ainſi remarqué avec une équité impartiale les grandes beautés, & les défauts de Corneille, & qu'on pourſuive dans cet eſprit. Un commentateur n'eſt pas un avocat qui cherche ſeulement à faire valoir en tout la cauſe de ſa partie, & ce ſerait trahir la mémoire de Corneille que de ne pas imiter la candeur avec laquelle il ſe juge lui-même. On doit la vérité au public.

Mais toujours du ſecret il cache une partie
Aux eſprits les plus nets & les mieux éclairés.

Il ſembloit nous parler de ton proche hyménée,
Il ſembloit tout promettre à tes vœux innocents ;
Et nous cachant ainſi ta mort inopinée,
Sa voix n'eſt que trop vraie en trompant notre ſens.

Albe & Rome aujourd'hui prennent une autre face.
Ses vœux ſont exaucés, elles goûtent la paix ;
Et tu vas être unie avec ton Curiace,
Sans qu'aucun mauvais ſort t'en ſépare jamais.

Fin des Horaces du Grand Corneille.

ALCIONÉE,

TRAGÉDIE

DE DU RYER.

PRÉFACE.

ON croit reculer du dix-ſeptieme ſiecle au quinzieme, quand après avoir lu *les Horaces*, on parcourt *Alcionée ;* cependant cette derniere tragédie eut à la fois le ſuccès tumultueux de la repréſentation & le ſuccès réfléchi de l'eſtime ; les beaux eſprits du temps n'en parloient qu'avec admiration. L'abbé d'Aubignac la citoit dans ſa poétique pour l'héroïſme des ſentiments ; Ménage imprimoit que c'étoit un chef-d'œuvre ; la reine Chriſtine ſe la fit lire juſqu'à trois fois en un ſeul jour. Les amis même de Corneille croyoient lui faire honneur que de mettre ſes *Horaces* en parallele avec *Alcionée*. La lecture du prétendu chef-d'œuvre de Ménage va fixer nos idées ſur ce ſujet, & nous apprendrons de là à nous défier des renommées.

ACTEURS.

LE ROI DE LYDIE.

ALCIONÉE, Amoureux de Lydie.

ACHATE, Son ami.

LYDIE, Fille du Roi de Lydie.

DIOCLÉE, Confidente de Lydie.

THÉOXENE, Fille d'honneur de Lydie.

ALCIRE, CALISTHENE, } Seigneurs de Lydie.

La ſceue eſt dans Sardis, ville de Lydie.

ALCIONÉE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LYDIE, THÉOXENE, DIOCLÉE.

LYDIE.

Moi, je pourrois ſouffrir l'amour d'Alcionée !
Un amour qui m'outrage, & qui ma ruinée,
Qui déclara la guerre à nos proſpérités,
Et qui n'eſt renommé que par des cruautés !
Moi, je pourrois aimer cette ame criminelle,
Que noirciſſent les noms d'ingrat & de rebelle,
Qui mit le roi mon pere en butte à ſa fureur,
Et qui fit de ſon trône un théatre d'horreur !

L'éclat qui l'éblouit n'eſt pas en ma perſonne,
Il cherche mon amour pour avoir ma couronne;
Et c'eſt l'avoir chéri, c'eſt l'avoir couronné,
Que de l'avoir haï ſans l'avoir ruiné.

THÉOXENE.

Mais gardez d'irriter ce guerrier indomptable,
Que ſon bras a fait grand & rendu redoutable,
Qui peut être d'un trône, ou la baſe, ou l'effroi,
Et qui pour vaincre tout n'a beſoin que de ſoi.
Voyez juſqu'où monta le feu de ſa colere;
Et par ce qu'il a fait, jugez ce qu'il peut faire.

LYDIE.

Je ſais juſqu'où monta le feu prodigieux
Qu'on vit ſortir des mains de cet audacieux:
Mais vois juſqu'où l'ingrat ſut abaiſſer mon pere;
Et par ce qu'il a fait, vois ce que je dois faire.
Songe à ſes cruautés, ſonge à ſon attentat,
Qui fit rougir de ſang la face de l'État;
Et cherche dans le cours de tant de barbaries,
Si la moindre raiſon excuſe ſes furies.
Mon pere le fit grand, & ſe rendit l'appui
D'une fauſſe vertu qui paroiſſoit en lui;
Mais cet audacieux, ce ſuperbe courage,
Crut par tant de faveurs mériter davantage;
Et ſa préſomption lui fit imaginer
Qu'on ne lui donnoit rien qu'on ne dût lui donner.
Je le voyois alors d'un regard moins ſévere,

Et j'eſtimois en lui ce qu'eſtimoit mon pere ;
Mais comme il étoit vain, orgueilleux, indiſcret,
Il crut que mon eſtime étoit un feu ſecret.
Il le crut, il m'aima, ſes regards me le dirent,
Autant que ſes devoirs, ſes diſcours me l'apprirent ;
Et ce préſomptueux oſa bien faire voir,
Avec un fol amour un ridicule eſpoir.
Il me demande au roi ; tu ſais ſon inſolence ;
Mais le roi condamna cette haute arrogance.
L'inſolent toutefois fut traité doucement,
Puiſque du ſeul refus on fit ſon châtiment.
Loin de l'humilier, ce refus légitime,
De la témérité le porta dans le crime,
L'arma contre ſon prince, & fit injuſtement
Un rebelle ſujet d'un téméraire amant.
Il ſe joint auſſitôt aux rois nos adverſaires,
Il ſouleve auſſitôt des peuples tributaires ;
Et ſoit que le deſtin, ce grand maître des dieux,
Voulût par ce forfait me le rendre odieux ;
Soit qu'il voulût montrer avec cette injuſtice,
Que toujours près d'un trône il cache un précipice :
Il prêta ſa faveur à d'injuſtes deſſeins,
Et remplit de lauriers de criminelles mains.
La victoire ſuivit le traître Alcionée,
Mon pere ſuccomba ſous cette deſtinée,
Et ſe vit pour tout bien réduit dans un château,
Trop petit ſeulement pour lui faire un tombeau.
Vois donc juſqu'où l'ingrat ſut abaiſſer mon pere ;
Et par ce qu'il a fait, vois ce que je dois faire.

Remets devant tes yeux tant de lieux déſolés,
Tant de palais détruits, tant de temples brûlés;
Vois dans leur propre ſang nos provinces plongées,
Vois cent belles cités en ſépulchres changées,
Vois la flamme, le meurtre, & vois de tous cotés
Comme en un autre enfer régner les cruautés.
Compte enfin les forfaits de ce cœur ſanguinaire;
Et par ce qu'il a fait, vois ce que je dois faire.
Je ne t'ai retracé ſon crime & mon tourment,
Que pour te faire voir que je hais juſtement.

THÉOXENE.

S'il croit que vous l'aimez, & ſi durant nos plaintes
Son amour abuſé s'eſt nourri de vos feintes,
Penſez-vous qu'un mépris, en tout temps périlleux,
Outrage impunément ce courage orgueilleux?
Voyez ce qu'un refus a pu deſſus ſon ame,
Combien ſur cet État il attira de flammes;
Et penſez, après tout, que ſur les grands eſprits
Un refus agit moins que ne fait un mépris.
Ne me ſoupçonnez pas de prendre ſa querelle,
Et de défendre ici le parti d'un rebelle;
Ne me ſoupçonnez pas d'arrêter votre main,
Quand elle va punir ce courage inhumain.
Hélas! quand je repaſſe en mes triſtes penſées
Avecque vos malheurs mes miſeres paſſées,
Quand je vois le tombeau qui renferme les miens,
Quand je vois pour tout bien la cendre de mes biens,
Et que d'une maiſon en gloire ſi féconde,

Je ſuis ſeule reſtée aux traverſes du monde,
Je ne puis me forcer, ni retenir ces pleurs
Que pouſſent par mes yeux de ſi fortes douleurs.
Je ſouhaite, je veux que votre haine extrême
Vous porte à la vengeance, & me venge moi-même;
Mais j'appréhende auſſi qu'au lieu de vous venger,
Elle ne vous entraîne en un nouveau danger:
Quoi qu'après tant de maux, la haine vous inſpire;
Diſſimuler encor, c'eſt conſerver l'empire.

LYDIE.

Moi, que je diſſimule, & que ſans m'offenſer
Je flatte un ennemi que je puis abaiſſer!
Moi, que par une feinte en lâchetés inſigne,
Du trône qui m'attend je me déclare indigne!
Non, non, le ciel m'a miſe en un rang, dans un point,
Que l'on peut bien flatter, mais qui ne flatte point.
J'ai ſu diſſimuler, & j'ai ſu me contraindre
Tandis que nos malheurs nous apprenoient à feindre,
Et que contre les maux qui traverſoient nos jours,
La feinte ſeulement étoit notre ſecours.
Enfin j'aimai la feinte, & j'en étois capable,
Tant qu'elle fut pour nous un vice profitable;
Mais la dois-je employer où je vois clairement
Qu'elle ne peut ſervir qu'à mon propre tourment?
Mais la dois-je employer, & dois-je en faire compte,
Où comme à mon tourment elle ſert à ma honte?
On dit qu'Alcionée, aſſuré de ma foi,
Oſe encore aujourd'hui me demander au roi;

Et ſachant ce deſſein, qui m'eſt un mal extrême ;
Diſſimuler encor, c'eſt l'approuver moi-même.
Le pourrai-je bien voir ſur mon trône appuyé,
Lui qui n'eſt pas encor de mon ſang eſſuyé ?
Que ne puis-je moi-même, à ſa perte animée,
Venger de cet État la grandeur opprimée !
Que n'eſt-il bienſéant à mon ſexe, à mon rang,
De paroître inhumaine & de verſer du ſang !
Ma main contenteroit ce cœur qui diſſimule,
Et contre ce géant je ſerois un Hercule.
Je me rendrois l'appui de la gloire des rois,
Je vengerois le trône, ou bien je périrois.

DIOCLÉE.

Laiſſez faire le roi.

LYDIE.

Le roi même autoriſe,
Ou ſemble autoriſer cette injuſte entrepriſe.
Un rebelle aime un trône, un roi l'y veut porter,
Et lui-même en deſcend pour l'y faire monter.
O dieux ! le ſouffrez-vous ?

DIOCLÉE.

Rendez-vous en certaine
Devant que de montrer une ſi juſte haine ;
Si d'un ſi fol amour il s'étoit détaché,
Votre haine eſt un feu qu'on doit tenir caché.

LYDIE.

J'empêcherai du moins en la faiſant paroître,
Qu'en ce cœur aveuglé l'amour puiſſe renaître.

DIOCLÉE.

Ce diſcours généreux, ce noble ſentiment,
Montre moins vos tranſports que votre jugement.
De moi, j'aurois penſé qu'un peu d'indifférence
Pouvoit ſeul étouffer cette haute eſpérance,
Et que pour rebuter de ſuperbes eſprits,
Une douce froideur peut autant qu'un mépris.
Cette froideur inſtruit une ame ambitieuſe,
Mais la haine l'outrage & la rend furieuſe;
Et c'eſt ſouvent un trait qui ruine & qui perd,
Et celui qu'on attaque, & celui qui s'en ſert.
Ainſi j'ai toujours cru qu'une haine irritée
Doit être aux grands deſſeins la derniere écoutée;
Et qu'on n'en doit uſer qu'en une extrémité,
Où tout autre ſecours eſt vainement tenté.
Mais toutes ces raiſons ſont raiſons du vulgaire,
Vous ſavez mieux que nous ce que vous devez faire.
Les rois, comme les dieux, tout-puiſſants ici bas,
Ont toujours des clartés que les autres n'ont pas.

LYDIE.

Non, non, ne penſez pas que ma foibleſſe éclate,
Que la haine m'emporte, ou que mon rang me flatte;
Ni ma condition ni mon reſſentiment
Ne peuvent me portet juſqu'à l'aveuglement.
Je hais, je puis punir, mais je ſuis équitable;
Je me veux reſſentir, mais je ſuis raiſonnable,
Et je ne voudrois pas que ma haine ou mon rang

Coûtât à cet empire une goutte de ſang:
Tâchez donc de ſavoir ſi ce cœur téméraire
Me conſidére encore ainſi que ſon ſalaire.

DIOCLÉE.

Alcire avecque lui traite confidemment,
Il l'y faut employer.

LYDIE.

Voyez-le promptement.

DIOCLÉE.

Éſperez tout, Madame, & de ma diligence,
Et de la part qu'il a dedans ſa confidence.

LYDIE.

Puis, ſur votre rapport, & deſſus votre foi,
Sans plus diſſimuler, j'irai parler au roi.

SCENE II.

LYDIE *ſeule.*

QUE fais-je, malheureuſe, oublîrai-je que j'aime?
Détruirai-je un amant? me perdrai-je moi-même?
Mais languirai-je auſſi dans une paſſion
Dont je ne puis brûler qu'à ma confuſion?

En

En chaſſant cet amour je me fais violence ;
Mais en le retenant je trahis ma naiſſance :
J'expoſe enfin mes jours à des maux infinis,
Et quand je le retiens, & quand je le bannis.
Il n'importe : achevons, éteignons cette flamme,
Ou l'empêchons au moins de régner dans notre ame ;
Étouffons un amour que l'honneur nous défend,
Et puiſqu'il faut ſouffrir, ſouffrons en triomphant.

SCENE III.

ALCIONÉE, ACHATE.

ALCIONÉE.

NON, non cette grandeur, ce charme de tant d'ames
N'eſt pas un aliment qui nourriſſe mes flammes ;
Non, non, ne penſe pas que cette paſſion
Soit un feu rallumé par mon ambition.
J'aimai, j'aime Lydie, & cet amour extrême
Ne leve point les yeux juſqu'à ſon diadême :
Elle a dans ſes appas tout ce qui m'a tenté,
Et je crois que le ſceptre eſt ſa moindre beauté.
Ainſi cette grandeur qui la rend adorable,
N'eſt pas une raiſon qui me la rende aimable,
Ces grands noms de princeſſe & de fille de roi,
Ne ſont pas des attraits, ni des charmes pour moi.
Elle attend de ſon pere un ſceptre, une couronne ;
Mais elle n'attend rien que cette main ne donne.

Mais elle n'attend rien d'un pere couronné.
Que cette même main n'ait quelquefois donné.

ACHATE.

On ſait que votre main, heureuſement hardie,
A rendu la couronne au pere de Lydie.
Mais ſi vous lui rendez un trône redouté,
Songez que c'eſt un bien que vous aviez ôté :
Et qu'on obſerve ici cette juſte maxime,
Que rendre eſt un devoir, & qu'ôter eſt un crime.
On ſait de tous côtés qu'après un long effroi,
Vous donnates la paix aux prieres du roi.
Mais reſſouvenez-vous qu'il vous l'a demandée,
Qu'en glorieux vainqueur vous l'avez accordée ;
Et ſachez, après tout, qu'un roi n'aime jamais
Quiconque l'a réduit à demander la paix.
Pouvez-vous donc encor, contre toute apparence,
Avecque votre amour nourrir quelque eſpérance ?

ALCIONÉE.

Que n'eſpere-t-on pas des promeſſes d'un roi ?

ACHATE.

Il s'en peut diſpenſer, ainſi que d'une loi.
Il eſt vrai que le roi vous promit la princeſſe ;
Mais comment, & pourquoi fit-il cette promeſſe ?
Dans ce gouffre d'horreurs où vous l'aviez jeté,
Fut-ce lui qui promit, ou la néceſſité ?
Il voyoit l'étranger au ſein de ſes provinces,
Il avoit vu couler le ſang de tous ſes princes,

Il voyoit ſa grandeur & ſon empire à bas,
Il ſavoit que ſes maux venoient de votre bras:
Et pour reſſuſciter ſa fortune mourante,
Selon vos paſſions il vous promit l'infante.
Jugez ſi dans l'excès de cette adverſité,
C'eſt un roi qui promet, ou la néceſſité.
Seigneur, malgré la foi qu'il vous avoit promiſe,
Pour voir à votre amour cette princeſſe acquiſe,
Il falloit mieux conduire un ſi noble deſſein,
Il falloit l'épouſer les armes à la main;
Et non pas tout d'un coup, comme par quelques charmes,
Contre vos protecteurs tourner vos propres armes,
Ni repouſſer des rois qui vous euſſent vengé,
Si d'un ſecond refus on vous eût outragé.

ALCIONÉE.

J'ai montré ma franchiſe.

ACHATE.

Et peu d'expérience.

ALCIONÉE.

Achate, au moins j'ai plu par cette confiance.

ACHATE.

Il falloit plaire moins, & vous aſſurer mieux.

ALCIONÉE.

Je devois obéir à cet arrêt des dieux.
Le reſte eſt du deſtin. Mais j'apperçois Alcire.

SCENE IV.

ALCIRE, ALCIONÉE, ACHATE.

ALCIRE *à part.*

JE le trouve à propos, & comme on le déſire,
(*à Alcionée.*)
Vous puis-je dire un mot?

ALCIONÉE.

Vous le pouvez; ſur quoi?

ALCIRE.

Mais....
(*Il montre Achate.*)

ALCIONÉE.

Parler à nous deux, ce n'eſt parler qu'à moi.

ALCIRE.

Empêchez que ces bruits ne courent davantage.

ALCIONÉE.

Que dites-vous? quels bruits?

ALCIRE.

D'amour, de mariage;
On dit parmi le peuple, on le dit à la cour,

Que l'infante eſt l'objet que pourſuit votre amour :
On veut même aveugler le ſage Alcionée,
Juſqu'à lui faire attendre un ſi haut hyménée ;
On veut qu'il ait ſi peu de généroſité,
Qu'il redemande un bien dont il fut rebuté.
Songez à faire voir....

ALCIONÉE.

Laiſſe, laiſſe tout croire,
Ne te mêle de rien, j'aurai ſoin de ma gloire.

ALCIRE.

Mais ce bruit déjà grand peut aller juſqu'au roi.

ALCIONÉE.

Le roi n'en ſaura rien, qu'il ne ſache de moi.
Pour obtenir un prix où j'ai droit de prétendre,
Je veux bien que ce bruit ſerve à me faire entendre.
Quoi, n'aimerois-je pas où l'on me l'a permis ?
Quoi, n'aimerois-je pas où le roi m'a promis ?

ALCIRE.

Je crois que votre amour eſt un amour extrême,
Une fille eſt aimable avec un diadême ;
Mais je crains que le roi de qui vous vous vantez,
Ne s'oppoſe lui-même à vos félicités.

ALCIONÉE.

La honte d'un refus n'a rien que j'appréhende.

ALCIRE.

On doit l'appréhender tandis que l'on demande.

ALCIONÉE.

Mon amour ne voit rien qu'il doive appréhender.

ALCIRE.

Vous voulez donc vous taire, & ne rien demander?

ALCIONÉE.

Ne te travaille point d'une peur importune,
Et laiſſe à mon amour le ſoin de ma fortune;
Alcire, le roi m'aime, & pour tout m'accorder
Il attend ſeulement que j'aille demander.

ALCIRE.

Ici de grands haſards précedent la victoire.

ALCIONÉE.

J'aime les grands haſards qui menent à la gloire.

ALCIRE.

Mais dans ce haut deſſein juſqu'où va votre eſpoir,
Un ſceptre vous manquant, vous manquez de pouvoir.

ALCIONÉE.

Non, je n'ai point d'État, je n'ai point de couronne,
Que mon pere me laiſſe, ou que le ſort me donne;

Mais apprends de ce bras, tout malheureux qu'il eſt,
Que qui peut en ôter, en a quand il lui plaît.

ALCIRE.

Je n'ignorai jamais qu'il n'eſt point de conquêtes,
Qui ne ſoient aux grands cœurs des faveurs toutes prêtes,
Le ciel vous doit aider, il aide aux généreux.
(*Alcire ſe retire.*)

ALCIONÉE.

Nous périrons, Alcire, ou nous vivrons heureux.

SCENE V.

ALCIONÉE, ACHATE.

ALCIONÉE.

ALCIRE envieroit-il le bonheur de ma vie?

ACHATE.

Je dirois par raiſon ce qu'il dit par envie.
Voyez ſi ſon diſcours peut donner quelque fruit,
Et ne regardez pas au cœur qui l'a produit;
Qu'il vienne d'un vrai zele, ou d'un zele hypocrite,
Que nous importe-t-il pourvu qu'il nous profite?
Un tréſor, un grand bien n'eſt pas moins précieux,
Pour venir d'un endroit qui nous eſt odieux.

Ici pour votre bien je ne ſaurois rien feindre,
Vous eſpérez beaucoup, mais vous devez plus craindre.
Je ſais bien qu'on attaque & qu'on bleſſe un amant,
Lorſqu'on n'eſt pas d'accord avec ſon ſentiment;
Mais je ſais bien auſſi qu'où le danger éclate,
Bien ſouvent on le tue à l'inſtant qu'on le flatte.
Voyant donc maintenant où va votre tranſport,
J'aime mieux vous bleſſer que vous donner la mort;
Songez, encore un coup, qu'un prince magnanime,
Fut de vos paſſions l'effroyable victime;
Songez, encore un coup, qu'un monarque offenſé
A vu par vos fureurs ſon trône renverſé;
Et penſez, après tout, qu'à ce monarque même
Vous allez demander plus que ſon diadême.
Enfin s'il vous refuſe...

ALCIONÉE.

On me traitera mieux;
Laiſſe-moi pour le moins cet eſpoir glorieux.

ACHATE.

Vous ne ſongez donc pas que par un ſort étrange
Vous n'avez plus d'amis dont le cœur ne le change,
Qui vous aima, vous hait; un ſort injurieux
Convertit vos amis en autant d'envieux.
Quiconque vous aida s'efforce de vous nuire,
Où l'on vous élevoit, on tâche à vous détruire;
Et de la même main qui vous rendit vainqueur,
Je vois ſortir le trait qui vous perce le cœur.

ALCIONÉE.

Que des amis ingrats montrent leur perfidie,
Achate, il me ſuffit d'être aimé de Lydie;
Serois-je ſans ardeur où tout eſt enflammé?
Et n'aimerois-je pas où je me vois aimé?

ACHATE.

Si l'État, ſi le prince à votre amour s'oppoſe,
Qui pourra près de lui ſoutenir votre cauſe?

ALCIONÉE.

Mes grandes actions, mon courage & ma foi
Seront les vrais amis qui parleront pour moi.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, LYDIE.

LE ROI.

QUOI, ma fille, eſt-ce à moi que votre ame contrainte,
Doit cacher ſi long-temps la cauſe de ſa plainte ?

LYDIE.

Que ne pouvez-vous voir ſur mon front pâliſſant
Le funeſte ſujet d'un trouble ſi puiſſant ?
Pour le moins mon ſilence aujourd'hui néceſſaire,
Retiendroit un diſcours peu capable de plaire,
Et me délivreroit de ce nouveau tourment,
D'oppoſer ma parole à votre ſentiment ;
Mais peut-être eſt-il vrai que pour ſauver l'empire,
Quelque dieu m'inſpira ce que je crains de dire,
Et que ce haut deſtin qui protege les rois,
Veut pour votre grandeur ſe ſervir de ma voix.
Il faut donc paſſer outre, il faut que je m'exprime,
Que par votre intérêt ma parole s'anime,
Et que je parle ici d'autant plus librement,

Que c'eſt pour ſoutenir votre honneur ſeulement.
Non, non, ne penſez pas qu'une haine obſtinée
Me rende inacceſſible aux vœux d'Alcionée,
Et que mon ſentiment s'oppoſe à ſon eſpoir,
Si votre volonté lui permet d'en avoir.
Bien qu'il ſorte d'un ſang, qu'il ſoit d'une naiſſance
Où l'on n'eſt deſtiné que pour l'obéiſſance;
Bien qu'il n'ait rien de grand que cette cruauté,
Qui d'un trône pompeux vous a précipité;
Bien que les actions de cette ame inhumaine
Me doivent juſtement inſpirer de la haine,
Fallut-il me gêner, fallut-il me trahir,
Je ſuis prête à l'aimer, s'il faut vous obéir.
J'adorerai cette ame & ſi baſſe & ſi noire,
Si c'eſt votre déſir, ſi c'eſt pour votre gloire;
Et de peur de déplaire à qui je dois céder,
Je deviendrai captive où je dois commander.
Mais pourrois-je penſer qu'un roi ſi magnanime,
Voulût en ce cruel récompenſer le crime?
Qu'un roi ſi généreux, & ſi loin du danger,
Careſſât l'ennemi dont il ſe peut venger?
Qu'un roi même oubliant ſon auguſte famille,
A ſon propre bourreau voulût donner ſa fille?
Et qu'en un même temps votre facilité
Mît le ſceptre en la main qui vous l'avoit ôté?
Aurois-je à votre honneur un penſer ſi contraire,
L'aurois-je de mon roi, l'aurois-je de mon pere?
Un monarque ſi grand oublîroit-il ſon rang?
Un pere ſi ſenſible oublîroit-il ſon ſang?

Si ce cruel auteur des miſeres communes
Ne put me poſſéder durant nos infortunes,
Durant que des malheurs, dont on doit l'accuſer,
Vous mettoient en état de ne rien refuſer,
Maintenant que du ciel l'ordonnance fatale
Rend à votre vouloir votre puiſſance égale,
Le traître obtiendra-t-il, pour s'être révolté,
Ce qu'il n'obtiendroit pas pour ſa fidélité ?
Que la rebellion ſera charmante & belle,
Si même vos faveurs élevent le rebelle !
Et qu'elle infectera de coupables eſprits,
Si même leurs fureurs trouvent chez vous un prix !
Ainſi ce furieux fait des vœux déteſtables,
Il croit que ſes forfaits lui ſeront profitables ;
Il regarde le trône où l'on vous voit monter,
Comme un bien qu'il vous laiſſe, & qu'il peut vous ôter.
Bref, ce n'eſt pas aſſez que ſon roi lui pardonne,
S'il ne lui donne encor ſa fille & ſa couronne.
Ah ! Sire, ce penſer me fait frémir d'horreur,
Et, ſi j'oſe le dire, il m'emplit de fureur.
Que croiroit l'univers après cet hyménée,
Qu'attend avec orgueil l'ingrat Alcionée ?
Ne penſeroit-on pas que la peur & l'effroi
Vous ont fait d'un rebelle accepter cette loi ?
Qu'à ſon ambition votre crainte me donne ;
Que vous m'abandonnez pour garder la couronne ?
Et qu'enfin d'un ſujet tout noirci de forfaits,
Aux dépens de l'honneur vous rachetez la paix ?
Pardonnez mon tranſport qui va juſqu'à l'audace,

Étant formé pour vous, il mérite ſa grace;
Il combat ſeulement contre vos ennemis,
Et je crois qu'étant juſte, il eſt auſſi permis.

LE ROI.

Je ſais qu'en votre cœur la haine eſt légitime,
Que par elle pour moi votre zele s'exprime,
Et que je dois aimer ce noble mouvement,
Tout contraire qu'il eſt à notre ſentiment.
Mais celle qui prétend au rang de ſouveraine
Doit plus ſonger aux ſiens qu'à contenter ſa haine;
Et ſi ſa paſſion ne peut aider l'État,
Elle doit l'étouffer ainſi qu'un attentat.
Il eſt vrai qu'autrefois cette terre étonnée,
Entre ſes ennemis comptoit Alcionée,
Et que durant ce temps un courage ſi haut
Ne ſembloit mériter qu'un infâme échafaud.
Mais depuis que chez nous mes ſoins le ramenerent,
Et que pour cet État les ſiens ſe rallumerent,
Quelque grands châtiments qu'il ait pu mériter,
Ses grandes actions ont ſu l'en racheter.
Ce n'eſt pas toutefois que j'approuve une audace,
Qui pourroit juſtement lui cauſer ſa diſgrace,
Et je ne puis penſer qu'un téméraire amour
Le rendre une autre fois la fable de ma cour.

LYDIE.

C'eſt toutefois un bruit qu'il confirme lui-même.

LE ROI.

On vous trompe, ma fille, & je ſais ce qu'il aime;
Il aime cet État, non pour le poſſéder,
Mais afin que ſon bras vous le puiſſe garder;
Et quoi qu'il entreprenne, & quoi que l'on en penſe,
La gloire eſt ſon amour, comme ſa récompenſe.
Toutefois s'il eſt vrai qu'au mépris de mes loix,
Un ridicule amour l'aveugle une autre fois,
Je lui ferai ſentir qu'il eſt un téméraire,
Que c'eſt par cet amour qu'il a ſu me déplaire,
Et qu'il eſt rare enfin qu'une témérité
Réuſſiſſe deux fois avec impunité.
Allez, ma fille, allez; Alcire & Caliſthene
M'en viennent apporter la nouvelle certaine;
Ils ont ordre de moi d'obſerver ſes diſcours,
Ses deſſeins, ſon eſpoir, ſa haine, ſes amours.

SCENE II.

LE ROI, CALISTHENE, ALCIRE.

LE ROI.

CETTE ame eſt-elle encore en ſon mal obſtinée?
Enfin a-t-on pu voir où tend Alcionée?

CALISTHENE.

Sire, il tend à l'empire, & n'a point de deſſein
Qui ne promette un ſceptre à ſa ſuperbe main.

Pourroit-il aſpirer juſqu'à votre alliance,
Sans aſpirer auſſi juſqu'à votre puiſſance ?
Vos royales faveurs ont fait ſa vanité,
Et ſont les aliments de ſa témérité.

LE ROI.

Il nourriroit encor des feux illégitimes !
Donc le pardon d'un crime augmenteroit ſes crimes !
Et ſon ambition m'oſeroit menacer,
Quand j'ai la foudre en main toute prête à lancer !
Non, non, je ne crois pas que cette ame indomptée
Soit juſqu'à cet orgueil une autre fois montée.
Depuis qu'il eſt rentré dans mon affection,
Son devoir ſert de regle à ſon ambition,
Les ſervices qu'il rend nous doivent faire croire,
Qu'il fait de ſon devoir ſon plaiſir & ſa gloire ;
Et quand je vois les biens qu'il apporte à l'État,
Je penſe avoir ſongé ſon premier attentat.
Mais quand il aimeroit, en ſeroit-il coupable ?
Pour eſtimer Lydie en eſt-il condamnable ?
Et contre ce grand cœur dois-je armer mon pouvoir,
S'il veut ſe contenter d'un amour ſans eſpoir ?

ALCIRE.

Non, Sire ; & c'eſt enfin ſa moindre récompenſe,
D'avoir la liberté d'aimer ſans eſpérance.
Mais l'amour nous aveugle, & contre tout devoir,
Quiconque a de l'amour, a bientôt de l'eſpoir.
Je ſuis, certes, fâché, qu'un ſi noble courage
A ſa confuſion en rende témoignage,

Il ſouffre de ſa faute, & ce m'eſt un tourment
D'accuſer un ami de cet aveuglement ;
Mais de peur que ce mal qui peut faire un rebelle,
N'étende plus avant ſa racine mortelle,
Je dois le découvrir, & crois qu'il eſt permis,
Pour bien ſervir ſon roi, d'oublier ſes amis.
Il aime donc l'infante, il l'adore, il l'eſpere,
Et malgré nos raiſons ſon amour perſévere ;
Il s'eſt même vanté que pour la poſſéder,
Il ne lui coûtera que de la demander :
Et quand j'ai combattu cette haute arrogance,
Quand j'ai dit qu'un État manquoit à ſa naiſſance :
Les ſceptres, m'a-t-il dit, ſont au deſſous de moi,
Et qui peut en ôter eſt au deſſus d'un roi.
Jugez ſi ce diſcours eſt l'image d'une ame
Qu'un deſſein vertueux puiſſe exempter de blâme,
Qui faſſe de vos loix tous ſes contentements,
Et de qui le devoir regle les mouvements?
Il s'éleve, il s'enflamme, il menace, il dédaigne,
Cependant qu'il eſpere il veut que l'on le craigne ;
Et ſa préſomption eſt un ſigne apparent
Qu'il aime le forfait qui peut le faire grand.

LE ROI.

Il veut donc me forcer d'uſer de ma puiſſance ?
D'un amour odieux il paſſe à l'inſolence,
Et croit peut-être encore, à ſa confuſion,
Paſſer de l'inſolence à la rebellion.
Il ne ſe ſouvient plus que l'horreur de ſon crime

Peut

Peut rendre contre lui tout excès légitime ;
Il ne ſe ſouvient plus, cet eſprit inſenſé,
Qu'au lieu de le punir, je l'ai récompenſé :
Donc ma bonté l'aveugle, & fomente en ſon ame
Tout ce qui me déplaît, & tout ce qui le blâme.
Ah, qu'un roi trop clément ſe prépare d'ennui !
Que le pardon qu'il donne eſt dangereux pour lui !
Que la clémence même eſt ſouvent criminelle,
Quand elle efface un crime, & pardonne au rebelle !
Mais qu'il aime, qu'il aime, & faſſe des forfaits
Autant que ſon amour peut faire de ſouhaits ;
Si j'ai pu l'élever, je ſaurai bien l'inſtruire
Que le même pouvoir ſait bâtir & détruire.

ALCIRE.

Le voici.

LE ROI.

Qu'il approche, il le faut écouter ;
Et s'il va trop avant, nous ſaurons l'arrêter.

SCENE III.

ALCIONÉE, LE ROI.

ALCIONÉE

COMBLÉ de vos faveurs, je ſais bien que l'envie
Attaque également & ma gloire & ma vie :
Et ſachant le pouvoir & les injuſtes droits
Que ce pâle démon uſurpe auprès des rois,
Je craindrois d'approcher de ce trône adorable,
S'il n'étoit occupé par un prince équitable.
Ainſi votre juſtice eſt le bras glorieux,
Qui ſoutient mon parti contre mes envieux :
Elle rend à mon cœur ſa premiere aſſurance,
Elle chaſſe la peur d'avec mon eſpérance,
Et me permet encor de m'approcher de vous,
Avec ce même eſpoir qui fait tant de jaloux.
Pourquoi craindrois-je auſſi que leur main triomphante
Dérobât à mes vœux une ſi belle infante ?
Vous me l'avez promiſe ; & s'il eſt vrai qu'un roi
Se fait de ſa parole une puiſſante loi,
Que n'attendrois-je pas du roi le plus auguſte,
Qui joint à ſa grandeur le beau titre de juſte ?
Donc ſi mes ennemis condamnent mon eſpoir,
Et pour le ruiner aſſemblent leur pouvoir,
Je n'oppoſerai rien contre leur violence :

Votre ſeule promeſſe eſt ici ma défenſe.
Je dirai ſeulement, s'ils oſent murmurer,
Un grand roi qui promet, commande d'eſpérer.
Ainſi j'eſpérerai malgré ces ames baſſes,
Qui fondent leurs plaiſirs ſur nos ſeules diſgraces;
Et pour confondre enfin de ſi grands ennemis,
Je dirai ſeulement que mon roi m'a promis.

LE ROI.

Soyez en vos deſſeins plus juſte & plus modeſte,
Quand l'eſpoir eſt trop haût, il eſt ſouvent funeſte.
Écoûtez-vous encore un amour furieux
Qui vous nuit, qui vous perd, qui vous rend odieux?
Voulez-vous mon État, voulez-vous ma couronne?
N'êtes-vous pas content du rang que je vous donne?
C'eſt là que vos déſirs ſe doivent arrêter;
Et paſſer plus avant, c'eſt vous précipiter.
J'ai de votre grandeur élevé l'édifice,
Gardez que votre amour n'en ſoit le précipice,
Qu'il n'éloigne de vous & mon cœur & mes ſoins,
Et qu'en eſpérant trop vous ne poſſédiez moins.
Me demander ma fille! Ah! c'eſt trop entreprendre,
Et trop peu l'eſtimer que d'oſer y prétendre!

ALCIONÉE.

Je ſais bien que mon ſort n'eut jamais de clarté
Qui ne fût un rayon de votre majeſté;
Je ſais bien que des cieux la puiſſance fatale
Rend à votre grandeur ma fortune inégale:

Je ſais bien que Lydie eſt aſſiſe en un rang
Où n'arriva jamais perſonne de mon ſang.
Mais depuis cet inſtant qu'une ſainte promeſſe
Permit à mon amour d'eſpérer la princeſſe,
Je crois ſans m'éblouir regarder ce ſoleil,
Et par votre promeſſe être fait ſon pareil.

LE ROI.

Songez-vous ſans horreur à des jours ſi funebres,
Que vos ſeuls attentats couvrirent de ténebres?
Et pouvez-vous penſer que je vous ai promis,
Sans penſer aux forfaits que vous avez commis;
Sans craindre en même temps l'effroyable juſtice
Qui doit aux attentats l'exemple du ſupplice?
Ne vous ſouvient-il plus des déſordres paſſés,
Ne vous ſouvient-il plus de les avoir cauſés?
Oſez-vous demander le loyer d'un outrage,
Et penſez-vous qu'on doive où la contrainte engage?
Par vos lâches deſſeins accablé d'ennemis,
Et craignant pour mon peuple, il eſt vrai, j'ai promis;
Mais de cette promeſſe autrefois néceſſaire,
N'attendez point d'effet qui ne vous ſoit contraire:
Pour le bien de l'État ayant ſu l'avancer,
Pour le bien de l'État je puis m'en diſpenſer.
Changez donc en reſpect des flammes inſenſées,
Que cette ambition ſorte de vos penſées.
Enfin n'eſpérez plus. Les trônes ſont des cieux,
Où ne doivent monter que des rois ou des dieux.

ALCIONÉE.

S'il faut par des États mériter la princeſſe,
Le ſoleil n'en voit point où mon bras ne s'adreſſe.
Cet œil qui va par tout n'en voit point de ſi forts,
Où vos commandements ne portent mes efforts;
Et d'où, malgré le ſort, mes armes fortunées
N'amenent en vos fers des têtes couronnées.
Pourvu que m'élevant entre les potentats,
Sous mon autorité je range des États;
Pourvu qu'à mon deſtin je joigne une couronne,
Qu'importe que mon pere ou ma main me la donne?
Animez donc ce cœur, commandez que ce bras,
Ou pour vous ou pour moi conquere des États;
Et lors je donnerai de glorieuſes marques
Que qui peut en gagner, eſt du ſang des monarques.
Se mettre au rang des rois, ne le devoir qu'à ſoi,
N'eſt pas moins glorieux que de ſortir d'un roi.

LE ROI.

J'eſtime comme vous une ame non commune,
Qui tient de ſa vertu les dons de la fortune:
Et je ne doute point que vos puiſſantes mains
Ne changent en effets vos illuſtres deſſeins:
Mais quoi que vous puiſſiez, des victoires ſi grandes
Doivent pour votre bien précéder vos demandes.
Apprenez toutefois qu'à mon cœur, qu'à mes yeux,
Un État uſurpé n'eſt qu'un bien odieux.
Votre bras, dites-vous, gagnera la couronne;

Mais peut-elle être à nous quand le crime la donne ?
Un téméraire amour vous donne-t-il des droits
Sur les ſucceſſions des légitimes rois ?
Vous eſt-ce une raiſon de troubler des provinces,
D'attaquer ſans reſpect la majeſté des princes,
Et de porter les mains ſur une autorité
Où vous ne monteriez que par la cruauté ?
Quoi ! d'amant trop aveugle, & peut-être coupable,
Vous vous rendrez encor conquérant déteſtable ?
Non, non, ne penſez pas qu'en ce déréglement,
J'aime un uſurpateur plus qu'un aveugle amant.

ALCIONÉE.

Hé bien, j'irai chercher ces rois illégitimes
Dont la fiere grandeur eſt l'effet de leurs crimes,
Et que mille attentats cruellement commis
Rendent des autres rois les communs ennemis.
Ainſi ne m'attaquant qu'à de coupables têtes,
Je ne puis obtenir que de juſtes conquêtes :
Et ſi chacun a droit de chaſſer les tyrans,
Aurai-je un rang injuſte entre les conquérants ?

LE ROI.

Quand vous ſeriez vainqueur d'autant de tyrannies
Qu'en peuvent enfanter de brutales manies,
Quand par l'heureux effort de vos ſeules vertus
On verroit ſous vos pieds cent tyrans abattus,
Si l'eſprit de Lydie à vos vœux eſt contraire,
Devez-vous ſouhaiter un ſi triſte ſalaire ?

Et quand à votre amour on la deſtineroit,
Pourriez-vous rechercher un cœur qui vous fuiroit?

ALCIONÉE.

Que ne m'eſt-il permis après votre promeſſe,
De choiſir pour mon juge une grande Princeſſe?
Que n'y conſentez-vous, que n'êtes-vous d'accord
Qu'elle ſoit aujourd'hui l'arbitre de mon ſort?

LE ROI.

Après mille faveurs qui paſſent votre attente,
Dont l'ambition même auroit été contente,
Voyez l'infante; allez, ſachez ſon ſentiment;
Ici je me ſoumets à ſon conſentement.
Êtes-vous ſatisfait, croyez-vous qu'on vous aime?

ALCIONÉE.

J'ai tout ce que je veux, mon bonheur eſt extrême.

SCENE IV.

ALCIONÉE *ſeul.*

AMOUR, tantôt propice, & tantôt rigoureux,
Eſt-il ſous ton empire un amant plus heureux?
Si je ſuis ton captif, mon ſervage m'honore,
Une princeſſe m'aime autant que je l'adore;
Et puis-je déſormais eſpérer vainement,
Si mon bonheur conſiſte en ſon conſentement?

SCENE V.

ALCIRE, CALISTHENE, ALCIONÉE.

ALCIRE.

C'EST par cette action qu'un ſi ſage monarque
Donne de ſa juſtice une éternelle marque ;
C'eſt par le ſucceſſeur qu'il ſe veut déſigner,
Qu'il ſe montre aujourd'hui plus digne de régner ;
Mais à quelque degré de grandeur & d'eſtime
Où vous puiſſe porter un roi ſi magnanime,
Sa juſtice féconde en mille heureux effets
Vous y mettra plus tard que n'ont fait mes ſouhaits.

ALCIONÉE.

Je n'ai jamais douté de cette pure flamme,
Que mes ſeuls intérêts allument dans votre ame ;
Je ſais que vos eſprits généreux & conſtants,
Ne peuvent s'infecter par les vices du temps :
Auſſi ne fais-je état de ma bonne fortune,
Que pour la voir un jour avecque vous commune ;
Et lorſque mon deſtin ceſſe de me troubler,
Je n'en veux des bienfaits que pour vous en combler.
Mais ma proſpérité n'eſt pas tant affermie,
Qu'elle ne craigne encore une atteinte ennemie.
Je trouve auprès des rois chaque inſtant haſardeux,
Et c'eſt bien s'aſſurer que de craindre auprès d'eux.

J'ai donc beſoin d'amis, de qui la main puiſſante
Soutienne auprès du roi ma fortune naiſſante,
Et je les trouve en vous, ces amis généreux,
Dont la ſeule amitié pourroit me rendre heureux.

CALISTHENE.

Que redouteriez-vous ?

ALCIONÉE.

Cette maudite envie,
Qui s'attaque toujours à la plus belle vie.

ALCIRE.

Que ce monſtre paroiſſe, enfin nous ferons voir
Que la vraie amitié n'eſt jamais ſans pouvoir ;
Eſpérez tout de nous, & ſelon votre attente.

ALCIONÉE.

Revoyez donc le roi. Moi, je verrai l'infante.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LYDIE *ſeule.*

QU'AI-JE fait, qu'ai-je réſolu ;
Et dedans mon ame incertaine,
Qui ſera le plus abſolu,
Ou de l'amour, ou de la haine ?
Mais dois-je encore conſulter,
Après que l'on m'a vu tenter
Tout ce que peut un adverſaire ?
Orgueil, honneur, cruelle loi,
Dois-je tout faire pour vous plaire,
Ne dois-je rien faire pour moi ?

J'aime, & par un deſtin nouveau,
J'ai parlé contre ce que j'aime ;
Je le voudrois voir au tombeau,
Je voudrois qu'on m'y vît moi-même.
Étrange effet de ce devoir,
De ce tyrannique pouvoir,
Qui nous gourmande, & qui nous brave !
Ah ! pour te montrer généreux,
Triſte cœur, orgueilleux eſclave,
Dois-tu te rendre malheureux ?

Non, non, ſuivons un autre objet,
Que l'amour, que ma flamme vive;
Mais aimerai-je mon ſujet,
Et me rendrai-je ſa captive?
Mais pourquoi ne puis-je l'aimer?
Pourquoi ne peut-il m'enflammer?
S'il ne regne, il en eſt capable;
Aimons donc, ſuivons cette loi;
La vertu n'eſt pas moins aimable
Dans un ſujet que dans un roi.

Injuſtes & lâches deſſeins!
N'eſt-ce pas ce ſujet rebelle,
Qui juſques aux lieux les plus ſaints
A porté ſa main criminelle?
Aimerons-nous un furieux,
Un ſujet ſi pernicieux,
Qui de ſon roi fit ſa victime?
Haïſſons, c'eſt trop combattu;
Ici mon amour eſt un crime,
Et ma haine eſt une vertu.

O dieux qui connoiſſez.....

SCENE II.

DIOCLÉE, LYDIE.

DIOCLÉE.

MADAME, Alcionée
Demande à vous parler.

LYDIE.

Ah ! que je ſuis gênée.
Qu'il entre, toutefois.

DIOCLÉE.

C'eſt de la part du roi.

LYDIE.

Qu'il entre. Que ferai-je ; ô dieux ! inſpirez-moi ;
J'eſpere en votre appui, je crains en ma foibleſſe,
Ne m'abandonnez point.

SCENE III.

ALCIONÉE, LYDIE.

ALCIONÉE.

ENFIN, belle princeſſe,
A tant de triſtes jours de peine & de tourment,
Je verrai ſuccéder un bienheureux moment.
Si j'ai dit juſqu'ici, j'aime, je perſévere ;
Aujourd'hui plus heureux, je puis dire, j'eſpere.

LYDIE.

Comment ?

ALCIONÉE.

Le roi conſent à mes félicités,
Et je dois être heureux ſi vous y conſentez ;
Il promet à mes vœux une divine infante,
Mais pour me la donner il veut qu'elle y conſente ;
Ainſi pour augmenter les biens que je reçoi,
Il veut que ce ſoit vous qui vous donniez à moi.

LYDIE.

Je ne ſuis pas à moi, pour me donner moi-même,
Je dépends d'un pouvoir légitime & ſuprême ;
Mais ſi le roi conſent à vos félicités,
Vous poſſédez déjà ce que vous ſouhaitez.

Je ne murmure point, ſa main eſt ſouveraine ;
Qu'il me rende ſujette, ou qu'il me faſſe reine,
On me verra contente, & ſans lui réſiſter
D'un pas indifférent, ou deſcendre, ou monter.

ALCIONÉE.

Que vous chaſſez de monde avec une parole !
Qu'elle briſe de fers, & qu'elle me conſole !
Croirois-je injuſtement qu'un bien ſi précieux,
Juſque dedans le ciel me fait des envieux ?
Enfin, vous conſentez.

LYDIE.

J'obéis, c'eſt tout dire.

ALCIONÉE.

Que de nouveaux plaiſirs vont ſuivre mon martyre !
Et que vous ajoutez à mon contentement,
Si votre obéiſſance eſt un conſentement !

LYDIE.

Pourvu que votre amour ſi long-temps condamnée,
Après tant de travaux ſoit enfin couronnée,
Pourvu qu'à votre eſpoir ſuccedent des effets
Favorables, heureux, & ſelon vos ſouhaits ;
Qu'importe à vos plaiſirs qui leur donne naiſſance,
Ou mon conſentement, ou mon obéiſſances ?

ALCIONÉE.

Par le conſentement notre amour ſe fait voir,
Et par l'obéiſſance on montre ſon devoir.

L'un eſt libre & ſans fard, l'autre eſt ſouvent forcée,
Et ſouvent un effet contraire à la penſée.
Toutefois il n'importe ; & j'aime heureuſement,
Si l'on vous voit au moins obéir librement.
Mais, que dirai-je au roi ?

LYDIE.

Qu'il faſſe, qu'il projette,
Qu'il eſt roi, qu'il eſt pere, & que je ſuis ſujette.

ALCIONÉE.

Je vais le voir, Madame.

LYDIE.

Allez.

SCENE IV.

LYDIE, *ſeule.*

QU'EN croirons-nous ?
Le roi, nous a-t-il dit, plus facile & plus doux,
Conſent à ſon amour ! ô dieu, quelle nouvelle !
M'eſt-elle favorable, ou m'eſt-elle cruelle !
Le roi contre ſoi-même aujourd'hui révolté
Suivroit-il un deſſein qu'il avoit déteſté ?
Feroit-il d'un ſujet un prince légitime ?
Couronne-t-il l'amour qui lui ſembloit un crime ?

Me fera-t-il des loix qu'il devroit abhorrer ?
Me commandera-t-il pour ſe déshonorer ?
Et moi-même aujourd'hui, de ma gloire ennemie,
N'obéirai-je enfin que pour mon infamie ;
Pour aimer mon ſujet, pour en faire mon roi
Et dépendre d'un bras qui dépendoit de moi ?
Hélas ! que de combats ſe donnent dans mon ame !
Que j'y porte de fers, que j'y porte de flamme !
Que le repos eſt loin de mes ſens agités !

SCENE V.

DIOCLÉE, LE ROI, LYDIE.

DIOCLÉE.

VOICI le roi qui vient.

LE ROI, *parlant à ſa ſuite & à Dioclée.*

N'entrez pas ; vous, ſortez.
Vous eſt-il venu voir ?

LYDIE.

Qui, Sire ?

LE ROI.

Alcionée.

LYDIE.

Il ſort.

LE ROI.

LE ROI.

A ſon amour il vous croit deſtinée,
Et je ne doute point que vous n'ayez fait voir
Ce que peuvent ſur vous l'honneur & le devoir.

LYDIE.

Sire, vos volontés, contraires ou propices,
Feront inceſſamment mes loix & mes délices.
C'eſt en obéiſſant que je crois faire voir
Ce que peuvent ſur moi l'honneur & le devoir.
Vous conſentez enfin que cet amant eſpere,
Et moi, ſans murmurer, j'obéis à mon pere;
Ne croyant pas faillir d'obſerver une loi,
Qu'on me fait recevoir & d'un pere & d'un roi.

LE ROI.

Comment? que dites-vous, & que penſez-vous faire?

LYDIE.

Suivre vos volontés, obéir, & vous plaire.

LE ROI.

Me plaire, en écoutant des amours déteſtés?

LYDIE.

Je dois les écouter, ſi vous les écoutez.

LE ROI.

Oublîrez-vous le rang où vous met la couronne?

LYDIE.

Je pourrai l'oublier, ſi mon roi me l'ordonne.

LE ROI.

Moi, je conſentirois à ces indignités !

LYDIE.

Moi, j'y conſentirai, ſi vous y conſentez.
Sire, m'éprouvez-vous, & croyez-vous encore
Qu'obéir ſans murmure eſt un art que j'ignore ?

LE ROI.

Non, non, mais pour un trône un ſujet eſt trop bas ;
Vous devez le ſavoir.

LYDIE.

Ne conſentez-vous pas ?

LE ROI.

Oui, j'ai pu conſentir qu'un ſujet téméraire,
Et digne d'un ſupplice, eſpérât un ſalaire ;
Mais ſi j'ai conſenti, je l'ai fait ſeulement
Pour vous voir réſiſter à ce conſentement ;
J'attendois cet effet de cette noble haine,
Qui vous rendoit pour lui juſtement inhumaine.

LYDIE.

Ce grand & juſte effet vous auroit contenté ;
Si j'euſſe en ce deſſein ſuivi ma volonté ;

Donnez-moi ſeulement le pouvoir de combattre.
Je n'ai rien élevé que je ne puiſſe abattre,
Et ma ſeule rigueur paroiſſant à ſon tour,
Détruira d'un ſeul trait & l'amant & l'amour.

LE ROI.

Je vous donne ſur vous une entiere puiſſance,
Je vous diſpenſe encor de votre obéiſſance;
Et j'aime mieux vous voir réſiſter noblement,
Que de vous voir enfin obéir lâchement.
Faites votre devoir, montrez-vous ſouveraine,
Songez qu'il eſt ſujet, & que vous êtes reine.

SCENE VI.

LYDIE *ſeule.*

NE délibérons plus, & ſans autre propos
Donnons tout à la gloire, & rien à mon repos.
Contentons aujourd'hui l'orgueil d'un diadême,
Qui ne vaut pas la paix que je m'ôte moi-même;
Et pour me faire voir digne d'une grandeur,
Qui mêle tant d'ennuis avec tant de ſplendeur,
Par une cruauté que j'ai déjà blâmée,
Montrons-nous, malgré nous, indigne d'être aimée.
Faiſons-nous un deſtin plein d'horreur & d'effroi.
Mais voici cet amant.

SCENE VII.

LYDIE, ALCIONÉE.

LYDIE.

AVEZ-VOUS vu le roi?

ALCIONÉE.

On le croyoit ici ; j'y revenois, Madame,
Pour lui voir confirmer le repos de mon ame.
Vous pouvez cependant étouffer mes ſoupirs.
Vous ſavez ſes deſſeins, vous ſavez ſes déſirs ;
Il vous donne un pouvoir qui vous rend ſouveraine,
Donnez donc un arrêt qui finiſſe ma peine.

LYDIE.

Savez-vous que ce cœur eſt juſte & généreux?

ALCIONÉE.

C'eſt ce qui me doit mettre au rang des plus heureux.

LYDIE.

C'eſt ce qui doit apprendre aux ames téméraires,
Que de trop grands deſſeins leur ſont toujours contraires.
Craignez, craignez enfin un pouvoir abſolu ;
N'aimez plus, croyez-moi.

ALCIONÉE.

Qu'avez-vous réſolu ?

LYDIE.

Déſirez-vous ſavoir ce que j'ai dû réſoudre ?
Regardez cet État mis en feu, mis en poudre,
Voyez nos maux paſſés, voyez vos actions,
Et vous ſaurez alors mes réſolutions.

ALCIONÉE.

A ce nouveau diſcours je ne puis rien comprendre.

LYDIE.

Conſultez vos forfaits, ils me feront entendre.
Celui qui de mon trône a voulu me chaſſer,
Demande inſolemment que j'aille l'y placer !
Jugez, ſans vous flatter, & d'une ame plus ſaine,
Si je dois de l'amour à ces marques de haine,
Et s'il eſt juſte enfin, après tant de travaux,
De donner ma couronne à l'auteur de mes maux.

ALCIONÉE.

N'êtes-vous pas encor cette princeſſe même,
Qui permit l'eſpérance à mon amour extrême ?
N'êtes-vous pas encor cette divinité,
Qui ſembloit me conduire à ma félicité ?

LYDIE.

N'êtes-vous pas encor ce même Alcionée,
Qui fit trembler un trône où je ſuis deſtinée ?

N'êtes-vous pas encor ce raviſſeur d'États,
Qui ne s'eſt ſignalé que par des attentats?
N'êtes-vous pas encor ce funeſte adverſaire,
Que j'ai vu travailler au tombeau de mon pere?
Moi, je vous aimerois! non, non, n'attendez pas
Que le tyran des miens ait pour moi des appas;
Voulez-vous voir enfin votre amour couronnée,
Ceſſez d'avoir été le traître Alcionée.
Voulez-vous plaire enfin à mon œil offenſé,
Faites plus que les dieux, révoquez le paſſé.

ALCIONÉE.

En quel gouffre de maux eſt mon ame plongée!
O dieux! quel changement!

LYDIE.

Je ne ſuis point changée.
La haine eſt dans mon cœur un vieux reſſentiment,
De qui vos attentats ſont le commencement.
Non, je n'ai point changé, je ſuis toujours la même,
Toujours prête à venger l'honneur du diadême.
Non, je n'ai point changé, mais ce cœur plus ouvert
Vous montre ſeulement un feu qu'il a couvert;
Il eſt vrai que j'ai feint, mais il eſt équitable
De feindre quelquefois pour punir un coupable.

ALCIONÉE.

De quel étonnement frappez-vous mon eſprit?
Je trouve donc la peine où je cherchois un prix!..

Je puis donc reprocher à ces yeux adorables,
Qu'en promettant des biens, ils font des miſérables.
O dieux! eſt-il poſſible, & dois-je enfin juger
Qu'avec tant de vertus la feinte ait pu loger?
Ah! c'eſt vous offenſer; mais ce regard farouche
Confirme, à mon malheur, ce que m'a dit la bouche;
Mon trépas eſt conclu, ma ruïne lui plaît,
Et ſa bouche & ſes yeux en ont donné l'arrêt.
Oui, Madame, il eſt vrai que ma main déréglée
Suivit les mouvements de mon ame aveuglée,
J'ai chaſſé de chez vous le repos & la paix,
J'allumai ce grand feu qui brûla vos palais.
On a vu par mon crime, & couler & s'étendre
Des rivieres de ſang ſur des plaines de cendre;
Enfin j'ai fait les maux qui troublerent vos jours,
Et qu'à mes cruautés reprochent vos diſcours.
Mais, hélas! s'il eſt vrai que tout amour extrême
Des crimes qu'il commet eſt l'excuſe lui-même,
Combien doit ma princeſſe excuſer mes forfaits,
S'ils partent d'un amour qu'on n'égala jamais?
Il eſt vrai qu'ils ſont grands, mais ils ont l'avantage
D'être d'un grand amour l'inſigne témoignage.
Quoi qu'à mes paſſions reprochent mes rivaux,
Si j'avois moins aimé, j'aurois moins fait de maux.
Je ſais que le paſſé me perd, me déshonore;
Mais pour vous poſſéder j'aurois fait pis encore.
Pour obtenir un bien ſi grand, ſi précieux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'euſſe faite aux dieux!
J'euſſe renouvellé cette ancienne guerre,

Où le ciel pour lui-même eut beſoin du tonnerre ;
Bref, pour vous acquérir par des ſoins aſſidus,
Si j'euſſe eu des États, je les euſſe perdus.
Ainſi reconnoiſſez que ce cœur qui ſoupire,
A recherché Lydie, & non pas ſon empire ;
Que j'aimai plus mes fers qu'un ſceptre glorieux,
Et que je fus amant plutôt qu'ambitieux.
Ainſi brûlant pour vous, je vous ai ſouhaitée,
Sans penſer aux grandeurs où vous êtes montée ;
Ou ſi mes paſſions m'en ont fait ſouhaiter,
Je n'en ai ſouhaité que pour vous mériter.
N'attribuez donc pas votre derniere peine
A mon ambition, à ma rage, à ma haine :
J'ai pleuré tous les maux que vous avez pleurés,
J'ai ſenti tous les traits que l'on vous a tirés.
Hélas ! quand vos ſujets tomboient deſſous mes armes,
En répandant leur ſang, je leur donnois des larmes ;
Et mon eſprit gêné reçut les premiers coups
Que cette main contrainte a portés contre vous.
Enfin le ſeul amour excita cet orage,
Par la ſeule chaleur s'enflamma mon courage ;
Lui ſeul me conduiſit, lui ſeul me fit armer
Pour me faire obtenir ce qu'il me fit aimer.
Enfin, ſi mes forfaits m'ont rendu redoutable,
Si je ſuis à vos yeux un objet déteſtable,
Ce cœur, ce triſte cœur, par l'amour conſumé,
Au moins par ſon amour mérite d'être aimé.
Mais que j'ai peu de ſens, d'apporter pour excuſe,
D'un crime qu'on déteſte un amour qu'on accuſe !

Pour me repréſenter un peu moins odieux
Que ne m'eſt-il permis de me peindre à vos yeux?
Hélas! je le pourrois; on peut tout entreprendre
Quand la néceſſité contraint à ſe défendre.
Je me tairai pourtant, de peur que mon diſcours
Ne paroiſſe un reproche auſſitôt qu'un ſecours;
Et pour ſauver ici mon amour & ma gloire,
J'appelle à mon ſecours votre ſeule mémoire:
Je ſais bien que d'abord vous parlant contre moi,
Elle ne vous peindra que fureur & qu'effroi,
Mais je ſais qu'étant juſte, il faudra qu'elle oppoſe
Aux maux que j'ai cauſés, les biens dont je ſuis cauſe.
Elle vous fera voir que ce bras déteſté
Vous a rendu l'éclat qu'il vous avoit ôté;
Elle vous fera voir que de vos adverſaires
J'ai fait à votre État des peuples tributaires,
Que j'ai porté plus loin vos bornes & vos loix,
Et qu'entre vos ſujets je fais compter des rois.
Souffrez donc qu'elle parle, ou s'il faut que mon crime
Ait laiſſé dans votre ame un dépit légitime,
Si vous me condamnez, ſi mon trépas vous plaît,
Donnez, donnez le coup auſſitôt que l'arrêt.

LYDIE.

Je ſais que le remords ſuccédant à vos crimes,
A tiré de vos mains cent exploits magnanimes,
Je ſais qu'un repentir vous remit à la cour;
Mais pour un repentir vous dois-je de l'amour?

Qu'avez-vous fait de grand que vous n'ayez dû faire,
Et qu'on n'ait reconnu par un plus grand ſalaire ?
Vous étouffez les feux qui nous ont conſumés,
Mais vos ſeules fureurs les avoient allumés ;
D'une plus douce main vous eſſuyez nos larmes,
Mais elles ont été des effets de vos armes ;
Vous avez repouſſé nos ennemis jurés,
Mais vos ſeuls attentats les avoient attirés.
Donc ſi vous diſſipez ces mortelles tempêtes
Que votre ambition fit tonner ſur nos têtes ;
Donc ſi vous relevez ce que vous fites cheoir,
Après tant de forfaits, ce fut votre devoir.
Mais enfin, s'il eſt vrai que vos ſoins plus fideles
Rendent à cet État mille beautés nouvelles ;
Si par vos ſeuls efforts on voit même des rois
Soumis à notre empire, en attendre des loix ;
Si vous avez rendu cet État redoutable,
Si vous en avez fait un empire indomptable ;
Bref, ſi vos actions ont aſſuré ces lieux,
Même contre les traits que décochent les dieux,
Après votre révolte, horrible & ſans exemple,
Le pardon qu'on vous donne eſt un prix aſſez ample.

ALCIONÉE.

Hé bien, oubliez tout, & gardez ſeulement
De mes impiétés le triſte ſentiment ;
Oubliez qu'autrefois votre cœur plus ſenſible,
Ne fut pas à mes vœux un ciel inacceſſible ;
Mais afin d'excuſer un malheureux amant,

Dont la triſte préſence eſt pour vous un tourment,
Souvenez-vous qu'un roi, votre pere & mon maître,
Aujourd'hui, devant vous, me permet de paroître;
Qu'il m'a promis les biens qu'on m'a vu déſirer,
Et qu'en me promettant il m'a fait eſpérer.

LYDIE.

Chaſſez de votre eſprit cette eſpérance vaine,
Qui nourrit votre mal auſſi-bien que ma haine,
Et croyez que les rois promettent vainement,
Quand les dieux rois des rois réſolvent autrement,
Mais ne vous vantez point que ce cœur plus ſenſible
Ne fut pas à vos vœux toujours inacceſſible:
Oui, devant que le crime eût noirci le renom
Qu'une vertu trompeuſe acquit à vôtre nom,
Ce mérite apparent qui vous rendit aimable,
Vous rendit à mon ame un objet déſirable;
Mais ſi je vous aimai, ce m'eſt un châtiment
De connoître aujourd'hui que j'aimai lâchement.
Votre rebellion fut grande & redoutable,
Mais j'apprends aujourd'hui qu'elle m'eſt profitable,
Puiſqu'après des combats ſi longs & ſi douteux,
Elle me ſert à vaincre un amour ſi honteux.

SCENE VIII.

ALCIONÉE *seul.*

TYRANS de mon repos, haine, disgrace, envie,
Achevez de me perdre, & de m'ôter la vie.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALCIONÉE, ACHATE, CALISTHENE.

ACHATE.

CE mépris de Lydie eſt l'unique vainqueur
Qui pouvoit aiſément abattre un ſi grand cœur.
Depuis ce coup fatal, ou plutôt cet outrage,
Des ſanglots ſeulement ont été ſon langage.

ALCIONÉE.

Non, je ne me plains pas de ce nouveau mépris;
Qui pourroit ébranler les plus fermes eſprits,
Je me plains ſeulement d'une cruelle feinte,
Qui trompa ſi long-temps une amitié ſi ſainte.
Cette feinte à nourri ce dangereux vautour,
Qui paſſa dans mon cœur ſous la forme d'amour;
Et ſi j'y conſentois, ce mépris favorable
M'aideroit à dompter ce monſtre impitoyable.
Mais, hélas! il m'attaque, il m'impoſe des loix,
Et je croirois faillir ſi je m'en défendois.
En vain contre l'amour ma raiſon s'évertue,
Je le nourris encore à l'inſtant qu'il me tue;

Et ſi je me pouvois empêcher de mourir,
Ce ſeroit ſeulement afin de le nourrir.

ACHATE.

En étouffant ce feu, faites voir qui vous êtes,
Et mettez votre amour au rang de vos conquêtes.

ALCIONÉE.

Ah, cruelle Lydie! hélas!

ACHATE.

Voyez.

ALCIONÉE.

Hélas!
Falloit-il différer l'arrêt de mon trépas?
Falloit-il ſi long-temps, à mes deſſeins contraire,
Différer malgré vous un coup qui vous doit plaire?
Si ma mort devoit plaire à votre œil irrité,
Il falloit commander, & j'euſſe exécuté.
Par cette ſeule main, à ma perte engagée,
Je ſerois en repos, & vous ſeriez vengée;
Et ſi mes actions ſont autant de forfaits,
Ce bras auroit puni les crimes qu'il a faits.
Mais, hélas! une feinte, une feinte mortelle,
Rend en la différant ma peine plus cruelle,
Et me gêne aujourd'hui ſans flammes & ſans fers,
Plus que mille bourreaux, & plus que mille enfers.
Tout ce que des deſtins la haine redoutable,

Peut employer au monde à faire un miſérable,
Tout ce que la fortune a de plus outrageux,
Tout ce que le ciel même a de plus orageux,
Tout ce qui fait trembler ou d'horreur ou de crainte;
Mon eſprit accablé le trouve en cette feinte.
O vous qui de mes maux! ô vous qui de mes ſoins,
Vous rendez aujourd'hui les ſenſibles témoins!
Amis également quand le ciel me traverſe,
Quand il veut m'élever, & quand il me renverſe,
Voyez, voyez le roi, connoiſſez ſes déſirs,
Voyez ſi ſa faveur finira mes ſoupirs,
Ou ſi pour moi ſon ame à la haine eſt ouverte:
Voyez-le pour le moins pour achever ma perte.

CALISTHENE.

Un autre mieux que moi vous rendra ce devoir.

ALCIONÉE.

Quoi! vous m'abandonnez?

CALISTHENE.

Je manque de pouvoir,
Je manque de remede à des peines ſi grandes,
Et les rois ſouffrent peu d'importunes demandes.

ALCIONÉE.

Quoi! vous m'abandonnez, & d'un mot ſeulement
Vous me refuſerez d'alléger mon tourment?

N'importe que le roi faſſe deſſus ma tête,
Ou tomber la couronne, ou tomber la tempête :
Allez, allez le voir, non pour me rendre heureux,
Non pour me retirer d'un pas ſi dangereux ;
Mais pour me faire voir qu'au milieu de l'orage,
Qu'au milieu des écueils où le deſtin m'engage,
Et que malgré le ſort qui m'entraîne au trépas,
De fideles amis ne m'abandonnent pas.

CALISTHENE.

Que peuvent peu d'amis où tant de maux s'aſſemblent?

ALCIONÉE.

Beaucoup, quand ils ſont vrais ; peu, quand ils vous reſſemblent.

CALISTHENE.

Lorſqu'un peu de raiſon vous ouvrira les yeux,
Vous entreprendrez moins & me connoîtrez mieux.

ALCIONÉE.

Où connoîtrois-je mieux un ami légitime,
Qu'en une occaſion où le deſtin m'opprime?

CALISTHENE *en s'en allant.*

Ce deſtin qui vous perd, eſt votre paſſion.

SCENE II.

SCENE II.

ALCIONÉE, ACHATE.

ALCIONÉE.

QUE d'horreur, que d'effroi, que de confuſion!
Ah! d'un ſi lâche ami la noire perfidie
Ne me touche pas moins que celle de Lydie!
Cent fois en ſon malheur j'ai ſervi cet ingrat,
Cent fois à ſon deſtin j'ai rendu de l'éclat;
Et pouvant me montrer qu'un ami nous conſole,
Le traître à mon ſecours refuſe une parole.

SCENE III.

ALCIONÉE, ALCIRE, ACHATE.

ALCIONÉE.

HÉLAS, Alcire!

ALCIRE.

O dieux! qu'avez-vous?

ALCIONÉE.

Plus de maux
Qu'il n'en ſortit jamais des gouffres infernaux;
Et pour mieux me gêner, la fortune inhumaine
Fait ſervir mes amis d'inſtruments à ma peine.

Regarde de quels traits tu me trouves frappé ;
Je ſuis amant trahi, je ſuis ami trompé.
J'ai.... mais qu'aurois-je encor ? cher Alcire, il me ſemble
Que quiconque a ces maux, a tous les maux enſemble.

ALCIRE.

Les coleres des rois nous laiſſent peu d'amis.

ALCIONÉE.

Qu'ajoutez-vous aux maux où je me vois ſoumis ?
Quoi ! le roi conſent-il aux deſſeins de l'Infante ?

ALCIRE.

S'il les a réſolus, il faut qu'il y conſente ;
Il a loué Lydie, & déjà ſon courroux
A devant cent témoins éclaté contre vous.

ALCIONÉE.

O dieux ! chaque moment m'eſt un moment funeſte,
Je trouve à chaque pas, ou la mort, ou la peſte ;
Mais contre cet aſſaut redouté tant de fois,
Un ami généreux a-t-il manqué de voix ?

ALCIRE.

J'ai parlé, mais en vain, l'amour fait votre perte.

ALCIONÉE.

Fût-il, comme mon cœur, ma ſépulture ouverte !
Que ſon feu violent n'a-t-il pu m'étouffer,

Et que n'eſt-il ma mort, comme il eſt mon enfer !
Quoi ! je perdrai Lydie, & par un roi promiſe,
Et par mille travaux à mon amour acquiſe !
Doncques à mon malheur les paroles des rois
Ne ſeront plus pour eux d'inviolables loix !
Cruelle nouveauté !

ALCIRE.

Sortez de cette terre,
Où tant d'ennuis ſecrets vous déclarent la guerre ;
On reconnoîtra mieux ce que vous méritez,
Quand on aura beſoin de vos bras indomptés.

ALCIONÉE.

Mais devant ce départ, montre-moi, ſi tu m'aimes,
Non pas en me plaignant de mes malheurs extrêmes,
Non pas par des ſoupirs, qui ne ſont bien ſouvent
Que d'un ami trompeur un ſigne décevant ;
Pour la derniere fois complaiſant à ma flamme,
Vois le roi, parle-lui, pénetre dans ſon ame,
Pour la derniere fois, ſache ſon ſentiment,
Afin que mon départ ait plus de fondement.

ALCIRE.

C'eſt trop vous haſarder.

ALCIONÉE.

Haſarde, il ne m'importe.

ALCIRE.

C'eſt vous perdre.

ALCIONÉE.

Haſarde ; où l'horreur eſt plus forte,
En l'état où je ſuis, me perdre, c'eſt m'aider ;
Et lorſqu'on déſeſpere, on doit tout haſarder.

ALCIRE.

N'irritez point le roi.

ALCIONÉE.

Quoi donc ! tu me refuſes ?

ALCIRE.

Je penſe vous ſervir.

ALCIONÉE.

Tu me ſers ! tu t'accuſes,
Tu montres ta froideur.

ALCIRE.

Je fais ce que je dois.

ALCIONÉE.

Doncques à ſes amis on doit manquer de foi ?

ALCIRE.

Songez enfin à vous, des amours obſtinées
Ne font pas mériter des filles couronnées,

Il faut avoir un trône où l'on faſſe la loi,
Afin de mériter l'héritiere d'un roi.

ALCIONÉE.

Dites que pour chaſſer de ſi noires tempêtes,
Il me faut des amis plus parfaits que vous n'êtes.

ALCIRE.

Cherchez donc autre part des amis ſi parfaits,
S'ils vous ſont complaiſants, ils vous ſembleront vrais.

SCENE IV.

ALCIONÉE, ACHATE.

ALCIONÉE.

ALLEZ, allez, ingrats, ames lâches & noires,
Qui tenez vos grandeurs de mes ſeules victoires!
Amis diſſimulés, foible & trompeur appui!
Amis avec le ſort, ennemis avec lui!
Si vous n'oſez parler quand un roi me menace,
Comment combattriez-vous ma mort ou ma diſgrace?
Pourriez-vous haſarder votre ſang & vos jours,
Si même vous n'oſez haſarder un diſcours?
Il falloit, inhumains, que vous fuſſiez perfides,
Puiſque vous recéliez des ames ſi timides.
Mais, que dis-je? inſenſé, croirois-je que pour moi
Le deſtin de la cour allât changer de loi?

Cette ſource éternelle, & de vents & d'orages,
Cette mer inconſtante & fameuſe en naufrages,
La cour, pour dire plus, ayant beaucoup promis,
A-t-elle accoutumé de donner des amis?
Non, non, ſon inconſtance a bien dû me réſoudre
A ſouffrir conſtamment ce dernier coup de foudre.
Enfin tout m'abandonne, & dans cette rigueur
A peine ai-je pour moi mon courage & mon cœur;
Encore dans ce cœur ai-je un feu déteſtable,
Qui de mes ennemis eſt le plus redoutable.

ACHATE.

Suivez d'un faux ami le ſalutaire avis;
Fuyez de ces attraits que vous avez ſuivis.

ALCIONÉE.

En vain je ſortirois de cette ingrate terre,
Si je porte par-tout ce qui me fait la guerre:
La cauſe de mon mal eſt en moi ſeulement,
Je me ſuis à moi-même un horrible tourment:
Si tu veux donc m'ôter d'une miſere extrême,
Tu me dois enſeigner à fuïr de moi-même.

ACHATE.

Eſſayez ce remede.

ALCIONÉE.

Hélas! je le voudrois,
Mais je ſuis aſſervi ſous de trop fortes loix.

Un furieux amour me retient dans ſes chaînes,
Il oppoſe à ma fuite, & mes feux & mes peines;
Et malgré tes conſeils, & malgré mes efforts,
Par les liens du cœur il arrête mon corps.
Mais où pourrois-je aller, où le ciel plus facile,
Dans mes adverſités me gardât un aſile?
Ah! de quelque côté que je tourne les yeux,
Je vois des ennemis, je vois des envieux.
Hélas! pour contenter cette aimable inhumaine,
Je me rendis par-tout un grand objet de haine:
Selon ſes paſſions, qui me furent des loix,
J'attaquai, je vainquis des peuples & des rois,
Elle me vôulut voir au milieu des tempêtes,
Elle me demanda mille & mille conquêtes;
Et j'eus bien moins de peine à montrer des effets,
Qu'il ne lui fût aiſé de former des ſouhaits.
Mais en ce triſte jour ſa haine me fait croire,
Qu'elle voulut ma mort bien plutôt que ma gloire,
Qu'elle aima les dangers où je pouvois périr,
Et qu'enfin pour lui plaire il y falloit mourir.
Où veux-tu donc que j'aille? où j'ai porté la guerre,
Où mon bras a paſſé de même qu'un tonnerre,
Et ruïné des rois qui pourroient aujourd'hui
Donner à ma fortune un favorable appui?
Ainſi, ſans y penſer, de moi-même adverſaire,
En me rendant vainqueur j'aidois à me défaire;
Je ruïnois ma force en ceux que j'attaquois,
Et m'étois plus cruel qu'à ceux que je vainquois.
O d'un ſort inoui prodigieux exemple,

Qu'avec étonnement en moi ſeul je contemple !
Pour avoir trop avant mes triomphes portés,
Pour avoir autrefois trop d'États ſurmontés,
Je manque d'un État, je manque d'une ville,
Qui puiſſe en mon malheur me prêter un aſile ;
Enfin, par un déſaſtre à moi ſeul deſtiné,
Pour avoir trop vaincu, je ſuis infortuné.

ACHATE.

Où le port vous attend, ne craignez point d'orages,
On reſpecte par-tout les illuſtres courages ;
Et la vertu charmante en tous événements,
A par-tout des amis, & par-tout des amants.

ALCIONÉE.

Dures extrêmités où mon ame eſt réduite !
Je meurs par mon ſéjour, & je meurs par ma fuite !
Hélas ! pourrois-je vivre abſent de ces beautés,
Qui ſont pour moi des dieux, mais des dieux irrités ?
Hélas ! pourrois-je vivre abſent de cette ingrate,
Dont même en me tuant la préſence me flatte ?
Quoi ! je fuirois des lieux où je vois mes plaiſirs ?
Quoi ! j'y demeurerois pour vivre de ſoupirs ?
Pour céder lâchement au mal qui me ſurmonte,
Pour voir mes ennemis glorieux de ma honte,
Et pour être réduit à cette extrêmité
De me voir outrager avec impunité !
Non, non, ſuivons la voie où le deſtin nous pouſſe,
Par-tout, par-tout ailleurs ma mort ſera plus douce ;

Et j'aurai moins de maux, & j'en ſouffrirai moins,
Si ceux qui me les font n'en ſont pas les témoins.
Mais de peur que le roi me blâme ou me ſoupçonne,
Je réſous mon départ, & je veux qu'il l'ordonne.

ACHATE.

S'il ſait l'art de régner, il vous arrêtera.

ALCIONÉE.

S'il m'eſtime, s'il m'aime, il me le montrera.

SCENE V.

LE ROI, LYDIE, ALCIRE, CALISTHENE.

ALCIRE.

OUI, Sire, il veut partir.

CALISTHENE.

Et dans cette diſgrace
Il ſemble qu'il murmure.

ALCIRE.

Il ſemble qu'il menace.

LE ROI.

Qu'il menace, qu'il crie, il n'eſt plus en état
De faire appréhender un ſecond attentat.

CALISTHENE.

Sire, il y faut penſer, de généreux courages
Sont toujours en état d'exciter des orages,
Et le malheur des rois de tout temps a permis
Qu'un bras qui ſe révolte ait trouvé des amis.

ALCIRE.

Déjà, Sire, déjà ſon murmure eſt un crime,
Dont la punition eſt toujours légitime.
Il veut enfin partir, & peut-être qu'il part
Aſſuré du ſecours qui l'attend d'autre part.
Que ſait-on ſi déjà, par de ſourdes pratiques,
Il ne travaille point aux miſeres publiques?
Que ſait-on ſi déjà ſa fiere ambition
N'a point couvé le feu d'une rebellion?
Sire, il en eſt capable, & d'autant plus capable
Qu'on ne l'a point puni quand il étoit coupable;
On s'accoutume enfin à toute impiété
A force de faillir avec impunité.
Que cet ambitieux d'une haute entrepriſe
Aux peuples ſubjugués promette la franchiſe,
Avecque ce prétexte il les ſoulevera;
Avecque cette amorce il les attirera:
Cette offre eſt un appât, qui fait plus de rebelles
Que les faveurs des rois ne font d'ames fidelles;
Il faut donc y prévoir d'autant plus promptement,
Qu'un peuple ſubjugué ſe révolte aiſément.

LE ROI.

Nous lui ſaurons donner une bride ſi forte,
Qu'il ſera mal aiſé que ſa rage l'emporte.
Vous m'en donnez l'avis, laiſſez m'en le ſouci.
Il n'ira pas bien loin, s'il part. Mais le voici.

SCENE VI.

ALCIONÉE, LE ROI, LYDIE.

ALCIONÉE.

CE n'eſt plus cet amour, qui me rendit coupable,
Qui fait voir à vos pieds un ſujet miſérable.
Je ne viens plus ici vous demander un prix,
Pour qui tout l'univers me ſeroit à mépris;
Mais comparant mon crime avec votre juſtice,
Je viens prêt à mourir demander un ſupplice:
Plus juſte en mes malheurs qu'en ma proſpérité,
Je viens vous demander ce que j'ai mérité.
(*Il ſe tourne vers Lydie.*)
Hélas! plus je contemple un bien ſi déſirable,
Plus ma témérité me ſemble puniſſable.
Non, non, je ne viens plus ſans reſpect & ſans yeux,
Demander pour mon prix ce qui n'eſt dû qu'aux dieux.
J'en laiſſe l'eſpérance à ces dieux de la terre,
Qui ſe ſervent du ſceptre ainſi que d'un tonnerre,

Et ſerai trop content de pouvoir adorer
Ce que de plus heureux auront droit d'eſpérer.
Je confeſſe pourtant que cet amour extrême,
Plus fort que ma raiſon, vivra plus que moi-même,
Ou que le déſeſpoir venant à mon ſecours
Ne l'éteindra jamais, qu'il n'éteigne mes jours.
Ce n'eſt pas que j'eſpere, hélas! l'amour me reſte,
Pour être dans mon cœur un vautour, une peſte;
Ne condamnez donc plus ce feu prodigieux,
Qui m'élevoit de terre, & me portoit aux cieux,
Pour le moins en ce point il ſe rend légitime,
Il fait mon châtiment, comme il a fait mon crime:
Il fait ce qu'il vous plaît, il ne m'eſt demeuré
Qu'afin de me punir d'avoir trop eſpéré.
Mais puiſque du deſtin la fatale ordonnance
Vous fait ſi juſtement déteſter ma préſence,
Puiſqu'enfin mes regards à regret ſupportés,
Mêlent de l'amertume à vos félicités,
Souffrez que déſormais l'infortune m'accable,
Que mon éloignement vous ôte un miſérable,
Et que pour mon ſupplice, ou bien pour mon repos,
Un ſépulchre étranger puiſſe couvrir mes os:
En l'état où je ſuis, coupable & téméraire,
C'eſt la ſeule action par qui je crois vous plaire.
Mais bien que de mon ſort l'implacable courroux
M'enleve de vos yeux, & m'arrache de vous,
Sire, ne penſez pas que cette violence
Puiſſe auſſi m'arracher de votre obéiſſance:
Ce me doit être un bien dans mon adverſité,

Que de vous conſerver de la fidélité.
Que ſi mes premiers jours pleins de haine & d'envie,
Peuvent faire douter du reſte ma vie ;
Que ſi les actions qui partirent de moi,
Impriment dans votre ame un ſoupçon de ma foi,
Sire, n'écoutez point la demande importune,
Que vous fait aujourd'hui ma derniere infortune;
Mais armez contre moi votre juſte rigueur,
Frappez juſqu'à la mort ce miſérable cœur;
Faites cheoir deſſus moi ces mortelles tempêtes,
Que les rois font tomber ſur les coupables têtes.
Je ſerai ſatisfait des rigueurs de mon ſort,
Si j'obtiens mon départ, ou ſi j'obtiens ma mort.

LE ROI.

Allez où vos deſtins vous pourront ſatisfaire,
Et ſi vous m'en croyez, ſoyez moins téméraire ;
Allez.

SCENE VII.

ALCIONÉE *ſeul.*

ALLONS, fuyons, & ſortons de ces lieux,
Où trop cruellement me pourſuivent les cieux :
Mais hélas ! ſi le ciel me déclare la guerre,
S'il deſtine ma tête aux coups de ſon tonnerre,

Hélas ! pour éviter de ſi rudes combats,
En quels endroits irai-je où le ciel ne ſoit pas ?
Que réſoudrai-je donc ? Je ſuivrai cette envie,
Je fuirai, mais enfin ce ſera de la vie ;
Et je ſaurai paſſer avec un noble effort
Des priſons de l'amour, aux priſons de la mort.
Accablé des ennuis où le ciel me deſtine,
Je ne puis me ſauver que deſſous ma ruïne,
Et puiſqu'il faut me perdre & périr à mon tour,
Il faut laiſſer la vie où j'ai trouvé l'amour.
Cette affreuſe déeſſe, en meurtres ſi féconde,
Que tout le monde fuit, & qui ſuit tout le monde,
La mort, qui tant de fois m'attaqua vainement,
Eſt enfin mon ſecours & mon ſoulagement.
Ah ! que ſon trait fatal, qu'un coup de ſa puiſſance,
N'a-t-il à ſes fureurs immolé mon enfance !
Pourquoi falloit-il naître, & que de mon berceau
Le deſtin qui me perd n'a-t-il fait mon tombeau !
Je n'euſſe point acquis cette éclatante gloire
Que donne la vertu, que donne la victoire ;
Je n'euſſe été ni craint, ni grand, ni renommé,
Mais auſſi, mais auſſi je n'euſſe point aimé.
Que ſert ce grand renom, quand l'ame infortunée,
Par mille déplaiſirs en triomphe eſt menée ?
Ah ! que n'ai-je péri quand de trompeurs attraits
Sembloient à mon amour faire eſpérer la paix !
Hélas ! pour éprouver la fortune meilleure,
Je devois triompher & périr à même heure ;
Au moins j'euſſe péri redoutable, eſtimé,

Et bienheureux enfin de croire d'être aimé.
Mais le ſort, mais le ciel, mais l'amour qui m'outrage,
M'empêcha de périr, pour périr davantage.
Péris donc, miſérable, & qu'une affreuſe mort
Contente enfin l'amour, & le ciel, & le ſort.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LYDIE, DIOCLÉE.

DIOCLÉE.

POurquoi vous plaignez-vous quand le roi vous contente,
Et par de grands effets répond à votre attente ?
Redoutez-vous encore un malheureux amant,
De qui le déſeſpoir ſera le châtiment ?
Craignez-vous que ſon bras, fatal à cette terre,
Ne ramene chez vous le déſordre & la guerre ?
Et que ſa paſſion ne l'arme une autre fois
Contre l'autorité dont il reçoit les loix ?

LYDIE.

Hélas !

DIOCLÉE.

Que craignez-vous ?

LYDIE.

Hélas ! te faut-il dire
Mes troubles, mes tranſports, ma honte & mon martyre ?
Te faut-il faire voir l'inconſtance d'un cœur
Vaincu dans le moment qu'il croit être vainqueur ?

DIOCLÉE.

DIOCLÉE.

Reſſentez-vous encor cette premiere flamme,
Qu'un mérite apparent alluma dans votre ame?
Conſervez-vous encore un reſte d'amitié?

LYDIE.

Je ne ſais, je ne ſais; mais j'ai de la pitié.
Je n'ai pu voir languir cet amant déplorable,
Sous le faix outrageux de l'ennui qui l'accable;
Non, je n'ai pu le voir ſoumis aux pieds du roi,
Sans douleur, ſans regret, ſans trouble, ſans effroi.
Son crime eſt à l'inſtant ſorti de ma mémoire,
Pour y laiſſer régner ſon courage & ſa gloire,
Et j'ai ſecrettement parlé contre les dieux
Qui ne l'ont pas tiré d'un ſang plus glorieux.
Appelle ce tranſport amour, pitié, tendreſſe,
C'eſt celui que je ſens, c'eſt celui qui me preſſe;
Et je confeſſe enfin que j'ai des ſentiments
Qui paſſent la pitié qu'on a pour les amants.
Toi, qui connus mes feux & mon premier martyre,
Qui ſus combien j'aimois..... Mais j'apperçois Alcire.

SCENE II.

LYDIE, ALCIRE, DIOCLÉE.

LYDIE.

QUE voulez-vous ?

ALCIRE.

Je crois vous devoir juſtement
Pour la gloire du ſceptre un avertiſſement.
On ſemble négliger le traître Alcionée,
Mais s'il peut s'éloigner, Sardis eſt ruïnée.
Il ne faut point douter qu'un ſecond attentat
Ne le perde lui-même, ou ne perde l'État.
Je penſe qu'on doit craindre un eſprit téméraire,
Lorſque le déſeſpoir allume ſa colere,
Et qu'il eſt dangereux qu'il ſoit en liberté,
Quand pour le bien public il doit être arrêté.
On l'obſerve, il eſt vrai; mais il ne faut point feindre;
Cependant qu'il eſt libre il eſt encore à craindre,
Et les maux du paſſé ſont autant de clartés
Par qui l'on doit prévoir d'autres calamités.
J'ai parlé, j'ai montré que le mal eſt extrême,
C'eſt à vous maintenant de parler pour vous-même;
C'eſt à vous de combattre & de repréſenter
Que d'un ambitieux on doit tout redouter.

LYDIE.

Penſez-vous que le roi manque d'expérience ;
Qu'il ignore des rois la ſublime ſcience ?
Et qu'il ſoit moins inſtruit à prévoir le danger,
Que prompt & diligent à nous en dégager ?
Croire que d'un grand roi la prudence ſommeille,
Quand il faut qu'elle agiſſe, & qu'il faut qu'elle veille,
C'eſt lui faire une injure, & la faire à la fois
A cet eſprit divin qui conſeille les rois.

ALCIRE.

Bien ſouvent cet eſprit qui conduit les provinces,
Agit par les conſeils qu'un ſujet donne aux princes.

LYDIE.

Cet eſprit tout-puiſſant, ce grand appui d'un roi,
Pour les perſuader n'a beſoin que de ſoi.

ALCIRE.

On doit appréhender l'audace qui s'irrite.

LYDIE.

Elle s'irrite en vain quand la force la quitte.

ALCIRE.

Elle n'eſt pas ſans force étant en liberté.

LYDIE.

Elle périt enfin par ſa témérité.

ALCIRE.

Mais, comme le tonnerre, en tombant elle tue.

LYDIE.

Le tonnerre tombé, la crainte eſt ſuperflue.

ALCIRE.

Ce feu qui fut ſi grand n'eſt pas encore éteint.

LYDIE.

Il ne ſemble allumé qu'à celui qui le craint.

ALCIRE.

Bien ſouvent cette peur aſſure des provinces.

LYDIE.

Une peur mal fondée eſt la honte des princes.

ALCIRE.

Elle ne manque pas d'un juſte fondement.

LYDIE.

Il eſt juſte pour ceux qui craignent aiſément.
Mais ſouffrez que le roi, ſans l'aide de perſonne,
Pour le moins aujourd'hui ſoutienne ſa couronne,
Et qu'il lui ſoit permis de montrer une fois
Qu'il ſait mieux qu'un ſujet la ſcience des rois.

ALCIRE.

J'en ai donc aſſez dit.

SCENE III.

LYDIE, DIOCLÉE.

LYDIE.

QU'UNE mortelle haine
Se couvre d'un beau voile en cette ame inhumaine !
Lorſqu'il veut m'inſpirer la peur d'un attentat,
Il eſt plus envieux que zélé pour l'État.
Au fond du précipice il voit un miſérable,
Et ce n'eſt pas aſſez ſi ſon bras ne l'accable ;
Il le voit dans l'opprobre, il en eſt le vainqueur,
Et n'eſt pas ſatisfait, s'il ne perce ſon cœur.
Hélas ! bien que je garde en mon ame étonnée
Le ſentiment des maux que fit Alcionée,
Je ne ſaurois le voir dans de juſtes malheurs,
Que ce cœur qui le plaint ne lui donne des pleurs.
Peut-être croiras-tu qu'une amitié peu ſage,
A ma confuſion, s'exprime en ce langage,
Et que ce premier feu qui me brûla pour lui,
Excité par ſes maux ſe rallume aujourd'hui.
Non, non, un lâche amour n'offenſe point ma gloire.
Mon courage en remporte une illuſtre victoire ;
Et ſi je pleure enfin, je pleure juſtement
Un héros miſérable, & non pas un amant.

On peut plaindre ſans honte, & même avec eſtime,
Ce qu'on ne peut aimer & ſans honte & ſans crime.

DIOCLÉE.

Si vous deviez le plaindre, & lui donner des pleurs,
Falloit-il procurer vous-même ſes malheurs ?
Falloit-il juſqu'ici, par d'amoureuſes feintes,
Préparer le tourment d'où procedent ſes plaintes ?
Deviez-vous lui donner cet eſpoir dangereux,
Dont la privation le rend ſi malheureux ?
Deviez-vous contre lui, d'un monarque ſévere
Avec tant d'appareil exciter la colere ?

LYDIE.

Te faut-il découvrir mes ſecrets ſentiments,
Ou te faut-il plutôt découvrir mes tourments ?
Te montrerai-je encor? ...non, non ... mais il n'importe;
Vois ſi l'honneur eſt fort, vois ſi l'amour eſt forte,
Et combien l'on doit plaindre un miſérable cœur
Sur qui ces deux tyrans exercent leur rigueur.
J'aimai, tu le ſais bien, j'aimai ce miſérable,
Devant que ſon amour nous le rendît coupable;
Et je dois confeſſer que j'ai pu me trahir,
Puiſqu'après ſes forfaits je n'ai pu le haïr.
Vois, me diſoit l'amour, que ſa fureur extrême
Eſt moins une fureur qu'une preuve qu'il t'aime.
Mais, me diſoit l'honneur, conſidere ſon ſang,
Et lui compare enfin ta naiſſance & ton rang;
Monte deſſus ton trône, & vois la populace,

Peut-être y verras-tu la ſource de ſa race.
Mais, me diſoit l'amour, ce dieux doux & charmant,
Que j'écoutai toujours plus favorablement,
S'il n'eſt d'un ſang royal, il eſt bien manifeſte
Qu'étant né vertueux, il eſt d'un ſang céleſte,
Et que ſon grand courage éprouvé tant de fois,
Vaut bien cette grandeur qui fait régner les rois.
Ainſi par deux tyrans mon ame pourſuivie,
Leur cédoit tour à tour ma franchiſe & ma vie;
Ainſi j'étois eſclave & d'eux & des ennuis,
Et maintenant encor je ne ſais qui je ſuis.
Enfin l'honneur plus fort que m'a premiere flamme,
Après mille combats commande dans mon ame;
Enfin il eſt le maître, & c'eſt lui ſeulement
Qui s'oppoſe à l'eſpoir d'un miſérable amant;
C'eſt lui qui me fait voir que l'amour eſt ma honte,
C'eſt lui qui me combat, c'eſt lui qui me ſurmonte,
Et qui m'impoſe encor cette fatale loi,
Ou de n'aimer jamais, ou de n'aimer qu'un roi.
Ainſi pour témoigner qu'une amitié trop baſſe
Ne m'a point fait trahir la grandeur de ma race,
Par les feintes rigueurs d'un mépris généreux
Je porte au déſeſpoir un amant malheureux:
Je le perds, je le gêne, & me gêne moi-même,
J'ai honte de l'aimer, & cependant je l'aime;
Et quand je l'ai privé de l'eſpoir de ſes biens,
Auſſitôt j'ai ſenti que je m'ôtois les miens.
Vaine & fiere grandeur, pour te rendre juſtice,
Faut-il que je travaille à mon propre ſupplice!

SCENE IV.

DIOCLÉE, LYDIE, THÉOXENE.

DIOCLÉE.

MAIS voici Théoxene, & ſon œil eſt en pleurs;
Qu'a-t-elle ?

LYDIE.

Qu'avez-vous vu, d'où viennent vos douleurs ?

THÉOXENE.

Je ſais bien que mes pleurs vous ſembleront coupables,
Mais je crois qu'on en doit à tous les miſérables ;
Et que nous en devons même à nos ennemis,
Qu'à des maux non communs le deſtin a ſoumis.
Pardonnez donc, Madame, aux larmes volontaires
Que je donne au plus grand de tous vos adverſaires ;
Son ſort qui les excuſe eſt ſi prodigieux,
Qu'il en arrachera peut-être de vos yeux.

LYDIE.

Que dites-vous ?

THÉOXENE.

J'ai vu.

LYDIE.

Qui donc ?

THÉOXENE.

Alcionée,
Terminer dans ſon ſang ſa triſte deſtinée.

LYDIE.

O dieux ! Qui l'a tué ?

THÉOXENE.

Son courage & ſon bras,
Ou plutôt ſon amour.

LYDIE.

O malheureux ! hélas !

THÉOXENE.

En ſortant du palais un tranſport ſans exemple,
Plutôt que ſon deſſein, le porte dans le temple ;
Son viſage eſt mêlé de rage & de douleur,
Et ſon proche trépas paroît en ſa pâleur.
Là m'ayant apperçue : « Hélas ! vient-il me dire,
» La princeſſe le veut, il eſt temps que j'expire.
» Dis-lui que le trépas a pour moi des plaiſirs,
» Non, parce qu'il finit mes maux & mes ſoupirs,
» Non, parce qu'il me porte en une paix profonde
» Que ne troubleront plus les traverſes du monde ;
» Mais dis-lui qu'il m'eſt doux & qu'il m'eſt glorieux,
» Parce que je ſais bien qu'il doit plaire à ſes yeux. »
A peine a-t-il parlé, qu'on voit ſur ſon viſage,
D'un ſanglant déſeſpoir une éffroyable image.

Il tourne contre lui ce triſte & noble fer,
Qui l'aida tant de fois à vaincre, à triompher;
Et ſe précipitant ſur ſa pointe inhumaine:
» Exécute, dit-il, ce que réſoud ma reine. »
Il tombe avec ſon ſang.

LYDIE.

Ne put-on l'arrêter?

THÉOXENE.

Il ſe frappa plutôt qu'on ne s'en put douter.
A l'inſtant le roi paſſe; il voit ſon aventure,
Où le ſort uſurpoit les droits de la nature,
Et comme ſi l'aſpect d'un prince généreux
Eût rappellé l'eſprit dans ce corps malheureux,
Ses yeux déjà tournés vers la mortelle barque
Ont donné de la vie une derniere marque;
Ils s'ouvrent lentement, & demeurent ouverts.
Des ombres de la mort le roi les voit couverts,
Et blâmant la rigueur de cette deſtinée,
Il mêle de ſes pleurs au ſang d'Alcionée.
Alors ce malheureux vers le roi ſe tournant,
» Sire, s'écria-t-il, vous m'aimez maintenant,
» Ma mort eſt aujourd'hui ma plus belle victoire,
» Je meurs avec horreur, mais ce n'eſt pas ſans gloire,
» Puiſqu'en dépit du ſort qui me renverſe à bas,
» Les pleurs d'un grand monarque honorent mon trépas. »
Il demande auſſitôt de vous revoir encore,
On accorde ce bien au mal qui le dévore,

Et le roi complaiſant à ſes derniers déſirs,
Veut bien que vos regards ſoient ſes derniers plaiſirs.

LYDIE.

Hélas! l'amene-t-on?

THÉOXENE.

Oui, Madame, on l'amene,
Et je le crois déjà dans la chambre prochaine.

SCENE DERNIERE.

ALCIONÉE, LYDIE, ACHATE, THÉOXENE.

ALCIONÉE.

JE la vois, cher Achate, approche-moi.

LYDIE.

Grands dieux!
Quel ſpectacle d'horreur offrez-vous à mes yeux!
O cruel!

ALCIONÉE *ſe veut jeter aux genoux de Lydie.*

Ah, Madame, excuſez ma foibleſſe
Jette-moi, cher Achate, aux pieds de ma princeſſe,
Soulage ainſi les maux que donne un déſeſpoir,
Et qu'au moins en mourant je ſois en mon devoir.

LYDIE.

Non, non.

ALCIONÉE.

Si j'ai vécu deſſous votre puiſſance,
Je veux auſſi mourir ſous votre obéiſſance :
Vous m'aviez commandé de vivre, & j'ai vécu ;
Vous m'aviez commandé de vaincre, & j'ai vaincu.
Aujourd'hui vos rigueurs ont demandé ma vie,
Mon bras obéiſſant la donne à votre envie ;
Heureux & ſatisfait dans mes adverſités,
D'avoir juſqu'au tombeau ſuivi vos volontés!
Mais puiſque ce pouvoir qui fait nos deſtinées,
Veut de quelques moments prolonger mes journées ;
Souffrez que mon malheur conſacre ces moments
A ſouffrir devant vous mes derniers ſentiments.
Mon eſpoir abuſé, vos rigueurs & vos feintes,
Ne ſeront point ici le ſujet de mes plaintes ;
Je n'accuſerai point vos céleſtes appas
D'avoir vers le tombeau précipité mes pas ;
Mais puiſque dans l'excès d'un vol ſi téméraire,
Ce n'étoit qu'en mourant que je pouvois vous plaire,
Je me plains ſeulement & du ciel & du ſort,
Qui ne m'ont deſtiné qu'à ſouffrir une mort.
Ah! c'eſt trop peu, Madame, & ma main criminelle
Doit au moins à vos yeux la rendre plus cruelle ;
Juſque dedans mon ſein elle doit traverſer,
Et déchirer ce cœur qu'elle n'a pu percer.

LYDIE.

O cruel! empêchons. Que fais-tu, miſérable?

ALCIONÉE.

Selon vos volontés je punis un coupable.

LYDIE.

Hélas!

ALCIONÉE.

N'empêchez point ce que j'ai commencé,
Je rends, je rends juſtice à l'État offenſé.
Je fus de vos malheurs l'origine funeſte,
Je fus pour votre État une flamme, une peſte,
Et par ce coup ſanglant plein d'horreur & d'effroi,
Je devois vous aider à vous venger de moi.
Si l'on n'aime un amant en ce déſordre étrange,
Peut-être aimerez-vous une main qui vous venge;
Et voyant par mon ſang accomplir vos ſouhaits,
Peut-être direz-vous: meurs pour le moins en paix.
Quoi, Madame, eſt-il vrai que mon ſang ait des charmes
Capables maintenant de vous tirer des larmes?
Ah! ſi pour moi ces pleurs coulent à cet inſtant,
Que ma fin eſt heureuſe, & que je meurs content!

LYDIE.

Ah! ne me flatte point, traite-moi de perfide,
Accuſe ma rigueur contre ton homicide;
Et ſi ton bras conſerve un reſte de vigueur,
Venge ici ton trépas, arrache-moi le cœur.

Fais ſervir juſtement les reſtes de ta vie
A punir les rigueurs qui te l'auront ravie :
Satisfaits en mourant ton eſprit outragé,
Et pour mourir en paix, tâche à mourir vengé.

ALCIONÉE.

Les pleurs que vous verſez me ſervent de vengeance.

LYDIE.

Le ſang que tu répands veut une autre allégeance.

ALCIONÉE.

En me donnant des pleurs ſi vous m'avez vengé,
En me donnant des pleurs vous m'avez allégé.

LYDIE.

Ah! ſi je t'ai trompé par des paroles feintes,
Peux-tu croire mes pleurs? peux-tu croire mes plaintes?
Cherche un autre ſecours pour venger tes malheurs:
Qui trahit par la voix, peut trahir par les pleurs.

ALCIONÉE.

Ah! ſi vous avez feint, feignez, feignez encore,
Cette feinte adoucit le feu qui me dévore,
Ne déſabuſez point mon eſprit amoureux,
Puiſqu'en mourant trompé, je mourrai bienheureux.

LYDIE.

Non, non, en ta faveur je veux bien qu'on apprenne
Que j'ai feint ſeulement, quand j'ai feint de la haine;

Et je dois détromper ton eſprit amoureux,
Puiſqu'en mourant trompé, tu mourrois malheureux.

ALCIONÉE.

Je mourrai bienheureux, ſi ma mort peut vous plaire.

LYDIE.

Me crois-tu maintenant barbare & ſanguinaire ?
Me crois-tu ſi cruelle entre ceux de mon rang,
Que pour me contenter il me faille du ſang ?
Hélas ! ſi tu le crois, ton amour offenſée
Te venge, & me punit avec cette penſée.
O déplorable objet d'un injuſte dédain !
Ce ne fut pas ce cœur qui te fut inhumain,
Cette vaine grandeur dont le ciel fait ma peine.
Ce fut cette grandeur qui te fut inhumaine.
Ah ! combien ai-je dit, en te déſeſpérant,
Que ne ſuis-je moins grande, ou que n'eſt-il plus grand !

ALCIONÉE.

Je ſais bien que ce cœur fut un cœur téméraire,
A qui le ciel devoit un ſupplice exemplaire :
Auſſi ne veux-je point conjurer vos appas,
Qu'au moins un trait d'amour honore mon trépas.
Non, non, ſouvenez-vous du triſte Alcionée,
C'eſt là l'unique bien que veut ſa deſtinée ;
Il le peut demander, il le peut obtenir,
Car ce n'eſt pas l'aimer que de s'en ſouvenir.

LYDIE.

Que tu demandes peu ! mais tu ſais par tes peines,
Qu'on doit peu demander aux ames inhumaines ;

Tu ſais bien.... Mais hélas ! il expire, il eſt mort,
Et ſelon ſes déſirs, ſon naufrage eſt ſon port.
Hélas ! on l'accuſoit, je l'accuſois moi-même
De n'avoir de l'amour que pour le diadême ;
Hélas ! je l'accuſois comme un ambitieux,
Digne des châtiments de la terre & des cieux ;
J'ai cru qu'il aſpiroit au trône de mon pere,
Mais par le ſang qu'il verſe il prouve le contraire.
Je vois par ſon trépas ſon amour éclairci ;
Et les ambitieux ne meurent pas ainſi.
O toi, que ton amour a rendu miſérable !
O toi, que ta vertu pouvoit rendre adorable !
Je ne t'accuſe point du coup de ton trépas,
J'impoſe à ma rigueur le crime de ton bras ;
Mais ſi ma ſeule feinte, injuſte & criminelle,
Arma contre ta vie une mort ſi cruelle,
C'eſt enfin un arrêt & du ciel & du ſort,
Que pour mon châtiment, je t'aime après ta mort.

Fin de l'Alcionée de du Ryer.

CINNA,

CINNA,

OU

LA CLÉMENCE

D'AUGUSTE,

TRAGÉDIE

DU GRAND CORNEILLE,

AVEC LES COMMENTAIRES DE VOLTAIRE.

ACTEURS.

OCTAVE-CÉSAR-AUGUSTE, Empereur de Rome.

LIVIE, Impératrice.

CINNA, Fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguſte.

MAXIME, Autre chef de la conjuration.

ÉMILIE, Fille de C. Toranius, tuteur d'Auguſte, & proſcrit par lui durant le triumvirat.

FULVIE, Confidente d'Émilie.

POLYCLETE, Affranchi d'Auguſte.

ÉVANDRE, Affranchi de Cinna.

EUPHORBE, Affranchi de Maxime.

La ſcene eſt à Rome.

CINNA,

TRAGÉDIE (*a*).

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÉMILIE.

IMPATIENTS déſirs d'une illuſtre vengeance (*b*),
Dont la mort de mon pere a formé la naiſſance,

(*a*) Ce n'eſt pas ici une piéce telle que les *Horaces*. On voit bien le même pinceau, mais l'ordonnance du tableau eſt très-ſupérieure. Il n'y a point de double action : ce ne ſont point des intérêts indépendans les uns des autres, des actes ajoutés à des actes ; c'eſt toujours la même intrigue. Les trois unités ſont auſſi parfaitement obſervées qu'elles puiſſent l'être, ſans que l'action ſoit gênée, ſans que l'auteur paraiſſe faire le moindre effort. Il y a toujours de l'art, & l'art s'y montre rarement à découvert.

(*b*) *Impatiens déſirs d'une illuſtre vengeance.* Quand il ſe trouve des acteurs capables de jouer *Cinna*, on retranche aſſez comme

Enfants impétueux de mon reſſentiment,
Que ma douleur ſéduite embraſſe aveuglément,
(*a*) Vous prenez ſur mon ame un trop puiſſant empire;
Durant quelques moments ſouffrez que je reſpire,
Et que je conſidere, en l'état où je ſuis,
Et ce que je haſarde, & ce que je pourſuis.
(*b*) Quand je regarde Auguſte au milieu de ſa gloire,
(*c*) Et que vous reprochez à ma triſte mémoire,
Que par ſa propre main mon pere maſſacré,
Du trône où je le vois fait le premier degré:
Quand vous me préſentez cette ſanglante image,

---

nément ce monologue. Le public a perdu le goût de ces déclamations: celle-ci n'eſt pas néceſſaire à la piéce; mais n'a-t-elle pas de grandes beautés? n'eſt-elle pas majeſtueuſe, & même aſſez paſſionnée? Boileau trouvait dans ces *impatiens déſirs, enfans du reſſentiment, embraſſés par la douleur*, une eſpèce de famille; il prétendait que les grands intérêts & les grandes paſſions s'expriment plus naturellement; il trouvait que le poëte paraît trop ici, & le perſonnage trop peu.

(*a*) *Vous prenez ſur mon ame un trop puiſſant empire.* Il y avait dans les premières éditions, *Vous régnez ſur mon ame avecque trop d'empire: avecque* faiſait un ſon dur & traînant, comme on l'a déjà remarqué. On ne peut corriger mieux.

(*b*) *Quand je regarde Auguſte au milieu de ſa gloire.* Il y avait dans les premières éditions, *au trône de ſa gloire.*

(c) *Et que vous reprochez à ma triſte mémoire.* Ces déſirs rappellent à Émilie le meurtre de ſon père, & ne le lui reprochent pas. Il fallait dire, *vous me reprochez de ne l'avoir pas encor vengé*, & non pas, *vous me reprochez ſa proſcription*; car elle n'eſt certainement pas cauſe de cette mort.

(a) La cauſe de ma haine, & l'effet de ſa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardents tranſports,
(b) Et crois pour une mort lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur ſi juſte,
(c) J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguſte,

(a) *La cauſe de ma haine & l'effet de ſa rage.* Émilie a déjà dit quelle eſt la cauſe de ſa rage; la cauſe & l'effet paraiſſent trop recherchés.

(b) *Et crois pour une mort lui devoir* mille *morts.*

. . . . . .
Sans attirer ſur moi mille & mille tempêtes.

Mille morts, mille & mille tempêtes, ne ſont que de légères négligences, auxquelles il ne faut pas prendre garde dans les ouvrages de génie, & ſurtout dans ceux du ſiecle de Corneille, mais qu'il faut éviter ſoigneuſement aujourd'hui.

(c) *J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguſte.* De bons critiques qui connaiſſent l'art & le cœur humain, n'aiment pas qu'on annonce ainſi de ſang-froid les ſentimens de ſon cœur. Ils veulent que les ſentimens échappent à la paſſion. Ils trouvent mauvais qu'on diſe, *j'aime plus celui-ci que je ne hais celui-là. Je ſens refroidir mon mouvement bouillant, je m'irrite contre moi-même, & j'ai de la fureur.* Ils veulent que cette fureur, cet amour, cette haine, ces bouillans mouvemens éclatent ſans que le perſonnage vous en avertiſſe. C'eſt le grand art de Racine. Ni Phédre, ni Iphigénie, ni Agrippine, ni Roxane, ni Monime, ne débutent par venir étaler leurs ſentimens ſecrets dans un monologue, & par raiſonner ſur les intérêts de leurs paſſions. Mais il faut toujours ſe ſouvenir que c'eſt Corneille qui a débrouillé l'art, & que ſi ces amplifications de rhétorique ſont un défaut aux yeux des connaiſſeurs, ce défaut eſt réparé par de très-grandes beautés.

Et je ſens refroidir ce bouillant mouvement,
Quand il faut pour le ſuivre expoſer mon amant.
Oui, Cinna, contre toi moi-même je m'irrite,
Quand je ſonge aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me ſervir tu n'appréhendes rien,
Te demander du ſang, c'eſt expoſer le tien.
D'une ſi haute place on n'abat point de têtes,
Sans attirer ſur ſoi mille & mille tempêtes;
L'iſſue en eſt douteuſe, & le péril certain.
Un ami déloyal peut trahir ton deſſein;
L'ordre mal concerté, l'occaſion mal priſe,
Peuvent ſur ſon auteur renverſer l'entrepriſe,
Tourner ſur toi les coups dont tu le veux frapper;
Dans ſa ruïne même il peut t'envelopper;
Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
Il te peut en tombant écraſer ſous ſa chute.
Ah! ceſſe de courir à ce mortel danger:
Te perdre en me vengeant, ce n'eſt pas me venger.
Un cœur eſt trop cruel quand il trouve des charmes
Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes;
Et l'on doit mettre au rang des plus cuiſants malheurs
La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.
Mais peut-on en verſer alors qu'on venge un père?
Eſt-il perte à ce prix qui ne ſemble légere?
Et quand ſon aſſaſſin tombe ſous notre effort,
Doit-on conſidérer ce que coûte ſa mort?
Ceſſez, vaines frayeurs, ceſſez lâches tendreſſes,
De jeter dans mon cœur vos indignes foibleſſes;
Et toi qui les produis par tes ſoins ſuperflus,

(a) Amour, ſers mon devoir, & ne le combats plus.
Lui céder, c'eſt ta gloire, & le vaincre, ta honte ;
Montre-toi généreux, ſouffrant qu'il te ſurmonte.
Plus tu lui donneras, plus il te va donner,
Et ne triomphera que pour te couronner.

(a) *Amour, ſers mon devoir, & ne le combats plus.* Il ſemble que le monologue devrait finir là. Les quatre derniers vers ne ſont-ils pas ſurabondans ? les penſées n'en ſont-elles pas recherchées & hors de la nature ? Qu'importe de la gloire ou de la honte de l'amour ? Qu'eſt-ce que ce devoir qui ne triomphera que pour couronner l'amour ? D'ailleurs dans le dernier de ces vers, au lieu de

Et ne triomphera que pour le couronner,

il faudrait, *il ne triomphera ;* mais les vers précédens paraiſſent dignes de Corneille, & j'oſe croire qu'au théatre il faudrait réciter ce monologue en retranchant ſeulement ces quatre derniers vers qui ne ſont pas dignes du reſte.

Pluſieurs actrices l'ont ſupprimé tout entier dans les repréſentations. Le public même paraiſſait ſouhaiter ce retranchement. On y trouvait de l'amplification. Ceux qui fréquentent les ſpectacles, diſaient qu'Émilie ne devait pas ainſi ſe parler à elle-même, ſe faire des objections & y répondre, que c'était une déclamation de rhétorique, que les mêmes choſes qui ſeraient très-convenables quand on parle à ſa confidente, ſont très-déplacées quand on s'entretient toute ſeule avec ſoi-même ; qu'enfin la longueur de ce monologue y jetait de la froideur, & qu'on doit toujours ſupprimer ce qui n'eſt pas néceſſaire.

Cependant j'étais ſi touché des beautés répandues dans cette première ſcène que j'engageai l'actrice qui jouait Émilie à la remettre au théatre : & elle fut très-bien reçue.

SCENE II.

ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

JE l'ai juré, Fulvie, & je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna (*a*), quoique mon cœur l'adore,
S'il me veut poſſéder, Auguſte doit périr ;
Sa tête eſt le ſeul prix dont il peut m'acquérir.
Je lui preſcris la loi que mon devoir m'impoſe.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juſte cauſe.
(*b*) Par un ſi grand deſſein vous vous faites juger
(*c*) Digne ſang de celui que vous voulez venger :
Mais encore une fois, ſouffrez que je vous die
Qu'une ſi juſte ardeur devroit être attiédie.

(*a*) *Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore.* Des critiques trouvent ce vers languiſſant, par le ſoin même que prend l'auteur de lui donner de la force ; ils diſent qu'*adore* n'eſt que la répétition de *j'aime.*

(*b*) *Vous vous faites juger* eſt plus languiſſant : d'ailleurs c'eſt un grand ſecret. On ne peut encor le juger.

(*c*) *Digne ſang.* Toranius était un Plébeïen inconnu qui n'avait joué aucun rôle, & qu'Octave ſacrifia dans les proſcriptions parce qu'il était riche.

Auguſte chaque jour, à force de bienfaits,
Semble aſſez réparer les maux qu'il vous a faits ;
Sa faveur envers vous paroît ſi déclarée,
Que vous êtes chez lui la plus conſidérée ;
Et de ſes courtiſans ſouvent les plus heureux
Vous preſſent à genoux de lui parler pour eux.

ÉMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon pere ;
Et de quelque façon que l'on me conſidere,
Abondante en richeſſe, ou puiſſante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proſcrit.
Les bienfaits ne ſont pas toujours ce que tu penſes ;
D'une main odieuſe ils tiennent lieu d'offenſes,
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour ſans changer mon courage.
Je ſuis ce que j'étois, & je puis davantage ;
Et des mêmes préſents qu'il verſe dans mes mains,
J'achete contre lui les eſprits des Romains.
Je recevrois de lui la place de Livie,
(a) Comme un moyen plus ſûr d'attenter à ſa vie.
Pour qui venge ſon pere il n'eſt point de forfaits,
Et c'eſt vendre ſon ſang que ſe rendre aux bienfaits.

(a) *Comme un moyen plus ſûr d'attenter à ſa vie.* Ce ſentiment furieux eſt, à mon gré, une raiſon pour ne pas ſupprimer le monologue qui prépare cette férocité.

FULVIE.

Quel beſoin toutefois de paſſer pour ingrate ?
Ne pouvez-vous haïr ſans que la haine éclate ?
Aſſez d'autres, ſans vous, n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés ſon trône eſt établi.
Tant de braves Romains, tant d'illuſtres victimes,
(a) Qu'à ſon ambition ont immolé ſes crimes,
Laiſſent à leurs enfants d'aſſez vives douleurs,
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les ſuivre.
Qui vit haï de tous ne ſauroit long-temps vivre.
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs deſſeins que par des vœux ſecrets.

ÉMILIE.

Quoi, je le haïrai ſans tâcher de lui nuire ?
J'attendrai du haſard qu'il oſe le détruire ?
Et je ſatisferai des devoirs ſi preſſants
Par une haine obſcure, & des vœux impuiſſants ?
Sa perte que je veux me deviendroit amere,
Si quelqu'un l'immoloit à d'autres qu'à mon pere ;
(b) Et tu verrois mes pleurs couler pour ſon trépas,
Qui le faiſant périr ne me vengeroit pas.

(a) *Qu'à ſon ambition ont immolé ſes crimes.* *Ambition ont* eſt bien bien dur à l'oreille.

Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.

(b) Ce ſentiment atroce & ces beaux vers ont été imités par Racine dans *Andromaque*.

Ma vengeance eſt perdue,
S'il ignore en mourant que c'eſt moi qui le tue.

C'eſt une lâcheté que de remettre à d'autres
Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
Joignons à la douceur de venger nos parents,
La gloire qu'on remporte à punir les tyrans;
Et faiſons publier par toute l'Italie :
La liberté de Rome eſt l'œuvre d'Émilie;
On a touché ſon ame, & ſon cœur s'eſt épris;
Mais elle n'a donné ſon amour qu'à ce prix.

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'eſt qu'un préſent funeſte,
Qui porte à votre amant ſa perte manifeſte.
Penſez mieux, Émilie, à quoi vous l'expoſez,
Combien à cet écueil ſe ſont déjà briſés;
Ne vous aveuglez point quand ſa mort eſt viſible.

ÉMILIE.

Ah! tu ſais me frapper par où je ſuis ſenſible.
Quand je ſonge aux dangers que je lui fais courir,
La crainte de ſa mort me fait déjà mourir;
Mon eſprit en déſordre à ſoi-même s'oppoſe;
Je veux, & ne veux pas, je m'emporte, & je n'oſe;
Et mon devoir confus, languiſſant, étonné,
Cede aux rebellions de mon cœur mutiné.
(a) Tout beau, ma paſſion; deviens un peu moins forte,

(a) *Tout beau, ma paſſion; deviens un peu moins forte. Tout beau* revient au *pian piano* des Italiens. Ce mot familier eſt banni du diſcours ſérieux, à plus forte raiſon de la poéſie; & l'apoſtrophe à ſa paſſion ſort du ton du dialogue & de la vérité; c'eſt un tour de rhéteur qu'on ſe permettait encor.

Tu vois bien des haſards, ils ſont grands, mais n'importe ;
Cinna n'eſt pas perdu pour être haſardé.
De quelques légions qu'Auguſte ſoit gardé,
Quelque ſoin qu'il ſe donne, & quelque ordre qu'il tienne ;
Qui mépriſe la vie, eſt maître de la ſienne.
Plus le péril eſt grand, plus doux en eſt le fruit ;
La vertu nous y jette, & la gloire le ſuit.
Quoi qu'il en ſoit, qu'Auguſte, ou que Cinna périſſe,
Aux mânes paternels (*a*) je dois ce ſacrifice :
Cinna me l'a promis en recevant ma foi,
Et ce coup ſeul auſſi le rend digne de moi.
Il eſt tard, après tout, de m'en vouloir dédire.
Aujourd'hui l'on s'aſſemble, aujourd'hui l'on conſpire,
L'heure, le lieu, le bras ſe choiſit aujourd'hui,
(*b*) Et c'eſt à faire enfin à mourir après lui.
Mais le voici qui vient.

(*a*) *Je dois ce ſacrifice.* Il me ſemble, par ces expreſſions, qu'elle doive le ſacrifice de Cinna.

(*b*) *Et c'eſt à faire enfin à mourir après lui. Et c'eſt à faire* eſt encor une expreſſion bourgeoiſe hors d'uſage, même aujourd'hui chez le peuple. Remarquez que dans cette ſcène, il n'y a preſque que ces deux mots à reprendre, & que la piéce eſt faite depuis ſix vingts ans. Ce n'eſt qu'une ſcène avec une confidente, & elle eſt ſublime.

SCENE III.

CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

CINNA, votre assemblée,
Par l'effroi du péril, n'est-elle point troublée ?
Et reconnoissez-vous, au front de vos amis,
Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un tyran entreprise conçue
Ne permit d'espérer une si belle issue ;
Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord.
Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse,
Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse ;
Et tous font éclater un si puissant courroux,
Qu'ils semblent tous venger un pere, comme vous.

ÉMILIE.

Je l'avois bien prévu, que pour un tel ouvrage
Cinna sauroit choisir des hommes de courage,
Et ne remettroit pas en de mauvaises mains
L'intérêt d'Émilie & celui des Romains.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même euſſiez vu de quel zele (*a*)
Cette troupe entreprend une action ſi belle !
Au ſeul nom de Céſar, d'Auguſte, d'empereur,
Vous euſſiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur ;
Et dans un même inſtant, par un effet contraire,
Leurs fronts pâlir d'horreur, & rougir de colere.
Amis, leur ai-je dit, *voici le jour heureux*
(*b*) *Qui doit conclure enfin nos deſſeins généreux :*
Le ciel entre nos mains a mis le ſort de Rome,
Et ſon ſalut dépend de la perte d'un homme ;
Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
A ce tigre altéré de tout le ſang Romain.
Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues !
Combien de fois changé de partis & de ligues !
Tantôt ami d'Antoine, & tantôt ennemi,
Et jamais inſolent ni cruel à demi !
Là, par un long récit de toutes les miſeres
(*c*) Que durant notre enfance ont enduré nos peres,

(*a*) Ce diſcours de Cinna eſt un des plus beaux morceaux d'éloquence que nous avons dans notre langue.

(*b*) *Qui doit conclure enfin nos deſſeins généreux.* Le mot *deſſein* ne convient pas à *conclure.* Il me ſemble qu'on conclut une affaire, un traité, un marché, que l'on conſomme un deſſein, qu'on l'exécute, qu'on l'effectue. Peut-être que le verbe *remplir* eût été plus juſte & plus poétique que *conclure.*

(*c*) *Que durant notre enfance ont enduré. Durant* & *enduré* dans le même vers ne ſont qu'une inadvertance ; il était aiſé de mettre *pendant notre enfance.* Mais *ont enduré* paraît une

Renouvellant leur haine avec leur ſouvenir,
Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
Je leur fais des tableaux de ces triſtes batailles,
Où Rome, par ſes mains, déchiroit ſes entrailles,
Où l'aigle abattoit l'aigle, & de chaque côté
Nos légions s'armoient contre leur liberté;
(a) Où les meilleurs ſoldats, & les chefs les plus braves
Mettoient toute leur gloire à devenir eſclaves;
Où pour mieux aſſurer la honte de leurs fers,
Tous vouloient à leur chaîne attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître,
Faiſant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattoient ſeulement pour le choix des tyrans.

---

faute aux grammairiens; ils voudraient *les miſères qu'ont endurées nos pères*. Je ne ſuis point du tout de leur avis. Il ſerait ridicule de dire, *les miſères qu'ont ſouffertes nos pères*, quoiqu'il faille dire, *les miſères que nos pères ont ſouffertes*. S'il n'eſt pas permis à un poëte de ſe ſervir en ce cas du participe abſolu, il faut renoncer à faire des vers.

(a) *Où nos meilleurs ſoldats, & nos chefs les plus braves.* Les premières éditions portent :

Où le but des ſoldats & des chefs les plus braves,
Était d'être vainqueur pour devenir eſclaves,
Où chacun trahiſſait aux yeux de l'univers
Soi-même & ſon pays pour ſe donner des fers.

Ce mot *but* dans cette place, ne paraiſſait ni aſſez noble ni aſſez juſte. *Aux yeux de l'univers* était un faible hémiſtiche, un de ces vers oiſeux qui ſervaient uniquement à la rime. Corneille corrigea ces deux petites fautes, & mit à la place ces vers dignes du reſte de cet admirable récit.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuſe, inexorable,
Funeſte aux gens de bien, aux riches, au ſénat,
Et pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs aſſez noires
Pour en repréſenter les tragiques hiſtoires.
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
Rome entiere noyée au ſang de ſes enfants,
Les uns aſſaſſinés dans les places publiques,
Les autres dans le ſein de leurs dieux domeſtiques;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par ſa femme en ſon lit égorgé;
Le fils tout dégouttant du meurtre de ſon pere,
Et ſa tête à la main demandant ſon ſalaire;
Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits,
Qu'un crayon imparfait de leur ſanglante paix.
Vous dirai-je les noms de ces grands perſonnages,
(a) Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
De ces fameux proſcrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a ſacrifiés juſque ſur les autels?
Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémiſſements, à quelle violence,

(a) *Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages.* Dans le tems de Corneille on diſait *les courages* pour *les eſprits*. On peut même ſe ſervir encor du mot *courage* en ce ſens; mais *aigrir* n'eſt pas aſſez fort. Cinna a peint les proſcriptions pour faire horreur, pour enflammer les eſprits, pour les irriter, pour les envenimer, pour les ſaiſir d'indignation, pour les remplir des fureurs de la vengeance.

Ces

Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
Ont porté les eſprits de tous nos conjurés ?
Je n'ai point perdu temps, & voyant leur colere
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : *Toutes ces cruautés,*
La perte de nos biens & de nos libertés,
Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proſcriptions, & les guerres civiles,
Sont les degrés ſanglants dont Auguſte a fait choix
Pour monter ſur le trône & nous donner des loix :
(a) *Mais nous pouvons changer un deſtin ſi funeſte,*
Puiſque de trois tyrans, c'eſt le ſeul qui nous reſte,
Et que juſte une fois il s'eſt privé d'appui,
Perdant, pour régner ſeul, deux méchants comme lui.
Lui mort, (b) *nous n'avons point de vengeur, ni de maître ;*
Avec la liberté Rome (c) *s'en va renaître ;*

(a) *Mais nous pouvons changer un deſtin ſi funeſte.*

Il y avait auparavant :

Rendons toutefois grace à la bonté céleſte.

(b) *Nous n'avons point de vengeur.* Il veut dire, *mort il eſt ſans vengeur, & nous ſommes ſans maître :* en effet, c'eſt Rome qui a des vengeurs dans les aſſaſſins du tyran. Corneille entend donc qu'Auguſte reſtera ſans vengeance.

(c) *S'en va renaître.* Cette expreſſion n'eſt point fautive en poéſie, au contraire : voyez dans l'*Iphigénie* de Racine :

Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des ſiècles à venir.

Cet exemple eſt un de ceux qui peuvent ſervir à diſtinguer le langage de la poéſie de celui de la proſe.

Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
Si le joug qui l'accable eſt briſé par nos mains.
Prenons l'occaſion, tandis qu'elle eſt propice.
Demain au capitole il fait un ſacrifice,
Qu'il en ſoit la victime, & faiſons en ces lieux
Juſtice à tout le monde à la face des dieux.
Là preſque pour ſa ſuite il n'a que notre troupe;
C'eſt de ma main qu'il prend & l'encens & la coupe;
Et je veux pour ſignal, que cette même main
Lui donne au lieu d'encens d'un poignard dans le ſein.
Ainſi d'un coup mortel la victime frappée
Fera voir ſi je ſuis du ſang du grand Pompée;
Faites voir, après moi, ſi vous vous ſouvenez
Des illuſtres aïeux de qui vous êtes nés.
A peine ai-je achevé que chacun renouvelle,
Par un noble ſerment, le vœu d'être fidele:
L'occaſion leur plaît, mais chacun veut pour ſoi
L'honneur du premier coup que j'ai choiſi pour moi.
La raiſon regle enfin l'ardeur qui les emporte.
Maxime & la moitié s'aſſurent de la porte:
L'autre moitié me ſuit, & doit l'environner,
Prête au moindre ſignal que je voudrai donner.
Voilà, belle Emilie, à quel point nous en ſommes.
Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide, ou de libérateur,
Céſar celui de prince, (*a*) ou d'un uſurpateur.

(*a*) *Ou d'un uſurpateur.* Il faut *d'uſurpateur* dans la règle; *il aura le nom de prince légitime ou d'uſurpateur.* Mais gênons la poéſie le moins que nous pourrons.

Du ſuccès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire, ou notre ignominie :
(a) Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les déteſte morts, les adore vivants.
Pour moi, ſoit que le ciel me ſoit dur ou propice,
Qu'il m'éleve à la gloire, ou me livre au ſupplice,
Que Rome ſe déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous ſervir, tout me ſemblera doux.

ÉMILIE

Ne crains point de ſuccès qui ſouille ta mémoire,
Le bon & le mauvais ſont égaux pour ta gloire,
Et dans un tel deſſein le manque de bonheur
Met en péril ta vie, & non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute & de Caſſie ;
La ſplendeur de leurs noms en eſt-elle obſcurcie ?
(b) Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands deſſeins ?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?

(a) *Et le peuple inégal à l'endroit des tyrans.* Ce terme *à l'endroit* n'eſt plus d'uſage dans le ſtyle noble.

(b) *Sont-ils morts tout entiers ?*

Il y avait :

Et ſont-ils morts entiers avecque leurs deſſeins ?

D'abord l'auteur ſubſtitua, *Et ſont-ils morts entiers avec leurs grands deſſeins ?* enſuite il mit *ſont-ils morts tout entiers ?* Cette expreſſion ſublime, *mourir tout entier*, eſt priſe du Latin d'Horace, *non omnis moriar ;* & *tout entier* eſt plus énergique. Racine l'a imitée dans ſa belle piéce d'*Iphigénie :*

Ne laiſſer aucun nom & mourir tout entier.

Leur mémoire dans Rome eſt encor précieuſe ;
Autant que de Céſar la vie eſt odieuſe ;
Si leur vainqueur y regne, ils y ſont regrettés,
Et par les vœux de tous leurs pareils ſouhaités.
(*a*) Va marcher ſur leurs pas où l'honneur te convie (*b*),
Mais ne perds pas le ſoin de conſerver ta vie ;
Souviens-toi du beau feu dont nous ſommes épris,
Qu'auſſi-bien que ta gloire Émilie eſt ton prix ;
(*c*) Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me ſont chers, que les miens en dépendent.
Mais quelle occaſion mene Évandre vers nous ?

(*a*) *Va marcher.* Il faudrait *va*, *marche.* On ne dit pas plus *allons marcher*, qu'*allons aller.*

(*b*) *Convie* eſt une très-belle expreſſion, elle était très-uſitée dans le grand ſiècle de Louis XIV. Il eſt à ſouhaiter que ce mot continue d'être en uſage.

(*c*) *Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent.* Ailleurs ce mot de *faveurs* exciterait le ris & le murmure ; mais ce mot eſt ici confondu dans la foule des beautés de cette ſcène, ſi vive, ſi éloquente & ſi Romaine.

SCENE IV.

CINNA, ÉMILIE, ÉVANDRE, FULVIE.

ÉVANDRE.

(a) SEIGNEUR, César vous mande, & Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi ! Le sais-tu bien, Évandre ?

ÉVANDRE.

Polyclete est encor chez vous à vous attendre ;
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,

(a) *Seigneur, César vous mande, & Maxime avec vous.* L'intrigue est nouée dès le premier acte ; le plus grand intérêt, & le plus grand péril s'y manifestent. C'est un coup de théatre.

Remarquez que l'on s'intéresse d'abord beaucoup au succès de la conspiration de Cinna & d'Émilie, 1°. parce que c'est une conspiration ; 2°. parce que l'amant & la maîtresse sont en danger ; 3°. parce que Cinna a peint Auguste avec toutes les couleurs que les proscriptions métitent, & que dans son récit il a rendu Auguste exécrable ; 4°. parce qu'il n'y a point de spectateur qui ne prenne dans son cœur le parti de la liberté. Il est important de faire voir que dans ce premier acte, Cinna & Émilie s'emparent de tout l'intérêt. On tremble qu'ils ne soient découverts. Vous verrez qu'ensuite cet intérêt changé, & vous jugerez si c'est un défaut ou non.

Si ma dextérité n'eût ſu l'en empêcher.
Je vous en donne avis de peur d'une ſurpriſe.
Il preſſe fort.

EMILIE.

Mander les chefs de l'entrepriſe!
Tous deux! en même temps! Vous êtes découverts.

CINNA.

Eſpérons mieux, de grace.

ÉMILIE.

Ah, Cinna! je te perds!
Et les dieux obſtinés à nous donner un maître,
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguſte a tout appris.
Quoi, tous deux! & ſi-tôt que le conſeil eſt pris!

CINNA.

Je ne vous puis céler que ſon ordre m'étonne;
Mais ſouvent il m'appelle auprès de ſa perſonne;
Maxime eſt, comme moi, de ſes plus confidents,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.

ÉMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna; ne porte point mes maux juſqu'à l'extrême;
Et puiſque déſormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger.
Fuis d'Auguſte irrité l'implacable colere.

Je verſe aſſez de pleurs pour la mort de mon pere (a) ;
N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment,
Et ne me réduis point à pleurer mon amant !

CINNA.

Quoi ! ſur l'illuſion d'une terreur panique,
Trahir vos intérêts & la cauſe publique !
Par cette lâcheté moi-même m'accuſer,
Et tout abandonner quand il faut tout oſer !
Que feront nos amis, ſi vous êtes déçue ?

ÉMILIE.

Mais que deviendras-tu, ſi l'entrepriſe eſt ſue ?

CINNA.

S'il eſt pour me trahir des eſprits aſſez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas,
Vous la verrez brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les ſupplices,
Rendre Auguſte jaloux du ſang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.
Je deviendrois ſuſpect à tarder davantage.
Adieu. Raffermiſſez ce généreux courage.

(a) Peut-être ces pleurs, diſent les critiques ſévères, ſont un peu trop de commande, peut-être n'eſt-il pas bien naturel qu'on pleure ſon père au bout de vingt ans, & il eſt certain que les ſpectateurs ne pleurent point ce Toranius père d'Émilie. Mais ſi Corneille s'élève ici au deſſus de la nature, il ne choque point la nature. C'eſt une beauté plutôt qu'un défaut.

S'il faut ſubir le coup d'un deſtin rigoureux,
(a) Je mourrai tout enſemble heureux & malheureux ;
Heureux, pour vous ſervir, de perdre ainſi la vie ;
Malheureux, de mourir ſans vous avoir ſervie.

ÉMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient ;
Mon trouble ſe diſſipe, & ma raiſon revient.
Pardonne à mon amour cette indigne foibleſſe.
Tu voudrois fuir en vain, Cinna, je le confeſſe ;
Si tout eſt découvert, Auguſte a ſu pourvoir
A ne te laiſſer pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle aſſurance,
Digne de notre amour, digne de ta naiſſance,
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen Romain,
Et par un beau trépas couronne un beau deſſein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne ;
Ta mort emportera mon ame vers la tienne,
Et mon cœur auſſi-tôt percé des mêmes coups....

CINNA.

Ah ! ſouffrez que tout mort je vive encore en vous ;

(a) *Je mourrai tout enſemble heureux & malheureux ; Heureux, &c.*

Boileau reprenait cet *heureux & malheureux ;* il y trouvait trop de recherche, & je ne ſais quoi d'alembiqué. On peut dire, *heureux dans mon malheur :* l'exact & l'élégant Racine l'a dit ; mais être à la fois heureux & malheureux, expliquer & retourner cette antithèſe, cette énigme, cela n'eſt pas de la véritable éloquence.

Et du moins en mourant permettez que j'eſpere
Que vous ſaurez venger l'amant avec le pere.
Rien n'eſt pour vous à craindre ; aucun de nos amis
Ne ſait ni vos deſſeins, ni ce qui m'eſt promis ;
Et leur parlant tantôt des miſeres Romaines,
Je leur ai tû la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur touchant vos intérêts,
D'un ſi parfait amour ne trahît les ſecrets.
Il n'eſt ſu que d'Évandre, & de votre Fulvie.

ÉMILIE.

Avec moins de frayeur je vaïs donc chez Livie,
Puiſque dans ton péril il me reſte un moyen
De faire agir pour toi ſon crédit & le mien.
Mais ſi mon amitié par là ne te délivre,
N'eſpere pas qu'enfin je veuille te ſurvivre.
(*a*) Je fais de ton deſtin des regles à mon ſort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou (*b*) je ſuivrai ta mort.

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

(*a*) *Je fais de ton deſtin des règles à mon ſort. Je fais des règles à mon ſort*, n'eſt pas à la vérité une expreſſion heureuſe ; mais y a-t-il des fautes au milieu de tant de beaux vers, avec tant d'intérêt, de grandeur & d'éloquence ?

(*b*) *Je ſuivrai ta mort* n'exprime pas ce que l'auteur veut dire, *je mourrai après toi.*

ÉMILIE.

Va-t'en, & ſouviens-toi (*a*) ſeulement que je t'aime.

Fin du premier Acte.

(*a*) *Seulement que je t'aime.* *Seulement* fait là un mauvais effet; car Cinna doit ſe ſouvenir de ſon entrepriſe & de ſes amis.

On ne remarque ces légères inadvertances qu'en faveur des étrangers & des commençans.

ACTE II (a).

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA, MAXIME, troupes de Courtiſans.

AUGUSTE.

QUE chacun ſe retire, & qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, & vous, Maxime, auſſi.
(*Tous ſe retirent, à la réſerve de Cinna & de Maxime.*)

(a) Corneille, dans ſon Examen de *Cinna*, ſemble ſe condamner d'avoir manqué à l'unité de lieu. *Le premier acte*, dit-il, *ſe paſſe dans l'appartement d'Émilie, le ſecond dans celui d'Auguſte :* mais il fait auſſi réflexion que l'unité s'étend à tout le palais ; il eſt impoſſible que cette unité ſoit plus rigoureuſement obſervée. Si on avait eu des théatres véritables, une ſcène ſemblable à celle de Vicence, qui repréſentât pluſieurs appartemens, les yeux des ſpectateurs auraient vu ce que leur eſprit doit ſuppléer. C'eſt la faute des conſtructeurs, quand un théatre ne repréſente pas les différens endroits où ſe paſſe l'action, dans une même enceinte, une place, un temple, un palais, un veſtibule, un cabinet, &c. Il s'en fallait beaucoup que le théatre fût digne des piéces de Corneille. C'eſt une choſe admirable ſans

(a) Cet empire abſolu ſur la terre & ſur l'onde ;
Ce pouvoir ſouverain que j'ai ſur tout le monde,
Cette grandeur ſans borne, & cet illuſtre rang,
Qui m'a jadis coûté tant de peine & de ſang,

---

doute d'avoir ſuppoſé cette délibération d'Auguſte, avec ceux mêmes qui viennent de faire ſerment de l'aſſaſſiner. Sans cela, cette ſcène ſerait plutôt un beau morceau de déclamation, qu'une belle ſcene de tragédie.

(a) *Cet empire abſolu, ce pouvoir ſouverain, la terre & l'onde, tout le monde, & cet illuſtre rang*, ſont une redondance, un pléonaſme, une petite faute.

Fénelon dans ſa Lettre à l'académie ſur l'éloquence, dit : « Il » me ſemble qu'on a donné ſouvent aux Romains un diſcours » trop faſtueux ; je ne trouve point de proportion entre l'emphaſe » avec laquelle Auguſte parle dans la tragédie de *Cinna* & la » modeſte ſimplicité avec laquelle Suétone le dépeint. » Il eſt vrai : mais ne faut-il pas quelque choſe de plus relevé ſur le théatre que dans Suétone ? Il y a un milieu à garder entre l'enflure & la ſimplicité. Il faut avouer que Corneille a quelquefois paſſé les bornes.

L'archévêque de Cambrai avait d'autant plus raiſon de reprendre cette enflure vicieuſe, que de ſon tems les comédiens chargeaient encor ce défaut par la plus ridicule affectation dans l'habillement, dans la déclamation & dans les geſtes. On voyait Auguſte arriver avec la démarche d'un Matamore, coëffé d'une perruque carrée qui deſcendait par devant juſqu'à la ceinture ; cette perruque était farcie de feuilles de laurier, & ſurmontée d'un large chapeau avec deux rangs de plumes rouges. Auguſte ainſi défiguré par des bateleurs Gaulois ſur un théatre de marionettes, était quelque choſe de bien étranger. Il ſe plaçait ſur un énorme fauteuil à deux gradins, & Maxime & Cinna étaient ſur deux petits tabourets. La déclamation ampoulée répondait

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtiſan flatteur la préſence importune,

---

parfaitement à cet étalage, & ſurtout Auguſte ne manquait pas de regarder Cinna & Maxime du haut en bas avec un noble dédain, en prononçant ces vers :

Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtiſan flatteur la préſence importune.

Il faiſait bien ſentir que c'était eux qu'il regardait comme des courtiſans flatteurs. En effet, il n'y a rien dans le commencement de cette ſcène qui empêche que ces vers ne puiſſent être joués ainſi. Auguſte n'a point encor parlé avec bonté, avec amitié, à Cinna & à Maxime ; il ne leur a encor parlé que de ſon pouvoir abſolu ſur la terre & ſur l'onde. On eſt même un peu ſurpris qu'il leur propoſe tout d'un coup ſon abdication à l'empire, & qu'il les ait mandés avec tant d'empreſſement pour écouter une réſolution ſi ſoudaine, ſans aucune préparation, ſans aucun ſujet, ſans aucune raiſon priſe de l'état préſent des choſes.

Lorſqu'Auguſte examinait avec Agrippa & avec Mécène, s'il devait conſerver ou abdiquer ſa puiſſance, c'était dans les occaſions critiques qui amenaient naturellement cette délibération ; c'était dans l'intimité de la converſation, c'était dans des effuſions de cœur. Peut-être cette ſcène eût-elle été plus vraiſemblable, plus théatrale, plus intéreſſante, ſi Auguſte avait commencé par traiter Cinna & Maxime avec amitié, s'il leur avait parlé de ſon abdication comme d'une idée qui leur était déjà connue ; alors la ſcène ne paraîtrait plus amenée comme par force, uniquement pour faire un contraſte avec la conſpiration. Mais malgré toutes ces obſervations, ce morceau ſera toujours un chef-d'œuvre, par la beauté des vers, par les détails, par la force du raiſonnement, & par l'intérêt même qui doit en réſulter ; car eſt-il rien de plus intéreſſant que de voir Auguſte

N'eſt que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on ceſſe d'aimer ſi-tôt qu'on en jouit.
(*a*) L'ambition déplaît quand elle eſt aſſouvie ;
D'une contraire ardeur ſon ardeur eſt ſuivie ;
Et comme notre eſprit, juſqu'au dernier ſoupir,
Toujours vers quelque objet pouſſe quelque déſir,
Il ſe ramene en ſoi, n'ayant plus où ſe prendre ;
(*b*) Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.
J'ai ſouhaité l'empire, & j'y ſuis parvenu ;
Mais en le ſouhaitant je ne l'ai pas connu.

---

rendre ſes propres aſſaſſins arbitres de ſa deſtinée ? Il ſerait mieux ; j'en conviens, que cette ſcène eût pu être préparée ; mais le fond eſt toujours le même, & les beautés de détail, qui ſeules peuvent faire les ſuccès des poëtes, ſont d'un genre ſublime.

(*a*) *L'ambition déplaît quand elle eſt aſſouvie, &c.* Ces maximes générales ſont rarement convenables au théatre, (comme nous le remarquons pluſieurs fois) ſurtout quand leur longueur dégénère en diſſertation, mais ici elles ſont à leur place. La paſſion & le danger n'admettent point les maximes. Auguſte n'a point de paſſion, & n'éprouve point ici de dangers ; c'eſt un homme qui réfléchit, & ces réflexions même ſervent encore à juſtifier le projet de renoncer à l'empire. Ce qui ne ſerait pas permis dans une ſcène vive & paſſionnée, eſt ici admirable.

(*b*) *Et monté ſur le faîte, il aſpire à deſcendre.*

Racine admirait ſurtout ce vers, & le faiſait admirer à ſes enfans. En effet ce mot *aſpire*, qui d'ordinaire s'emploie avec *s'élever*, devient une beauté frappante quand on le joint à *deſcendre*. C'eſt cet heureux emploi des mots qui fait la belle poéſie, & qui fait paſſer un ouvrage à la poſtérité.

Dans ſa poſſeſſion j'ai trouvé pour tous charmes,
D'effroyables ſoucis, d'éternelles alarmes,
(a) Mille ennemis ſecrets, la mort à tout propos,
(b) Point de plaiſir ſans trouble, & jamais de repos.
Sylla m'a précédé dans ce pouvoir ſuprême:
Le grand Céſar mon pere en a joui de même;
D'un œil ſi différent tous deux l'ont regardé,
Que l'un s'en eſt démis, & l'autre l'a gardé:
Mais l'un cruel, barbare, eſt mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le ſein de ſa ville;
L'autre tout débonnaire, au milieu du ſénat,
A vu trancher ſes jours par un aſſaſſinat.
Ces exemples récents ſuffiroient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on ſe devoit conduire:
L'un m'invite à le ſuivre, & l'autre me fait peur:
Mais l'exemple ſouvent n'eſt qu'un miroir trompeur;
(c) Et l'ordre du deſtin qui gêne nos penſées,

(a) *Mille ennemis ſecrets, la mort à tout propos. La mort à tout propos* eſt trop familier. Si ces légers défauts ſe trouvaient dans une tirade faible, ils l'affaibliraient encore; mais ces négligences ne choquent perſonne dans un morceau ſi ſupérieurement écrit; ce ſont de petites pierres entourées de diamans, elles en reçoivent de l'éclat & n'en ôtent point.

(b) *Point de plaiſir ſans trouble* eſt trop faible, trop inutile après *la mort à tout propos.*

(c) *L'ordre du deſtin. L'ordre du deſtin qui gêne nos penſées*, ne fait pas un ſens clair; il veut dire, *le deſtin que nous cherchons à connaître n'eſt pas toujours écrit dans les événemens paſſés qui pourraient nous inſtruire.* La grande difficulté des vers eſt d'exprimer ce qu'on penſe.

N'eſt pas toujours écrit dans les choſes paſſées.
Quelquefois l'un ſe briſe où l'autre s'eſt ſauvé ;
Et par où l'un périt un autre eſt conſervé.
Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
(a) Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécene,
Pour réſoudre ce point avec eux débattu,
Prenez ſur mon eſprit le pouvoir qu'ils ont eu.
Ne conſidérez point cette grandeur ſuprême,
Odieuſe aux Romains, & peſante à moi-même.
Traitez-moi comme ami, non comme ſouverain.
Rome, Auguſte, l'État, tout eſt en votre main.
Vous mettrez & l'Europe, & l'Aſie, & l'Afrique,
Sous les loïx d'un monarque, ou d'une république ;
Votre avis eſt ma regle, & par ce ſeul moyen
Je veux être empereur ou ſimple citoyen.

(a) *Vous qui me tenez lieu d'Agrippe & de Mécène.* Auguſte eût en effet, à ce qu'on dit, cette converſation avec Agrippa & Mécénas. Dion Caſſius les fait parler tous deux; mais qu'il eſt faible & ſtérile en comparaiſon de Corneille !

Dion Caſſius fait ainſi parler Mécénas : *Conſultez plutôt les beſoins de la patrie que la voix du peuple, qui ſemblable aux enfans, ignore ce qui lui eſt profitable ou nuiſible. La république eſt comme un vaiſſeau battu de la tempête, &c.* Comparez ces diſcours à ceux de Corneille, dans leſquels il avait la difficulté de la rime à ſurmonter.

Cette ſcène eſt un traité du droit des gens. La différence que Corneille établit entre l'uſurpation & la tyrannie, était une choſe toute nouvelle ; & jamais écrivain n'avait étalé des idées politiques en proſe, auſſi fortement que Corneille les approfondit en vers.

CINNA.

(a) Malgré notre ſurpriſe & mon inſuffiſance,
Je vous obéirai, Seigneur, ſans complaiſance;
Et mets bas le reſpect qui pourroit m'empêcher
De combattre un avis où vous ſemblez pancher.
Souffrez-le d'un eſprit jaloux de votre gloire,
Que vous allez ſouiller d'une tache trop noire,
Si vous ouvrez votre ame à ces impreſſions,
Juſques à condamner toutes vos actions.
On ne renonce point aux graudeurs légitimes;
On garde ſans remords ce qu'on acquiert ſans crimes;
Et plus le bien qu'on quitte eſt noble, grand, exquis,
Plus qui l'oſe quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, Seigneur, cette honteuſe marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque;
Vous l'êtes juſtement, & c'eſt ſans attentat
Que vous avez changé la forme de l'État.
(b) Rome eſt deſſous vos loix par le droit de la guerre,
Qui ſous les loix de Rome a mis toute la terre;

(a) *Malgré notre ſurpriſe.* Ce mot eſt la critique du peu de préparation donnée à cette ſcène. En effet, eſt-il naturel qu'Auguſte veuille ainſi abdiquer tout d'un coup, ſans aucun ſujet, ſans aucune raiſon nouvelle?

(b) *Rome eſt deſſous vos loix par le droit de la guerre.* Comme il faut des remarques grammaticales, ſurtout pour les étrangers, on eſt obligé d'avertir que *deſſous* eſt adverbe, & n'eſt point préposition: *eſt-il deſſus? eſt-il deſſous? il eſt ſous vous: il eſt ſous lui.*

Vos armes l'ont conquiſe, & tous les conquérans
Pour être uſurpateurs ne ſont pas des tyrans.
Quand ils ont ſous leurs loix aſſervi des provinces,
Gouvernant juſtement ils s'en font juſtes princes :
C'eſt ce que fit Céſar ; il vous faut aujourd'hui
Condamner ſa mémoire, (*a*) ou faire comme lui.
Si le pouvoir ſuprême eſt blâmé par Auguſte,
Céſar fut un tyran, & ſon trépas fut juſte ;
Et vous devez aux dieux compte de tout le ſang
(*b*) Dont vous l'avez vengé pour monter à ſon rang.
(*c*) N'en craignez point, Seigneur, les triſtes deſtinées.
Un plus puiſſant démon veille ſur vos années.
On a dix fois ſur vous attenté ſans effet ;

(*a*) *Ou faire comme lui.* Le mot de *faire* eſt proſaïque & vague : *régner comme lui* eût mieux valu.

(*b*) *Dont vous l'avez vengé.* Cela n'eſt pas Français ; il a vengé Céſar par le ſang, & non du ſang. Il fallait,

Et vous devez aux dieux compte de tout le ſang
Que vous avez verſé pour monter à ſon rang.

(*c*) *N'en craignez point, Seigneur, les triſtes deſtinées.* Il y avait d'abord :

Mais ſa mort vous fait peur, Seigneur, les deſtinées
D'un ſoin bien plus exact veillent ſur vos années.

Corneille a changé heureuſement ces deux vers. Quelques perſonnes reprennent *les deſtinées.* Elles prétendent que la mort de Céſar eſt le deſtin de Céſar, ſa deſtinée, & que ce mot au pluriel ne peut ſignifier un ſeul événement. Je crois cette critique auſſi injuſte que fine ; car s'il n'eſt pas permis à la poéſie de dire *deſtinées* pour *deſtins, graces, faveurs, dons, inimitiés, haines,* &c. au pluriel ; c'eſt vouloir qu'on ne faſſe pas de vers.

(a) Et qui l'a voulu perdre, au même inſtant l'a fait.
On entreprend aſſez, mais aucun n'exécute.
Il eſt des aſſaſſins, mais il n'eſt plus de Brute.
Enfin, s'il faut attendre un ſemblable revers,
Il eſt beau de mourir maître de l'univers.
C'eſt ce qu'en peu de mots j'oſe dire; & j'eſtime
Que ce peu que j'ai dit eſt l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguſte a droit de conſerver
L'empire où ſa vertu l'a fait ſeul arriver;
Et qu'au prix de ſon ſang, au péril de ſa tête,
Il a fait de l'État une juſte conquête:
Mais que ſans ſe noircir il ne puiſſe quitter
Le fardeau que ſa main eſt laſſe de porter;
Qu'il accuſe par là Céſar de tyrannie,
Qu'il approuve ſa mort, c'eſt ce que je dénie.
Rome eſt à vous, Seigneur, l'empire eſt votre bien:
Chacun en liberté peut diſpoſer du ſien;
Il le peut à ſon choix garder, ou s'en défaire.
Vous ſeul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire!
Et ſeriez devenu, pour avoir tout dompté,
Eſclave des grandeurs où vous êtes monté!

(a) *Et qui l'a voulu perdre au même inſtant l'a fait.* On ne ſait point à quoi ſe rapporte le *perdre*; on pourrait entendre par ce vers, *ceux qui ont attenté ſur vous ſe ſont perdus.* Il faut éviter ce mot *faire*, ſur-tout à la fin d'un vers: petite remarque, mais utile; ce mot *faire* eſt trop vague; il ne préſente ni idée déterminée, ni image; il eſt lâche, il eſt proſaïque.

Poſſédez-les, Seigneur, ſans qu'elles vous poſſedent.
Loin de vous captiver, ſouffrez qu'elles vous cedent;
Et faites hautement connoître enfin à tous,
Que tout ce qu'elles ont eſt au-deſſous de vous.
(*a*) Votre Rome autrefois vous donna la naiſſance;
Vous lui voulez donner votre toute-puiſſance;
Et Cinna vous impute à crime capital
(*b*) La libéralité vers le pays natal!
Il appelle remords l'amour de la patrie!
Par la haute vertu la gloire eſt donc flétrie!
Et ce n'eſt qu'un objet digne de nos mépris,
(*c*) Si de ſes pleins effets l'infamie eſt le prix!
Je veux bien avouer qu'une action ſi belle
Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle;
Mais commet-on (*d*) un crime indigne de pardon,
Quand la reconnoiſſance eſt au-deſſus du don?

(*a*) *Votre Rome autrefois vous donna la naiſſance.* La tyrannie du vers amène très-mal à propos ce mot oiſeux *autrefois.*

(*b*) *Le pays natal* n'eſt pas du ſtyle noble. *La libéralité* n'eſt pas le mot propre; car rendre *la liberté à ſa patrie* eſt bien plus que *liberalitas Auguſti.*

(*c*) *Si de ſes pleins effets, &c.* Cette phraſe n'a pas la clarté, l'élégance, la juſteſſe néceſſaires. La vertu eſt donc un objet digne de nos mépris, ſi l'infamie eſt le prix de ſes pleins effets. Remarquez de plus qu'*infamie* n'eſt pas le mot propre. Il n'y a point d'infamie à renoncer à l'empire.

(*d*) *Un crime indigne de pardon.* La rime a encor produit cet hémiſtiche, *indigne de pardon*; ce n'eſt aſſurément pas un crime impardonnable, de donner plus qu'on n'a reçu. Les vers pour être bons, doivent avoir l'exactitude de la proſe, en s'élevant au deſſus d'elle.

Suivez, ſuivez, Seigneur, le ciel qui vous inſpire;
Votre gloire redouble à mépriſer l'empire;
Et vous ſerez fameux chez la poſtérité,
Moins pour l'avoir conquis, que pour l'avoir quitté.
Le bonheur peut conduire à la grandeur ſuprême,
Mais pour y renoncer il faut la vertu même;
Et peu de généreux vont juſqu'à dédaigner,
(*a*) Après un ſceptre acquis la douceur de régner.
Conſidérez d'ailleurs que vous régnez dans Rome,
Où, de quelque façon que votre cour vous nomme,
On hait la monarchie; & le nom d'empereur,
Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
(*b*) Il paſſe pour tyran quiconque s'y fait maître,
Qui le ſert pour eſclave (*c*), & qui l'aime pour traître:
Qui le ſouffre a le cœur (*d*) lâche, mol, abattu;

(*a*) *Après un ſceptre acquis.* Cet hémiſtiche n'eſt pas heureux, & ces deux vers ſont de trop après celui-ci : *Mais pour y renoncer il faut la vertu même.* C'eſt toujours gâter une belle penſée que de vouloir y ajouter: c'eſt une abondance vicieuſe.

(*b*) *Il paſſe pour tyran quiconque s'y fait maître.* Cet *il* qui était autrefois un tour très-heureux, la tyrannie de l'uſage l'a aboli. *Il eſt un tyran, celui qui aſſervit ſon pays, il eſt un perfide, celui qui manque à ſa parole :* on a encor conſervé ce tour: *Ils ſont dangereux, ces ennemis du théatre, ces rigoriſtes outrés.*

(*c*) *Et qui l'aime pour traître.* Voilà encor de cette abondance ſuperflue & ſtérile. Pourquoi celui qui aime un uſurpateur eſt-il un traître? Il n'eſt certainement pas traître parce qu'il l'aime. Quand on a dit qu'il eſt eſclave, on a tout dit, le reſte eſt inutile.

(*d*) *Lâche, mol, abattu.* On ne ſe ſert plus du terme *mol.* De plus, ces trois épithètes forment un vers trop négligé; la préciſion y perd, & le ſens n'y gagne rien.

Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
Vous en avez, Seigneur, des preuves trop certaines.
On a fait contre vous dix entrepriſes vaines ;
Peut-être que l'onzieme eſt prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient d'agiter
N'eſt qu'un avis ſecret que le ciel vous envoie,
Qui pour vous conſerver n'a plus que cette voie.
Ne vous expoſez plus à ces fameux revers ;
Il eſt beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort ſouille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre & croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'eſt ſon bien ſeulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté qui lui ſemble ſi chere,
N'eſt pour Rome, Seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuiſible qu'utile, & qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ſes États.
Avec ordre & raiſon les honneurs il diſpenſe,
Avec diſcernement punit & récompenſe,
Et diſpoſe de tout en juſte poſſeſſeur,
Sans rien précipiter, de peur d'un ſucceſſeur.
Mais quand le peuple eſt maître, on n'agit qu'en tumulte;
La voix de la raiſon jamais ne ſe conſulte :
Les honneurs ſont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus ſéditieux.
Ces petits ſouverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps ſi court leur puiſſance bornée,

Des plus heureux deſſeins ſont avorter le fruit,
De peur de le laiſſer à celui qui les ſuit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
(a) Dans le champ du public largement ils moiſſonnent,
Aſſurés que chacun leur pardonne aiſément,
Eſpérant à ſon tour un pareil traitement :
(b) Le pire des États, c'eſt l'État populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le ſeul qui dans Rome peut plaire.

(a) *Dans le champ du public.* Il y avait auparavant : *Dedans le champ d'autrui.*

(b) *Le pire des états, c'eſt l'état populaire.* Quelle prodigieuſe ſupériorité de la belle poéſie ſur la proſe ! Tous les écrivains politiques ont délayé ces penſées ; aucun a-t-il approché de la force, de la profondeur, de la netteté, de la préciſion de ces diſcours de Cinna & de Maxime ? Tous les corps de l'État auraient dû aſſiſter à cette piéce, pour apprendre à penſer & à parler. Ils ne faiſaient que des harangues ridicules, qui ſont la honte de la nation. Corneille était un maître dont ils avaient beſoin. Mais un préjugé, plus barbare encor que ne l'était l'éloquence du barreau & de la chaire, a ſouvent empêché pluſieurs magiſtrats très-éclairés d'imiter Cicéron & Hortenſius, qui allaient entendre des tragédies fort inférieures à celles de Corneille. Ainſi les hommes pour qui ces piéces étaient faites, ne les voyaient pas. Le parterre n'était pas digne de ces tableaux de la grandeur Romaine. Les femmes ne voulaient que de l'amour ; bientôt on ne traita plus que l'amour, & par là on fournit à ceux que leurs petits talens rendent jaloux de la gloire des ſpectacles, un malheureux prétexte de s'élever contre le premier des beaux-arts. Nous avons eu un chancelier qui a écrit ſur l'art dramatique, & on a obſervé que de ſa vie il n'alla aux ſpectacles ; mais Scipion, Caton, Cicéron, Céſar y allaient.

Cette haine des rois que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait ſucent tous ſes enfants,
Pour l'arracher des cœurs, eſt trop enracinée.

MAXIME.

Oui, Seigneur, dans ſon mal Rome eſt trop obſtinée :
Son peuple qui s'y plaît en fuit la guériſon,
Sa coutume l'emporte, & non pas la raiſon ;
Et cette vieille erreur que Cinna veut abattre
Eſt une heureuſe erreur dont il eſt idolâtre,
Par qui le monde entier aſſervi ſous ſes loix
L'a vu cent fois marcher ſur la tête des rois,
Son épargne s'enfler du ſac de leurs provinces.
Que lui pouvoient de plus donner les meilleurs princes ?
J'oſe dire, Seigneur, que par tous les climats
Ne ſont pas bien reçus toutes ſortes d'États ;
Chaque peuple a le ſien conforme à ſa nature,
Qu'on ne ſauroit changer ſans lui faire une injure :
Telle eſt la loi du ciel, dont la ſage équité
Seme dans l'univers cette diverſité.
Les Macédoniens aiment le monarchique,
Et le reſte des Grecs la liberté publique :
Les Parthes, les Perſans veulent des ſouverains ;
Et le ſeul conſulat eſt bon pour les Romains.

CINNA.

Il eſt vrai que du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent génie ;
Mais il n'eſt pas moins vrai que cet ordre des cieux
Change ſelon les temps, comme ſelon les lieux.

Rome a reçu des rois ſes murs & ſa naiſſance ;
Elle tient des conſuls ſa gloire & ſa puiſſance,
Et reçoit maintenant de vos rares bontés
Le comble ſouverain de ſes proſpérités.
Sous vous, l'État n'eſt plus en pillage aux armées ;
Les portes de Janus par vos mains ſont fermées ;
Ce que ſous ſes conſuls on n'a vu qu'une fois,
Et qu'a fait voir, comme eux, le ſecond de ſes rois.

MAXIME.

(*a*) Les changements d'État que fait l'ordre céleſte,
Ne coûtent point de ſang, n'ont rien qui ſoit funeſte.

CINNA.

C'eſt un ordre des dieux qui jamais ne ſe rompt,
De nous vendre bien cher les grands biens qu'ils nous font.
L'exil des Tarquins même enſanglanta nos terres,
Et nos premiers conſuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

(*b*) Donc votre aïeul Pompée au ciel a réſiſté,
Quand il a combattu pour notre liberté ?

(*a*) *Les changemens d'État que fait l'ordre céleſte, &c.* J'ai peur que ces raiſonnemens ne ſoient pas de la force des autres ; ce que dit Maxime eſt faux ; la plupart des révolutions ont coûté du ſang, & d'ailleurs tout ſe fait par l'ordre céleſte. La réponſe que c'eſt un ordre immuable du ciel de vendre cher ſes bienfaits, ſemble dégénérer en diſpute de ſophiſte, en queſtion d'école, & trop s'écarter de cette grande & noble politique dont il eſt ici queſtion.

(*b*) *Donc votre aïeul Pompée au ciel a réſiſté.* L'objection de *votre aïeul Pompée* eſt preſſante ; mais Cinna n'y répond que par

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par les mains de Pompée il l'auroit défendue:
Il a choiſi ſa mort pour ſervir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devoit cette gloire aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.
Ce nom depuis long-temps ne ſert qu'à l'éblouir,
Et ſa propre grandeur l'empêche d'en jouir.

---

un trait d'eſprit. Voilà un ſingulier honneur fait aux mânes de Pompée, d'aſſervir Rome pour laquelle il combattait. Pourquoi le ciel devait-il cet honneur à Pompée? Au contraire, s'il lui devait quelque choſe, c'était de ſoutenir ſon parti, qui était le plus juſte. Dans une telle délibération, devant un homme tel qu'Auguſte, on ne doit donner que des raiſons ſolides: ces ſubtilités ne paraiſſent pas convenir à la dignité de la tragédie. Cinna s'éloigne ici de ce vrai ſi néceſſaire & ſi beau. Voulez-vous ſavoir ſi une penſée eſt naturelle & juſte? Examinez la propoſition contraire; ſi ce contraire eſt vrai, la penſée que vous examinez eſt fauſſe.

On peut répondre à ces objections que Cinna parle ici contre ſa penſée. Mais pourquoi parlerait-il contre ſa penſée? Y eſt-il forcé? Junie dans *Britannicus* parle contre ſon propre ſentiment, parce que Néron l'écoute; mais ici Cinna eſt en toute liberté; s'il veut perſuader à Auguſte de ne point abdiquer, il doit dire à Maxime, laiſſons là ces vaines diſputes, il ne s'agit pas de ſavoir ſi Pompée a réſiſté au ciel, & ſi le ciel lui devait l'honneur de rendre Rome eſclave. Il s'agit que Rome a beſoin d'un maître. Il s'agit de prévenir des guerres civiles, &c. Je crois enfin que cette ſubtilité dans cette belle ſcène eſt un défaut; mais c'eſt un défaut dont il n'y a qu'un grand homme qui ſoit capable.

Depuis qu'elle ſe voit la maîtreſſe du monde,
Depuis que la richeſſe entre ſes murs abonde,
Et que ſon ſein fécond en glorieux exploits
Produit des citoyens plus puiſſants que des rois,
Les grands pour s'affermir achetant les ſuffrages,
Tiennent pompeuſement leurs maîtres à leurs gages,
Qui par des fers dorés ſe laiſſant enchaîner,
Reçoivent d'eux les loix qu'ils penſent leur donner.
Envieux l'un de l'autre ils menent tout par brigues,
Que leur ambition tourne en ſanglantes ligues.
Ainſi de Marius Sylla devient jaloux,
Céſar de mon aïeul, Marc-Antoine de vous;
Ainſi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorſque par un déſordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, & l'autre point d'égal.
Seigneur, pour ſauver Rome, il faut qu'elle s'uniſſe
En la main d'un bon chef à qui tout obéiſſe.
Si vous aimez encore à la favoriſer,
Otez-lui les moyens de ſe plus diviſer.
Sylla quittant la place (*a*) enfin bien uſurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à Céſar & Pompée,
(*b*) Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,

(*a*) *Enfin bien uſurpée.* Cet *enfin* gâte la phraſe.

(*b*) *Que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir.* Il ſemble que le malheur des tems ne nous eût pas fait voir Céſar & Pompée. La phraſe eſt louche & obſcure.

Il veut dire, *le malheur des tems ne vous eût pas fait voir le champ ouvert à Céſar & à Pompée.*

S'il eût dans ſa famille aſſuré ſon pouvoir.
Qu'a fait du grand Céſar le cruel parricide,
Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
Qui n'euſſent pas détruit Rome par les Romains;
Si Céſar eût laiſſé l'empire entre vos mains?
Vous la replongerez, en quittant cet empire,
Dans les maux dont à peine encore elle reſpire;
Et de ce peu, Seigneur, qui lui reſte de ſang,
Une guerre nouvelle épuiſera ſon flanc.
Que l'amour du pays, que la pitié vous touche;
(a) Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
Conſidérez le prix que vous avez coûté;
Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté,
Des maux qu'elle a ſoufferts elle eſt trop bien payée;
Mais une juſte peur tient ſon ame effrayée.
Si jaloux de ſon heur & las de commander,
Vous lui gardez un bien qu'elle ne peut garder,
S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,

(a) *Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.* Ici Cinna embraſſe les genoux d'Auguſte, & ſemble déshonorer les belles choſes qu'il a dites par une perfidie bien lâche, qui l'avilit. Cette baſſe perfidie même ſemble contraire aux remords qu'il aura. On pourrait croire que c'eſt à Maxime, repréſenté comme un vil ſcélérat, à faire le perſonnage de Cinna, & que Cinna devait dire ce que dit Maxime. Cinna, que l'auteur veut & doit annoblir, devait-il conjurer Auguſte à genoux de garder l'empire, pour avoir un prétexte de l'aſſaſſiner? On eſt fâché que Maxime joue ici le rôle d'un digne Romain, & Cinna d'un fourbe, qui emploie le rafinement le plus noir pour empêcher Auguſte de faire une action qui doit même déſarmer Émilie.

Si vous ne préférez ſon intérêt au vôtre,
Si ce funeſte don la met au déſeſpoir,
Je n'oſe dire ici ce que j'oſe prévoir.
Conſervez-vous, Seigneur, (*a*) en lui laiſſant un maître,
Sous qui ſon vrai bonheur commence de renaître;
Et pour mieux aſſurer le bien commun de tous,
Donnez un ſucceſſeur qui ſoit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
Mon repos m'eſt bien cher, mais Rome eſt la plus forte;
Et quelque grand malheur qui m'en puiſſe arriver,
Je conſens à me perdre afin de la ſauver.
Pour ma tranquillité mon cœur en vain ſoupire.
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire;
Mais je le retiendrai pour vous en faire part.
Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
Regarde ſeulement l'État & ma perſonne.
Votre amour en tous deux fait ce combat d'eſprits,
Et vous allez tous deux en recevoir le prix.
(*b*) Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile:

(*a*) *En lui laiſſant un maître.*

Il y avait auparavant:

Conſervez-vous, Seigneur, en conſervant un maître.

(*b*) *Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile.* Cela n'eſt pas dans l'hiſtoire. En effet c'eût été plutôt un exil qu'une récompenſe: un proconſulat en Sicile eſt une punition pour un favori qui veut reſter à Rome & à la cour avec un grand crédit.

Allez donner mes loix à ce terroir fertile.
Songez que c'eſt pour moi que vous gouvernerez,
Et que je répondrai de ce que vous ferez.
(*a*) Pour épouſe, Cinna, je vous donne Emilie;
Vous ſavez qu'elle tient la place de Julie,
Et que ſi nos malheurs & la néceſſité
M'ont fait traiter ſon pere avec ſévérité,
(*b*) Mon épargne depuis en ſa faveur ouverte
Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner;
Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner;
(*c*) De l'offre de vos vœux elle ſera ravie.
Adieu, j'en veux porter la nouvelle à Livie.

(*a*) *Pour épouſe, Cinna, je vous donne Émilie.* Ceci eſt bien différent. Tout lecteur voit dans ce vers la perfection de l'art. Auguſte donne à Cinna ſa fille adoptive, que Cinna veut obtenir par l'aſſaſſinat d'Auguſte. Le mérite de ce vers ne peut échapper à perſonne.

(*b*) *Mon épargne ouverte. Épargne* ſignifiait *tréſor royal*, & la caſſette du roi s'appellait *chatouille*. Les mots changent; mais ce qui ne doit pas changer, c'eſt la nobleſſe des idées. Il eſt trop bas de faire dire à Auguſte qu'il a donné de l'argent à Émilie; & il eſt bien plus bas à Émilie de l'avoir reçu & de conſpirer contre lui.

(*c*) *De l'offre de vos vœux elle ſera ravie.* Il y avait :

Je préſume plutôt qu'elle en ſera ravie.

L'un & l'autre ſont également faibles, & il importe peu que ce vers ſoit faible ou fort. En général cette ſcène eſt d'un genre dont il n'y avait aucun exemple chez les anciens ni chez les modernes; détachez-la de la piéce, c'eſt un chef-d'œuvre d'élo-

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

(a) QUEL eſt votre deſſein après ces beaux diſcours ?

CINNA.

Le même que j'avois, & que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

---

quence ; incorporée à la piéce, c'eſt un chef-d'œuvre encor plus grand. Il eſt vrai que ces beautés n'exc itent ni terreur, ni pitié, ni grands mouvemens : mais ces mouvemens, cette pitié, cette tetreur ne ſont pas néceſſaires dans le commencement d'un ſecond acte.

Cette ſcène eſt beaucoup plus difficile à jouer qu'aucune autre. Elle exigerait trois acteurs d'une figure impoſante, & qui euſſent autant de nobleſſe dans la voix & dans les geſtes qu'il y en a dans les vers : c'eſt ce qui ne s'eſt jamais rencontré.

(a) *Quel eſt votre deſſein après ces beaux diſcours ?*
Le même que j'avais, & que j'aurai toujours.

Ces beaux diſcours eſt trop familier. Pourquoi Cinna n'aurait-il pas ici les remords qu'il a dans le troiſième acte ? il eût fallu en ce cas une autre conſtruction dans la piéce. C'eſt un doute que je propoſe, & que les remarques ſuivantes expoſeront plus au long.

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie !

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

(*a*) Et vous pouvez juger
Que je veux l'affranchir enſemble & la venger.
(*b*) Octave aura donc vu ſes fureurs aſſouvies,
Pillé juſqu'aux autels, ſacrifié nos vies,

(*a*) . . . . . *Et vous pouvez juger*
Que je veux l'affranchir enſemble & la venger.

Pourquoi perſiſter dans des principes qu'il va démentir, & dans une fourbe honteuſe dont il va ſe repentir ? N'était-ce pas dans ce moment-là même, que ces mots, *je vous donne Émilie*, devaient faire impreſſion ſur un homme qu'on nous donne pour digne petit-fils du grand Pompée ? J'ai vu des lecteurs de goût & de ſens réprouver cette ſcène, non-ſeulement parce que Cinna pour qui on s'intéreſſait commence à devenir odieux, & pourrait ne pas l'être, s'il diſait tout le contraire de ce qu'il dit ; mais parce que cette ſcène eſt inutile pour l'action, parce que Maxime rival de Cinna ne laiſſe échapper aucun ſentiment de rival, & qu'en ôtant cette ſcène, le reſte marche plus rapidement. Il la faut pardonner à la néceſſité de donner quelque étendue aux actes ; néceſſité conſacrée par l'uſage.

(*b*) *Octave aura donc vu ſes fureurs aſſouvies.* Il y avait :

Auguſte aura ſoûlé ſes damnables envies. On remarque ces changemens, pour faire voir comment le ſtyle ſe perfectionna avec le tems. La plupart de ces corrections furent faites plus de vingt années après la première édition.

Rempli

Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
Et ſera quitte après pour l'effet d'un remords!
Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
(a) Un lâche repentir garantira ſa tête!
C'eſt trop ſemer d'appas, & c'eſt trop inviter,
Par ſon impunité, quelque autre à l'imiter.
Vengeons nos citoyens, & que ſa peine étonne
Quiconque après ſa mort aſpire à la couronne.
Que le peuple aux tyrans ne ſoit plus expoſé.
S'il eût puni Sylla, Céſar eût moins oſé.

MAXIME.

Mais la mort de Céſar, que vous trouvez ſi juſte,
A ſervi de prétexte aux cruautés d'Auguſte.
Voulant nous affranchir, Brute s'eſt abuſé;
(b) S'il n'eût puni Céſar, Auguſte eût moins oſé.

(a) *Un lâche repentir.* C'eſt proprement un ſimple repentir. Le mot même, *& ſera quitte*, indique qu'on ne doit pas pardonner à Octave pour un ſimple repentir: il n'y a nulle lâcheté à ſentir, au comble de la gloire, des remords de toutes les violences commiſes pour arriver à cette gloire.

(b) *S'il n'eût puni Céſar, Auguſte eût moins oſé.* Maxime veut retourner le beau vers de Cinna; *S'il eût puni Sylla, Céſar eût moins oſé*, & répondre en écho ſur la même rime; il dit une choſe qui a beſoin d'être éclaircie. Si Céſar n'eût pas été aſſaſſiné, Auguſte ſon fils adoptif eût été bien plus aiſément le maître, & beaucoup plus maître. Il eſt vrai qu'il n'y eût point eu de guerre civile, & c'eſt par là même que l'empire d'Auguſte eût été mieux affermi, & qu'il eût oſé davantage. Il eſt vrai encor que ſans le meurtre de Céſar, il n'y eût point eu de proſ-

CINNA.

La faute de Caſſie, & ſes terreurs paniques,
Ont fait rentrer l'État ſous des loix tyranniques ;
Mais nous ne verrons point de pareils accidents,
Lorſque Rome ſuivra des chefs moins imprudents.

MAXIME.

Nous ſommes encor loin de mettre en évidence,
Si nous nous conduirons avec plus de prudence ;
Cependant c'en eſt peu, que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en eſt encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal ſi grand ſans couper la racine.

---

criptions. Il reſte donc à diſcuter quelle a été la véritable cauſe du triumvirat & des guerres civiles. Or il eſt indubitable que ces diſſertations ne conviennent guère à la tragédie. Qui ! après ces vers. *Mais je le retiendrai pour vous en faire part.... Je vous donne Émilie :* Cinna diſſerte ? il n'eſt pas troublé ? & il le ſera enſuite ? Quel eſt le lecteur qui ne s'attend pas à de violentes agitations dans un tel moment ? Si Cinna les éprouvait, ſi Maxime s'en appercevait, cette ſituation ne ſerait-elle pas plus naturelle & plus théatrale ? Encor une fois, je ne propoſe cette idée que comme un doute ; mais je crois que les combats du cœur ſont toujours plus intéreſſans que des raiſonnemens politiques & des conteſtations qui au fond ſont ſouvent un jeu d'eſprit aſſez froid. C'eſt au cœur qu'il faut parler dans une tragédie.

Employer la douceur à cette guériſon,
C'eſt en fermant la plaie y verſer du poiſon.

MAXIME.

Vous la voulez ſanglante, & la rendez douteuſe.

CINNA.

Vous la voulez ſans peine, & la rendez honteuſe.

MAXIME.

Pour ſortir de ſes fers, jamais on ne rougit.

CINNA.

On en ſort lâchement, ſi la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne ceſſe d'être aimable;
Et c'eſt toujours pour Rome un bien ineſtimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne eſtimer,
Quand il vient d'une main laſſe de l'opprimer.
Elle a le cœur trop bon pour ſe voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie;
Et tout ce que la gloire a de vrais partiſans
Le hait trop puiſſamment pour aimer ſes préſents.

MAXIME.

Donc pour vous Émilie eſt un objet de haine?

CINNA.

La recevoir de lui me ſeroit une gêne :
Mais (*a*) quand j'aurai vengé Rome des maux ſoufferts ;
Je ſaurai le braver juſque dans les enfers.
Oui, quand par ſon trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à ſa main, ma main enſanglantée,
(*b*) L'épouſer ſur ſa cendre, & qu'après notre effort
Les préſents du tyran ſoient le prix de ſa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, ami, que vous puiſſiez lui plaire
Teint du ſang de celui qu'elle aime comme un pere ?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

(*a*) *Quand j'aurai vengé Rome des maux ſoufferts.* L'eſprit de notre langue ne permet guère ces participes. Nous ne pouvons dire *des maux ſoufferts*, comme on dit *des maux paſſés*. *Soufferts* ſuppoſe par quelqu'un ; *les maux qu'elle a ſoufferts* : il ſerait à ſouhaiter que cet exemple de Corneille eût fait une règle ; la langue y gagnerait une marche plus rapide.

(*b*) *L'épouſer ſur ſa cendre.* Cet affermiſſement de Cinna dans ſon crime, cette fureur d'épouſer Émilie ſur le tombeau d'Auguſte, cette perſévérance dans la fourberie avec laquelle il a perſuadé Auguſte de ne point abdiquer, ne font eſpérer aucun remords ; il était naturel qu'il en eût quand Auguſte lui a dit qu'il partagerait l'empire avec lui. Le cœur humain eſt ainſi fait : il ſe laiſſe toucher par le ſentiment préſent des bienfaits ; & le ſpectateur n'attend pas d'un homme qui s'endurcit lorſqu'il devrait être attendrit, qu'il s'attendrira après cet endurciſſement. Nous donnerons plus de jour à ce doute dans la ſuite.

CINNA.

(a) Ami, dans ce palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence,
Dans un lieu ſi mal propre à notre confidence.
Sortons, qu'en ſureté j'examine avec vous
Pour en venir à bout les moyens les plus doux.

Fin du ſecond Acte.

(a) *Ami, dans ce palais on peut nous écouter.* Et que peut-il dire de plus fort que ce qu'il a déjà dit ? n'a-t-il pas dans ce même palais déclaré qu'il veut épouſer Émilie ſur la cendre d'Auguſte ? Cette concluſion de l'acte paraît un peu fautive. On ſent aſſez qu'il n'eſt pas vraiſemblable que l'on conſpire, & qu'on tende compte de la conſpiration dans le cabinet d'Auguſte.

Les acteurs ſont ſuppoſés avoir paſſé d'un appartement dans un autre : mais ſi le lieu où ils ſont eſt ſi *mal propre à cette confidence*, il ne fallait donc pas y dire tous ſes ſecrets. Il valait mieux motivet la ſortie par la néceſſité d'aller tout préparer pour la mort d'Auguſte ; c'eût été une taiſon valable & intéreſſante, & le péril d'Auguſte en eût redoublé.

L'obſervation la plus importante, à mon avis, c'eſt qu'ici l'intérêt change. On déteſtait Auguſte : on s'intéreſſait beaucoup à Cinna : maintenant c'eſt Cinna qu'on hait, c'eſt en faveur d'Auguſte que le cœur ſe déclare. Lorſqu'ainſi on s'intéreſſe tour à tout pour les partis contraires, on ne s'intéreſſe en effet pour perſonne : c'eſt ce qui fait que pluſieurs gens de lettres regardent *Cinna* plutôt comme un bel ouvrage que comme une tragédie intéreſſante.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

LUI-MÊME il m'a tout dit, leur flamme eſt mutuelle;
Il adore Émilie, il eſt adoré d'elle;
(a) Mais ſans venger ſon pere il n'y peut aſpirer;
Et c'eſt pour l'acquérir qu'il nous fait conſpirer.

EUPHORBE.

(b) Je ne m'étonne plus de cette violence,
Dont il contraint Auguſte à garder ſa puiſſance:

(a) *Mais ſans venger ſon père il n'y peut aſpirer.* Cependant Maxime a été témoin qu'Auguſte a donné Émilie à Cinna; il peut croire que Cinna peut aſpirer à elle, ſans tuer Auguſte. Cinna & Maxime peuvent préſumer qu'Émilie ne tiendra pas contre un tel bienfait. Maxime ſurtout n'a nulle raiſon de penſer le contraire, puiſqu'il ne ſait point encor ſi Émilie cède ou non à la bonté d'Auguſte; & Cinna peut penſer qu'Émilie ſera touchée, comme il commence lui-même à l'être. Cinna doit ſans doute l'eſpérer, & Maxime doit le craindre. Il doit donc dire, Émilie ſera à lui, ſoit qu'il cède aux bienfaits d'Auguſte, ſoit qu'il l'aſſaſſine.

(b) *Je ne m'étonne plus de cette violence.* Le mot de *violence* eſt peut-être trop fort. Cinna a étalé un faux zèle, une fourbe éloquente: eſt-ce là de la violence?

(*a*) La ligue ſe romproit, s'il s'en étoit démis,
Et tous vos conjurés deviendroient ſes amis.

MAXIME.

Ils ſervent (*b*) à l'envi la paſſion d'un homme,
Qui n'agit que pour ſoi, feignant d'agir pour Rome;
Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
Je penſe ſervir Rome, & je ſers mon rival.

EUPHORBE.

Vous êtes ſon rival!

MAXIME.

(*c*) Oui, j'aime ſa maîtreſſe,
Et l'ai caché toujours avec aſſez d'adreſſe.

(*a*) *La ligue ſe romprait, s'il s'en était démis.* On ſe démet d'une charge, d'un emploi, d'une dignité, mais on ne ſe démet pas d'une puiſſance. L'auteur veut dire ici, que la ligue ſe diſſiperait ſi Auguſte renonçait à l'empire. Mais ce vers,

La ligue ſe romprait s'il s'en était démis,

fait entendre; ſi Cinna *s'était démis de cette ligue*, parce que cet *il* tombe ſur Cinna. C'eſt une faute très-légère.

(*b*) Il y avait, *abuſés*: on a ſubſtitué *à l'envi.*

(*c*) *Oui, j'aime ſa maîtreſſe,*
. . . . . *Avec aſſez d'adreſſe.*

Ces vers de comédie, & cette manière froide d'exprimer qu'il eſt rival de Cinna, ne contribuent pas peu à l'aviliſſement de ce perſonnage. L'amour qui n'eſt pas une grande paſſion, n'eſt pas théatral.

Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,
Par quelque grand exploit la vouloit mériter;
Cependant, par mes mains, je vois qu'il me l'enleve;
Son deſſein fait ma perte, & c'eſt moi qui l'acheve.
J'avance des ſuccès dont j'attends le trépas,
Et pour m'aſſaſſiner je lui prête mon bras.
Que (a) l'amitié me plonge en un malheur extrême!

EUPHORBE.

L'iſſue en eſt aiſée, agiſſez pour vous-même;
D'un deſſein qui vous perd rompez le coup fatal;
(b) Gagnez une maîtreſſe, accuſant un rival.
Auguſte à qui par là vous ſauverez la vie,
Ne vous pourra jamais refuſer Émilie.

MAXIME.

Quoi, trahir mon ami!

(a) *Que l'amitié me plonge en un malheur extrême.* Ni ſon amitié, ni ſon amour n'intéreſſe. J'ai toujours remarqué que cette ſcène eſt froide au théatre; la raiſon en eſt que l'amour de Maxime eſt inſipide. On apprend au troiſième acte que ce Maxime eſt amoureux. Si Oreſte dans *Andromaque* n'était rival de Pyrrhus qu'au troiſième acte, la pièce ſerait froide. L'amour de Maxime ne fait aucun effet, & tout ſon rôle n'eſt que celui d'un lâche, ſans aucune paſſion théatrale.

(b) *Gagnez une maîtreſſe, accuſant un rival.* Il ſemble par la conſtruction que ce ſoit Émilie qui accuſe: il fallait *en accuſant*, pour lever l'équivoque. Légère inadvertence, qui ne fait aucun tort.

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis ;
(a) Un véritable amant ne connoît point d'amis,
Et même avec juſtice on peut trahir un traître,
Qui pour une maîtreſſe oſe trahir ſon maître.
Oubliez l'amitié, comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'eſt un exemple à fuir que celui des forfaits.

EUPHORBE.

Contre un ſi noir deſſein tout devient légitime.
On n'eſt point criminel, quand on punit un crime.

(a) *Un véritable amant ne connaît point d'amis.* En général, ces maximes & ce terme de *véritable amant*, ſont tirés des romans de ce tems-là, & ſurtout de l'*Aſtrée*, où l'on examine ſérieuſement ce qui conſtitue le véritable amant. Vous ne trouverez jamais ni ces maximes, ni ces mots, *véritables amans*, *vrais amans*, dans Racine. Si vous entendez par *véritable amant* un homme agiré d'une paſſion effrénée, furieux dans ſes déſirs, incapable d'écouter la raiſon, la verru, la bienſéance, Maxime n'eſt rien de tout cela ; il eſt de ſang-froid ; à peine parle-t-il de ſon amour. De plus, il eſt l'ami de Cinna & ſon confident ; il doit s'être douté que Cinna aime Émilie : il voit qu'Auguſte a donné Émilie à Cinna ; c'était alors qu'il devait éprouver le ſentiment de la jalouſie. Ni les remords de Cinna, ni la jalouſie de Maxime ne remuent l'ame : pourquoi ? c'eſt qu'ils viennent trop tard, comme on l'a déjà dit, c'eſt qu'ils ont différé au lieu de ſentir.

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient ſa liberté !

EUPHORBE.

Craignez tout d'un eſprit ſi plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'eſt point ce qui l'engage ;
Le ſien, & non la gloire, anime ſon courage.
Il aimeroit Céſar, s'il n'étoit amoureux ;
Et n'eſt enfin qu'ingrat, & non pas généreux.
Penſez-vous avoir lu juſqu'au fond de ſon ame ?
Sous la cauſe publique il vous cachoit ſa flamme,
Et peut cacher encor, ſous cette paſſion,
Les déteſtables feux de ſon ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire ſon eſclave,
Qu'il vous compte déjà pour un de ſes ſujets,
Ou que ſur votre perte, il fonde ſes projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuſer ſans nommer tout le reſte ?
A tous nos conjurés l'avis ſeroit funeſte ;
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le ſeul bien du pays.
D'un ſi lâche deſſein mon ame eſt incapable ;
Il perd trop d'innocents, pour punir un coupable.
J'oſe tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguſte s'eſt laſſé d'être ſi rigoureux.

En ces occaſions, ennuyé de ſupplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez ſon courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous diſputons en vain, & ce n'eſt que folie (*a*),
De vouloir par ſa perte acquérir Émilie;
Ce n'eſt pas le moyen de plaire à ſes beaux yeux,
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi, j'eſtime peu qu'Auguſte me la donne;
(*b*) Je veux gagner ſon cœur plutôt que ſa perſonne,
Et ne fais point d'état de ſa poſſeſſion,
Si je n'ai point de part à ſon affection.
Puis-je la mériter par une triple offenſe?
Je trahis ſon amant, je détruis ſa vengeance;

(*a*) *Ce n'eſt que folie*, vers comique indigne de la tragédie.
Plaire à ſes beaux yeux, expreſſion fade.
Ce qu'elle aima le mieux, encor pire,

Je conſerve le ſang qu'elle veut voir périr.

Périr un ſang eſt un barbariſme. Ces fautes ſont d'autant plus ſenties que la ſcène eſt froide.

(*b*) *Je veux gagner ſon cœur plutôt que ſa perſonne.* Remarquez qu'on ne s'intéreſſe jamais à un amant qu'on eſt ſûr qui ſera rebuté. Pourquoi Oreſte intéreſſe-t-il dans *Andromaque?* c'eſt que Racine a eu le grand art de faire eſpérer qu'Oreſte ſerait aimé. Un amant toujours rebuté par ſa maîtreſſe, l'eſt toujours auſſi par le ſpectateur, à moins qu'il ne reſpire la fureur de la vengeance. Point de vraie tragédie ſans grandes paſſions.

Je conſerve le ſang qu'elle veut voir périr ;
Et j'aurois quelque eſpoir qu'elle me pût chérir !

EUPHORBE.

(a) C'eſt ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.
L'artifice pourtant vous y peut être utile ;
Il en faut trouver un qui la puiſſe abuſer ;
Et du reſte, le temps en pourra diſpoſer.

MAXIME.

Mais ſi pour s'excuſer il nomme ſa complice,
S'il arrive qu'Auguſte avec lui la puniſſe,
Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport,
Celle qui nous oblige à conſpirer ſa mort ?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'oppoſer tant & de tels obſtacles,
Que pour les ſurmonter il faudroit des miracles ;
J'eſpere toutefois qu'à force d'y rêver...

MAXIME.

Éloigne-toi, dans peu j'irai te retrouver.
(b) Cinna vient, & je veux en tirer quelque choſe,
Pour mieux réſoudre après ce que je me propoſe.

(a) *C'eſt ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.* Cette manière de répondre à une objection preſſante, ſent un peu plus le valet de comédie que le confident tragique.

(b) *Cinna vient, & je veux en tirer quelque choſe.* On ne voit pas ce qu'il veut tirer de Cinna ; s'il veut être inſtruit que Cinna eſt ſon rival, il le ſait déjà.

SCENE II.

CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me ſemblez penſif.

CINNA.

Ce n'eſt pas ſans ſujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin ſavoir quel eſt l'objet?

CINNA.

(a) Émilie & Céſar ; l'un & l'autre me gêne ;
L'un me ſemble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux dieux que Céſar ėmployât mieux ſes ſoins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins!

(a) *Émilie & Céſar ; l'un & l'autre me gêne.* C'eſt-là peut-être ce que Cinna devait dire immédiatement après la conférence d'Auguſte. Pourquoi a-t-il à préſent des remords ? s'eſt-il paſſé quelque choſe de nouveau qui ait pu lui en donner ? Je demande toujours pourquoi il n'en a point ſenti, quand les bienfaits & la tendreſſe d'Auguſte devaient faire ſur ſon cœur une ſi forte impreſſion ? Il a été perfide ; il s'eſt obſtiné dans ſa perfidie. Les remords ſont le partage naturel de ceux que l'emportement des paſſions entraîne au crime, mais non pas des fourbes conſommés. C'eſt ſur quoi les lecteurs qui connaiſſent le cœur humain doivent prononcer. Je ſuis bien loin de porter un jugement.

Que ſa bonté touchât la beauté qui me charme,
Et la pût adoucir comme elle me déſarme !
Je ſens au fond du cœur mille remords cuiſants,
Qui rendent à mes yeux tous ſes bienfaits préſents.
Cette faveur ſi pleine, & ſi mal reconnue,
Par un mortel reproche à tous moments me tue.
Il me ſemble ſur-tout inceſſamment le voir
Dépoſer en nos mains ſon abſolu pouvoir,
Écouter nos avis, m'applaudir, & me dire :
Cinna, par vos conſeils je retiendrai l'empire,
Mais je le retiendrai pour vous en faire part :
Et je puis dans ſon ſein enfoncer un poignard !
Ah ! plutôt.... Mais hélas ! j'idolâtre Émilie !
Un ſerment exécrable à ſa haine me lie.
L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux ;
Des deux côtés j'offenſe (*a*) & ma gloire & les dieux !
Je deviens ſacrilege, ou je ſuis parricide,
Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide !

MAXIME.

(*b*) Vous n'aviez point tantôt ces agitations ;

(*a*) *Et ma gloire & les dieux.* Pourquoi les dieux ? eſt-ce parce qu'il a fait ſerment à ſa maîtreſſe ? Il eſt utile d'obſerver ici que dans beaucoup de tragédies modernes, on met ainſi les dieux à la fin du vers à cauſe de la rime. Manlius dit qu'un homme tel que lui partage la vengeance *avec les dieux ;* un autre, qu'il punit à l'exemple *des dieux ;* un troiſiéme, qu'il s'en prend *aux dieux.* Corneille tombe rarement dans cette faute puérile.

(*b*) *Vous n'aviez point tantôt ces agitations.* Vous voyez que Corneille a bien ſenti l'objection. Maxime demande à Cinna ce

Vous paroiſſiez plus ferme en vos intentions ;
Vous ne ſentiez au cœur ni remords, ni reproche.

CINNA.

(a) On ne les ſent auſſi que quand le coup approche ;
Et l'on ne reconnoît de ſemblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.

---

que tout le monde lui demanderait. Pourquoi avez-vous des remords ſi tard ? qu'eſt-il ſurvenu qui vous oblige à changer ainſi ? Il veut en *tirer quelque choſe*, & cependant il n'en tire rien. S'il voulait s'éclaircir de la paſſion d'Émilie, n'aurait-il pas été convenable que d'abord il eût ſoupçonné leur intelligence, que Cinna la lui eût avouée, que cet aveu l'eût mis au déſeſpoir, & que ce déſeſpoir, joint aux conſeils d'Euphorbe l'eût déterminé, non pas à être délateur, car cela eſt bas, petit & ſans intérêt, mais à laiſſer deviner la conſpiration par ſes emportemens.

(a) *On ne les ſent auſſi que quand le coup approche.* Oui, ſi vous n'avez pas reçu des bienfaits de celui que vous vouliez aſſaſſiner : mais ſi entre les préparatifs du crime & la conſommation, il vous a donné les plus grandes marques de faveur, vous avez tort de dire qu'on ne ſent des remords qu'au moment de l'aſſaſſinat.

Un coup n'approche pas : *reconnaître des forfaits* n'eſt pas le mot propre ; *en venir aux effets* eſt faible & proſaïque.

Il ſera peut-être utile de faire voir comment Shakeſpear ſoixante ans auparavant exprima le même ſentiment dans la même occaſion. C'eſt Brutus prêt à aſſaſſiner Céſar.

« Entre le deſſein & l'exécution d'une choſe ſi terrible, tout » l'intervalle n'eſt qu'un rêve affreux. Le génie de Rome & les » inſtrumens mortels de ſa ruine ſemblent tenir conſeil dans

L'ame, de ſon deſſein juſque-là poſſédée,
S'attache aveuglément à ſa premiere idée;
Mais alors, quel eſprit n'en devient point troublé?
Ou plutôt, quel eſprit n'en eſt point accablé?
Je crois que Brute même, à tel point qu'on le priſe,
Voulut plus d'une fois rompre ſon entrepriſe,
Qu'avant que de frapper elle lui fit ſentir
Plus d'un remords en l'ame, & plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude;
Il ne ſoupçonna point ſa main d'ingratitude;
Et fut contre un tyran d'autant plus animé,
Qu'il en reçut de biens, & qu'il s'en vit aimé.
Comme vous l'imitez, faites la même choſe,
Et formez vos remords d'une plus juſte cauſe.

» notre ame bouleverſée : cet état funeſte de l'ame tient de » l'horreur de nos guerres civiles. »

Betuveen the acting of a dread full thing,
And the firſt motion, alle the interim is,
Like a fantaſma, or a hideous dream, &c.

Je ne préſente point ces objets de comparaiſon pour égaler les irrégularités ſauvages & capricieuſes de Shakeſpear à la profondeur du jugement de Corneille, mais ſeulement pour faire voir comment les hommes de génie expriment différemment les mêmes idées. Qu'il me ſoit ſeulement permis d'obſerver encor qu'à l'approche de ces grands événemens, l'agitation qu'on ſent eſt moins un remords, qu'un trouble dont l'ame eſt ſaiſie : ce n'eſt point un remords que Shakeſpear donne à Brutus.

(*a*) De

(a) De vos lâches conſeils, qui ſeuls ont arrêté
Le bonheur renaiſſant de notre liberté (b).
C'eſt vous ſeul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée.
De la main de Céſar Brute l'eût acceptée,
Et n'eût jamais ſouffert qu'un intérêt léger
De vengeance ou d'amour l'eût remiſe en danger.
N'écoutez plus la voix d'un tyran qui vous aime,
Et vous veut faire part de ſon pouvoir ſuprême;
Mais (c) entendez crier Rome à votre côté,

(a) *De vos lâches conſeils.* Voilà la plus forte critique du rôle qu'a joué Cinna dans la conférence avec Auguſte : auſſi Cinna n'y répond-il point. Cette ſcène eſt un peu froide, & pourrait être très-vive ; car deux rivaux doivent dire des choſes intéreſſantes, ou ne pas paraître enſemble ; ils doivent être à la fois défians & animés ; mais ici il ne font que raiſonner.

(b) *Arrêter un bonheur renaiſſant*, l'expreſſion eſt trop impropre.

(c) *Entendez crier Rome à votre côté.* Cela eſt plus froid encor, parce que Maxime fait ici l'enthouſiaſte mal-à-propos. Quiconque s'échauffe trop, refroidit. Maxime parle en rhéteur ; il devrait épier avec une douleur ſombre toutes les paroles de Cinna, paraître jaloux, être prêt d'éclater, ſe retenir. Il eſt bien loin d'être *un véritable amant*, comme le diſait ſon confident, il n'eſt ni un vrai Romain, ni un vrai conjuré, ni un vrai amant ; il n'eſt que froid & faible : il a même changé d'opinion ; car il diſait à Cinna au ſecond acte : Pourquoi voulez-vous aſſaſſiner Auguſte, plutôt que de recevoir de lui la liberté de Rome ? Et à préſent il dit : Pourquoi n'aſſaſſinez-vous pas Auguſte ? Veut-il par là faire perſévérer Cinna dans le crime, afin d'avoir une raiſon de plus pour être ſon délateur, comme Cinna a voulu empêcher Auguſte d'abdiquer, afin d'avoir un prétexte de plus de l'aſſaſſiner ? En ce cas, voilà deux ſcélérats qui cachent leur baſſe perfidie par des raiſonnemens ſubtils.

Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôte ;
Et ſi tu m'as tantôt préféré ta maîtreſſe,
Ne me préfere pas le tyran qui m'oppreſſe.

CINNA.

Ami, n'accable plus un eſprit malheureux,
(a) Qui ne forme qu'en lâche un deſſein généreux.
Envers nos citoyens je ſais quelle eſt ma faute;
Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte :
Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié
Qui ne peut expirer ſans me faire pitié ;
Et laiſſe-moi, de grace, attendant Émilie,
Donner un libre cours à ma mélancolie :
Mon chagrin t'importune, & le trouble où je ſuis
Veut de la ſolitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous bleſſe,
De la bonté d'Octave & de votre foibleſſe.
L'entretien des amants veut un entier ſecret.
(b) Adieu, je me retire en confident diſcret.

(a) Voilà Cinna qui ſe donne lui-même le nom de *lâche*, & qui par ce ſeul mot détruit tout l'intérêt de la piéce, toute la grandeur qu'il a déployée dans le premier acte. Que veulent dire les *abois* d'une vieille amitié qui lui fait pitié ? quelle façon de parler ! & puis il parle de ſa *mélancolie !*

(b) *Adieu, je me retire en confident diſcret.* Il finit ſon indigne rôle dans cette ſcène par un vers de comédie, & en ſe retirant comme un valet à qui on dit qu'on veut être ſeul. L'auteur a entiérement ſacrifié le rôle de Maxime : il ne faut le regarder que comme un perſonnage qui ſert à faire valoir les autres.

SCENE III.

CINNA *seul.*

(*a*) DONNE un plus digne nom au glorieux empire
Du noble ſentiment que la vertu m'inſpire,
Et que l'honneur oppoſe au coup précipité
De mon ingratitude & de ma lâcheté.
Mais plutôt continue à le nommer foibleſſe,
Puiſqu'il devient ſi foible auprès d'une maîtreſſe,
Qu'il reſpecte un amour qu'il devroit étouffer,
Et que s'il le combat, il n'oſe en triompher.
En ces extrémités, quel conſeil dois-je prendre ?
De quel côté pencher ? à quel parti me rendre ?
(*b*) Qu'une ame généreuſe a de peine à faillir !

(*a*) Voici le cas où un monologue eſt convenable. Un homme dans une ſituation violente peut examiner avec lui-même le danger de ſon entrepriſe, l'horreur du crime qu'il va commettre, écouter ou combattre ſes remords ; mais il fallait que ce monologue fût placé après qu'Auguſte l'a comblé d'amitié & de bienfaits, & non pas après une ſcène froide avec Maxime.

(*b*) *Qu'une ame généreuſe a de peine à faillir !* Ce vers ne prouve-t-il pas ce que j'ai déjà dit, que ce n'était pas à Cinna à donner à l'empereur des conſeils du fourbe le plus déterminé ? S'il a une ame ſi généreuſe, s'il a tant de peine à faillir, pourquoi n'a-t-il pas affermi Auguſte dans le deſſein de quitter l'empire ? S'il a tant de peine à faillir, pourquoi n'a-t-il pas ſenti les plus cuiſans remords au moment qu'Auguſte lui donnait Émilie ?

Quelque fruit que par là j'eſpere de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naiſſance,
N'ont point aſſez d'appas pour flatter ma raiſon,
S'il les faut acquérir par une trahiſon;
S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime,
Qui (*a*) du peu que je ſuis fait une telle eſtime,
Qui me comble d'honneur, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conſeils que les miens.
(*b*) O coup! ô trahiſon trop indigne d'un homme!
Dure, dure à jamais l'eſclavage de Rome,
Périſſe mon amour, périſſe mon eſpoir,
Plutôt que de ma main parte un crime ſi noir!
Quoi! ne m'offre-t-il pas tout ce que je ſouhaite,
Et qu'au prix de ſon ſang ma paſſion achete?
Pour jouir de ſes dons, faut-il l'aſſaſſiner?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner?
(*c*) Mais je dépends de vous, ô ſerment téméraire!

(*a*) *Du peu que je ſuis.* Ce diſcours eſt d'un vil domeſtique, & non pas d'un ſénateur Romain: il acheve d'avilir ſon rôle qui était ſi mâle, ſi fier, ſi terrible au premier acte. On s'intéreſſait à Cinna, & à préſent on ne s'intéreſſe qu'à Auguſte.

(*b*) *O coup! ô trahiſon, trop indigne d'un homme!* J'en reviens toujours à ce remords trop tardif; je ſoupçonne qu'il ſerait très-touchant, très-intéreſſant, s'il avait été plus prompt, s'il n'était pas contradictoire avec la rage d'épouſer Émilie ſur la cendre d'Auguſte. Métaſtaſio, dans ſa *Clemenza di Tito*, imitée de *Cinna*, commence par donner des remords à Seſtus qui joue le rôle de Cinna.

(*c*) *Mais je dépends de vous, ô ſerment téméraire!* Non ſans ute, il ne dépend pas de ce ſerment; c'eſt chercher un pré-

O haine d'Émilie ! ô ſouvenir d'un pere !
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous eſt engagé,
(a) Et je ne puis plus rien que par votre congé.
C'eſt à vous à régler ce qu'il faut que je faſſe ;
C'eſt à vous, Émilie, à lui donner ſa grace :
Vos ſeules volontés préſident à ſon ſort,
Et tiennent en mes mains & ſa vie & ſa mort.
O dieux ! qui, comme vous, la rendez adorable,
(b) Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable,

---

texte, & non pas une raiſon. Voilà un plaiſant ſerment, que la promeſſe faite à une femme de haſarder le dernier ſupplice pour faire une très-vilaine action ! il devait dire : Les conjurés & moi, nous avons fait ſerment de venger la patrie. Voilà un ſerment reſpectable.

(a) *Et je ne puis rien que par votre congé. Par votre congé* ne ſe dit plus, & en effet ne devrait pas ſe dire, puiſque ce mot vient de *congédier*, qui ne ſignifie pas *permettre*. Comment un homme qui n'a pas les fureurs de l'amour, un petit-fils de Pompée qui a aſſemblé tant de Romains pour rendre la liberté à la patrie, peut-il dire en langage de ruelle : Je ne peux rien que par le congé d'une femme. Il fallait donc le peindre dès le premier acte comme un homme éperdu d'amour, forcé par une maîtreſſe qu'il idolâtre à conſpirer contre un maître qu'il aima. C'eſt ainſi que Metaſtaſio peint Seſtus dans la *Clemenza di Tito*, en donnant à ce Titus le caractère de l'Oreſte de Racine. Ce n'eſt pas que je préfère ce Seſtus à Cinna, il s'en faut beaucoup ; mais je dis que le rôle de Cinna ſerait beaucoup plus touchant, ſi on l'avait peint dès le premier acte aveuglé par une paſſion furieuſe ; mais il a joué à ce premier acte le rôle d'un Brutus, & au troiſième il n'eſt plus qu'un amant timide.

(b) *Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable. Exorable* devrait ſe dire ; c'eſt un terme ſonore, intelligible, néceſſaire &

Et puiſque de ſes loix je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes déſirs je la puiſſe fléchir.
(a) Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

SCENE IV.

ÉMILIE, CINNA, FULVIE.

ÉMILIE.

GRACES aux dieux, Cinna, ma frayeur étoit vaine,
Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi ;
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave, en ma préſence, a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le déſavoûrez-vous ? & du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

ÉMILIE.

L'effet eſt en ta main.

digne des beaux vers que débite Cinna. Il eſt bien étrange qu'on diſe *implacable*, & non *placable* ; *ame inaltérable*, & non pas *ame altérable* ; *héros indomptable*, & non *héros domptable*, &c.

(a) *Mais voici de retour cette belle inhumaine. Belle inhumaine* fait quelque peine, à cauſe de tant de fades vers de galanterie où cette expreſſion commune ſe trouve.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÉMILIE.

Je ſuis toujours moi-même, & mon cœur n'eſt point autre.
Me donner à Cinna, c'eſt ne lui donner rien,
C'eſt ſeulement lui faire un préſent de ſon bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... ô ciel! l'oſé-je dire?

ÉMILIE.

Que puis-je, & que crains-tu?

CINNA.

Je tremble, je ſoupire,
Et vois que ſi nos cœurs avoient mêmes déſirs,
Je n'aurois pas beſoin d'expliquer mes ſoupirs.
Ainſi je ſuis trop ſûr que je vais vous déplaire;
Mais je n'oſe parler, & je ne puis me taire.

ÉMILIE.

C'eſt trop me gêner, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir.
Je vais donc vous déplaire, & vous m'allez haïr.

Je vous aime, Émilie, & le ciel me foudroie (*a*);
Si cette paſſion ne fait toute ma joie ;
Et ſi je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur.
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre ame ;
Et me rendant heureux, vous me rendez infame.
Cette bonté d'Auguſte....

ÉMILIE.

Il ſuffit, je t'entends,
Je vois ton repentir & tes vœux inconſtants.
Les faveurs du tyran emportent tes promeſſes (*b*) ;
Tes feux & tes ſerments cédent à ſes careſſes ;
Et ton eſprit crédule oſe s'imaginer
Qu'Auguſte pouvant tout, peut auſſi me donner.
Tu me veux de ſa main plutôt que de la mienne ;
Mais ne crois pas qu'ainſi jamais je t'appartienne.
Il peut faire trembler la terre ſous ſes pas,

(*a*) *Le ciel me foudroie, ſi ma paſſion ne fait pas ma joie :* fait toujours un peu rire. *Toute l'ardeur qu'un digne objet peut attendre d'un grand cœur*, eſt du ſtyle de Scudéri. Ce n'eſt que depuis Racine qu'on a proſcrit ces fades lieux communs.

(*b*) *Des faveurs qui emportent des promeſſes.* Cette figure n'a pas de ſens en Français. Les faveurs d'Auguſte peuvent l'emporter ſur les promeſſes de Cinna, les faire oublier, mais elles ne les emportent pas. Quinault a dit avec élégance & juſteſſe :

Mais le zéphir léger & l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les ſermens qu'elle a faits.

(*a*) Mettre un roi hors du trône, & donner ſes États,
De ſes proſcriptions rougir la terre & l'onde,
Et changer à ſon gré l'ordre de tout le monde ;
(*b*) Mais le cœur d'Émilie eſt hors de ſon pouvoir.

CINNA.

Auſſi n'eſt-ce qu'à vous que je veux le devoir.
Je ſuis toujours moi-même, & ma foi (*c*) toujours pure.
La pitié que je ſens ne me rend point parjure.
J'obéis ſans réſerve à tous vos ſentiments,
(*d*) Et prends vos intérêts par-delà mes ſerments.

(*a*) *Mettre un roi hors du trône.* Il y avoit, *jeter un roi du trône & donner ſes États. Mettre hors* eſt bien moins énergique que *jeter*, & n'eſt pas même une expreſſion noble. *Roi hors* eſt dur à l'oreille. Pourquoi ne dirait-on pas *jeter du trône ?* on dit bien *jeter du haut du trône :* en tout cas *chaſſer* eût été mieux que *mettre hors.* Quelquefois en corrigeant on affaiblit.

(*b*) *Mais le cœur d'Émilie eſt hors de ſon pouvoir.* Voilà une imitation admirable de ces beaux vers d'Horace :

Et cuncta terrarum ſubacta,
Præter atrocem animum Catonis.

Cette imitation eſt d'autant plus belle, qu'elle eſt en ſentiment. Pluſieurs s'étonnent qu'Émilie affectant de penſer comme Caton, ait cependant reçu pendant quinze ans les bienfaits & l'argent d'Auguſte, dont *l'épargne lui a été ouverte.* Cette conduite ne ſemble pas s'accorder avec cette inflexibilité héroïque dont elle fait parade.

(*c*) Il faut, *ma foi* eſt *toujours. Ma foi* ne peut être gouverné par *je ſuis.* Foi *pure* ne ſe dit qu'en théologie.

(*d*) *Et prends vos intérêts par-delà mes ſermens. Par-delà mes ſermens :* expreſſion dont je ne trouve que cet exemple, & cet exemple me paraît mériter d'être ſuivi.

J'ai pu, vous le ſavez, ſans parjure & ſans crime,
Vous laiſſer échapper cette illuſtre victime.
Céſar ſe dépouillant du pouvoir ſouverain,
Nous ôtoit tout prétexte à lui percer le ſein.
La conjuration s'en alloit diſſipée (*a*),
Vos deſſeins avortés, votre haine trompée;
Moi ſeul j'ai raffermi ſon eſprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main la couronné.

ÉMILIE.

Pour me l'immoler, traître! Et tu veux que moi-même
Je retienne ta main! qu'il vive, & que je l'aime!
Que je ſois le (*b*) butin de qui l'oſe épargner,
Et le prix du conſeil qui le force à régner!

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai ſervie.
Sans moi, vous n'auriez point de pouvoir ſur ſa vie;
Et malgré ſes bienfaits (*c*) je rends tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périſſe, ou vous doive le jour.
Avec les premiers vœux de mon obéiſſance,

(*a*) *S'en allait diſſipée. Votre haine s'en allait trompée.* C'eſt un barbariſme.

(*b*) *Butin* n'eſt pas le mot propre.

(*c*) *Je rends tout à l'amour.* La ſcène ſe refroidit par ces argumens de Cinna; il veut prouver qu'il a ſatisfait à l'amour, parce qu'il veut que le ſort d'Auguſte dépende de ſa maîtreſſe. Toute cette tirade paraît un peu obſcure.

Souffrez ce foible effort de ma reconnoiſſance,
Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
(a) Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
(b) Une ame généreuſe, & que la vertu guide,
Fuit la honte des noms d'ingrate & de perfide;
Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÉMILIE.

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie.
La perfidie eſt noble envers la tyrannie;
Et quand on rompt le cours d'un ſort ſi malheureux,
Les cœurs les plus ingrats ſont les plus généreux (c).

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÉMILIE.

(d) Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

(a) *Et vous donner pour lui l'amour.* Il faut *& de vous donner.* Le mot d'*amour* n'eſt point du tout convenable.

(b) *Une ame généreuſe, &c.* Toutes ces ſentences refroidiſſent encore. Voyez ſi Oreſte & Hermione parlent en ſentences.

(c) Elle a déjà retourné cette penſée plus d'une fois.

(d) *Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.* Ce vers eſt beau, & ces ſentimens d'Émilie ne ſe démentent jamais. Pluſieurs demandent encor, pourquoi cette Émilie ne touche point? pourquoi ce perſonnage ne fait pas au théatre la grande impreſſion qu'y fait Hermonie? elle eſt l'ame de toute la piéce, &

CINNA.

Un cœur vraiment Romain...

ÉMILIE.

Oſe tout pour ravir
Une odieuſe vie à qui le fait ſervir ;
Il fuit plus que la mort la honte d'être eſclave.

CINNA.

C'eſt l'être avec honneur, que de l'être d'Octave ;
Et nous voyons ſouvent des rois à nos genoux
Demander pour appuis tels eſclaves que nous ;
Il abaiſſe à nos pieds l'orgueil des diadêmes ;
(a) Il nous fait ſouverains ſur leurs grandeurs ſuprêmes

---

cependant elle inſpire peu d'intérêt. N'eſt-ce point parce que les ſentimens d'un Brutus, d'un Caſſius, conviennent peu à une fille ? n'eſt-ce point parce que ſa facilité à recevoir l'argent d'Auguſte dément la grandeur d'ame qu'elle affecte ? n'eſt-ce point parce que ce rôle n'eſt pas tout-à-fait dans la nature ? cette fille que Balzac appelle une adorable furie, eſt-elle ſi adorable ? C'eſt Émilie que Racine avait en vue, lorſqu'il dit dans une de ſes préfaces, qu'il ne veut pas mettre ſur le théatre de ces femmes qui font des leçons d'héroïſme aux hommes. Malgré tout cela, le rôle d'Émilie eſt plein de choſes ſublimes ; & quand on compare ce qu'on faiſait alors, à ce ſeul rôle d'Émilie, on eſt étonné, on admire.

(a) *Il nous fait ſouverains ſur leurs grandeurs ſuprêmes.* Il faut remarquer les plus légères fautes de langage. On eſt *ſouverain de*, on n'eſt pas *ſouverain ſur*, encor moins *ſouverain ſur une grandeur :* mais ce qui eſt bien plus digne de remarque, c'eſt que le ſecond vers n'eſt qu'une faible répétition du premier.

Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit,
Et leur impoſe un joug dont il nous affranchit.

ÉMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur ſe propoſe !
(*a*) Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque choſe!
Aux deux bouts de la terre (*b*) en eſt-il un ſi vain,
Qu'il prétende égaler un citoyen Romain ?
Antoine ſur ſa tête attira notre haine,
En ſe déshonorant par l'amour d'une reine :

(*a*) *Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque choſe.* Ce beau vers eſt une contradiction avec celui que dit Auguſte au cinquième acte.

Qu'en te couronnant roi, je t'aurais donné moins.

Ou Émilie, ou Auguſte a tort. Il n'eſt pas douteux que le vers d'Émilie étant plus Romain, plus fort, & même étant devenu proverbe, ne dût être conſervé, & celui d'Auguſte ſacrifié, mais il faut ſurtout remarquer que ces hyperboles commencent à déplaire, qu'on y trouve même du ridicule, qu'il y a une diſtance infinie entre un grand roi & un marchand de Rome, que ces exagérations d'une fille à qui Auguſte fait une penſion, révoltent bien des lecteurs, & que ces conteſtations entre Cinna & ſa maîtreſſe ſur la grandeur Romaine, n'ont pas toute la chaleur de la véritable tragédie.

(*b*) *En eſt-il un ſi vain ?*

Il y avait :

Aux deux bouts de la terre en eſt-il d'aſſez vain
Pour prétendre égaler un citoyen Romain ?

(*a*) Attale, ce grand roi dans la pourpre blanchi,
Qui du peuple Romain ſe nommoit l'affranchi,
Quand de toute l'Aſie il ſe fut vu l'arbitre,
Eut encor moins priſé ſon trône que ce titre.
Souviens-toi de ton nom, ſoutiens ſa dignité;
Et prenant d'un Romain la généroſité,
Sache qu'il n'en eſt point que le ciel n'ait fait naître,
Pour commander aux rois, & pour vivre ſans maître.

CINNA.

(*b*) Le ciel a trop fait voir en de tels attentats,
Qu'il hait les aſſaſſins, & punit les ingrats;
Et quoi qu'on entreprenne, & quoi qu'on exécute,
Quand il éleve un trône, il en venge la chûte:
Il ſe met du parti de ceux qu'il fait régner;
Le coup dont ont les tue eſt long-temps à ſaigner;
Et quand à les punir il a pu ſe réſoudre,
De pareils châtiments n'appartiennent qu'au foudre.

(*a*) *Attale, ce grand roi.* Cet exemple du roi *Attale* ſerait peut-être plus convenable dans un conſeil que dans la bouche d'une fille qui veut venger ſon père. Mais la beauté de ces vers & ces traits tirés de l'hiſtoire Romaine, font un très-grand plaiſir aux lecteurs, quoiqu'au théatre il réfroidiſſent un peu la ſcène. Au reſte cet *Attale* était un très-petit roi de Pergame, qui ne poſſédait pas un pays de trente lieues.

(*b*) *Le ciel a trop fait voir en de tels attentats.* Cette réplique de Cinna ne paraît pas convenable. Un ſujet parle ainſi dans une monarchie; mais un homme du ſang de Pompée doit-il parler en ſujet?

ÉMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rends (*a*),
De te remettre au foudre à punir les tyrans.
Je ne t'en parle plus ; va, ſers la tyrannie,
Abandonne ton ame à ſon lâche génie ;
Et pour rendre le calme à ton eſprit flottant,
Oublie & ta naiſſance, & le prix qui t'attend.
(*b*) Sans emprunter ta main pour ſervir ma colere,
Je ſaurai bien venger mon pays & mon pere.
J'aurois déjà l'honneur d'un ſi fameux trépas,
Si l'amour juſqu'ici n'eût arrêté mon bras.
C'eſt lui qui ſous tes loix me tenant aſſervie,
M'a fait en ta faveur prendre ſoin de ma vie :
Seule, contre un tyran, en le faiſant périr,
Par les mains de ſa garde il me falloit mourir.
Je t'euſſe par ma mort dérobé ta captive ;
(*c*) Et comme pour toi ſeul l'amour veut que je vive,

(*a*) *Tu te rends d'un parti de te remettre au foudre.* Cela n'eſt ni Français ni clairement exprimé, & ces diſſertations ſur la foudre ne ſont plus tolérées.

(*b*) *Sans emprunter ta main pour ſervir ma colère.* Le mot de *colère* ne paraît peut-être pas aſſez juſte. On ne ſent point de colère pour la mort d'un pere mis au nombre des proſcrits il y a trente ans. Le mot de *reſſentiment* ſerait plus propre : mais en poéſie, *colère* peut ſignifier *indignation*, *reſſentiment*, *ſouvenir des injures*, *déſir de vengeance.*

(*c*) *Et comme pour toi ſeul l'amour veut que je vive.* Je remarque ailleurs que toutes les phraſes qui commencent par *comme*,

J'ai voulu, mais en vain, me conſerver pour toi,
Et te donner moyen d'être digne de moi.
Pardonnez-moi, grands dieux, ſi je me ſuis trompée,
Quand j'ai penſé chérir un neveu de Pompée,
Et ſi d'un faux ſemblant mon eſprit abuſé,
(*a*) A fait choix d'un eſclave en ſon lieu ſuppoſé!
Je t'aime toutefois, quel que tu puiſſes être;
Et ſi, pour me gagner, il faut trahir ton maître,
(*b*) Mille autres à l'envi recevroient cette loi,

ſentent la diſſertation, le raiſonnement, & que la chaleur du ſentiment ne permet guère ce tour proſaïque. Mais eſt-ce un ſentiment bien touchant, bien tragique, que celui d'Émilie? *Je n'ai pas voulu tuer Auguſte moi-même, parce qu'on m'aurait tuée; je veux vivre pour toi, & je veux que ce ſoit toi qui haſarde ta vie, &c.*

(*a*) *A fait choix d'un eſclave, &c.* Il eſt trop dur d'appeller Cinna *eſclave* au propre, de lui dire qu'il eſt un fils ſuppoſé; qu'il eſt fils d'un eſclave: cette condition était au deſſous de celle de nos valets.

(*b*) *Mille autres à l'envi recevraient cette loi.* Doit-elle lui dire que mille autres aſſaſſineraient l'empereur pour mériter les bonnes graces d'une femme? cela ne révolte-t-il pas un peu? cela n'empêche-t-il pas qu'on ne s'intéreſſe à Émilie? Cette préſomption de ſa beauté la rend moins intéreſſante. Une femme emportée par une grande paſſion touche beaucoup; mais une femme qui a la vanité de regarder ſa poſſeſſion comme le plus grand prix où l'on puiſſe aſpirer, révolte au lieu d'intéreſſer. Émilie a déjà dit au premier acte, qu'on publiera dans toute l'Italie qu'on n'a pu la mériter qu'en tuant Auguſte; elle a dit à Cinna, *Songe que mes faveurs t'attendent.* Ici elle dit, *que mille Romains tueraient Auguſte pour mériter ſes bonnes graces.*

S'ils

S'ils pouvoient m'acquérir à même prix que toi.
Mais n'apréhende pas qu'un autre ainſi m'obtienne.
Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne.
Mes jours avec les ſiens ſe vont précipiter,
Puiſque ta lâcheté n'oſe me mériter.
Viens me voir dans ſon ſang & dans le mien baignée,
De ma ſeule vertu mourir accompagnée,
Et te dire en mourant d'un eſprit ſatisfait:
N'accuſe point mon ſort, c'eſt toi ſeul qui l'as fait;
Je deſcends dans la tombe où tu m'as condamnée,
Où la gloire me ſuit qui t'étoit deſtinée;
Je meurs en détruiſant un pouvoir abſolu,
Mais je vivrois à toi, ſi tu l'avois voulu.

Quelle femme a jamais parlé ainſi? Quelle différence entr'elle & Hermione, qui dit, dans une ſituation à-peu-près ſemblable:

Quoi! ſans qu'elle employât une ſeule prière,
Ma mère en ſa faveur arma la Grece entière!
Ses yeux pour leur querelle, en dix ans de combats,
Virent périr vingt fois qu'ils ne connaiſſaient pas.
Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure,
Et je charge un amant du ſoin de mon injure;
Il peut me conquérir, à ce prix ſans danger.
Je me livre moi-même, & ne puis me venger!

C'eſt ainſi que s'exprime le goût perfectionné; & le génie, dénué de ce goût ſûr, bronche quelquefois. On ne prétend pas encor une fois rien diminuer de l'extrême mérite de Corneille; mais il faut qu'un commentateur n'ait en vue que la vérité & l'utilité publique. Au reſte, la fin de cette tirade eſt fort belle.

CINNA.

Hé bien, vous le voulez, il faut vous ſatisfaire,
Il faut affranchir Rome, il faut venger un pere;
Il faut ſur un tyran porter de juſtes coups;
Mais apprenez qu'Auguſte eſt moins tyran que vous:
(a) S'il nous ôte à ſon gré nos biens, nos jours, nos femmes,
Il n'a point juſqu'ici tyranniſé nos ames;
Mais (b) l'empire inhumain qu'exercent vos beautés,
Force juſqu'aux eſprits & juſqu'aux volontés;
(c) Vous me faites priſer ce qui me déshonore;

(a) *S'il nous ôte à ſon gré nos biens, nos jours, nos femmes.* Mais en ce cas Auguſte eſt donc un monſtre à étouffer; Cinna ne devait donc pas balancer; il a donc très-grand tort de ſe dédire; ſes remords ne ſont donc pas vrais. Comment peut-il aimer un tyran qui ôte aux Romains leurs biens, leurs femmes & leurs vies? Ces contradictions ne font-elles pas tort au pathétique, auſſi-bien qu'au vrai, ſans lequel rien n'eſt beau?

(b) *L'empire inhumain qu'exercent vos beautés.* C'eſt ici une idée poétique, ou plutôt une ſubtiſité. Vos beautés ſont plus inhumaines qu'Auguſte. Ce n'eſt pas ainſi que la vraie paſſion parle. Oreſte, dans une circonſtance ſemblable, dit à Hermione:

Non, je vous priverai d'un plaiſir ſi funeſte,
Madame, il ne mourra que de la main d'Oreſte.

Il ne s'amuſe point à dire que les beautés inhumaines d'Hermione ſont des tyrans; il le fait ſentir en ſe déterminant malgré lui à un crime. Ce n'eſt pas là le poëte qui parle, c'eſt le perſonnage.

(c) *Vous me faites priſer ce qui me déshonore;*
Vous me faites haïr ce que mon cœur adore.

Priſer n'eſt plus d'uſage. Cinna ne priſe point ici ſon action, puiſqu'il la condamne. Il dit qu'il adore Auguſte, cela eſt beau-

Vous me faites haïr ce que mon cœur adore ;
Vous me faites répandre un ſang pour qui je dois
Expoſer tout le mien & mille & mille fois :
Vous le voulez, j'y cours, ma parole eſt donnée ;
(*a*) Mais ma main auſſitôt contre mon ſein tournée,
Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant,
A mon crime forcé joindra mon châtiment ;
Et par cette action dans l'autre confondue,
Recouvrera ma gloire auſſitôt que perdue.
Adieu.

---

coup trop fort : il n'adore point Auguſte ; *il devrait*, dit-il, *donner ſon ſang pour lui mille & mille fois.* Il devait donc être très-touché au moment que ce même Auguſte lui donnait Émilie. Il lui a conſeillé de garder l'empire pour l'aſſaſſiner, & il voudrait donner mille vies pour lui, par réflexion !

(*a*) *Mais ma main auſſitôt contre mon ſein tournée.* Ces derniers vers réconcilient Cinna avec le ſpectateur ; c'eſt un très-grand art. Racine a imité ce morceau dans l'*Andromaque :*

Et mes mains auſſitôt contre mon ſein tournées, &c.

SCENE V.

ÉMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis ſon ame au déſeſpoir.

ÉMILIE.

Qu'il ceſſe de m'aimer, ou ſuive ſon devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de ſa vie.
Vous en pleurez ?

ÉMILIE.

Hélas ! cours après lui, Fulvie ;
Et ſi ton amitié daigne me ſecourir,
Arrache-lui du cœur ce deſſein de mourir :
Dis-lui...

FULVIE.

Qu'en ſa faveur vous laiſſez vivre Auguſte ?

ÉMILIE.

Ah ! c'eſt faire à ma haine une loi trop injuſte.

FULVIE.

Et quoi donc ?

ÉMILIE.

Qu'il acheve, & dégage ſa foi,
(a) Et qu'il choiſiſſe après de la mort ou de moi.

Fin du troiſieme Acte.

(a) *Et qu'il choiſiſſe après de la mort ou de moi.* Ce ſont-là de ces traits qui portaient le docteur cité par Balzac, à nommer Émilie *adorable furie.* On ne peut guère finir un acte d'une manière plus grande ou plus tragique ; & ſi Émilie avait une raiſon plus preſſante de vouloir faire périr Auguſte, ſi elle n'avait appris que depuis peu Auguſte a fait mourir ſon pere, ſi elle avait connu ce père, ſi ce père même avait pu lui demander vengeance, ce rôle ſerait du plus grand intérêt. Mais ce qui peut détruire tout l'intérêt qu'on prendrait à Émilie, c'eſt la ſuppoſition de l'auteur qu'elle eſt adoptée par Auguſte. On devait, chez les Romains, autant & plus d'amour filial à un père d'adoption qu'à un père qui ne l'était que par le ſang. Émilie conſpire contre Auguſte, ſon père & ſon bienfaiteur, au bout de trente ans, pour venger Toranius qu'elle n'a jamais vu. Alors cette furie n'eſt point du tout admirable ; elle eſt réellement parricide. Cependant gardons-nous bien de croire qu'Émilie, malgré ſon ingratitude, & Cinna malgré ſa perfidie, ne ſoient pas de très-beaux rôles : tous deux étincellent de traits admirables.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, EUPHORBE, POLYCLETE, Gardes.

AUGUSTE.

TOUT ce que tu me dis, Euphorbe, eſt incroyable.

EUPHORBE.

(*a*) Seigneur, le récit même en paroît effroyable.
On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,
Et la ſeule penſée en fait frémir d'horreur.

AUGUSTE.

Quoi, mes plus chers! quoi, Cinna! quoi, Maxime!
Les deux que j'honorois d'une ſi haute eſtime!

(*a*) *Seigneur, le récit même en paraît effroyable.* Il eſt triſte qu'un ſi bas & ſi lâche ſubalterne, un eſclave affranchi, paraiſſe avec Auguſte, & que l'auteur n'ait pas trouvé dans la jalouſie de Maxime, dans les emportemens que ſa paſſion eût dû lui inſpirer, ou dans quelqu'autre invention tragique, de quoi fournir des ſoupçons à Auguſte. Si le trouble de Cinna, celui de

A qui j'ouvrois mon cœur, & dont j'avois fait choix
Pour les plus importants & plus nobles emplois !
Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
Pour m'arracher le jour l'un & l'autre conſpirent !
Maxime a vu ſa faute, il m'en fait avertir,
Et montre un cœur touché d'un juſte repentir.
Mais Cinna !

EUPHORBE.

Cinna ſeul dans ſa rage s'obſtine,
Et contre vos bontés (*a*) d'autant plus ſe mutine ;
Lui ſeul combat encor les vertueux efforts
Que ſur les conjurés fait ce juſte remords ;
Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
Il tâche à raffermir leurs ames ébranlées.

AUGUSTE.

Lui ſeul les encourage, & lui ſeul les ſéduit !
O le plus déloyal que la terre ait produit !

Maxime, celui d'Émilie ouvraient les yeux de l'empereur, cela ſerait beaucoup plus noble & plus théatral que la dénonciation d'un eſclave, qui eſt un reſſort trop mince & trop trivial.

(*a*) *D'autant plus ſe mutine.* Ce mot eſt faible après l'expreſſion, *il s'obſtine dans ſa rage.* L'idée la plus forte doit toujours être la dernière. De plus, *ſe mutiner contre des bontés*, eſt une expreſſion bourgeoiſe ; on ne l'emploie qu'en parlant des enfans. Ce n'eſt pas que ce mot *mutiné*, employé avec art, ne puiſſe faire un très-bel effet. Racine a dit,

Enchaîner un captif de ſes fers étonné,
Contre un joug qui lui plaît vainement mutiné.

D'autant plus exige un *que ;* c'eſt une phraſe qui n'eſt pas achevée.

O trahiſon conçue au ſein d'une furie !
O trop ſenſible coup d'une main ſi chérie !
Cinna, tu me trahis ! Polyclete, écoutez.

(*Il lui parle à l'oreille*)

POLYCLETE.

Tous vos ordres, Seigneur, ſeront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Éraſte en même temps aille dire à Maxime
Qu'il vienne recevoir le pardon de ſon crime.

SCENE II.

AUGUSTE, EUPHORBE.

EUPHORBE.

IL l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir (*a*).
A peine du palais il a pu revenir,
Que, les yeux égarés, & le regard farouche,
Le cœur gros de ſoupirs, les ſanglots à la bouche,

(*a*) *Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir.* On ne peut nier que ce lâche & inutile menſonge d'Euphorbe ne ſoit indigne de la tragédie. Mais, dira-t-on, on a le même reproche à faire à Œnone dans *Phèdre*. Point du tout ; elle eſt criminelle, elle calomnie Hyppolite ; mais elle ne dit pas une fauſſe nouvelle ; c'eſt cela qui eſt petit & bas.

Il déteſte ſa vie & ce complot maudit,
M'en apprend l'ordre entier tel que je vous l'ai dit;
Et m'ayant commandé que je vous avertiſſe,
Il ajoute : *Dis-lui que je me fais juſtice,*
Que je n'ignore point ce que j'ai mérité;
Puis ſoudain dans le Tibre il s'eſt précipité,
Dont l'eau groſſe & rapide, & la nuit aſſez noire,
M'ont dérobé la fin de ſa tragique hiſtoire.

AUGUSTE.

Sous ce preſſant remords il a trop ſuccombé,
Et s'eſt à mes bontés lui-même dérobé.
Il n'eſt crime envers moi qu'un repentir n'efface;
Mais puiſqu'il a voulu renoncer à ma grace,
Allez pourvoir au reſte, & faites qu'on ait ſoin
De tenir en lieu ſûr ce fidele témoin.

SCENE III.

AUGUSTE *ſeul.*

CIEL, à qui voulez-vous déſormais que je fie (*a*)
Les ſecrets de mon ame, & le ſoin de ma vie?

(*a*) Voilà encor une occaſion où un monologue eſt bien placé; la ſituation d'Auguſte eſt une excuſe légitime. D'ailleurs il eſt bien écrit, les vers en ſont beaux, les réflexions ſont juſtes, intéreſſantes; ce morceau eſt digne du grand Corneille.

Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis,
Si donnant des ſujets il ôte les amis,
Si tel eſt le deſtin des grandeurs ſouveraines,
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines;
Et ſi votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'eſt ſûr; qui peut tout, doit tout craindre.
Rentre en toi-même, Octave, & ceſſe de te plaindre.
Quoi, tu veux qu'on t'épargne, & n'as rien épargné!
Songe aux fleuves de ſang où ton bras s'eſt baigné,
(a) De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a verſé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte; & revois tout d'un temps
Pérouſe au ſien noyée & tous ſes habitants.
Remets dans ton eſprit, après tant de carnages,
De tes proſcriptions les ſanglantes images,
Où toi-même des tiens devenu le bourreau,
Au ſein de ton tuteur enfonças le couteau;
Et puis oſe accuſer le deſtin d'injuſtices,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton ſupplice,
Et que par ton exemple, à ta perte guidés,
Ils violent les droits que tu n'as pas gardés.
Leur trahiſon eſt juſte, & le ciel l'autoriſe.
Quitte ta dignité comme tu l'as acquiſe.

(a) *De combien ont rougi.* Cela n'eſt pas Français. Il fallait, *quels flots j'en ai verſés aux champs de Macédoine*, ou quelque choſe de ſemblable.

(a) Rends un ſang infidele à l'infidélité,
Et ſouffre des ingrats après l'avoir été.
Mais que mon jugement au beſoin m'abandonne!
Quelle fureur, Cinna, m'accuſe & te pardonne?
Toi, dont la trahiſon me force à retenir
Ce pouvoir ſouverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel, & fait ſeule mon crime,
Releve pour l'abattre un trône illégitime;
Et d'un zele effronté couvrant ſon attentat,
S'oppoſe pour me perdre au bonheur de l'état?
Donc juſqu'à l'oublier je pourrois me contraindre!
Tu vivrois en repos après m'avoir fait craindre!
Non, non, je me trahis moi-même d'y penſer,
Qui pardonne aiſément invite à l'offenſer.

(a) *Rends un ſang infidele à l'infidélité.* Ce vers eſt imité de Malherbe.

Fairs de tous les aſſauts que la rage peut faire,
Une fidele preuve à l'infidélité.

Un tel abus de mots, & quelques longueurs, quelques répétitions, empêchent ce beau monologue de faire tout ſon effet. A meſure que le public s'eſt plus éclairé, il s'eſt un peu plus dégoûté des longs monologues. On s'eſt laſſé de voir des empereurs qui parlaient ſi long-tems tout ſeuls. Mais ne devrait-on pas ſe prêter à l'illuſion du théatre? Auguſte ne pouvait-il pas être ſuppoſé au milieu de ſa cour, & s'abandoner à ſes réflexions devant ſes confidens, qui tiendraient lieu du chœur des anciens?

Il faut avouer que le monologue eſt un peu long. Les étrangers ne peuvent ſouffrir ces ſcènes ſans action, & il n'y a peut-être pas aſſez d'action dans *Cinna*.

Puniſſons l'aſſaſſin, proſcrivons les complices.
Mais quoi ! toujours du ſang, & toujours des ſupplices !
Ma cruauté ſe laſſe, & ne peut s'arrêter ;
Je veux me faire craindre, & ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile,
Une tête coupée en fait renaître mille ;
Et le ſang répandu de tant de conjurés
Rend mes jours plus maudits & non plus aſſurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute,
Meurs, & dérobe-lui la gloire de ta chûte ;
Meurs, tu ferois pour vivre un lâche & vain effort,
Si tant de gens de cœur ſont des vœux pour ta mort,
Et ſi tout ce que Rome a d'illuſtre jeuneſſe
Pour te faire périr tour-à-tour s'intéreſſe :
Meurs, puiſque c'eſt un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin, puiſqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.
La vie eſt peu de choſe, & le peu qui t'en reſte
(*a*) Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeſte.
Meurs ; mais quitte du moins la vie avec éclat ;
Éteins-en le flambeau dans le ſang de l'ingrat :
A toi-même en mourant immole ce perfide ;
Contenant ſes déſirs, punis ſon parricide ;
Fais un tourment pour lui de ſon propre trépas,
En faiſant qu'il le voie, & n'en jouiſſe pas.

(*a*) *Ne vaut pas l'acheter par un prix ſi funeſte.* C'eſt ici le tour de phraſe Italien. On dirait bien, *non vale il comprar* ; c'eſt un trope dont Corneille enrichiſſait notre langue.

(a) Mais jouiſſons plutôt nous-mêmes de ſa peine ;
Et ſi Rome nous hait, triomphons de ſa haine.
O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir abſolu !
O rigoureux combat d'un cœur irréſolu,
Qui fuit en même temps tout ce qu'il ſe propoſe ;
D'un prince malheureux ordonnez quelque choſe.
(b) Qui des deux dois-je ſuivre, & duquel m'éloigner ?
Ou laiſſez-moi périr, ou laiſſez-moi régner.

SCENE IV.

AUGUSTE, LIVIE. (c)

AUGUSTE.

MADAME, on me trahit, & la main qui me tue
Rend ſous mes déplaiſirs ma conſtance abattue.
Cinna, Cinna le traître !...

(a) *Mais jouiſſons plutôt nous-mêmes de ſa peine. Peine* ici veut dire ſupplice.

(b) *Qui des deux dois-je ſuivre, & duquel m'éloigner ?* Ces expreſſions, *qui des deux, duquel*, n'expriment qu'un froid embarras ; elles peignent un homme qui veut réſoudre un problême, & non un cœur agité. Mais le dernier vers eſt très-beau & eſt digne de ce grand monologue.

(c) On a retranché toute cette ſcène au théatre depuis environ trente ans. Rien ne révolte plus que de voir un perſonnage s'introduire ſur la fin, ſans avoir été annoncé, & ſe mêler des intérêts de la piéce ſans y être néceſſaire. Le conſeil que Livie donne

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, & j'ai pâli cent fois à ce récit;
Mais écouteriez-vous les conſeils d'une femme?

AUGUSTE.

Hélas! de quel conſeil eſt capable mon ame?

LIVIE.

Votre ſévérité, ſans produire aucun fruit,
Seigneur, juſqu'à préſent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide.
Salvidien à bas a ſoulevé Lépide,
Murene a ſuccédé, Cépion l'a ſuivi.
Le jour à tous les deux dans les tourments ravi,
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Egnace,
Dont Cinna maintenant oſe prendre la place,
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjects
Ont voulu s'ennoblir par de ſi hauts projets.

à Auguſte eſt rapporté dans l'hiſtoire; mais il fait un très-mauvais effet dans la tragédie. Il ôte à Auguſte la gloire de prendre de lui-même un parti généreux. Auguſte répond à Livie; *Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme, vous me tenez parole*: & après ces vers comiques, il ſuit ces mêmes conſeils. Cette conduite l'avilit. On a donc eu raiſon de retrancher tout le rôle de Livie, comme celui de l'Infante dans le *Cid*. Pardonnons ces fautes au commencement de l'art, & ſurtout au ſublime, dont Corneille a donné beaucoup plus d'exemples, qu'il n'en a donné de faibleſſes dans ſes belles tragédies.

Après avoir en vain puni leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence,
Faites son châtiment de sa confusion,
Cherchez le plus utile en cette occasion.
Sa peine peut aigrir une ville animée;
Son pardon peut servir à votre renommée;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher,
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout-à-fait en quittant cet empire,
Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire.
(a) J'ai trop par vos avis consulté là-dessus;
Ne m'en parlez jamais, je ne consulte plus.
Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise;
Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise;
Et te rends ton État, après l'avoir conquis,
Plus paisible & plus grand que je ne te l'ai pris.
Si tu me veux haïr, hais-moi sans plus rien feindre;
Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre:
De tout ce qu'eut Sylla de puissance & d'honneur,
Lassé, comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez & trop long-temps son exemple vous flatte;

(a) *J'ai trop par vos avis consulté là-dessus. Là-dessus, là-dessous, ci-dessus, ci-dessous;* termes familiers qu'il faut absolument éviter, soit en vers, soit en prose.

Mais gardez (*a*) que ſur vous le contraire n'éclate.
Ce bonheur ſans pareil qui conſerva ſes jours,
Ne ſeroit pas bonheur, s'il arrivoit toujours.

AUGUSTE.

Hé bien, s'il eſt trop grand, ſi j'ai tort d'y prétendre,
J'abandonne mon ſang à qui voudra l'épandre.
Après un long voyage il faut trouver un port;
Et je n'en vois que deux, le repos, ou la mort.

LIVIE.

Quoi! vous voulez quitter le fruit de tant de peines?

AUGUSTE.

Quoi! vous voulez garder l'objet de tant de haines?

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrêmité,
C'eſt plutôt déſeſpoir que généroſité.

AUGUSTE.

Régner & careſſer une main ſi traîtreſſe,
Au lieu de ſa vertu, c'eſt montrer ſa foibleſſe.

(*a*) *Que ſur vous le contraire n'éclate. Un contraire qui éclate* n'exprime pas aſſez la penſée de l'auteur, ne forme pas une image aſſez préciſe. Le contraire d'un exemple ne peut ſe dire.

LIVIE.

LIVIE.

C'eſt régner ſur vous-même, & par un noble choix,
Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

AUGUSTE.

(a) Vous m'aviez bien promis des conſeils d'une femme,
Vous me tenez parole, & c'en ſont-là, Madame.
Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,
(b) Depuis vingt ans je regne, & j'en ſais les vertus;
Je ſais leur divers ordre, & de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture.
Tout ſon peuple eſt bleſſé par un tel attentat,
Et la ſeule penſée eſt un crime d'État;
Une offenſe qu'on fait (c) à toute ſa province,
Dont il faut qu'il la venge, ou ceſſe d'être prince.

(a) *Vous m'aviez promis des conſeils d'une femme.* Corneille devait d'autant moins mettre un reproche ſi injuſte & ſi aviliſſant dans la bouche d'Auguſte, que cette groſſiéreté eſt manifeſtement contraire à l'hiſtoire. *Uxori gratias egit*, dit Sénèque le philoſophe, dont le ſujet de *Cinna* eſt tiré.

(b) *Depuis vingt ans je règne, & j'en ſais les vertus. Les vertus de régner* eſt un barbariſme de phraſe, un ſoléciſme; on peut dire, *les vertus des rois, des capitaines, des magiſtrats*, mais non *les vertus de régner, de combattre, de juger.*

(c) *A toute ſa province.* La rime de *prince* n'a que celle de *province* en ſubſtantif: cette indigence eſt ce qui contribue davantage à rendre ſouvent la verſification Françaiſe faible, languiſſante & forcée. Corneille eſt obligé de mettre *toute ſa province*, pour rimer à *prince*; & *toute ſa province* eſt une expreſſion bien malheureuſe, ſurtout quand il s'agit de l'empire Romain.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre paſſion.

AUGUSTE.

Ayez moins de foibleſſe, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez pas ſi mal un conſeil ſalutaire.

AUGUSTE.

Le ciel m'inſpirera ce qu'ici je dois faire.
Adieu, nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'ait (*a*) obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'eſt l'amour des grandeurs (*b*) qui vous rend importune.

LIVIE.

J'aime votre perſonne, & non votre fortune.
(*ſeule.*)
Il m'échappe, ſuivons, & forçons-le de voir
Qu'il peut, en faiſant grace, affermir ſon pouvoir;
Et qu'enfin la clémence eſt la plus belle marque
Qui faſſe à l'univers connoître un vrai monarque.

(*a*) *Obtenu ce point.* Ce mot *point* eſt trivial & didactique. Premier *point*, ſecond *point*, principal.

(*b*) *Qui vous rend importune* augmente encor la faute qui conſiſte à faire rejeter par Auguſte un très-bon conſeil qu'en effet il accepte.

SCENE V (a).

ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

(b) D'OU me vient cette joie, & que mal-à-propos
Mon eſprit malgré moi goûte un entier repos !
Céſar mande Cinna ſans me donner d'alarmes !
Mon cœur eſt ſans ſoupirs, mes yeux n'ont point de larmes ;
Comme ſi j'apprenois d'un ſecret mouvement
Que tout doit ſuccéder à mon contentement !
Ai-je bien entendu ? me l'as-tu dit, Fulvie ?

(a) La ſcène reſte vuide ; c'eſt un grand défaut aujourd'hui, & dans lequel même les plus médiocres auteurs ne tombent pas. Mais Corneille eſt le premier qui ait pratiqué cette règle ſi belle & ſi néceſſaire, de lier les ſcènes, & de ne faire paraître ſur le théatre aucun perſonnage ſans une raiſon évidente. Si le légiſlateur manque ici à la loi qu'il a introduite, il eſt aſſurément bien excuſable. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'Émilie arrive avec ſa confidente pour parler de la conſpiration dans la même chambre dont Auguſte ſort ; ainſi elle eſt ſuppoſée parler dans un autre appartement.

(b) *D'où me vient cette joie, &c.* On ne voit pas trop en effet d'où lui vient cette prétendue joie ; c'était au contraire le moment des plus terribles inquiétudes. On peut être alors atterré, immobile, égaré, accablé, inſenſible à force d'éprouver des ſentimens trop profonds : mais de la joie ! cela n'eſt pas dans la nature.

FULVIE.

J'avois gagné ſur lui qu'il aimeroit la vie ;
(a) Et je vous l'amenois plus traitable & plus doux,
Faire un ſecond effort contre votre courroux.
Je m'en applaudiſſois, quand ſoudain Polyclete,
Des volontés d'Auguſte ordinaire interprete,
Eſt venu l'aborder & ſans ſuite & ſans bruit ;
Et de ſa part ſur l'heure au palais l'a conduit.
Auguſte eſt fort troublé, l'on ignore la cauſe ;
Chacun diverſement (b) ſoupçonne quelque choſe ;
Tous préſument qu'il ait un grand ſujet d'ennui,
Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
Mais ce qui m'embarraſſe, & que je viens d'apprendre,
C'eſt que deux inconnus ſe ſont ſaiſis d'Évandre,
Qu'Euphorbe eſt arrêté ſans qu'on ſache pourquoi,
(c) Que même de ſon maître on dit je ne ſais quoi :

(a) *Et je vous l'amenais plus traitable & plus doux.*

Et je vous l'amenais ..... faire un ſecond effort contre un grand *courroux*, n'eſt ni Français ni intelligible ; de plus, comment cette Fulvie n'eſt-elle pas effrayée d'avoir vu Cinna conduit chez Auguſte, & des complices arrêtés ? comment n'en parle-t-elle pas d'abord ? Comment n'inſpire-t-elle pas le plus grand effroi à Émilie ? Il ſemble qu'elle diſe par occaſion des nouvelles indifférentes.

(b) *Soupçonne quelque choſe.* Ces tetmes lâches & ſans idée, ces familiarités de la converſation, doivent être ſoigneuſement évités.

(c) *Que même de ſon maître on dit je ne ſais quoi. Je ne ſais quoi* eſt du ſtyle de la comédie, & ce n'eſt pas aſſurément un *je ne ſais quoi*, que la mort de Maxime principal conjuré.

(*a*) On lui veut imputer un déſeſpoir funeſte ;
(*b*) On parle d'eaux, de Tibre, & l'on ſe tait du reſte.

ÉMILIE.

Que de ſujets de craindre & de déſeſpérer,
(*c*) Sans que mon triſte cœur en daigne murmurer !
A chaque occaſion le ciel y fait deſcendre
Un ſentiment contraire à celui qu'il doit prendre.
Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler ;
Et je ſuis inſenſible alors qu'il faut trembler.
Je vous entends, grands dieux ! vos bontés que j'adore
Ne peuvent conſentir que je me déshonore ;
Et ne me permettant ſoupirs, ſanglots, ni pleurs,
Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
Vous voulez que je meure avec ce grand courage,

(*a*) *On lui veut imputer un déſeſpoir funeſte. On lui veut imputer* eſt de la gazette Suiſſe, *on veut dire qu'il s'eſt donné une bataille.*

(*b*) *On parle d'eaux, &c.* Il eſt bien ſingulier qu'elle diſe que Maxime s'eſt noyé, & qu'on ſe tait du reſte ; & comment Corneille, qui corrigea quelques vers dans cette piéce, ne réforma-t-il pas ceux-ci ? n'avait-il pas un ami ?

(*c*) *Sans que mon cœur en daigne murmurer.* Cela n'eſt pas naturel. Émilie doit être au déſeſpoir d'avoir conduit ſon amant au ſupplice. Le reſte n'eſt-il pas un peu de déclamation ? On entend toujours ces vers d'Émilie ſans émotion ; d'où vient cette indifférence ? c'eſt qu'elle ne dit pas ce que tout autre dirait à ſa place ; elle a forcé ſon amant à conſpirer, à courir au ſupplice, & elle parle de ſa gloire ! & elle eſt *fumante* d'un *courroux* généreux ! elle devait être déſeſpérée, & non pas fumante.

Qui m'a fait entreprendre un ſi fameux ouvrage :
Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
(a) Et dans la même aſſiette où vous me retenez.
O liberté de Rome ! ô mânes de mon pere !
J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire.
Contre votre tyran j'ai ligué ſes amis,
Et plus oſé pour vous qu'il ne m'étoit permis.
Si l'effet a manqué, ma gloire n'eſt pas moindre :
N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre ;
Mais ſi fumante encor d'un généreux courroux,
Par un trépas ſi noble & ſi digne de vous,
Qu'il vous fera ſur l'heure aiſément reconnoître
Le ſang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

(a) *Et dans la même aſſiète où vous me retenez.* Pourquoi les dieux voudraient-ils qu'elle mourût dans cette *aſſiète ?* qu'importe qu'elle meure dans cette *aſſiète* ou dans une autre ? Ce qui importe, c'eſt qu'elle a conduit ſon amant & ſes amis à la mort.

SCENE VI.

MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

(a) MAIS je vous vois, Maxime, & l'on vous faiſoit mort!

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguſte avec ce faux rapport.
Se voyant arrêté, la trame découverte,
Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÉMILIE.

Que dit-on de Cinna?

MAXIME.

Que ſon plus grand regret,
C'eſt de voir que Céſar ſait tout votre ſecret:

(a) *Mais, &c.* Ne diſſimulons rien, cette réſurrection de Maxime n'eſt pas une invention heureuſe. Qu'un héros qu'on croyait mort dans un combat reparaiſſe, c'eſt un moment intéreſſant. Mais le public ne peut ſouffrir un lâche, que ſon valet avait ſuppoſé s'être jeté dans la rivière. Corneille n'a pas prétendu faire un coup de théatre; mais il pouvait éviter cette apparition inattendue d'un homme qu'on croit mort, & dont on ne déſire point du tout la vie; il était fort inutile à la piéce que ſon eſclave Euphorbe eût feint que ſon maître s'était noyé.

En vain il le dénie, & le veut méconnoître,
Évandre a tout conté pour excuſer ſon maître;
Et par l'ordre d'Auguſte on vient vous arrêter.

ÉMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter;
Je ſuis prête à le ſuivre, & laſſe de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attends chez moi.

ÉMILIE.

Chez vous!

MAXIME.

C'eſt vous ſurprendre:
Mais apprenez le ſoin que le ciel a de vous;
C'eſt un des conjurés qui va fuir avec nous.
Prenons notre avantage avant qu'on nous pourſuive:
Nous avons pour partir un vaiſſeau ſur la rive.

ÉMILIE.

Me connois-tu, Maxime, & ſais-tu qui je ſuis?

MAXIME.

(a) En faveur de Cinna je fais ce que je puis,

(a) *En faveur de Cinna je fais ce que je puis.* Maxime joue le rôle d'un miſérable; pourquoi l'auteur pouvant l'ennoblir, l'a-t-il rendu ſi bas? Apparemment il cherchait du contraſte; mais de tels contraſtes ne peuvent guère réuſſir que dans la comédie.

Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reſte de lui-même.
Sauvons-nous, Émilie, & conſervons le jour,
Afin de le venger par un heureux retour.

ÉMILIE.

Cinna dans ſon malheur eſt de ceux qu'il faut ſuivre,
(a) Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur ſurvivre;
Quiconque après ſa perte aſpire à ſe ſauver,
Eſt indigne du jour qu'il tâche à conſerver.

MAXIME.

Quel déſeſpoir aveugle à ces fureurs vous porte?
O dieux! que de foibleſſe en une ame ſi forte!
Ce cœur ſi généreux rend ſi peu de combat,
Et du premier revers la fortune l'abat!
Rappellez, rappellez cette vertu ſublime,
Ouvrez enfin les yeux, & connoiſſez Maxime;
(b) C'eſt un autre Cinna qu'en lui vous regardez;
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez;

(a) *Qu'il ne faut pas venger de peur de leur ſurvivre.* Que veut dire *de peur de leur ſurvivre?* Le ſens naturel eſt qu'il ne faut pas venger Cinna, parce que ſi on le vengeait, on ne mourrait pas avec lui; mais en voulant le venger, on pourrait aller au ſupplice, puiſqu'Auguſte eſt maître, & que tout eſt découvert. Je crois que Corneille veut dire: *Tu feins de le venger & tu veux lui ſurvivre.*

(b) *C'eſt un autre Cinna qu'en lui vous regardez.* Cela eſt comique, & achève de rendre le rôle de Maxime inſupportable.

(*a*) Et puiſque l'amitié n'en faiſoit plus qu'une ame,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme :
Avec la même ardeur il ſaura vous chérir,
Que...

ÉMILIE.

(*b*) Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir !
Tu prétends un peu trop : mais quoi que tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes ;
Ceſſe de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir ſi bas :
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite ;
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette :
Montre d'un vrai Romain la derniere vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.
Quoi ! ſi ton amitié pour Cinna s'intéreſſe,
Crois-tu qu'elle conſiſte à flatter ſa maîtreſſe ?
Apprends, apprends de moi quel en eſt le devoir ;
Et donne m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME.

Votre juſte douleur eſt trop impétueuſe.

ÉMILIE.

La tienne en ta faveur eſt trop ingénieuſe.

(*a*) *Et puiſque l'amitié n'en faiſait plus qu'une ame.* L'auteur veut dire : Cinna & Maxime *n'avaient qu'une ame*, mais il ne le dit pas.

(*b*) *Tu m'oſes aimer, & tu n'oſes mourir* eſt ſublime.

Tu me parles déjà d'un bienheureux retour ;
Et dans tes déplaiſirs tu conçois de l'amour !

MAXIME.

Cet amour en naiſſant eſt toutefois extrême.
C'eſt votre amant en vous, c'eſt mon ami que j'aime :
Et des mêmes ardeurs dont il fut embraſé....

ÉMILIE.

(*a*) Maxime, en voilà trop pour un homme aviſé.
Ma perte m'a ſurpriſe, & ne m'a point troublée ;
Mon noble déſeſpoir ne m'a point aveuglée.
Ma vertu toute entiere agit ſans s'émouvoir ;
Et je vois, malgré moi, plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi ! vous ſuis-je ſuſpect de quelque perfidie ?

ÉMILIE.

Oui, tu l'es, puiſqu'enfin tu veux que je le die.
L'ordre de notre fuite eſt trop bien concerté,
Pour ne te ſoupçonner d'aucune lâcheté.
Les dieux ſeroient pour nous prodigues en miracles ;
S'ils en avoient ſans toi levé tous les obſtacles.
Fuis ſans moi, (*b*) tes amours ſont ici ſuperflus.

(*a*) *Maxime en voilà trop pour un homme aviſé. Aviſé* n'eſt pas le mot propre ; il ſemble qu'au contraire Maxime a été trop aviſé ; il parait trop évidemment un perfide ; Émilie l'a déjà appellé lâche.

(*b*) *Tes amours ſont ici ſuperflus. Superflu* n'eſt pas encor le mot propre ; ces amours doivent être très-odieux à Émilie.

MAXIME.

Ah ! vous m'en dites trop.

ÉMILIE.

J'en préſume encor plus.
Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures ;
Mais n'eſpere pas plus m'éblouir de parjures.
Si c'eſt te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moi pour te juſtifier.

MAXIME.

Vivez, belle Émilie, & ſouffrez qu'en eſclave...

ÉMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en préſence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons. (*a*)

(*a*) Cette ſcène de Maxime & d'Émilie ne fait pas l'effet qu'elle pourrait produire, parce que l'amour de Maxime révolte, parce que cette ſcène ne produit rien, parce qu'elle ne ſert qu'à remplir un moment vuide, parce qu'on ſent bien qu'Émilie n'acceptera point les propoſitions de Maxime, parce qu'il eſt impoſſible de rien produire de théatral & d'attachant entre un lâche qu'on mépriſe, & une femme qui ne peut l'écouter.

SCENE VII (a).

MAXIME *ſeul.*

DÉSESPÉRÉ, confus,
Et digne, s'il ſe peut, d'un plus cruel refus,
Que réſous-tu, Maxime, & quel eſt le ſupplice
(b) Que ta vertu prépare à ton vain artifice ?
Aucune illuſion ne te doit plus flatter,
Émilie en mourant va tout faire éclater.
(c) Sur un même échafaud la perte de ſa vie
Étalera ſa gloire & ton ignominie ;
Et ſa mort va laiſſer à la poſtérité

(a) Autant que le ſpectateur s'eſt prêté au monologue important d'Auguſte, qui eſt un perſonnage reſpectable, autant il ſe refuſe au monologue de Maxime, qui excite l'indignation & le mépris. Jamais un monologue ne fait un bel effet, que quand on s'intéreſſe à celui qui parle, que quand ſes paſſions, ſes vertus, ſes malheurs, ſes faibleſſes font dans ſon ame un combat ſi noble, ſi attachant, ſi animé, que vous lui pardonnez de parler trop long-temps à ſoi-même.

(b) *Que ta vertu prépare.* Ce mot de *vertu* dans la bouche de Maxime eſt déplacé, & va juſqu'au ridicule.

(c) *Sur un même échafaud.* Il n'y avoit point d'échafaud chez les Romains pour les criminels. L'appareil barbare des ſupplices n'était point connu, excepté celui de la potence en croix pour les eſclaves.

L'infâme ſouvenir de ta déloyauté.
(a) Un même jour t'a vu, par une fauſſe adreſſe,
Trahir ton ſouverain, ton ami, ta maîtreſſe,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amants au tyran immolés,
Il te reſte aucun fruit que la honte & la rage,
Qu'un remords inutile allume en ton courage.
Euphorbe, c'eſt l'effet de tes lâches conſeils;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils?
(b) Jamais un affranchi n'eſt qu'un eſclave infâme;
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'ame;
La tienne encor ſervile avec la liberté
N'a pu prendre un rayon de généroſité;
Tu m'as fait relever une injuſte puiſſance,
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naiſſance:
Mon cœur te réſiſtoit, & tu l'as combattu,
(c) Juſqu'à ce que ta fourbe ait ſouillé ſa vertu.

(a) *Un même jour t'a vu par une fauſſe adreſſe. Fauſſe adreſſe* eſt trop faible, & Maxime n'a point été adroit.

(b) *Jamais un affranchi n'eſt qu'un eſclave infâme.* Il ne paraît pas convenable qu'un conjuré, qu'un ſénateur reproche à un eſclave de lui avoir fait commettre une mauvaiſe action; ce reproche ſerait bon dans la bouche d'une femme faible, dans celle de Phædre, par exemple, à l'égard d'Œnone, dans celle d'un jeune homme ſans expérience; mais le ſpectateur ne peut ſouffrir un ſénateur qui débite un long monologue, pour dire à ſon eſclave qui n'eſt pas là, qu'il eſpère qu'il pourra ſe venger de lui, & le punir de lui avoir fait commettre une action infâme.

(c) *Juſqu'à ce que.* Il faut éviter cette cacophonie en vers, & même dans la proſe ſoutenue.

Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire;
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.
(*a*) Mais les dieux permettront à mes reſſentiments,
De te ſacrifier aux yeux des deux amants;
Et j'oſe m'aſſurer, qu'en dépit de mon crime (*b*);
Mon ſang leur ſervira d'aſſez pure victime,
Si dans le tien mon bras juſtement irrité
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

Fin du quatrieme Acte.

(*a*) *Mais les dieux permettront à mes reſſentimens.* On ſe ſoucie fort peu que cet eſclave Euphorbe ſoit mis en croix ou non. Cet acte eſt un peu défectueux dans toutes ſes parties : la difficulté d'en faire cinq eſt ſi grande, l'art était alors ſi peu connu, qu'il ſerait injuſte de condamner Corneille. Cet acte eût été admirable partout ailleurs dans ſon tems : mais nous ne recherchons pas ſi une choſe était bonne autrefois, nous recherchons ſi elle eſt bonne pour tous les tems.

(*b*) On ne peut pas dire *en dépit de mon crime*, comme on dit malgré mon crime, quelqu'ait été mon crime, parce qu'un crime n'a point de dépit. On dit bien en dépit de ma haine, de mon amour, parce que les paſſions ſe perſonnifient.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

(a) PRENDS un ſiege, Cinna, prends, &, ſur toute choſe,
Obſerve exactement la loi que je t'impoſe.
Prête, ſans me troubler, l'oreille à mes diſcours;
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours.

(a) *Prends un ſiége, Cinna, &c. Sede, inquit, Cinna: hoc primum à te peto ne loquentem interpelles.* Toute cette ſcène eſt de Sénèque le philoſophe. Par quel prodige de l'art Corneille a-t-il ſurpaſſé Sénèque comme dans les *Horaces?* Il a été plus nerveux que Tite-Live: c'eſt-là le privilège de la belle poéſie, & c'eſt un de ces exemples qui condamnent bien fortement ces deux auteurs, d'Aubignac & la Motte, qui ont voulu faire des tragédies en proſe: d'Aubignac, homme ſans talens, qui pour avoir mal étudié le théatre, croyait pouvoir faire une bonne tragédie dans la proſe la plus plate; la Motte, homme d'eſprit & de génie, qui ayant trop négligé le ſtyle & la langue dans la poéſie pour laquelle il avait beaucoup de talent, voulut faire des tragédies en proſe, parce que la proſe eſt plus aiſée que la poéſie.

Tiens

Tiens ta langue captive, & ſi ce grand ſilence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loiſir.
Sur ce point ſeulement contente mon déſir.

CINNA.

Je vous obéirai, Seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te ſouvienne
De garder ta parole, & je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon pere, & les miens.
(a) Au milieu de leur camp tu reçus la naiſſance;
Et lorſqu'après leur mort tu vins en ma puiſſance,
Leur haine enracinée au milieu de ton ſein,
T'avoit mis contre moi les armes à la main:
Tu fus mon ennemi même avant que de naître;
Et tu le fus encor quand tu me pus connoître;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce ſang qui t'avoit fait du contraire parti.

(a) *Au milieu de leur camp, &c.* Il y avait auparavant:

Ce fut dedans leur camp que tu pris la naiſſance;
Et quand après leur mort tu vins en ma puiſſance,
Leur haine héréditaire ayant paſſé dans toi,
T'avait mis à la main les armes contre moi;

Leur haine héréditaire était bien plus beau que *leur haine enracinée.*

Autant que tu l'as pu, les effets l'ont ſuivie;
Je ne m'en ſuis vengé qu'en te donnant la vie.
Je te fis priſonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta priſon, mes faveurs tes liens (*a*).
Je te reſtituai d'abord ton patrimoine;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine;
Et tu ſais que depuis à chaque occaſion
Je ſuis tombé pour toi dans la profuſion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai ſur l'heure & ſans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur ſang m'ont acheté l'empire,
Et qui m'ont conſervé le jour que je reſpire:
(*b*) De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs ſont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappellant Mécene,
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai ſa place en ce triſte accident,
Et te fis, après lui, mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon ame irréſolue
Me preſſant de quitter ma puiſſance abſolue,
De Maxime & de toi j'ai pris les ſeuls avis;
Et ce ſont, malgré lui, les tiens que j'ai ſuivis.
Bien plus, ce même jour je te donne Emilie,

(*a*) On ſous-entend *furent*. Ce n'eſt point une licence. C'eſt un *trope* en uſage dans toutes les langues.

(*b*) *De la façon* eſt trop familier, trop trivial.

Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont miſe ſi haut mon amour & mes ſoins,
(a) Qu'en te couronnant roi je t'aurois donné moins.
Tu t'en ſouviens, Cinna; tant d'heur & tant de gloire
Ne peuvent pas ſi-tôt ſortir de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourroit jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en ſouviens, & veux m'aſſaſſiner.

CINNA.

Moi, Seigneur, moi que j'euſſe une ame ſi traîtreſſe!
Qu'un ſi lâche deſſein....

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promeſſe;
Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux;
Tu te juſtifieras après, ſi tu le peux.
Écoute cependant, & tiens mieux ta parole.
Tu veux m'aſſaſſiner demain au capitole,
Pendant le ſacrifice, & ta main pour ſignal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal.
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te ſuivre, & te prêter main-forte.

(a) *Qu'en te couronnant roi, je t'aurais donné moins.* Voilà ce vers qui contredit celui d'Émilie; d'ailleurs quel royaume aurait-il donné à Cinna? les Romains n'en recevaient point. Ce n'eſt qu'une inadvertence qui n'ôte rien au ſentiment & à l'éloquence vraie & ſans enflure dont ce morceau eſt rempli.

(a) Ai-je de bons avis, ou de mauvais ſoupçons ?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avois le plus aimé ;
Le reſte ne vaut pas l'honneur d'être nommé :
Un tas d'hommes perdus de dettes & de crimes,
Que preſſent de mes loix les ordres légitimes,
Et qui déſeſpérant de les plus éviter,
Si tout n'eſt renverſé, ne ſauroient ſubſiſter.
Tu te tais maintenant, & gardes le ſilence,
Plus par confuſion que par obéiſſance.
Quel étoit ton deſſein, & que prétendois-tu,
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son ſalut déſormais dépend d'un ſouverain,
Qui pour tout conſerver tienne tout en ſa main ;
Et ſi ſa liberté te faiſoit entreprendre,
Tu ne m'euſſes jamais empêché de la rendre ;
Tu l'aurois acceptée au nom de tout l'État,
Sans vouloir l'acquérir par un aſſaſſinat.

(a) *Ai-je de bons avis ou de mauvais ſoupçons ?*

De tous ces meurtriers, te dirai-je les noms ?

Bons & *mauvais* n'eſt-il pas un peu trop antithèſe ? & ces antithèſes en général ne ſont-elles pas trop fréquentes dans les vers Français & dans la plupart des langues modernes ?

Quel étoit donc ton but ? d'y régner en ma place ?
D'un étrange malheur ſon deſtin le menace,
Si pour monter au trône & lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obſtacle que moi ;
Si juſques à ce point ſon ſort eſt déplorable,
Que tu ſois après moi le plus conſidérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire Romain
Ne puiſſe après ma mort tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connoître, & deſcends en toi-même.
On t'honore dans Rome, on te courtiſe, on t'aime ;
Chacun tremble ſous toi, chacun t'offre des vœux ;
Ta fortune eſt bien haut, tu peux ce que tu veux :
(a) Mais tu ferois pitié, même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnois à ton peu de mérite.

(a) *Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite.* Ce vers & les ſuivans occaſionnèrent un jour une ſaillie ſingulière. Le dernier maréchal de *la Feuillade*, étant ſur le théatre, dit tout haut à Auguſte : Ah tu me gâtes le *ſoyons amis*, *Cinna*. Le vieux comédien qui jouait Auguſte, ſe déconcerta, & crut avoir mal joué. Le maréchal après la piéce lui dit : Ce n'eſt pas vous qui m'avez déplu, c'eſt Auguſte, qui dit à Cinna qu'il n'a aucun mérite, qu'il n'eſt propre à rien, qu'il fait pitié, & qui enſuite lui dit, *ſoyons amis*. Si le roi m'en diſait autant, je le remercierais de ſon amitié.

Il y a un grand ſens & beaucoup de fineſſe dans cette plaiſanterie. On peut pardonner à un coupable qu'on mépriſe, mais on ne devient pas ſon ami ; il fallait peut-être que Cinna très-criminel fût encor grand aux yeux d'Auguſte. Cela n'empêche pas que le diſcours d'Auguſte ne ſoit un des plus beaux que nous ayons dans notre langue.

Oſe me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'éleve au-deſſus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, & ton pouvoir en vient;
Elle ſeule t'éleve, & ſeule te ſoutient;
C'eſt elle qu'on adore, & non pas ta perſonne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;
Et pour te faire cheoir je n'aurois aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui ſeule eſt ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie;
Regne, ſi tu le peux, aux dépens de ma vie.
Mais oſe-tu penſer que les Serviliens,
Les Coſſes, les Métels, les Pauls, les Fabiens;
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur ſang ſont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un ſang ſi généreux
Juſqu'à pouvoir ſouffrir que tu regnes ſur eux?
Parle, parle, il eſt temps.

CINNA.

Je demeure ſtupide,
Non que votre colere ou la mort m'intimide;
Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
Et j'en cherche l'auteur ſans le pouvoir trouver.
Mais c'eſt trop y tenir toute l'ame occupée.
Seigneur, je ſuis Romain, & du ſang de Pompée.
Le pere & les deux fils lâchement égorgés,
Par la mort de Céſar étoient trop peu vengés.

C'eſt là d'un beau deſſein l'illuſtre & ſeule cauſe ;
Et puiſqu'à vos rigueurs la trahiſon m'expoſe,
(a) N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,
D'inutiles regrets, ni de honteux ſoupirs.
Le ſort vous eſt propice, autant qu'il m'eſt contraire.
(b) Je ſais ce que j'ai fait, & ce qu'il vous faut faire.
Vous devez un exemple à la poſtérité,
Et mon trépas importe à votre ſûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime ;
Et loin de t'excuſer tu couronnes ton crime.
Voyons ſi ta conſtance ira juſques au bout.
Tu ſais ce qui t'eſt dû, tu vois que je ſais tout ;
Fais ton arrêt toi-même, & choiſis tes ſupplices.

(a) *N'attendez pas de moi d'infâmes repentirs.* Le *repentir* ne peut ici admettre le pluriel.

(b) *Je ſais ce que j'ai fait, & ce qu'il vous faut faire.* Le ſens eſt, *ce que vous devez faire ;* mais l'expreſſion eſt trop équivoque, elle ſemble ſignifier ce que Cinna doit faire à Auguſte.

SCENE II.

LIVIE, AUGUSTE, CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connoiſſez pas encor tous les complices ;
(a) Votre Émilie en eſt, Seigneur, & la voici.

CINNA.

C'eſt elle-même, ô dieux !

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, auſſi !

ÉMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire ;
Et j'en étois, Seigneur, la cauſe & le ſalaire.

(a) *Votre Émilie en eſt, Seigneur, & la voici.* Les acteurs ont été obligés de retrancher Livie, qui venait faire ici le perſonnage d'un exempt, & qui ne diſait que ces deux vers. On les fait prononcer par Émilie, mais ils lui ſont peu convenables ; elle ne doit pas dire à Auguſte, *votre Émilie :* ce mot la condamne ſi elle vient s'accuſer elle-même ; il faut qu'elle débute en diſant, *Je viens mourir avec Cinna.*

AUGUSTE.

Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui,
T'emporte-t-il déjà juſqu'à mourir pour lui ?
Ton ame à ces tranſports un peu trop s'abandonne,
Et c'eſt trop tôt aimer l'amant que je te donne (*a*).

ÉMILIE.

Cet amour qui m'expoſe à vos reſſentiments,
N'eſt point le prompt effet de vos commandements.
Ces flammes dans nos cœurs ſans votre ordre étoient nées ;
Et ce ſont des ſecrets de plus de quatre années.
Mais quoique je l'aimaſſe, & qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi.
Je ne voulus jamais lui donner d'eſpérance
Qu'il ne m'eût de mon pere aſſuré la vengeance.
Je la lui fis jurer ; il chercha des amis ;
(*b*) Le ciel rompt le ſuccès que je m'étois promis,
Et je vous viens, Seigneur, offrir une victime,
Non pour ſauver ſa vie en me chargeant du crime ;

(*a*) *Quoi ! l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui.*
Et c'eſt trop-tôt aimer l'amant que je te donne.

Cette petite ironie eſt-elle bien placée dans ce moment tragique ? eſt-ce ainſi qu'Auguſte doit parler ?

(*b*) *Le ciel rompt le ſuccès.* On ne rompt point un ſuccès, encor moins un ſuccès qu'on s'eſt promis : on rompt une union, on détruit des eſpérances, on fait avorter des deſſeins, on prévient des projets. Le ciel ne m'a pas accordé, m'ôte, me ravit le ſuccès que je m'étais promis.

Son trépas eſt trop juſte après ſon attentat,
Et toute excuſe eſt vaine en un crime d'État :
Mourir en ſa préſence, & rejoindre mon pere,
C'eſt tout ce qui m'amene, & tout ce que j'eſpere.

AUGUSTE.

Juſques à quand, ô ciel ! & par quelle raiſon
Prendrez-vous, contre moi, des traits dans ma maiſon ?
Pour ſes débordements j'en ai chaſſé Julie ;
Mon amour en ſa place a fait choix d'Émilie ;
Et je la vois, comme elle, indigne de ce rang !
L'une m'ôtoit l'honneur, l'autre a ſoif de mon ſang ;
Et prenant toutes deux leur paſſion pour guide,
(*a*) L'une fut impudique, & l'autre eſt parricide.
O ma fille ! eſt-ce là le prix de mes bienfaits !

ÉMILIE.

(*b*) Ceux de mon pere en vous firent mêmes effets.

(*a*) *L'une fut impudique, & l'autre parricide.* Ce mot *impudique* ne ſe dit plus guère dans le ſtyle noble, parce qu'il préſente une idée qui ne l'eſt pas, on n'aime point d'ailleurs à voir Auguſte ſe rappeller cette idée humiliante & étrangère au ſujet. Les gens inſtruits ſavent trop bien qu'Émilie ne fut même jamais adoptée par Auguſte ; elle ne l'eſt que dans cette piéce.

(*b*) Il y avait dans les premières éditions :

Mon père l'eut pareil de ceux qu'il vous a faits.

On a corrigé depuis.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

Mais *firent mêmes effets* n'eſt recevable ni en vers, ni en proſe.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeuneſſe.

ÉMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendreſſe ;
Il fut votre tuteur, & vous ſon aſſaſſin ;
Et vous m'avez au crime enſeigné le chemin.
Le mien d'avec le vôtre en ce point ſeul differe,
Que votre ambition s'eſt immolé mon pere,
Et qu'un juſte courroux dont je me ſens brûler,
A ſon ſang innocent vouloit vous immoler.

(a) LIVIE.

C'en eſt trop, Émilie, arrête & conſidere
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton pere :
Sa mort dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave, & non de l'empereur.
Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en abſout alors qu'il nous la donne ;
Et dans le ſacré rang où ſa faveur l'a mis,

(a) Les comédiens ont retranché tout le couplet de Livie, & il n'eſt pas à regretter. Non-ſeulement Livie n'était pas néceſſaire ; mais elle ſe faiſait de fête mal-à-propos, pour débiter une maxime auſſi fauſſe qu'horrible, qu'il eſt permis d'aſſaſſiner pour une couronne, & qu'on eſt abſous de tous les crimes quand on règne.

(a) Le paſſé devient juſte, & l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;
Quoi qu'il ait fait, ou faſſe, il eſt inviolable.
Nous lui devons nos biens, nos jours ſont en ſa main ;
Et jamais on n'a droit ſur ceux du ſouverain.

ÉMILIE.

Auſſi dans le diſcours que vous venez d'entendre,
Je parlois pour l'aigrir, & non pour me défendre.
Puniſſez donc, Seigneur, ces criminels appas,
Qui de vos favoris ſont d'illuſtres ingrats.
Tranchez mes triſtes jours pour aſſurer les vôtres.
(b) Si j'ai ſéduit Cinna, j'en ſéduirai bien d'autres,
Et je ſuis plus à craindre, & vous plus en danger,
Si j'ai l'amour enſemble, & le ſang à venger.

CINNA.

Que vous m'ayez ſéduit, & que je ſouffre encore
D'être déshonoré par celle que j'adore !
Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer.
J'avois fait ce deſſein avant que de l'aimer.

(a) *Le paſſé devient juſte, & l'avenir permis.* Ce vers n'a pas de ſens. *L'avenir* ne peut ſignifier *les crimes à venir ;* & s'il le ſignifiait, cette idée ſerait abominable.

(b) *Si j'ai ſéduit Cinna, j'en ſéduirai bien d'autres.* Il ſemble qu'Émilie ſoit toujours ſûre de faire conſpirer qui elle voudra, parce qu'elle ſe croit belle. Doit-elle dire à Auguſte qu'elle aura d'autres amans qui vengeront celui qu'elle aura perdu ?

A mes plus ſaints déſirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres ſoins elle ſeroit ſenſible.
Je parlai de ſon pere, & de votre rigueur;
Et l'offre de mon bras ſuivit celle du cœur.
(*a*) Que la vengeance eſt douce à l'eſprit d'une femme!
Je l'attaquai par-là, (*b*) par-là je pris ſon ame.
Dans mon peu de mérite elle me négligeoit,
Et ne put négliger le bras qui la vengeoit.
Elle n'a conſpiré que par mon artifice;
J'en ſuis le ſeul auteur, elle n'eſt que complice (*c*).

ÉMILIE.

Cinna, qu'oſes-tu dire? Eſt-ce la me chérir,
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir?

(*a*) *Que la vengeance eſt douce à l'eſprit d'une femme.* Ce vers paraît trop du ton de la comédie, & eſt d'autant plus déplacé, qu'Émilie doit être ſuppoſée avoir voulu venger ſon père, non pas parce qu'elle a le caractère d'une femme, mais parce qu'elle a écouté la voix de la nature.

(*b*) *Par-là je pris ſon ame.* Expreſſion trop familière.

(*c*) Pourquoi toute cette conteſtation entre Cinna & Émilie eſt-elle un peu froide? C'eſt que ſi Auguſte veut leur pardonner, il importe fort peu qui des deux ſoit le plus coupable; & que s'il veut les punir, il importe encor moins qui des deux a ſéduit l'autre. Ces diſputes, ces combats à qui mourra l'un pour l'autre, font une grande impreſſion, quand on peut héſiter entre deux perſonnages, quand on ignore ſur lequel des deux le coup tombera, mais non pas quand tous les deux ſont condamnés & condamnables.

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne ſouillez point ma gloire.

ÉMILIE.

La mienne ſe flétrit, ſi Céſar te veut croire.

CINNA.

Et la mienne ſe perd, (*a*) ſi vous tirez à vous
Toute celle qui ſuit de ſi (*b*) généreux coups.

ÉMILIE.

(*c*) Hé bien, prends-en ta part, & me laiſſe la mienne,
Ce ſeroit l'affoiblir que d'affoiblir la tienne.
La gloire & le plaiſir, la honte & les tourments,
(*d*) Tout doit être commun entre de vrais amants.
Nos deux ames, Seigneur, ſont deux ames Romaines,
Uniſſant nos déſirs nous unîmes nos haines.
De nos parents perdus le vif reſſentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment;
En ce noble deſſein nos cœurs ſe rencontrerent;
Nos eſprits généreux enſemble le formerent.

(*a*) *Si vous tirez à vous* eſt une expreſſion trop peu noble.

(*b*) *Généreux coups* ne peut ſe dire d'une entrepriſe qui n'a pas eu d'effet.

(*c*) *Hé bien, prends-en ta part*, eſt du ton de la comédie.

(*d*) *Tout doit être commun entre de vrais amans.* Ce vers eſt encor du ton de la comédie; & cette expreſſion *de vrais amans*, revient trop ſouvent.

Enſemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas :
Vous vouliez nous unir, ne nous ſéparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat & perfide,
Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide ;
Oui, je vous unirai puiſque vous le voulez ;
Il faut bien ſatisfaire aux feux dont vous brûlez ;
Et que tout l'univers, ſachant ce qui m'anime,
S'étonne du ſupplice auſſi-bien que du crime.
(a) Mais enfin le ciel m'aime, & ſes bienfaits nouveaux
Ont arraché Maxime à la fureur des eaux.

SCENE DERNIERE.

AUGUSTE, LIVIE, CINNA, MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

APPROCHE, ſeul ami, que j'éprouve fidelle.

MAXIME.

Honorez moins, Seigneur, une ame criminelle.

(a) *Mais enfin le ciel m'aime..., Il m'a rendu Maxime.* Maxime vient ici faire un perſonnage auſſi inutile que Livie. Il paraît qu'il ne doit point dire à Auguſte qu'on l'a fait paſſer pour noyé, de peur qu'on n'eût envoyé apr s lui, puiſqu'il n'avait révélé la conſpiration qu'à condition qu'on lui pardonnerait. N'eût-il pas été mieux qu'il ſe fût noyé en effet de douleur d'avoir joué un ſi lache perſonnage ? On ne s'intéreſſe qu'au ſort de Cinna & d'Émilie, & la grace de Maxime ne touche perſonne.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
Après que du péril tu m'as ſu garantir :
C'eſt à toi que je dois & le jour & l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connoiſſez mieux le pire.
Si vous régnez encor, Seigneur, ſi vous vivez,
C'eſt ma jalouſe rage à qui vous le devez.
Un vertueux remords n'a point touché mon ame ;
Pour perdre mon rival j'ai découvert ſa trame.
(*a*) Euphorbe vous a feint que je m'étois noyé,
De crainte qu'après moi vous n'euſſiez envoyé.
Je voulois avoir lieu d'abuſer Émilie,
Effrayer ſon eſprit, la tirer d'Italie ;
Et penſois la réſoudre à cet enlevement,
(*b*) Sous l'eſpoir du retour pour venger ſon amant ;
Mais au lieu de goûter ces mortelles amorces,
(*c*) Sa vertu combattue a redoublé ſes forces,
Elle a lu dans mon cœur. Vous ſavez le ſurplus,
Et je vous en ferois des récits ſuperflus.

(*a*) *Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé. Feindre* ne peut gouverner le datif ; on ne peut dire *feindre à quelqu'un.*

(*b*) *Sous l'eſpoir du retour.* Expreſſion de comédie. *Retour pour venger*, expreſſion vicieuſe.

(*c*) *Sa vertu combattue a redoublé ſes forces.* On dit, *les forces d'un État, la force de l'ame.* De plus, Émilie n'avait beſoin ni de force ni de vertu pour mépriſer Maxime.

Vous

Vous voyez le ſuccès de mon lâche artifice.
(a) Si pourtant quelque grace eſt due à mon indice,
(b) Faites périr Euphorbe au milieu des tourments,
Et ſouffrez que je meure aux yeux de ces amants.
J'ai trahi mon ami, ma maîtreſſe, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître;
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En eſt-ce aſſez, ô ciel! & le ſort pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor ſéduire?
Qu'il joigne à ſes efforts le ſecours des enfers,
Je ſuis maître de moi comme de l'univers;
Je le ſuis, je veux l'être. O ſiecles! ô mémoire!
Conſervez à jamais ma derniere victoire:
Je triomphe aujourd'hui du plus juſte courroux,
De qui le ſouvenir puiſſe aller juſqu'à vous.
(c) Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie.
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie;

(a) *Si pourtant quelque grace eſt due à mon indice. Indice* eſt là pour rimer à *artifice*. Le mot propre eſt *aveu*.

(b) *Faites périr Euphorbe*. C'eſt un ſentiment lâche, cruel & inutile.

(c) *Soyons amis, Cinna, c'eſt moi qui t'en convie*. C'eſt ce que dit Auguſte, qui eſt admirable; c'eſt là ce qui fit verſer des larmes au grand Condé, larmes qui n'appartiennent qu'à de belles ames.

Et malgré la fureur de ton lâche deſſein,
Je te la donne encor comme à mon aſſaſſin.
Commençons un combat qui montre par l'iſſue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
Je t'en avois comblé, je t'en veux accabler.
Avec cette beauté que je t'avois donnée,
Reçois le conſulat pour la prochaine année.
Aime Cinna, ma fille, en cet illuſtre rang,
(a) Préferes-en la pourpre à celle de mon ſang:

De toutes les tragédies de Corneille, celle-ci fit le plus grand effet à la cour, & on peut lui appliquer ces vers du vieil Horace:

C'eſt aux rois, c'eſt aux grands, c'eſt aux eſprits bien faits,
. . . . . .
C'eſt d'eux ſeuls qu'on attend la véritable gloire.

De plus, on était alors dans un temps où les eſprits, animés par les factions qui avaient agité le règne de Louis XIII, ou plutôt du cardinal de Richelieu, étaient plus propres à recevoir les ſentimens qui règnent dans cette piéce. Les premiers ſpectateurs furent ceux qui combattirent à la Marfée, & qui firent la guerre de la fronde. Il y a d'ailleurs dans cette piéce un vrai continuel, un développement de la conſtitution de l'empire Romain, qui plaît extrêmement aux hommes d'Érat; & alors chacun voulait l'être.

J'obſerverai ici que dans toutes les tragédies Grecques, faites pour un peuple ſi amoureux de ſa liberté, on ne trouve pas un trait qui regarde cette liberté; & que Corneille né Français en eſt rempli.

(a) *Préferes-en la pourpre à celle de mon ſang.* La pourpre d'un rang eſt intolérable: cette pourpre comparée au ſang, parce qu'il eſt rouge, eſt puérile.

Apprends ſur mon exemple à vaincre ta colere.
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un pere.

ÉMILIE.

Et je me rends, Seigneur, à ces hautes bontés;
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés.
Je connois mon forfait qui me ſembloit juſtice;
Et ce que n'avoit pu la terreur du ſupplice,
Je ſens naître en mon ame un repentir puiſſant,
Et mon cœur en ſecret me dit qu'il y conſent.
Le ciel a réſolu votre grandeur ſuprême;
Et pour preuve, Seigneur, je n'en veux que moi-même.
J'oſe avec vanité (*a*) me donner cet éclat,
Puiſqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État.
Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle,
Elle eſt morte, & ce cœur devient ſujet fidele;
Et prenant déſormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous ſervir ſuccede à ſa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenſes
Au lieu de châtiments trouvent des récompenſes?
O vertu ſans exemple! ô clémence, qui rend
Votre pouvoir plus juſte, & mon crime plus grand!

AUGUSTE.

Ceſſe d'en retarder un oubli magnanime;
Et tous deux avec moi faites grace à Maxime;

(*a*) *Me donner cet éclat. Que le ciel veut changer l'État*, n'eſt pas Français.

Il nous a trahi tous, mais ce qu'il a commis
Vous conſerve innocents, & me rend mes amis.
(*à Maxime.*)
Reprends auprès de moi ta place accoutumée;
Rentre dans ton crédit & dans ta renommée.
Qu'Euphorbe de tous trois ait ſa grace à ſon tour,
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce ſera ton ſupplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, (*a*) il a trop de juſtice;
Et je ſuis plus confus, Seigneur, de vos bontés,
Que je ne ſuis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappellée,
Vous conſacre une foi lâchement violée,
Mais ſi ferme à préſent, ſi loin de chanceler,
Que la chute du ciel ne pourroit l'ébranler.
Puiſſe le grand moteur des belles deſtinées,
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années,
Et moi, par un bonheur dont chacun ſoit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous!

LIVIE.

Ce n'eſt pas tout, Seigneur, une céleſte flamme

(*a*) *Il a trop de juſtice.* Un ſupplice eſt juſte; on l'ordonne avec juſtice. Celui qui punit a de la juſtice, mais le ſupplice n'en a point, parce qu'un ſupplice ne peut être perſonnifié.

On retranche aux repréſentations ce dernier couplet de Livie comme les autres, par la raiſon que tout acteur qui n'eſt pas néceſſaire gâte les plus grandes beautés.

(a) D'un rayon prophétique illumine mon ame.
Oyez ce que les dieux vous font ſavoir par moi ;
De votre heureux deſtin c'eſt l'immuable loi.
Après cette action vous n'avez rien à craindre,
On portera le joug déſormais ſans ſe plaindre,
Et les plus indomptés renverſant leurs projets,
Mettront toute leur gloire à mourir vos ſujets.
Aucun lâche deſſein, aucune ingrate envie
N'attaquera le cours d'une ſi belle vie ;
Jamais plus d'aſſaſſins, ni de conſpirateurs :
Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
Rome avec une joie & ſenſible, & profonde,
Se démet en vos mains de l'empire du monde ;
Vos royales vertus lui vont trop enſeigner
Que ſon bonheur conſiſte à vous faire régner.
D'une ſi longue erreur pleinement affranchie,
Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
Vous prépare déjà des temples, des autels,
Et le ciel une place entre les immortels ;
Et la poſtérité, dans toutes les provinces,
Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, & j'oſe l'eſpérer.
Ainſi toujours les dieux vous daignent inſpirer !

(a) *D'un rayon prophétique illumine mon ame. Un rayon prophétique* ne ſemble pas convenir à Livie. La juſte eſpérance que la clémence d'Auguſte préviendra déſormais toute conſpiration, vaut bien mieux qu'un rayon prophétique.

Qu'on redouble demain les heureux ſacrifices;
Que nous leur offrirons ſous de meilleurs auſpices,
Et que nos conjurés entendent publier
Qu'Auguſte a tout appris, & veut tout oublier (*a*)!

Fin de Cinna du Grand Corneille.

(*a*) Quoique j'aie oſé trouver des défauts, j'oſerais dire ici à Corneille : Je ſouſcris à l'avis de ceux qui mettent cette piéce au deſſus de tous vos autres ouvrages; je ſuis frappé de la nobleſſe, des ſentimens vrais, de la force, de l'éloquence, des grands traits de cette tragédie. Il y a peu de cette emphaſe & de cette enflure qui n'eſt qu'une grandeur fauſſe. Le récit que fait Cinna au premier acte, la délibération d'Auguſte, pluſieurs traits d'Émilie, & enfin la dernière ſcène, ſont des beautés de tous les tems, & des beautés ſupérieures. Quand je vous compare ſurtout aux contemporains qui oſaient alors produire leurs ouvrages à côté des vôtres, je lève les épaules, & je vous admire comme un être à part. Qui étaient ces hommes qui voulaient courir la même carrière que vous? *Triſtan*, *La Caſe*, *Grenaille*, *Roſiers*, *Boyer*, *Colletet*, *Gaumin*, *Gillet*, *Provais*, *La Ménardière*, *Magnon*, *Picou*, *De Broſſe?* J'en nommerais cinquante, dont pas un n'eſt connu, ou dont les noms ne ſe prononcent qu'en riant. C'eſt au milieu de cette foule que vous vous éleviez au delà des bornes connues de l'art. Vous deviez avoir autant d'ennemis qu'il y avait de mauvais écrivains; & tous les bons eſprits devaient être vos admirateurs. Si j'ai trouvé des taches dans *Cinna*, ces défauts même auraient été de très-grandes beautés dans les écrits de vos pitoyables adverſaires; je n'ai remarqué ces défauts que pour la perfection d'un art dont je vous regarde comme le créateur. Je ne peux ni ajouter ni ôter rien à votre gloire : mon ſeul but eſt de faire des remarques utiles aux étrangers qui apprennent votre langue, aux jeunes auteurs qui veulent vous imiter, aux lecteurs qui veulent s'inſtruire.

Digitized by Google

SAÜL,

TRAGÉDIE

DE DU RYER.

CETTE *piece n'eut pas le ſuccès d'*Alcionée; *Ménage ne la prôna pas à l'hôtel Rambouillet; la reine Chriſtine ne la lut pas trois fois en un jour ; cependant elle eſt infiniment ſupérieure, ſoit pour la conduite, ſoit pour les détails, à la tragédie que l'aveugle enthouſiaſme mettoit en parallele avec* les Horaces. Saül *annonçoit l'auteur brillant de* Scévole, *&* Alcionée *n'étoit digne que du rival obſcur des Claveret, des Colletet & des Benſerade.*

L'Ombre de Samuel joue un grand rôle dans Saül ; *ainſi on a eu tort d'imprimer que la premiere Ombre qui avoit paru avec ſuccès ſur la ſcene Françoiſe, étoit celle de Ninus dans* Sémiramis. *Ne donnons point à Voltaire une gloire à laquelle lui-même ne prétendoit pas; & puiſque nous ſommes hiſtoriens, tenons avec l'impartialité la plus ſcrupuleuſe la balance des renommées.*

ACTEURS.

SAUL,	Roi de Judée.
JONATHAS,	Fils de Saül.
MICHOL,	Fille de Saül.
ABNER.	
PHALTI.	
LA PYTHONISSE.	
L'OMBRE DE SAMUEL.	
ACHAS,	Écuyer de Jonathas.
L'ÉCUYER	De Saül.

La ſcene eſt aux environs du Mont de Gelboé en Judée.

SAÜL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SAUL, MICHOL, JONATHAS,
Et deux autres enfants de Saül.

SAUL.

CESSEZ, mes chers enfants, de conſoler un pere,
Que le ciel met en butte aux coups de ſa colere.
Quand ſon bras irrité frappe ſi rudement,
Une ſoudaine mort eſt un ſoulagement.
Fuyez donc de mes yeux, fuyez d'un miſérable,
De peur qu'en l'appuyant ſon ſort ne vous accable,
Et que d'un Dieu vengeur l'équitable courroux,
En tombant deſſus lui ne tombe deſſus vous.

MICHOL.

Quoi! vous dépouillez-vous de ce courage extrême,
Qui deſſus votre front aſſure un diadême?
Refuſez-vous de vaincre, & de vivre pour nous?
Et vous-même aujourd'hui vous abandonnez-vous?

SAUL.

Ah! ne me forcez point d'avouer ma foibleſſe:
Oui, je perds tout eſpoir, mon courage me laiſſe.
Quand le ciel abandonne un eſprit combattu,
Il eſt abandonné de ſa propre vertu.

JONATHAS.

Quel ſuccès, quel prodige, effroyable & funeſte,
Marque dans vos États la colere céleſte?
A-t-on vu contre vous un peuple révolté
Porter la guerre au trône où vous êtes monté?
Le voit-on murmurer contre l'obéiſſance,
Dont-il doit honorer la ſuprême puiſſance,
Et qui ſe conſervant ſous la crainte des loix,
Eſt le plus fort appui de la grandeur des rois?
Hé bien! les Philiſtins vous déclarent la guerre,
Ont-ils du Dieu vivant emprunté le tonnerre?
Ont-ils tant de bonheur, ont-ils tant de vertu,
Qu'on ne puiſſe les voir ſans en être abattu?
Combien, combien de fois, ce barbare adverſaire;
A-t-il fait en Judée un effort téméraire?
En quel temps, en quel lieu, tombant deſſous nos coups,

N'a-t-il pas reſſenti que le ciel eſt pour nous ?
Ses provinces en feu, ſes forces étouffées,
N'ont-elles pas cent fois enrichi nos trophées ?
Bref, ne diroit-on pas qu'il apporte en ces lieux,
Moins la guerre & l'effroi qu'un butin glorieux ;
Et que ces nations tant de fois nos ſujettes,
De même qu'un tribut nous doivent leurs défaites ?
Eſt-il donc en état de donner de l'effroi ?
A-t-il appris à vaincre en fuyant devant moi ?
Non, non ; mais repentant d'avoir oſé paroître,
Il eſt déjà vaincu par la crainte de l'être.
Il ſait de quelle ardeur nous ſommes animés,
Que nous ſommes pour vaincre, à vaincre accoutumés ;
Et que ſi par la gloire on arrive à la gloire,
Par la victoire auſſi l'on monte à la victoire.
A quelque extrémité que ſoient réduits nos jours,
La coutume de vaincre eſt un puiſſant ſecours.
Qui peut donc nous troubler ? de quelles triſtes craintes
Pouvons-nous juſtement reſſentir les atteintes ?
Ah, Sire ! pardonnez à mon reſſentiment,
Nous ne craignons plus rien que votre étonnement.
C'eſt par le trouble ſeul que vous ferez paroître
Que de nos ennemis les forces peuvent croître ;
Et par ce même trouble, à votre État vainqueur
Vous pouvez arracher la victoire & le cœur.
Laiſſez voler la crainte où l'ennemi s'aſſemble,
Un roi n'eſt point troublé, que ſon trône ne tremble ;
Mais il connoît trop tard, quand il a ſuccombé,
Que le trône qui tremble eſt à demi tombé.

Voyez en vos enfants, voyez en leur courage,
D'un triomphe immortel l'infaillible préſage :
Dans le ſein de la gloire ils ont toujours vécu ;
Enfin, je ſuis le moindre, & j'ai toujours vaincu.

SAUL.

Hélas ! je trouve en vous toutes choſes propices ;
Mais je ne trouve en moi que de triſtes auſpices.
Le ſigne du malheur où je ſuis deſtiné,
C'eſt moi, c'eſt mon eſprit, c'eſt Saül étonné.
Une ſecrete voix me ſuit de place en place,
En tout lieu m'épouvante, en tout lieu me menace ;
Chaque heure, chaque inſtant ajoute à ſa rigueur,
Et c'eſt un foudre enfin qui tonne dans mon cœur.
Qu'un ennemi ſuperbe attaque mes provinces,
Qu'il joigne à ſes efforts les forces de cent princes,
Qu'il arme contre moi tous ces peuples divers,
De qui les cruautés font trembler l'univers,
Ce n'eſt pas leur fureur qui trouble mon attente,
C'eſt le ciel ennemi, c'eſt Dieu qui m'épouvante.
Hélas ! j'ai conſulté ce juge ſouverain,
Pour ſavoir le ſuccès d'un trouble ſi ſoudain ;
Mais je n'ai rien appris, ni par la voix des ſonges,
Qui nous venant du ciel ſont exempts de menſonges,
Ni par la ſainte voix des prêtres révérés,
Et pour moi du futur mille fois éclairés.
J'ai depuis, en tremblant, conſulté les prophetes :
Mais ces bouches du ciel ſont encore muettes,
Leur ſilence effroyable étonne mes eſprits,

D'une ſecrete horreur je m'en trouve ſurpris,
Et ſens bien que ce Dieu, qui daigna me défendre,
Abandonne celui qu'il refuſe d'entendre.

JONATHAS.

Ah, Sire! eſpérons mieux; le ciel a mille voix
Dont il veut ſe ſervir quand il répond aux rois.
S'il n'a pas répondu par ces communs organes,
Que leurs propres défauts peuvent rendre profanes,
Il répond à vos vœux, ainſi qu'à vos projets,
Par la fidélité qu'il laiſſe à vos ſujets.
Croit-on que leur ardeur ſi forte & ſi puiſſante,
Se puiſſe conſerver, que le ciel n'y conſente?
Et croit-on que le ciel daignât vous la garder,
S'il perdoit aujourd'hui le ſoin de vous aider?
Cette ſainte union, ce lien des provinces,
Eſt l'ouvrage d'un Dieu qui protege les princes;
C'eſt un ſigne d'amour qu'il fait luire ſur eux,
C'eſt la voix qui prédit les ſuccès bienheureux;
Et malgré les brouillards, & malgré les tempêtes
Qui tonnent ſi ſouvent ſur les plus nobles têtes,
C'eſt un divin rayon qui montre aux potentats,
Que le ciel les chérit & ſoutient leurs États.

SAUL.

Oui, je ſais maintenant ce que le ciel m'annonce,
Si le zele d'un peuple en eſt une réponſe;
Mon peuple eſt amoureux de mon autorité,
J'apperçois de grands biens dans ſa fidélité.
Mais.....

SCENE II.

SAUL, ABNER, MICHOL, JONATHAS.

SAUL.

MAIS que veut Abner? Il ſemble qu'il s'étonne!
Quel tonnerre nouveau menace ma couronne?
Parle.

ABNER.

Jéruſalem, oubliant ſon devoir....

SAUL.

Quel coup me donnes-tu? que me fais-tu ſavoir?
Parle.

ABNER.

Jéruſalem, autrefois ſi fidelle,
Semble perdre aujourd'hui ſon reſpect & ſon zele.

SAUL.

Un peuple ſi chéri ſe ſeroit révolté?

ABNER.

S'il ne ſort pas encor de ſa fidélité,
Au moins en murmurant il y fait une tache.

SAUL.

SAUL.

O prince miſérable ! ô peuple ! ô peuple lâche !
Variable ! aveuglé ! malheureux eſt un roi
Qui conçoit de l'eſpoir, & qui le fonde en toi !
Il s'eſt donc repenti de paroître fidele,
Il murmure, dis-tu : mais dis qu'il eſt rebelle ;
Puiſque de ſon murmure à ſon ſoulevement,
On ne ſauroit compter qu'un degré ſeulement.

ABNER.

On peut vaincre ce mal, il ne fait que de naître.

SAUL.

Ce mal, ce mal eſt grand dès qu'il ſe fait paroître.
Mais ſais-tu la raiſon d'un peuple révolté ?

ABNER.

La raiſon de tout peuple eſt ſa légéreté.
J'ai voulu m'informer des cauſes de ſon crime ;
Mais on lui parle en vain quand la fureur l'anime ;
Le peuple eſt incapable, en ſortant du devoir,
De donner des raiſons comme d'en recevoir.

MICHOL.

Ah ! ſa douleur me tue. Ah, mon frere ! ſon geſte
Eſt d'un trouble bien grand le ſigne manifeſte !

SAUL *ſe promene en rêvant.*

Non, non, mais il le faut. Va donc, va, Jonathas,
Cher & puiſſant appui de mes triſtes États !

Va donc; non, non, demeure. Hélas! que veux-je faire?
Es-tu mon ennemi? ſuis-je ton adverſaire?
Qu'as-tu fait contre moi, qu'en as-tu mérité
Pour t'expoſer aux traits d'un peuple révolté?
Si lorſque je le ſers ce monſtre m'abandonne,
S'il foule le reſpect qu'il doit à ma couronne,
S'il me mépriſe enfin, moi, moi qui le défends!
Peut-il en ſa fureur reſpecter mes enfants?

JONATHAS.

Sire, dépouillez-vous de l'amour paternelle
Qui vous peint des dangers où votre bien m'appelle.
Quand même mon malheur m'y pourroit engager,
Puis-je mieux vous ſervir qu'où regne le danger?
Mais c'eſt trop conſulter ſur un point néceſſaire;
Trop de retardement peut vous être contraire.
Peut-être que ce mal qui commençoit ſon cours,
Étoit tantôt encor capable de ſecours,
Et lorſque nous parlons, ô penſer effroyable!
Peut-être qu'il s'augmente, & devient incurable.
Ne vous nuiſez donc pas par mon retardement,
C'eſt perdre ici beaucoup que de perdre un moment.

SAUL.

Irai-je où l'on a vu cette flamme allumée?
Mais il faut que ma vue anime mon armée.
Va donc, & tâche enfin de calmer ce grand bruit,
Devant que l'ennemi puiſſe en tirer du fruit.

Va, mon cher Jonathas, & rends obéiſſance
A la néceſſité plutôt qu'à ma puiſſance.
C'eſt elle qui t'éloigne, & t'ôte de mes bras.

JONATHAS.

Qui va ſervir ſon roi, ne s'en éloigne pas.
Sire, ne doutez point que ma ſeule préſence
N'abatte des mutins l'orgueilleuſe inſolence.

SCENE III.

SAUL, MICHOL.

SAUL.

UN peuple ſe révolte! un peuple infortuné,
Que j'avois de la honte à la gloire amené!
Un peuple de ſoi-même eſclave, miſérable,
Et par mes ſeuls travaux devenu redoutable!
Qui ne connoît ſon roi que par mille bienfaits,
De qui j'ai chaque jour ſurpaſſé les ſouhaits,
De qui ſans mes efforts toute la terre entiere
Seroit ou la priſon, ou bien le cimetiere,
Et qui de ma bonté voyant tant de témoins,
Par ſa rebellion récompenſe mes ſoins!
Ah! ce penſer me tue! ah, peuple! engeance ingrate!
O monſtre redoutable à quiconque le flatte!

Trop de facilité le rend impérieux,
Trop de proſpérité le rend injurieux.
Il falloit l'abaiſſer, il falloit le contraindre ;
Si le peuple ne craint, lui-même il ſe fait craindre.

MICHOL.

David eſt un ſecours.

SAUL.

Quoi ! David, votre époux ?
Ah ! ſon nom ſeulement excite mon courroux ;
Ne m'en parlez jamais.

MICHOL.

Vous ſavez ſes ſervices.

SAUL.

Ne m'en parlez jamais, je ſais ſes artifices.

MICHOL.

Ah, Sire ! le ſoupçon qui ſemble vous ſaiſir,
Eſt de ſes ennemis l'ouvrage & le plaiſir.
Mais bien que la vertu ſoit toujours adorable,
Croyez ſes ennemis, elle ſera coupable.
Elle deſcend du ciel qui l'a fait triompher ;
Croyez ſes ennemis, elle vient de l'enfer.

SAUL.

Enfin je jugerois.....

MICHOL.

Quoi! vous ſuis-je ſuſpecte?

SAUL.

Le nom de pere eſt ſaint, je crois qu'on le reſpecte.

MICHOL.

Oui, Sire, on le reſpecte: en juger autrement
C'eſt pour une innocente ordonner un tourment.
Mais comme je ferois ma honte & ma miſere,
D'avoir été ſuſpecte à mon prince, à mon pere,
Je ferois gloire auſſi pour un illuſtre époux,
De paroître ſuſpecte à tout autre qu'à vous.

SAUL.

Si David aime encore ou ſa femme, ou ſon maître,
Cet orage naiſſant nous le fera paroître:
Son pays apprendra ſa généroſité;
Sa femme, ſon amour; moi, ſa fidélité.

SCENE IV.

SAUL, PHALTI, MICHOL.

SAUL.

PHALTI, qu'apprenez-vous ?

PHALTI.

Que l'ennemi s'avance,
Redoutable en tous lieux par ſa ſeule inſolence.
Il brûle, il pille, il tue, il croit tout accabler,
Et penſe avoir vaincu ceux qui l'ont fait trembler.
Mais ce qui le rend fort, c'eſt.....

SAUL.

Que l'on vous entende.
Parlez haut, je le veux.

PHALTI *en montrant Michol.*

Mais....

SAUL.

Je vous le commande.

PHALTI.

Conſidérez, Madame, en cette extrémité,
Et mon obéiſſance, & la néceſſité.

Si la funeſte voix que vous allez entendre
Vous doit toucher le cœur par l'endroit le plus tendre ;
Si cette voix enfin vous donne de l'effroi,
C'eſt la voix du public qui parle malgré moi.
Oui, Sire, (& je le dis avec plus de contrainte,
Et l'amé de douleur plus vivement atteinte,
Que s'il falloit moi-même, à moi-même odieux,
M'accuſer du forfait que j'expoſe à vos yeux :)
David .... que ne peut-on s'imaginer le reſte,
Ou bien me diſpenſer d'un rapport ſi funeſte !
David marche aujourd'hui parmi vos ennemis,
Et ſoutient contre vous ceux qu'il vous a ſoumis.

SAUL.

O lâche & digne objet d'une haine immortelle !
Je te croyois méchant, non toutefois rebelle ;
Mais la rebellion dont tu parois atteint,
Montre bien qu'un méchant eſt tout ce que l'on craint.
J'ai reçu cet ingrat dedans mon alliance,
Je l'ai fait compagnon même de ma puiſſance ;
Ah ! qui peut arrêter des traîtres, des ingrats,
Si même les honneurs ne les arrêtent pas !
Non, non ; ne doutons plus que ma ruïne entiere
A ſes vœux criminels n'ait fourni de matiere ;
Et qu'enfin la fureur d'un peuple révolté
Ne ſoit même un effet de ſon impiété.

MICHOL.

Sire....

SAUL.

N'en doutons plus, ſon procédé l'exprime ;
Le coupable qu'il eſt, a médité ce crime,
L'a conçu, l'a formé, l'a nourri dans ma cour,
Et ne fait aujourd'hui que l'expoſer au jour:
Moins cruel ennemi, moins perfide, moins lâche
Quand il le rend public, qu'à l'inſtant qu'il le cache.
Défendez maintenant ce généreux époux,
Croyez qu'il vous protege, & qu'il combat pour nous ;
Croyez qu'il vous chérit, & qu'il vous conſidere,
Quand il attaque un trône où regne votre pere ;
Si ce n'eſt que l'amour lui faſſe cette loi,
Que pour vous faire reine, il doit ſe faire roi ;
Oui, David veut régner : le traitre qui conſpire,
Croit qu'un crime eſt permis s'il promet un empire.

MICHOL.

David a le cœur grand, & non pas inhumain.

SAUL.

Il faut bien qu'il ſoit grand avec ce grand deſſein.
Mais ne m'en parlez plus, il eſt temps qu'il périſſe ;
Parler pour un rebelle eſt en être complice,
Et la rebellion eſt le ſeul des forfaits
Qu'un roi qui veut régner ne pardonne jamais.

MICHOL.

Sire, s'il eſt coupable, il eſt temps qu'il périſſe,

Et ſa femme elle-même en feroit la juſtice.
Mais ſans parler pour lui, ſes ſervices paſſés
Contre de vains ſoupçons le défendent aſſez,
Ou méritent du moins par leur premiere eſtime,
Qu'on ſuſpende la foi que l'on donne à ce crime.
Ah, Sire! un roi rendra ſes ſujets malheureux,
S'il croit trop promptement ce que l'on dit contr'eux.
Il facilitera les crimes de l'envie,
Lui donnera pouvoir ſur la plus belle vie,
Montrera de ſplendeur le vice revêtu,
Et fera de ſa cour l'écueil de la vertu.
Je ne m'étonne pas que Phalti ſe déclare,
Et qu'il montre à David la haine d'un barbare;
Il m'aime, & croit enfin qu'en vous repréſentant
Et David criminel, & David mécontent,
Il vous inſpirera cette haine couverte
Qui lui fait de David ſolliciter la perte;
Et que de cette haine avecque peu d'effort
Il vous fera paſſer au deſſein de ſa mort.
Ainſi Phalti travaille, & ne ſe met en peine,
Que pour rendre ſon roi l'inſtrument de ſa haine,
Que pour en obtenir, ſans regle & ſans raiſon,
Le prix d'un lâche amour, & d'une trahiſon.
Gardez-nous donc au moins un regard favorable;
Ne croyez pas ſi-tôt que David ſoit coupable.
Doit-il être à ſon prince un objet odieux,
Quand il n'eſt accuſé que par ſes envieux?
Voyez qui le combat, voyez qui le diffâme:
L'ennemi de ſa gloire, & l'amant de ſa femme.

SAUL.

Vous le devez haïr, ſi vous êtes pour moi.

MICHOL *en regardant Phalti.*

Je hais tous les ſujets qui trahiſſent leur roi.

PHALTI.

Je le ſers bien, Madame.

SAUL.

Allons revoir l'armée.

SCENE V.

MICHOL *ſeule.*

QU'ON le trompe aiſément! que ſon ame eſt charmée!
Ou que l'averſion, cet horrible tranſport,
Le diſpoſe aiſément à croire un faux rapport!
Croire David coupable avec ſi peu de peine,
Cette facilité montre beaucoup de haine.
Mais que crois-je moi-même? Ah! mon cœur que fais-tu?
Croiras-tu que David a trahi ſa vertu,
Et qu'il porte lui-même, en cette triſte terre,
Le tragique flambeau dont s'allume la guerre?
Mille outrages reçus avec indignité,
Peuvent faire douter de ſa fidélité:

Mais auſſi ſa vertu me rend ce témoignage,
Que qui veut en douter lui fait un autre outrage.
Mais, hélas! le plus ſaint peut même avec horreur
Faire de ſa conſtance une injuſte fureur.
Un grand cœur irrité ſe ſent, ſe manifeſte,
Sort enfin de ſoi-même, & fait ce qu'il déteſte.
O David! par les tiens autrefois reſpecté!
O David! par les tiens aujourd'hui redouté!
Déplorable ſujet d'où procede ma plainte,
Autrefois mon eſpoir, & maintenant ma crainte!
Quand je parle pour toi, dans un mal ſi preſſant,
Eſt-ce pour un coupable, ou pour un innocent?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PHALTI, SAUL, ABNER.

PHALTI.

D'OU reviennent encor ces nouvelles ténebres,
Qui n'offrent à vos yeux que des objets funebres?
Vous avez vu le camp. Vos chefs & vos soldats,
Poussés d'un même esprit marchent d'un même pas.

SAUL.

Je crains pour Jonathas; & quand je considere
D'un peuple mutiné l'effroyable colere;
Ce misérable fils renversé de son rang,
Ne paroît à mes yeux que couvert de son sang.

ABNER.

Le peuple le chérit, n'en soyez point en peine.

SAUL.

Le peuple va bientôt de l'amour à la haine.
Mais un autre sujet, plus fort & plus pressant,
Excite dans mon ame un trouble plus puissant.

Le mal qui deſſus moi fait plus de violence,
C'eſt du ciel irrité l'effroyable ſilence.
L'effet de ſa fureur paroît de tous côtés ;
Je vois, dans mes États, mes peuples révoltés,
Mes ennemis plus forts : même dans mon armée,
Comme un poiſon ſecret l'épouvante eſt ſemée.
Ceux qui devroient m'aider conſpirent contre moi ;
L'ennemi de leur prince eſt aujourd'hui leur roi ;
Et peut-être qu'aidés dans leurs deſſeins tragiques,
Ils regnent dans mon camp par de ſourdes pratiques.

PHALTI.

David étoit à craindre étant auprès de vous ;
Malgré lui maintenant on voit venir ſes coups :
Ne vous plaignez donc pas d'avoir perdu ce traître ;
Le traître fait un bien quand il ſe fait connoître.

SAUL.

Enfin, de tous côtés, je ne vois que malheurs !
Mais ſi le ciel contraire eſt ſourd à mes douleurs,
S'il veut par ſon ſilence aujourd'hui me confondre,
Cherchons des voix ailleurs qui puiſſent me répondre.
Sachez donc, mais ſachez qu'on me doit écouter,
Non pour donner conſeil, mais pour exécuter.

PHALTI.

Quoique veuille ordonner votre auguſte puiſſance,
Nous ne vous répondrons que par l'obéiſſance.

SAUL.

A quoi me réſoudrai-je ? ah ! c'eſt trop conſulter !
L'enfer eſt le ſecours que nous devons tenter.
Qu'on cherche donc quelqu'un qui puiſſe par les charmes,
Me montrer le ſuccès qui doit ſuivre mes armes.
Aidez le plus troublé des rois infortunés !
Que l'on cherche quelqu'un. Quoi ! vous vous étonnez ?

ABNER.

Ah, Sire, quel deſſein !

SAUL.

Ce deſſein eſt un crime,
Mais la néceſſité le rendra légitime ;
C'eſt le dernier eſpoir d'un prince malheureux,
A ſoi-même aujourd'hui cruel & dangereux ;
A qui, dans les douleurs dont ſon eſprit abonde,
Du ciel, ou de l'enfer, n'importe qui réponde.
Plus accablé d'ennuis qu'un eſclave de fers,
Si je n'émeus les cieux, j'émouvrai les enfers.

PHALTI.

Ah, Sire ! ce deſſein ſera votre ſupplice..

SAUL.

Il faut que dans la nuit ce deſſein s'accompliſſe.

PHALTI.

Mais, Sire.....

SAUL.

Obéiſſez, & ne répondez pas.

PHALTI.

Vous avez fait punir d'un rigoureux trépas
Tous ceux de qui l'eſprit & la noire ſcience,
Avecque les enfers ont de l'intelligence;
Le moyen d'en trouver?

SAUL.

Va, cherche ſeulement;
Et garde, ſi tu peux, de chercher vainement:
Feins ce que tu voudras.

PHALTI.

Mais voici....

SAUL,

Que veut-elle?

SCENE II.

MICHOL, SAUL, PHALTI, ABNER.

MICHOL.

SOUFFREZ que je paroiſſe où mon devoir m'appelle,
Et que j'obtienne encor de votre majeſté
De parler une fois avecque liberté.
J'animerai ſans doute & la haine, & l'envie,
Ces monſtres ennemis des beaux jours de la vie:
Mais je ſais qu'un roi juſte, & toujours indompté,
Ne condamnera pas un acte d'équité.
Ainſi dedans mon ame, en ſuſpens retenue,
L'eſpérance s'augmente, & la peur diminue.
Craindrois-je que ma voix émût votre courroux?
Vous êtes équitable, & je parle pour vous.
Oui, par quelques tranſports que ma douleur s'exprime,
Sire, mon intérêt n'eſt pas ce qui m'anime,
Si ce n'eſt en ce point que l'intérêt des rois
Eſt l'int[illegible] de ceux qui vivent ſous leurs loix.
On vous a peint David d'une couleur ſi noire,
Que ſa femme elle-même a douté de ſa gloire:
Mais enfin ſa vertu qu'on ne ſauroit tacher,
Perce l'obſcurité qui vouloit la cacher.
Quoi, Sire! vous fuyez votre fille affligée!
Mais n'abandonnez pas votre cauſe outragée,
Et ne laiſſez pas croire aux eſprit envieux,

Que

Que dans leur injuſtice ils ont un roi pour eux.
Que ſi ma liberté vous paroît criminelle,
Au moins pour l'excuſer conſidérez mon zele;
Que l'État, que le ſang, vous parle ici pour moi,
Et que le nom de pere adouciſſe mon roi.
Si le ſoupçon d'un crime, & non pas votre haine,
Arme contre David votre main ſouveraine,
Que votre majeſté qui daigna l'élever,
Le rappelle du moins afin de l'éprouver.
S'il vient, s'il obéit, il ſe montre fidele,
Et s'il n'obéit pas, il ſe montre rebelle.
Ainſi vous apprendrez ſi vous êtes trahi,
Si David eſt coupable, ou bien s'il eſt haï.
Ainſi malgré les maux, les périls, les naufrages,
Qui ſuivent de ſi près les plus nobles courages,
Je demande David, non pour voir un époux,
Mais pour le voir mourir en combattant pour vous.
S'il périt pour ſon roi, j'aimerai les batailles
Qui lui feront trouver d'illuſtres funérailles;
Et quand je le verrai dans un noble cercueil,
La cauſe de ſa mort conſolera mon deuil.
Enfin, comme mon roi m'eſt plus cher que moi-même;
Je tâche pour mon roi d'expoſer ce que j'aime.
Souffrez donc que David témoigne une autre fois
Qu'il ſait vaincre pour vous les géants & les rois;
Ou ſouffrez qu'en mourant, il vous donne une marque
Qu'il fut injuſtement ſuſpect à ſon monarque.
Veut-on d'autres témoins de conſtance & de foi,
Que le ſang d'un ſujet répandu pour ſon roi?

SAUL.

J'approuve qu'une femme illuſtre ſon courage
A défendre un mari que l'infortune outrage ;
J'approuve qu'elle faſſe un effort généreux
Afin de ſecourir ſon pere malheureux ;
L'un & l'autre deſſein eſt un deſſein auguſte,
Et ne pas l'écouter, c'eſt ſe montrer injuſte.
Ainſi ne laiſſant vaincre aux maux que vous ſentez,
J'ai toujours ſans aigreur vos diſcours écoutés ;
J'ai cherché des raiſons, & j'en cherche à cette heure,
Pour rendre votre cauſe & plus forte & meilleure ;
J'ai parlé dans mon cœur pour David & pour vous,
Ma juſtice a long-temps ſuſpendu mon courroux :
Mais en vain pour David mes faveurs ſe préparent,
Ses propres actions contre lui ſe déclarent,
Et je ſouhaiterois au bien de mes États,
Que l'on pût ſans ſoupçon ſe ſervir de ſon bras.
Mais dois-je me ſervir d'une main criminelle,
Qui joint même l'effet au ſoupçon qu'on a d'elle ?
Perdez donc le ſouci que vous avez pour moi,
Vous agiſſez en femme, & moi j'agis en roi.

MICHOL.

Ah, Sire ! en l'accuſant on vous fait une injure,
Puiſqu'on veut vous forcer de croire une impoſture.
Bien qu'on ait peint David odieux à ſon roi,
Il eſt dans Siſelec plein d'ardeur & de foi ;
Et c'eſt là qu'il attend que votre ordre l'appelle,

Qu'il lui permette encor de témoigner ſon zele,
Et de montrer enfin qu'en ſon adverſité,
Il s'eſt fait un tréſor de ſa fidélité.
(*Elle parle à Phalti.*)
Vous qui le combattez, & dont la noire envie
S'efforce de ternir le luſtre de ſa vie,
Si vous ne doutez point que de lâches deſſeins
Arment contre ſon roi ſes parricides mains,
Si l'ayant accuſé vous le croyez rebelle,
Demandez avec moi que ſon roi le rappelle;
Demandez ſon retour, feignez de le preſſer,
Votre honneur attaqué ſemble vous y forcer.
Si David a failli, ſi David eſt un traître,
Il ſuivra vos déſirs, il n'oſera paroître;
Alors votre vertu luira pompeuſement,
Et qui vous blâme à tort, vous louera juſtement.
Mais la peur d'un ſuccès à vos déſirs contraire,
Malgré vos paſſions, vous oblige à vous taire:
Vous craignez l'innocence; & j'excuſe aujourd'hui
Qu'un rival de David ne parle pas pour lui.

SAUL.

Vous allez trop avant. Si Phalti vous aſpire,
Sachez que cet eſpoir ne ſauroit me détruire;
Sachez que je le veux. Mais David s'eſt ſoumis:
Il n'eſt pas, dites-vous, parmi nos ennemis.
Mais n'eſt-ce pas aſſez qu'il ait ſervi ce prince,
Qui déſole aujourd'hui cette triſte province?
Mais qui le contraignit de ſortir de ſes lieux?

Quelle juſte raiſon l'enleva de mes yeux ?
Étoit-ce le deſſein de défendre ſa vie ?
Ma grace l'aſſuroit même contre l'envie.
Étoit-ce le deſſein de ſe voir dans l'honneur ?
L'honneur faiſoit ici ſon ſouverain bonheur.
Il ne choiſit donc pas cette fuite inſenſée
Pour aſſurer ſa vie en ces lieux menacée ;
Il ne s'enfuit donc pas chez un prince odieux,
Pour aſſouvir d'honneur ſon cœur ambitieux ?
Que montroit donc alors ſa fuite volontaire,
Sinon qu'il commençoit d'être notre adverſaire,
Que ſon cœur orgueilleux ſe laſſoit d'obéir,
Que qui fuit de ſon roi commence à le trahir ?
Quand même il auroit vu d'une affreuſe diſgrace
Succéder les effets au bruit de la menace,
Même dans ce malheur lui ſeroit-il permis
D'aller chercher un port parmi mes ennemis ?
Non, non, il doit plutôt attendre la tempête,
S'il ne peut autre part en garantir ſa tête ;
S'il aime ſon devoir, s'il le fait reſpecter,
Il périra plutôt que d'en faire douter.

PHALTI.

Si ce ſont-là des maux dont il ſouille ſa vie,
En doit-on accuſer ma haine, ou mon envie ?
Mais je veux qu'il nous offre & ſon ſang & ſes jours,
Et que l'on doive même accepter ſon ſecours :
Je veux qu'il donne au roi le plus grand témoignage,
Qui puiſſe figurer un fidele courage ;

Semble-t-il déſormais que l'on doive écouter
Une fidélité dont il a fait douter?
Qu'en peut enfin juger un prince magnanime,
Si donner des ſoupçons c'eſt commettre le crime?

MICHOL.

Ah, Sire!

SAUL.

C'eſt aſſez.

MICHOL.

Oui, Sire, c'eſt aſſez:
David eſt criminel ſi vous le haïſſez.
O trop heureux Phalti! triomphez à cette heure,
Tout le bien eſt pour vous, tout le mal me demeure.

PHALTI.

Je ne triomphe point des miſeres d'autrui,
Et le ſort de David me touche autant que lui.

MICHOL.

Il eſt digne de mort, ſi le roi veut vous croire.

PHALTI.

Ses ſeules actions ſont juger de ſa gloire.

MICHOL.

Ses ſeules actions toutes pleines d'éclat,
Vous font craindre pour vous, & non pas pour l'État.

L'amour de ſon pays eſt le feu qui l'allume,
Bien ſervir eſt ſa gloire, & vaincre eſt ſa coutume.

SAUL.

C'eſt perdre le reſpect.

MICHOL.

Oui, Sire, je le perds :
Mais le perdant ainſi, je crois que je vous ſers ;
Puiſque je vous découvre un ſecours néceſſaire,
Et d'autant plus certain qu'il vous fut ſalutaire.

SAUL.

En David un ſecours ! qu'a-t-il fait de ſi grand
Qui ne ſoit du haſard un effet apparent ?

MICHOL.

Si David vous déplaît, ah, Sire ! je dois taire
Ce qu'il a fait de grand de peur de vous déplaire ;
Il n'eſt pas allié de votre illuſtre ſang,
Sans avoir par ſon bras mérité ce haut rang.

SAUL.

Qu'il ne ſe vante point d'une alliance auguſte,
Je ſaurai lui montrer combien elle eſt injuſte,
Et que l'on ceſſe enfin d'être allié des rois,
Dès-lors qu'on ſe révolte, & qu'on choque leurs droits.
Je te promis ce prix, Phalti, je te le donne.

MICHOL.

Moi ! David ſubſiſtant, & ſans qu'il m'abandonne !

SAUL.

Le traître s'eſt couvert d'un opprobre éternel,
Et ſachez qu'il eſt mort, puiſqu'il eſt criminel.

MICHOL.

Ah, Sire ! eût-il commis ces déteſtables crimes,
A qui l'on ne fait point de graces légitimes:
Le lien qui nous joint eſt ſi juſte & ſi fort,
Qu'à peine eſt-il défait & rompu par la mort.

SAUL.

Le rompre eſt un effet qui paſſe l'ordinaire.
Un homme ne le peut, mais un roi le peut faire;
Et c'eſt en ce deſſein que je veux faire voir
Que les rois & la mort ont le même pouvoir.
Mais Phalti, ſuis ton ordre, acheve ton voyage,
Cherche ce que tu ſais ſans tarder davantage.
Ne me fais point languir, & que devant la nuit
De tes ſoins diligents puiſſe naître le fruit.

PHALTI.

J'y vais, Sire.

SAUL.

Ah, douleur ! ah, douleur trop cruelle !
Ne peux-tu t'adoucir ou te rendre mortelle ?

ABNER.

Mais voici Jonathas.

SCENE III.

SAUL, JONATHAS, ABNER, MICHOL.

SAUL.

HÉ bien ! qu'apprendrons-nous ?

JONATHAS.

Enfin, j'ai de ce peuple apaiſé le courroux.

SAUL.

D'où venoit ſa fureur ?

JONATHAS.

D'une fauſſe nouvelle ;
Qu'on rejette David dont on connoît le zele.

SAUL.

Mais enfin, que veut-il ?

JONATHAS.

Il demande David.

SAUL.

Ce lâche, cet ingrat, qu'un crime nous ravit ?
Doncques pour contenter l'aveugle populace,
Je ſerois lâchement prodigue de ma grace !

Donc je pourrois ſouffrir qu'à la honte des rois,
Des ſujets révoltés m'impoſaſſent des loix !
Non, non, que de poiſons la diſcorde nourrie,
Faſſe parmi ce peuple éclater ſa furie,
Qu'il ſorte du devoir où le ciel l'a ſoumis,
Nous avons ſurmonté de plus grands ennemis ;
Qu'il ſe rende à David, où ſon déſir s'envole,
Qu'au lieu de ſon monarque il s'en faſſe une idole,
Malgré les attentats de mes perſécuteurs,
Je ferai cheoir l'idole & ſes adorateurs.
Suivriez-vous des avis à l'honneur ſi contraires ?

JONATHAS.

Voyez l'extrémité qui touche vos affaires.
C'eſt quelquefois courage & généroſité
D'accorder quelque choſe à la néceſſité.

SAUL.

Rappellerai-je un traître, auteur de nos miſeres ?

JONATHAS.

Non, Sire, mais David ; c'eſt la voix de mes freres.

SAUL.

Sont-ce là des conſeils d'un eſprit généreux ?

JONATHAS.

Ce ſont-là des conſeils qui vous rendront heureux ;

Quoique l'on entreprenne, un conſeil équitable
Eſt toujours généreux & toujours honorable.

SAUL.

Je ne m'étonne pas de ce ſoin non pareil,
Un ami de David doit donner ce conſeil.

JONATHAS.

Sire, j'aime David, mais parce qu'il vous aime;
Et vous parler pour lui, c'eſt parler pour vous-même.

SAUL.

Quoi! mes propres enfants, ennemis de leur ſang,
Abandonnent leur pere, & leur gloire, & leur rang!
Des ſujets révoltés demandent un rebelle,
Et mes propres enfants ſoutiennent leur querelle!
Quels maux à mon eſprit ne ſont pas préparés!
Je trouve mes enfants parmi les conjurés!
Doncques ce Jonathas, autrefois un tonnerre,
Aura beſoin d'un chef qui le mene à la guerre,
Aura beſoin d'un chef qui conduiſe ſon bras
Autant de fois vainqueur qu'il tenta de combats;
Doncques ce Jonathas, amoureux de la gloire,
A d'autres bras qu'aux ſiens veut devoir ſa victoire,
Quel charme! quel poiſon! quelle froide langueur
Dérobe à Jonathas & la force & le cœur?

JONATHAS.

S'il ne s'agiſſoit pas de la cauſe commune,

S'il ne falloit ſauver que ma ſeule fortune,
Dans la paix, dans la guerre, incapable d'effroi,
Je ne voudrois que moi pour combattre pour moi.
Comme cent fois mon bras remporta la victoire,
Mon bras ſeul aujourd'hui me combleroit de gloire.
Mais lorſque ſans péril on ne peut haſarder,
Lorſqu'on voit tout en feu, lorſqu'il faut tout garder;
Lorſqu'un trône penchant eſt prêt du précipice,
Qu'il faut que l'on triomphe, ou qu'il faut qu'on périſſe,
Enfin, quand tout l'État dépend d'un ſeul effort,
Le roi le plus puiſſant n'eſt jamais aſſez fort.
Il n'eſt jamais honteux aux plus nobles courages
De chercher du ſecours contre les grands orages;
Mais trop de confiance en leur propre valeur,
A cauſé bien ſouvent leur honte & leur malheur.
Me blâme qui voudra de trembler dedans l'ame,
Mes ſeules actions me lavent de ce blâme.
Plus de force, plus d'heur aux États menacés,
Et qui n'eſt qu'aſſez fort ne l'eſt jamais aſſez.
Si vous alliez chercher des forces étrangeres,
Afin de repouſſer nos communes miſeres,
Peut-être que l'État, peut-être que nos jours
Recevroient de la honte auſſitôt qu'un ſecours.
Mais David eſt à vous, il vous cherche, il vous aime,
Il eſt entre vos fils comme un autre moi-même;
Qu'importe donc enfin pour la gloire du roi,
Qui vainque déſormais de David ou de moi?
Qu'un autre pour mon prince obtienne la victoire,
Si j'ai bien combattu ce m'eſt aſſez de gloire.

SAUL.

Quoi, vous perſévérez ! qu'en dites-vous, Abner ?
Eſt-ce-là le conſeil que l'on doit me donner ?
Tiendrez-vous contre moi pour un peuple adverſaire ?

ABNER.

Je n'oſerois parler, de peur de vous déplaire.

SAUL.

Vous demandez David ?

ABNER.

C'eſt la néceſſité.
Qui le demande enfin, ſert votre majeſté.

SAUL.

Donc chacun me trahit ! bien, que David revienne ;
Vous voulez ſon retour, que le traître l'obtienne ;
Si l'on me porte ainſi le poignard dans le ſein,
Je me ſers de David pour punir ce deſſein.
Puiſqu'on veut lui donner une illuſtre victoire,
Puiſqu'il doit vous priver de votre propre gloire,
Puiſque par votre honte il ſe doit ſignaler,
C'eſt me venger de vous que de le rappeller.

MICHOL.

Ainſi vous commencez à vaincre un adverſaire,
Qu'on vous rendra bientôt, ou mort, ou tributaire.

SAUL.

Quoi, David reviendroit ! n'eſt-ce pas témoigner
Que ſans lui déſormais nous ne pouvons régner ?
N'eſt-ce pas faire voir que la crainte nous preſſe ?
N'eſt-ce pas découvrir notre propre foibleſſe,
Et dire à l'ennemi ſuperbe & trop content,
Que s'il veut attaquer, la victoire l'attend ?
Quoi, David reviendroit ! & je pourrois apprendre
Que la néceſſité me force de me rendre ?
Quand je ſerois réduit à toute extrémité,
Devrois-je découvrir cette néceſſité ?
Non, non, c'eſt ignorer la ſcience des princes,
Que de montrer le mal qui preſſe leurs provinces ;
Et qui ne ſait couvrir les maux de ſes Etats,
Ne tient qu'un rang indigne entre les potentats.

JONATHAS.

C'eſt de cette ſcience un effet légitime,
De changer à propos de regle & de maxime.

SAUL.

Il eſt vrai, Jonathas, il eſt vrai ; mais apprends
Qu'il faut avoir régné pour en ſavoir le temps.
Ah, mes fils ! tant de fois conduits par la victoire,
Vous êtes aſſez forts pour ſauver votre gloire.
Diroit-on quelque jour de ce ſiecle éloigné :
Si David n'eût vaincu, Saül n'eût pas régné.
Non, non, c'eſt une tache à votre grand courage.
Courez, courez vous-même après cet avantage,

Et faites dire enfin, aux peuples triomphants :
Saül n'eût pas régné, s'il n'eût point eu d'enfants.
Je croirai que mon ſort ſera digne d'envie,
Quand je devrai ma gloire à qui me doit la vie :
S'il faut donc que je doive & mon ſceptre, & mon rang,
Que ce ſoit à mes fils, que ce ſoit à mon ſang.

JONATHAS.

Hé bien, il faut montrer que nous ſavons combattre,
Que ſans cheoir avec nous, on ne peut nous abattre,
Et que c'eſt de vos fils le deſtin le plus doux,
Que de vaincre pour vous, ou de mourir pour vous.
Mes freres, allons donc, pouſſés de même envie,
Ou finir cette guerre, ou finir notre vie.
Ce ne ſera pas perdre un ſang infortuné,
Que de pouvoir le rendre à qui nous l'a donné.
Vivants, mourants, donnons une éclatante marque
Que nous méritions bien de naître d'un monarque :
En cette occaſion tout eſt doux, tout eſt beau,
L'honneur de la victoire, ou l'horreur du tombeau.

SAUL.

Enfants trop, trop aimés ! tendreſſe paternelle !
Vous demandez David, hé bien, qu'on le rappelle !
Ayons, ayons encor cette honte aujourd'hui,
De ne pouvoir régner, ni triompher ſans lui.
(*En regardant ſes enfants.*)
Au moins ſi de leurs jours l'infortune diſpoſe,
On ne publîra point que leur pere en fut cauſe.

JONATHAS.

O réſolution qui nous rendra contents !

MICHOL.

Dépêchons vers David, ne perdons point de temps.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JONATHAS, ABNER.

JONATHAS.

O CHANGEMENT funeſte au bien de cet empire !
David ne viendra point !

ABNER.

Je venois vous le dire.
Va, cours, m'a dit le roi, va dire à Jonathas
Que David eſt ailleurs utile à nos États ;
Qu'il pourra ſecourir la province opprimée,
Deſſus notre frontiere autant qu'en notre armée ;
Et qu'il eſt néceſſaire au repos de nos jours,
Que de tous les côtés l'État ait du ſecours.

JONATHAS.

Ce n'eſt-là qu'un prétexte à cette défiance
Qui n'abandonne point la ſuprême puiſſance ;
Ce n'eſt-là qu'un prétexte à cette paſſion
Que l'on a pour l'honneur & pour l'ambition.

Il regarde la gloire ainſi qu'un avantage,
Qu'il craint injuſtement que David ne partage.
Comme s'il ignoroit qu'après de grands exploits
La gloire des ſujets eſt toute pour les rois!
Mais que penſons-nous faire, impuiſſants que nous ſommes!
Le démon qui le pouſſe eſt plus fort que les hommes:
En vain nous lui montrons le rivage & le port,
Il embraſſe l'écueil qui lui donne la mort.
Il croit que ſes enfants ſont autant d'adverſaires,
Il a peur d'écouter des conſeils ſalutaires,
Il prend les bons avis pour des dons infectés;
O préſage certain de ſes calamités!
Quand un roi va périr, quand le ciel l'abandonne,
Voilà, mon cher Abner, la marque qu'il en donne.
Mais s'il faut avec lui dévaler au tombeau,
Choiſiſſons pour le moins le chemin le plus beau.
Puiſque de notre bras notre roi ſe contente,
Tâchons d'aller plus loin que ne va ſon attente;
Conſerve-lui ton cœur fidele & généreux,
Et fais-en le tréſor d'un prince malheureux.
Si ce n'eſt pas ton roi, qui parle & qui t'excite,
C'eſt ſon ſang qui te parle, & qui te ſollicite.

ABNER.

J'écoute avec reſpect, & mets en même rang
Et la voix de mon prince, & la voix de ſon ſang:
Mais pour garder un cœur généreux & fidele,
J'écoute ſeulement mon devoir & mon zele.
Je les aurois trahis, j'en aurois fait douter,
Si l'on avoit beſoin de me ſolliciter.

JONATHAS.

Auſſi, mon cher Abner, je t'excite à la gloire,
Comme on fait un vainqueur qui pourſuit ſa victoire.
Mais entrons chez le roi. Le voilà déguiſé,
Seul avecque Phalti.

SCENE II.

SAUL, JONATHAS, ABNER, PHALTI.

SAUL.

M'AUROIENT-ILS aviſé?

JONATHAS.

Ah, Sire!

SAUL.

C'eſt aſſez, Abner vous a pu dire
Ce que j'ai réſolu pour le bien de l'empire,
Et j'ai donné depuis & l'ordre & le pouvoir
Par qui Jéruſalem ſe tienne en ſon devoir.

JONATHAS.

Je ne veux point douter que par votre prudence
Le reſpect ne retourne où régnoit l'inſolence,
Et que votre deſſein, inſpiré par les cieux,
Ne ſoit en même temps utile & glorieux:

Mais, Sire, vous voyant dépouillé de ces marques,
Qui font avec reſpect connoître les monarques,
On ſeroit ſans raiſon en cet événement,
Si l'on étoit ſans trouble & ſans étonnement.

SAUL.

Ne vous étonnez point ; ce que l'on me voit faire,
D'un conſeil profitable eſt l'effet néceſſaire.
Abner vous l'a pu dire, il ſait tout ce ſecret.

ABNER.

Oui, Sire, mais Abner n'eſt pas un indiſcret.
L'ayant reçu de vous ſans ordre de le dire,
Le cacher eſt la loi que j'ai dû me preſcrire.

JONATHAS.

N'ai-je point mérité de ſavoir ce deſſein ?
Croyez-vous qu'un ſecret ſoit mal dedans mon ſein ?
Quand il faut vous ſervir, quand il eſt néceſſaire,
Mon bras ſait éclater, & mon cœur ſait ſe taire.

SAUL.

J'ai conſulté le ciel, il n'a point répondu ;
Je vais voir ſi l'enfer m'aura mieux entendu.

JONATHAS.

Vous, conſulter l'enfer ! vous, chercher des infâmes
Condamnés par vous-même à de ſi juſtes flammes !

SAUL.

Un cenſeur me déplaît en cette extrémité.

JONATHAS.

Je ne m'oppoſe point à votre volonté :
Mais, Sire, ces devins....

SAUL.

Ne t'en mets point en peine.

JONATHAS.

Ayant déjà ſenti votre main ſouveraine,
Si la peur ne les cache à votre majeſté,
Par un diſcours trompeur vous en ſerez flatté.

SAUL.

Celle que je vais voir, n'a point vu mon viſage,
Et ne peut me connoître en ce triſte équipage.

JONATHAS.

Voilà donc la raiſon de ce déguiſement ?

SAUL.

Oui, voilà la raiſon qui fait ce changement.
Ainſi de ma grandeur j'ai dû quitter la marque,
Pour cacher ſous ce voile un malheureux monarque ;
C'eſt peut-être un préſage horrible, infortuné ;
Mais il n'importe, allons où je ſuis deſtiné.

Si du ciel irrité l'effroyable juſtice
Doit faire de mon trône un affreux précipice,
Au moins quand je ſaurai ce triſte événement,
Je me préparerai de périr noblement.
Si la haine des cieux rend ma chûte odieuſe,
Mon courage du moins la rendra glorieuſe;
Et les rois menacés d'une ſemblable fin,
Pourront avec honneur ſouhaiter mon deſtin.

JONATHAS.

Ah, Sire! que l'horreur d'un deſſein ſi funeſte,
Aux yeux de votre eſprit ſe rende manifeſte!
Ce que le ciel réſout, l'attendre conſtamment;
C'eſt-là ſe préparer à périr noblement.
Si nous devons périr, ah! périſſons ſans crime!
Laiſſons ſur notre tombe une innocente eſtime!
Penſerions-nous trouver un trépas glorieux,
Lorſque nous péririons dans la haine des cieux?

SAUL.

Le conſeil en eſt pris.

JONATHAS.

Mais c'eſt un ſacrilege.

SAUL.

Si c'eſt, ſi c'eſt un mal, c'eſt un mal qui m'allege.

JONATHAS.

Il peut bien vous flatter, mais enfin il nuira.

SAUL.

Au moins j'aurai la paix, tant qu'il me flattera.

JONATHAS.

Mais je veux que ſans crime on ait recours aux charmes;
Croit-on que les démons ſachent le cours des armes,
Le ſuccès des combats, & les événements
D'où dépendent nos maux & nos contentements?
Quel rayon de clarté, montrant nos aventures,
Les feroit pénétrer dans les choſes futures?
Si tout ce qui doit être en tout temps, en tout lieu;
Enfin ſi l'avenir eſt ſeulement en Dieu,
Penſe-t-on que l'enfer, ce lieu plein de blaſphême,
Sache ce qui ſe fait dans le ſein de Dieu même?
C'eſt un lâche penſer que nous devons bannir:
Les démons ſeroient dieux s'ils ſavoient l'avenir;
Ou parmi les tourments cette engeance mutine
Partageroit au moins la puiſſance divine.
Quand même les démons, volant par l'univers,
Verroient de l'avenir les ſecrets découverts;
Eux qui ſont des humains les plus grands adverſaires,
Leur annonceroient-ils des ſuccès ſalutaires?
S'ils annoncent le bien, c'eſt un appât fatal
Qu'ils ſement ſous nos pas pour nous conduire au mal;
S'ils annoncent les maux, l'horreur & le tumulte,
C'eſt pour déſeſpérer celui qui les conſulte;
Et par le déſeſpoir, dont ſon cœur eſt preſſé,
Le conduire au malheur qu'ils avoient annoncé.

Fuyez donc de ce gouffre où vous allez vous rendre ;
Vous courez aux enfers : qu'en pouvez-vous attendre,
Si dans l'extrémité qui menace vos jours,
C'eſt à vos ennemis demander du ſecours ?
Mais enfin pour ſavoir par quelles deſtinées
Nous verrons terminer le cours de nos années,
Pour ſavoir notre ſort, ou propice ou fatal,
Avançons-nous le bien, reculons-nous le mal ?
Eſt-on plutôt heureux, ou plus tard miſérable ?
Et peut-on éviter le ciel inévitable ?
Il ſuffit de combattre en homme généreux,
Et d'attendre du ciel les ſuccès bienheureux.

SAUL.

Tes diſcours, Jonathas, ont paſſé dans mon ame ;
Tu blâmes mon deſſein, moi-même je le blâme ;
Il porte dans mon ſein une juſte terreur,
Il me couvre de honte, il me comble d'horreur.
Je reconnois mon mal, & ce qui m'en délivre ;
Bref, je ſais mon devoir, mais je ne puis le ſuivre.
Un pouvoir que le mien ne ſauroit ébranler,
M'entraîne avec horreur où j'ai honte d'aller.

JONATHAS.

Quoi, Sire !....

SAUL.

Ah ! tu me nuis penſant m'être propice :
Il faut, il faut aller, fût-ce à mon précipice.

JONATHAS.

Connoiſſant le danger....

SAUL.

Va, va, retire-toi,
C'eſt un commandement & de pere & de roi.
Plus de diſcours m'offenſe.

JONATHAS.

Il faut donc que je cede.
Au moins ai-je tâché de vous donner de l'aide.

SAUL.

Vous, Abner, demeurez.

SCENE III.

SAUL, PHALTI, ABNER.

SAUL.

ENFIN voici la nuit,
Phalti, conduis-moi donc où je dois être inſtruit.

PHALTI.

Cette ſavante femme à votre aide appellée,
Nous attend dans un bois près de cette vallée;

Mais comme vos édits lui donnent de l'effroi,
Elle m'a dit ſur-tout qu'elle craignoit le roi.
Enfin elle appréhende, & croit que je lui mene,
Ou bien des étrangers, ou des amis en peine.
Qu'il vous ſouvienne donc étant deſſus les lieux,
D'aider à votre habit à lui tromper les yeux.

SAUL.

Voyons-la ſeulement : mais eſt-elle bien ptoche ?

PHALTI.

Que votre majeſté ſe rende en cette roche.
Ce grand gouffre où la nuit regne éternellement,
Eſt le lieu deſtiné pour cet enchantement.
Je m'en vais l'avertir qu'il eſt temps qu'elle avance.

SAUL.

Va, va plus vîte encor que mon impatience.

SCENE IV.

ABNER, SAUL.

ABNER.

MAIS penſez-vous enfin en tirer du ſecours ?

SAUL.

Mais penſez-vous en vain me combattre toujours ?

ABNER.

Qui vous combat ainſi, vous ſert, vous eſt propice.

SAUL.

Et qui me ſert ainſi ſe creuſe un précipice.

ABNER.

Que n'y puis-je tomber pour vous en retirer !

SAUL.

Votre zele eſt aveugle, il vous fait égarer.

ABNER.

Puis-je moins pour mon prince ?

SAUL.

Il faut m'être barbare :
Si je veux du poiſon, que l'on me le prépare ;
Qu'on m'ouvre le tombeau, quand on m'y voit courir,
Et ſi je veux périr, qu'on me laiſſe périr.
Mais voici cette femme, allons, allons apprendre,
Ou ſi je dois monter, ou ſi je dois deſcendre.

SCENE V.

SAUL, LA PYTHONISSE.

SAUL.

Vous de qui le ſavoir, fertile en grands effets,
Peut annoncer la guerre, ou prédire la paix ;
Vous de qui la puiſſance a donné tant de marques,
Qu'elle s'étend plus loin que celle des monarques :
Hélas ! ſi c'eſt un bien qui reſte au malheureux,
Que de pouvoir toucher les eſprits généreux,
Ne vous étonnez pas qu'un inconnu demande
Qu'ici votre faveur deſſus lui ſe répande.

LA PYTHONISSE.

Seigneur, pour obtenir ma faveur & mon ſoin,
Il ſuffit ſeulement que l'on en ait beſoin.
Mais vous n'ignorez pas de combien de tempêtes
La fureur de Saül a menacé nos têtes :
Vous ſavez les édits qu'il a fait contre nous,
Combien de mes pareils ont ſenti ſon courroux,
Et que vous m'expoſez au même précipice,
Quand votre affliction implore mon ſervice.

SAUL.

Je ſais bien les édits que ce monarque a faits :
Mais je ſais mieux encor ce qu'on doit aux bienfaits.

LA PYTHONISSE.

Je vous ſers d'un eſprit qui n'eſt point mercenaire,
Et me cacher au roi, ce ſera mon ſalaire.

SAUL.

Banniſſez de votre ame & la crainte & l'effroi,
Vous êtes à couvert des pourſuites du roi.
Bien que par un deſtin injuſte & déplorable,
On ſoupçonne toujours la foi d'un miſérable,
Celle qu'en mon malheur vous recevez de moi,
Eſt un gage auſſi ſaint que le ſerment d'un roi.

LA PYTHONISSE.

Je remets en vos ſoins toute mon aſſurance.

SAUL.

Moi, je remets en vous toute mon eſpérance.

LA PYTHONISSE.

Mais que puis-je pour vous?

SAUL.

N'épargnez point d'efforts.
Rappellez Samuel de l'empire des morts.

LA PYTHONISSE.

Samuel! Samuel!

SAUL.

Samuel ce prophete,
Des volontés du ciel le plus noble interprete.
Rappellez ce grand homme avec la même voix,
Qui faiſoit l'eſpérance ou la crainte des rois.
Enfin ſi de votre art la force non pareille
Peut éveiller les morts, que Samuel s'éveille.

LA PYTHONISSE.

Samuel fera voir la force de mon art:
Permettez-moi d'entrer dans cet antre à l'écart.
Là je dois en ſecret accomplir les myſteres
Au deſſein que je fais maintenant néceſſaires.

SAUL.

Allez donc.

SCENE VI.

SAUL *ſeul.*

MAIS que fais-je? Ah! retire tes pas
Déjà précipités au chemin du trépas.
Sers-toi de tes clartés, évite, fuis le crime,
Tandis qu'un peu de jour te découvre l'abîme.
Tardif eſt le remords qui me vient exciter:
Mais il eſt aſſez prompt, s'il peut me profiter.
Amis, retirons-nous. Mais que dis-je, timide?

Non, non, ſuivons la voie où mon malheur nous guide.
Sortez, ſortez remords de mon cœur agité,
En vains vos viſions m'avoient épouvanté.
Vous naiſſez ſeulement de la foibleſſe humaine,
Vous ne troublez que ceux qu'une ombre met en peine;
Ne penſez plus m'atteindre, & m'impoſer des loix,
La crainte & les remords ſont indignes des rois.
Que mon deſſein ſoit lâche, & paſſe pour un crime,
Puiſqu'il me peut aider, je le crois légitime;
S'il eſt enfin ſuivi d'un ſuccès fortuné,
Il paroîtra louable à qui l'a condamné.
Que cette femme, hélas! fait languir mon attente,
Ou que le temps eſt long à l'ame impatiente!
Allons voir. Mais où vais-je? aveugle que je ſuis!
Veux-je par mes forfaits mériter mes ennuis?
Veux-je par mes forfaits mériter la tempête
Que le ciel foudroyant balance ſur ma tête?
Que fais-je! que ferai-je? ô prince infortuné,
Par le ciel, par l'enfer, par ſoi-même gêné!
Toi, que le crime engendre en une ame abattue,
O ſalutaire enfant d'un pere qui nous tue,
Remords, enleve-moi de ces funeſtes lieux,
Où déjà tout l'enfer ſe découvre à mes yeux!
S'il faut, s'il faut périr, qu'une mort magnanime
Marque notre infortune, & non pas notre crime,
Qu'elle attire des pleurs ſur notre monument,
Que ce ſoit une mort, non pas un châtiment!
Arrachons-nous enfin de ces lieux déteſtables,
Et ſoyons malheureux ſans nous rendre coupables!

SCENE VII.

LA PYTHONISSE, SAUL.

LA PYTHONISSE.

SEIGNEUR ?

SAUL.

Ah ! que ferai-je ?... Hé bien ! le verrons-nous ?

LA PYTHONISSE.

Déjà la terre éclate & s'ouvre devant vous.
Je vois.....

SAUL.

Que voyez-vous ? quoi ! la paix ou la guerre ?

LA PYTHONISSE.

Je vois, je vois un Dieu qui monte de la terre.
Mais ſa divine voix, montant juſques à moi,
M'apprend en même temps que vous êtes le roi.
Hélas !

SAUL.

Ne craignez point.

LA PYTHONISSE.

Ah, Sire !

SAUL.

Je vous jure
Que ſi j'ai du pouvoir, ce pouvoir vous aſſure.
Quelle forme a celui qui vous eſt préſenté ?

LA PYTHONISSE.

La forme d'un vieillard rempli de majeſté ?

SAUL.

Ah! je le reconnois à cette noble marque,
Que reſpecta toujours un malheureux monarque.

SCENE VIII.

L'OMBRE DE SAMUEL, SAUL.

L'OMBRE.

POURQUOI, pourquoi fais-tu tant d'injuſtes efforts,
Pour m'ôter ce repos que le ciel donne aux morts ?

SAUL.

Toi, qui vois mon déſaſtre, ame pure, ame ſainte,
Pardonne à mon malheur, pardonne à la contrainte ;
Si je commets un crime en cette extrémité,
Ce crime eſt ſeulement de la néceſſité.
Hélas ! de tous côtés le péril m'environne,
La terre me pourſuit, & le ciel m'abandonne.

Si

Si ce n'eſt que ſon œil favorable à mes jours
Veuille par ton aſpect me donner du ſecours ;
Ainſi déſeſpérant du côté de la terre,
Et du bras immortel qui lance le tonnerre,
Je cherche ton ſecours, & me tourne vers toi,
Pour apprendre le ſort d'un miſérable roi.

L'OMBRE.

Si le ciel te pourſuit, ſi le ciel t'abandonne,
Crois-tu trouver ailleurs l'appui de ta couronne ?
Penſes-tu qu'un eſprit dépouillé de ſon corps
Puiſſe aux arrêts du ciel oppoſer ſes efforts ?
Songe qu'un Dieu vivant te tira de la poudre,
Pour te mettre en un rang où l'homme tient la foudre ;
Songe qu'il t'éleva dans un trône adoré,
Où tes vœux plus hardis n'euſſent pas aſpiré :
Mais ſonge en même temps à la méconnoiſſance,
Dont Saül trop ingrat a payé ſa puiſſance.
Souviens-toi que le ciel eſt ennemi du mal,
Et que tu fus ingrat quand il fut libéral.
Souviens-toi des forfaits qui ſouillerent ta vie,
Et tu verras l'horreur dont elle eſt pourſuivie ;
Penſe à ce peuple ſaint par tes loix égorgé,
Pour avoir contre toi l'innocent protégé,
Pour avoir fait trouver dans l'enclos de ſa ville
Au malheureux David la faveur d'un aſile.
Penſe combien de fois ma voix t'a menacé ;
Et pour voir l'avenir regarde le paſſé.
Le ciel te commanda, tu te montras rebelle,

Tu lui donnas ta foi, tu lui fus infidele ;
Et ta rebellion, & ton manque de foi
Ont allumé les feux qui vont cheoir deſſus toi.
Tu vas tomber du trône, & quoique l'on conſpire ;
David perſécuté va monter à l'Empire :
Ce David, cet objet à toi ſeul odieux,
Et l'amour éternel de la terre & des cieux,
Ce David de tes maux le ſouverain remede,
Que ton peuple inſpiré demandoit pour ton aide,
Ce David repouſſé par d'injuſtes efforts,
Entrera glorieux au trône d'où tu ſors ;
Et les rois apprendront, par ta chûte effroyable ;
Que qui regne en tyran, doit périr en coupable.

SAUL.

Je reçus la couronne afin de la quitter,
Le ciel me la donna, le ciel peut me l'ôter.

L'OMBRE.

Mais ce n'eſt pas aſſez au ciel qui t'abandonne,
D'arracher de ta tête une illuſtre couronne.
Il livrera les tiens aux mêmes ennemis,
Que ſon bras tout-puiſſant t'a ſi ſouvent ſoumis ;
Il veut que ta défaite, & ta pompe étouffée,
D'un roi ton adverſaire honorent le trophée :
Il veut, il veut encore, ennemi de tes jours,
Qu'une effroyable mort en termine le cours.

SAUL.

Hé bien, nous périrons : ce m'eſt une victoire
Que de perdre la vie auſſitôt que la gloire.

L'OMBRE.

Mais ne préſume pas, monarque infortuné,
Que par tant de malheurs ton tourment ſoit borné.
En donnant à tes jours une fin déplorable,
Le ciel te fait ſentir la peine d'un coupable;
En te privant d'un trône où tu vivois ſans loi,
Le ciel te fait ſentir le châtiment d'un roi:
Mais pour comble d'horreur, de peine & de miſere,
Le ciel veut t'expoſer au ſupplice d'un pere;
Et par un même coup, il veut punir en toi
Un pere, un criminel, un miſérable roi.
Ne crois donc pas laiſſer à ta race naiſſante
Du trône que tu perds ou la gloire, ou l'attente;
Ne t'imagine pas revivre en tes enfants,
Que tu vis tant de fois revenir triomphants:
Mais ſache, malheureux, que ce ſont des victimes
Que tu verras tomber ſous le faix de tes crimes!
Avant qu'une autre nuit obſcurciſſe les cieux,
Sache que tes enfants périront à tes yeux.

SAUL.

Hélas! voilà le coup dont l'atteinte me tue.

SCENE IX.

ABNER, LA PYTHONISSE, PHALTI, SAUL.

ABNER.

AH, Sire !

LA PYTHONISSE.

Ah ! relevez votre force abattue.

PHALTI.

Sire.

SAUL.

Fantôme affreux, ne t'enfuis pas ſans moi :
Pere plus malheureux que miſérable roi !
Mais ce ſpectre effroyable, & revêtu de flamme,
Diſparoît de mes yeux pour entrer dans mon ame,
Et ce pâle démon, ennemi de mon bien,
Fait déjà dans mon cœur ſon enfer & le mien.
Mes enfants périront ! ô douleur ! ô manie !
O curioſité cruellement punie !
Mes enfants périront ! O toi, qui que tu ſois,
Samuel ou Démon, profane ou ſainte voix !
Éteins en t'en allant la clarté qui me reſte !
Exécute un arrêt infernal, ou céleſte !
Je mourrai trop puni, puiſque dans ce tranſport
Déjà de mes enfants j'ai reſſenti la mort.

Triſte eſpoir de mes jours, enfants trop déplorables !
Pour être mes enfants, êtes-vous donc coupables ?
Les crimes d'un Saül, indigne de ſon rang,
Sont-ils, comme à ſon ame, attachés à ſon ſang ?
Vous m'aimez comme enfants, vous plaignez ma miſere ;
Eſt-ce un crime qu'aimer, & plaindre votre pere ?
Cependant, quels malheurs aux miens s'égaleront ?
Tes enfants, me dit-on, tes enfants périront !
O juſtice du ciel, cachée à la nature,
Étouffe au moins mes jours avant que je murmure !

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHALTI, ABNER.

PHALTI *parlant à quelqu'un de la ſuite de Saül.*

ALLEZ chez la princeſſe, & lui faites ſavoir
Qu'elle vienne au plutôt, que le roi veut la voir.
Abner, en vain le roi veut montrer ſon courage,
La douleur de l'eſprit éclate en ſon viſage :
Il veut voir ſes enfants qu'il croit prêts à périr,
Et par ſon ordre exprès je m'en vais les quérir.
Dirai-je à Jonathas le ſuccès de ces charmes,
Qui d'un ſi grand déſaſtre a menacé nos armes ?
Ayant ſu le deſſein que Saül avoit fait,
Il en voudra ſavoir le malheureux effet.

ABNER.

En cette occaſion uſe de ta prudence.

PHALTI.

Abner, il eſt beſoin qu'il en ait connoiſſance,

Au moins comme il peut tout deſſus l'eſprit du roi,
Il en pourra chaſſer un ſi mortel effroi.

ABNER.

Prends ſur-tout des conſeils qui lui ſoient profitables.

PHALTI.

Enfin, je vais quérir ces princes déplorables.

SCENE II.

ABNER *ſeul.*

AH, qu'une illuſion peut cauſer de malheurs!
Que le trouble du roi me préſage de pleurs!
Mais il ſort.

SCENE III.

SAUL, ABNER. Suite de Saül.

SAUL *à ſa ſuite.*

NE bougez. Abner, je te confeſſe,
J'éprouve ici qu'un pere a beaucoup de foibleſſe.
O nature! nature outrageuſe à ton tour,
N'as-tu mis dans ce cœur une ſi forte amour;

Que pour être toi-même, impitoyable mere,
Le ſupplice éternel d'un monarque & d'un pere ?
Ah ! la haine du ciel, mon ennemi fatal,
En m'ôtant mes grandeurs me feroit peu de mal,
Si pour rendre ce mal plus grand & plus funeſte,
La nature n'aidoit à la haine céleſte.

ABNER.

Croirez-vous donc toujours à cette illuſion.

SAUL.

Je n'en puis effacer l'horrible impreſſion.

ABNER.

Sire, n'en doutez point, c'eſt une ombre infernale,
Qui tâche en vous troublant de vous être fatale,
Et qui de Samuel a le port emprunté,
Pour paroître plus ſainte à votre majeſté.
Quoi, Sire ! après la mort, dont l'inſtant néceſſaire
De l'homme vertueux termine la miſere,
Les plus juſtes eſprits ſeroient-ils bienheureux,
Si la force d'un charme alloit juſque ſur eux ?
Loin d'avoir une paix d'éternelle durée,
Et que les déplaiſirs n'ont jamais altérée ;
Eux qu'une belle mort avoit fait triompher,
Ne dépendoient-ils pas du pouvoir de l'enfer ?

SAUL.

Comme toi, cher Abner, je crois qu'une impoſture ;
Ouvrage des démons, fait le mal que j'endure.

Au moins pour réſiſter à mon adverſité,
Par cette opinion je veux être flatté.
Mais ſoit que je regarde, & que je conſidere
Le titre de monarque, ou le titre de pere,
Il eſt de mon devoir de prévoir le danger,
Il eſt de mon devoir de ne rien négliger.
Ainſi je tâcherai, trop miſérable pere,
De ſauver des enfants dont l'ame m'eſt ſi chere;
Ainſi je tâcherai, monarque malheureux,
De laiſſer à l'État des princes généreux.

ABNER.

On ne ſauroit blâmer ce que fait la prudence.

SAUL.

Mais qu'en dois-je eſpérer? hélas! quelle aſſiſtance!
Si le ciel fait les maux que je crains aujourd'hui,
Peut-elle me ſervir de rempart & d'appui?
Elle peut étouffer les complots de la terre;
Mais elle ne peut rien contre un coup de tonnerre:
Elle peut triompher des eſprits factieux,
Mais elle cede aux traits que décochent les cieux.
Crois-je donc détourner, par le ſoin qui me reſte,
L'épouvantable effet d'un jugement céleſte?
Si le ciel me combat, s'il ſe laiſſe endurcir,
Ce n'eſt qu'en lui cédant que je puis l'adoucir.
Avec tous mes efforts que pourrois-je entreprendre?
Un homme contre un Dieu! c'eſt trop, il ſe faut rendre.
Mourez, mourez, enfants: mais que dis-je? mourez?

Eſt-ce pour le pays que vous expirerez ?
Si l'arrêt qui vous juge, annonce auſſi ſa perte ;
Que ſervira la mort que vous aurez ſoufferte ?
Vous expoſer ſans fruit où le mal eſt certain,
Ce n'eſt pas être pere, & c'eſt être inhumain.
Si quelquefois un pere eut aſſez de courage
Pour laiſſer ſes enfants au milieu de l'orage ;
S'il ſe plut quelquefois de les y voir courir,
Il n'étoit pas certain qu'ils y duſſent périr.
Faiſons donc nos efforts pour ſauver notre race,
Le ciel punit ſouvent par la ſeule menace,
Et ne défend jamais, en tyran inſenſé,
Qu'on tâche a ſe ſauver quand il a menacé.
Bref, il faut tout tenter avant qu'on déſeſpere,
C'eſt au moins le devoir d'un monarque, & d'un pere ;
Si nous tentons en vain dans cette extrémité,
Ne laiſſons rien au moins que nous n'ayons tenté.

ABNER.

Sire, quoique le ciel..... Mais voici la princeſſe.

SAUL.

Cache-lui, ſi tu peux, la douleur qui te preſſe.

SCENE IV.

MICHOL, SAUL, ABNER.

MICHOL.

SIRE, autant que votre ordre, un grand & juſte effroi
Me fait voir maintenant aux genoux de mon roi.

SAUL.

Chaſſez de votre eſprit la crainte qui le trouble.

MICHOL.

Devant vous, & pour vous ma crainte ſe redouble.
Ce n'eſt point pour autrui, c'eſt ſeulement pour vous,
Que du ciel irrité je redoute les coups.

SAUL.

Quoi donc! que craignez-vous?

MICHOL.

Sire, l'on doit tout craindre,
Quand le ſalut du roi ſemble nous y contraindre.
Si juſqu'ici le ciel, dédaignant votre encens,
Refuſa de répondre à vos triſtes accents,
Peut-être qu'aujourd'hui que le malheur vous touche,
Pour vous en détourner il répond par ma bouche.

Que votre majeſté, dont le ciel eſt l'appui,
Aux yeux de vos ſujets ſe dérobe aujourd'hui;
Enfin ne ſortez point, un grand mal vous menace;
N'allez point au devant, & permettez qu'il paſſe.

SAUL.

Qu'avez-vous découvert? quels funeſtes projets?
Sont-ils de l'ennemi? ſont-ils de mes ſujets?

MICHOL.

Mais ne négligez rien; quoique l'on puiſſe dire,
Tout doit paroître grand à qui tient un empire.

SAUL.

Dites-nous donc le mal.

MICHOL.

Et les moindres avis
Ont ſouvent profité quand on les a ſuivis.

SAUL.

Qui vous découvre enfin un mal ſi redoutable?

MICHOL.

Ah, Sire! un ſonge affreux, un ſonge épouvantable
Me fait craindre aujourd'hui pour votre majeſté,
Tout ce que l'infortune a de plus redouté.
Hélas! je vous ai vu....

SAUL.

J'eſtime cette crainte,
Dont je vous vois encor ſi vivement atteinte;
Comme vous êtes femme, & comme je ſuis roi,
Elle eſt digne de vous, mais indigne de moi.
Cette crainte eſt en vous une juſte tendreſſe,
Et ne ſeroit en moi qu'une lâche foibleſſe.
Me cacher à mon camp, lorſque mon ſeul aſpect
Peut inſpirer aux miens la force & le reſpect,
Quelques traits rigoureux qui me puiſſent atteindre,
Ce ſeroit-là le mal qu'un ſonge vous fait craindre.

MICHOL.

Mais écoutez au moins ce ſonge plein d'horreur;
Voyez s'il vient du ciel, ou s'il vient de ma peur.

SAUL.

Ce n'eſt pas ma coutume aux troubles de mon ame,
De me faire des loix des ſonges d'une femme.

MICHOL.

Le ciel pour nous ſauver ſe ſert de tous moyens,
Et par un moindre organe il peut aider les ſiens.

SAUL.

Enfin un juſte ſoin te peut rendre importune.
Si le ciel travailloit contre mon infortune,

Il m'ouvriroit le cœur afin de t'écouter,
Comme il t'exciteroit afin de m'aſſiſter ;
Mais ſache maintenant, fille, & femme fidelle,
Et pourquoi tu me vois, & pourquoi je t'appelle.
Tu m'as aſſez ſuivi, tu m'as trop combattu,
Et trop long-temps en vain témoigné ta vertu :
Si jamais la raiſon n'a vaincu ma colere,
Le ciel te vengera des injures d'un pere.
Va dans Jéruſalem attendre quelque paix,
Ton pere & ton époux ſont de toi ſatisfaits,
Tu viens de contenter, par l'ardeur de ton zele,
Et l'amour conjugale & l'amour paternelle.
Va donc, ne tarde plus, va ; mais conſole-toi,
Puiſque le ciel plus doux te garde pour un roi.

MICHOL.

Moi, Sire ! pour un roi ! donc vous croyez encore
Que par l'ambition David ſe déshonore ?

SAUL.

Qu'il ſe propoſe un trône, il le doit, il le peut ;
Puiſque pour me punir le ciel même le veut.

MICHOL.

Sire, que dites-vous ? le ciel veut-il un crime ?

SAUL.

Tout ce que veut le ciel, eſt juſte & légitime.

Mais il ſoulagera le fardeau de mes fers,
S'il te laiſſe une part des grandeurs que je perds.
Va donc attendre ailleurs le bien qu'il te deſtine;
Mes maux ſeront moins grands, s'ils en ſont l'origine.
Que David regne en paix, (s'il eſt vrai toutefois,
Que la paix puiſſe entrer dedans l'ame des rois,)
Que ſon bras invincible étende ſes provinces,
Qu'il ſache mieux que moi la ſcience des princes,
Et plus ferme que moi ſur un pas dangereux,
Qu'il vive auſſi puiſſant, & meure plus heureux.

MICHOL.

Sire?

SAUL.

Retirez-vous.

ABNER.

Mais Jonathas arrive.

SAUL.

Quel art peut empêcher que le ciel ne m'en prive?

SCENE V.

SAUL, JONATHAS.

SAUL.

Vos freres, où ſont-ils? ne vous ſuivent-ils pas?
Qui les retient?

JONATHAS.

Je crois qu'ils marchent ſur mes pas,
Mais d'où vient le ſouci dont vous portez les marques?

SAUL.

Toujours de nouveaux ſoins travaillent les monarques.
Sache donc qu'un avis qu'on vient de m'apporter,
Étant pour notre bien, n'eſt pas à rejeter.
On vient de m'avertir que des eſprits infâmes
Dedans Jéruſalem ſont de ſecretes trames,
Et qu'on verra bientôt ſoulever d'autres flots,
Si mon ſoin plus puiſſant n'étouffe leurs complots.
Il eſt donc néceſſaire, ou bien que ton courage,
Ou bien que ta préſence écarte cet orage;
Et qu'enfin ton aſpect, favoriſé des cieux,
Ote juſqu'à l'eſpoir aux eſprits factieux.
Je ſais que t'enfermer dans de triſtes murailles,
Quand la gloire t'appelle au milieu des batailles,

C'eſt

C'eſt te faire ſentir des maux plus inhumains,
Que ſi l'on t'arrachoit la victoire des mains.

JONATHAS.

Je ne puis maintenant vous cacher ma foibleſſe,
Ici l'obéiſſance eſt un trait qui me bleſſe,
C'eſt m'impoſer ſans doute une ſévere loi.

SAUL.

Mais qu'importe où l'on ſerve & ſon pere & ſon roi?
Que ce ſoit dans le camp, que ce ſoit dans la ville,
Il n'importe des lieux, pourvu qu'on ſoit utile:
Dans la paix, dans la guerre, il n'importe du tems,
L'honneur en eſt égal quand les rois ſont contents.

JONATHAS.

Que j'aille dans la gloire, ou dans la ſervitude,
S'il faut vous obéir, je ne vois rien de rude:
Mais, Sire, j'ai calmé cet orage naiſſant.

SAUL.

Il renaît toutefois plus fort & plus puiſſant.

JONATHAS.

S'il renaît plus puiſſant, votre ſeule préſence
Peut avecque ſuccès calmer ſa violence.
Triomphez dans la ville, & par d'heureux efforts,
Vos fils vous imitant triompheront dehors:
Laiſſez-nous donc ici le ſoin de la victoire.

SAUL.

Tu m'es utile ailleurs, ailleurs ſera ta gloire.

JONATHAS.

Mais ce mal que l'on craint n'eſt peut-être qu'un bruit.

SAUL.

Ne me réſiſte point, j'en ſuis aſſez inſtruit.

JONATHAS.

Mais ſi de cette mort qui me fut deſtinée
On voit luire aujourd'hui la fatale journée,
Penſez-vous que vos ſoins me ſauvent du trépas,
Plutôt entre des murs qu'au milieu des combats?
Que je ſorte du camp, il me ſuit dans la ville,
Et fait rendre en tous lieux notre ſoin inutile.

SAUL.

Mais pourquoi me tiens-tu ces diſcours ennuyeux?
Je ſais que le trépas nous pourſuit en tous lieux,
Que c'eſt un vieux tyran qui regne ſur la terre,
Quelquefois dans la paix plus cruel qu'en la guerre,
Et qui cache ſouvent ces traits enſanglantés,
Où l'on croit que ſes coups ſeront moins redoutés.
Ainſi parmi les maux que je lui vois répandre,
Je craindrois t'y conduire au lieu de t'en défendre;
Eſt-ce de ton ſalut ſe montrer curieux,
Que de t'abandonner parmi des factieux?

Hélas ! quand je t'oblige à ſuivre mon envie,
Peut-être veux-je aider à t'arracher la vie.

JONATHAS.

Sire, ne croyez pas un fantôme trompeur,
Capable ſeulement de donner de la peur.

SAUL.

Sait-il donc..... Que dis-tu ? ne feins pas davantage :
A-t-on d'un nouveau mal quelque nouveau préſage ?
Qu'a-t-on vu ? que craint-on ?

JONATHAS.

Sire, vous l'avez ſu.

SAUL.

Qu'ai-je ſu ? qu'ai-je vu ? quoi ?

JONATHAS.

Vous n'avez rien vu !
Quoi qui rende vos jours ſi triſtes & ſi ſombres,
Ce n'eſt avoir rien vu que d'avoir vu des ombres !
Étouffez donc les ſoins que vous avez pour nous.

SAUL.

Ah, malheureux Phalti ! digne de mon courroux !
Il rend donc aujourd'hui mes bleſſures mortelles,
Il a donc publié ces funeſtes nouvelles ?

JONATHAS.

Sire, il n'a point failli en les faiſant ſavoir,
Loin d'avoir fait un crime, il a fait ſon devoir.
Il ſait bien que la crainte ou l'eſpérance eſt vaine,
Lorſqu'un démon annonce ou le bien, ou la peine;
Mais déjà votre eſprit, plus fort que nos diſcours,
De ſes propres clartés a tiré ſon ſecours.

SAUL.

Que ce ſoit Samuel qui montre ma diſgrace,
Que ce ſoit d'un démon une vaine menace,
Ce n'eſt pas là le but que tu dois regarder;
Tu dois oublier tout quand je veux commander;
Quelque bien que ton bras promette à la province,
Tu ne dois écouter que la voix de ton prince.
Obéis, obéis, & même à ma rigueur,
Je t'aime obéiſſant, tout autant que vainqueur.
Duſſes-tu me conduire à la plus haute gloire,
Duſſes-tu dans mon trône attacher la victoire;
Elle me déplairoit avec tous ſes appas,
Me venant d'une main qui n'obéiroit pas.

JONATHAS.

Sire, par votre amour la nature vous tente:
Mais la nature aux rois doit être indifférente,
Ses conſeils ſont autant de ſubtils impoſteurs,
Qu'ils doivent rejeter ainſi que des flatteurs.
Éloigner vos enfants, craindre pour eux l'orage,

N'eſt-ce pas des ſoldats abattre le courage ?
N'eſt-ce pas par vos mains donner les plus grands coups,
Par qui nos ennemis triompheroient de nous ?

SAUL.

Pour animer enſemble & ſoldats & province,
Il ſuffit aujourd'hui de l'exemple du prince :
Dois-je en un ſeul combat haſarder tout mon bien ?
Veux-tu qu'expoſant tout, il ne me reſte rien ?
Après mille ſuccès pleins d'honneur & de gloire,
Ne puis-je pas tomber, ou perdre une victoire ?
Et ſi je ſais régner, dois-je perdre le ſoin
De garder un ſecours qui me ſerve au beſoin ?

JONATHAS.

Si vous aimez l'État comme l'État vous aime,
Pour la néceſſité conſervez-vous vous-même ;
C'eſt pour l'extrémité qu'un roi ſe doit garder,
Et devant qu'il s'expoſe, il doit tout haſarder.
Sire, ſouvenez-vous que vos jours ſont les nôtres,
Que les rois ſont donnés pour conſerver les autres,
Et que celui qui veille à conſerver autrui,
Celui-là doit veiller premiérement pour lui.
Voulez-vous conſerver votre maiſon naiſſante ?
Voulez-vous déſormais la rendre plus puiſſante ?
Conſervez votre Empire en ce commun effroi,
Puiſque tout un Empire eſt la maiſon d'un roi.
Je ſais bien que des rois les enfants magnanimes
Sont pour eux des tréſors & des biens légitimes ;

Mais ce ſont de ces biens paſſagers & mourants,
Que l'on doit haſarder pour ſauver les plus grands.
Songez donc à ſauver vos plus illuſtres marques,
La victoire & l'honneur ſont les biens des monarques;
Pour vivre glorieux, pour régner triomphants,
Ils doivent expoſer amis, femmes, enfants.

SAUL.

Hé quoi! par le refus de ton obéiſſance,
Veux-tu me témoigner que je ſuis ſans puiſſance?
Qu'avant même la mort, où tout court avec moi,
Le ciel m'ôte le titre & de pere & de roi?
Qu'il entaſſe ſur moi martyre ſur martyre,
Qu'il me comble d'horreur, qu'il m'arrache l'Empire;
Mais montre pour le moins, en ſuivant mes projets,
Que tant que tu vivras j'aurai quelques ſujets.
Tâche au moins pour un jour d'oublier ce courage
Dont l'excès me ſervit, & dont l'excès m'outrage.

JONATHAS.

Mais plutôt pour l'honneur, plus touché que pour nous,
Oubliez pour un jour que je ſuis né de vous.
Quoi que faſſe pour moi la fortune proſpere,
Oui, je ſerois fâché de vous avoir pour pere,
Si l'amour de mon pere, inutile pour moi,
Me devoit empêcher de périr pour mon roi.
Quoi! vos moindres ſujets obtiendront cette gloire
De chercher pour leur roi la mort, ou la victoire,

Et vos propres enfants, pitoyables objets,
Obtiendront moins d'honneur que vos moindres ſujets?
Le danger vous ſuivroit au milieu des batailles,
Et nous ſerions oiſifs dans de triſtes murailles!
Ah! les enfants des rois ſeroient nés malheureux
S'il ne pouvoient montrer qu'ils ſont nés généreux!

SAUL.

Donc le ciel réſervoit pour me faire la guerre,
Des coups plus rigoureux que ceux de ſon tonnerre!
Hélas! c'eſt le bonheur d'un prince malheureux
De voir autour de lui des enfants généreux;
Et je fais cependant des plaintes légitimes
De trouver dans les miens des cœurs trop magnanimes;
Et par un ſort étrange & privé de tous biens,
Je ſuis même gêné par la vertu des miens.
Tâches-tu d'augmenter une douleur extrême?
Veux-tu donc me gêner par ton courage même?
Trop généreux enfants! Ciel! où me réduis-tu?
De ſouhaiter en eux une moindre vertu?

JONATHAS.

Mais, Sire, où me réduit ma fortune inhumaine,
De me faire aujourd'hui ſouhaiter votre haine?

SAUL.

Mais puiſque mon repos eſt pour toi ſans appas,
C'eſt trop faire languir ton courage & tes bras.

JONATHAS.

Ah, Sire! où courez-vous?

SAUL.

Je contente ton zele,
Je te mene au combat où ta valeur t'appelle.

JONATHAS.

Ne vous expoſez point, Sire, conſervez-vous.

SAUL.

Ne craignant pas pour toi, dois-tu craindre pour nous?
T'imaginerois-tu que ce ſpectre effroyable,
Pour toi ſeroit menteur, & pour moi véritable?
Si ſa menace eſt vaine, ainſi que je le croi,
Elle eſt vaine pour nous, auſſi-bien que pour toi.

JONATHAS.

Oui, Sire, & ce n'eſt pas ce ſpectre mépriſable
Qui me rend pour vous ſeul le danger redoutable:
Mais je crains le haſard, qui dedans les combats
Frappe indifféremment les rois & les ſoldats.
Quoi! parce qu'un démon menace votre tête,
Faut-il vous expoſer aux coups de la tempête?
Vous-même voulez-vous, en ce cruel inſtant,
Le rende véritable en vous précipitant?

SAUL.

Quoi ! parce qu'un démon me fait une menace,
Je manquerois de cœur, je deviendrois de glace ?
Non, non, je dois montrer, & même en m'expoſant,
Que je ſais mépriſer un démon menaçant.
Quoi ! je rendrois moi-même un lâche témoignage,
Qu'en conſultant l'enfer j'ai redouté l'orage,
Et que Saül tremblant s'informa de ſon ſort,
Pour vouloir par la fuite échapper de la mort !
Que la mort aujourd'hui coupe & tranche ma trame ;
Nous irons au devant pour éviter le blâme.
S'expoſer dans la guerre à l'horreur des combats,
Incertain de la vie, incertain du trépas,
Incertain des ſuccès que garde la fortune,
C'eſt l'effet ſeulement d'une vertu commune ;
Mais courir aux combats aſſuré de ſon ſort,
Mais courir aux combats aſſuré de ſa mort,
La voir, & l'embraſſer quand il eſt néceſſaire
D'animer par l'exemple un peuple tributaire,
Il n'appartient qu'aux rois, mais aux rois généreux,
Pour qui la honte ſeule eſt un mal dangereux.
Va ; je ne te tiens plus, j'ai tort, je le confeſſe,
D'avoir pour te ſauver montré de la tendreſſe ;
Il faut me ſouvenir que je ſuis en un rang,
Où je dois à l'État mes enfants & mon ſang :
Il faut vaincre une amour ſi puiſſante & ſi chere,
Un roi n'eſt pas vrai roi quand il eſt trop bon pere.
Va donc pour ton pays tomber au monument,

Je ſerai conſolé ſi tu meurs noblement ;
Entraîne avecque toi tes miſérables freres,
Sers au ciel d'inſtrument pour combler mes miſeres,
Enfin je t'abandonne au bien de cet État ;
Meurs pour le ſecourir, ou meurs avec éclat.

JONATHAS.

Nous répondrons au ſang de qui nous tenons l'être.

SCENE V.

SAUL, PHALTI, JONATHAS.

SAUL.

MAIS j'apperçois Phalti ; je le perdrai, ce traître.
Où ſont-ils, mes enfants, où ſont-ils, indiſcret,
Qui reconnois ſi peu ce que vaut un ſecret ?

PHALTI.

Sire, je tâcherois de vous faire comprendre
Les puiſſantes raiſons qui pourroient me défendre :
Mais quelque paſſion que l'on ait pour ſon bien,
Sire, votre intérêt m'eſt plus cher que le mien.

SAUL.

Vois-tu venir la mort que le ciel me deſtine ?
Viens-tu de mes enfants m'annoncer la ruïne ?

PHALTI.

Sire, pour obéir à votre majeſté,
Ils venoient vous trouver d'un pas précipité :
Mais voyant l'ennemi déjà prêt à combattre,
Le voyant attaquer, le voyant tout abattre,
Ils ont cru qu'ils pouvoient, en cette extrémité
Différer d'obéir à votre majeſté.

SAUL.

Cédons, cédons au ciel dont les fureurs éclatent,
Nos ſoins ſont impuiſſans, quand ſes traits nous combattent;
Mais en eſt-on aux mains?

PHALTI.

Sire, on doit le juger.

SAUL.

Allons.

JONATHAS.

Épargnez-vous.

SAUL.

Quand tout eſt en danger?
N'ayant plus à ſauver que l'éclat de ma gloire,
Allons, allons au moins diſputer la victoire.
Vous, Princeſſe, fuyez de ce funeſte lieu,
Et ſi nous périſſons, conſolez-vous; adieu.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHALTI.

DEMEUREZ, fugitifs, que l'honneur vous arrête,
Puiſque de tous côtés éclate la tempête ;
Demeurez, fugitifs, vengez nos princes morts,
Au moins pour les venger faites quelques efforts.
Mais je leur parle en vain, la frayeur les emporte,
La gloire ne peut rien où la crainte eſt ſi forte.
Princes, triſtes objets du céleſte courroux,
La force des Hébreux eſt morte avecque vous !
Ah ! que n'ai-je verſé tout le ſang qui me reſte,
Pour n'être pas témoin d'un malheur ſi funeſte !
Que ne me voyez-vous, ô princes outragés !
Au malheureux état où je vous vois rangés !
Abner, où courez-vous ?

SCENE II.

ABNER, PHALTI.

ABNER.

PHALTI, je déſeſpere ;
Par-tout regne la mort, & par-tout la miſere.
Hélas ! je tâche en vain, avec tous mes efforts,
Du ſoldat qui s'enfuit de faire un petit corps.
En vain je le conjure, en vain je le menace,
Son courage ſe perd, l'épouvante le glace ;
Et ſi bientôt le ciel ne prend notre parti,
On verra dans les fers ſon peuple aſſujetti.

PHALTI.

A-t-on ſauvé le roi de ce commun naufrage ?

ABNER.

Il eſt où l'a porté l'ardeur de ſon courage,
Ou mort, ou priſonnier.

PHALTI.

Jonathas ?

ABNER.

Il le ſuit.
Mais ſes autres enfants ? ...

PHALTI.

Abner, tout eſt détruit.

ABNER.

Comment? que dites-vous?

PHALTI *montre deux enfants du roi.*

Vois ce que je puis dire.

ABNER.

O ſpectacle effroyable! ô malheureux empire!
Ah, Phalti! par ce ſang que nous voyons verſé,
Craignons tout le malheur qui nous eſt annoncé.
Mais par quel accident ſont-ils dans ce bocage?

PHALTI.

Les trouvant preſque morts au milieu du carnage,
Je les ai fait porter en ces paiſibles lieux,
Où la main de la mort leur a fermé les yeux.

ABNER.

Hélas!

PHALTI.

J'entends du bruit.

SCENE III.

ACHAS, JONATHAS, PHALTI, ABNER.

ACHAS.

MAIS voyez vos bleſſures.

JONATHAS.

Je reſſens d'autres maux, & des peines plus dures.

PHALTI.

Seigneur, que faites-vous?

ACHAS.

Tout bleſſé, tout mourant,
Il veut courir encor dans un mal apparent.

JONATHAS.

Ah! puiſqu'il faut mourir privé de la victoire,
Que je meure du moins où je cherchois la gloire:
Fais reporter ce corps ſanglant & déchiré
Dans le carnage affreux d'où ton bras l'a tiré.
Que le lit de ma mort ſoit un champ de bataille,
C'eſt-là que le trépas n'a rien qui me travaille;
Pour ſoutenir enfin un trône qui va cheoir,
Montrons notre valeur, ou notre déſeſpoir.

Peut-être que mon ſang aura cet avantage,
Qu'aux ſoldats étonnés il rendra le courage,
Et leur inſpirera, par un excès d'horreur,
Avecque le courage une utile fureur.

PHALTI.

Seigneur, penſez à vous.

JONATHAS.

Ah, douleur trop cruelle!
Je vois dans le péril le roi qui nous appelle :
Je le vois ſans défenſe, il eſt prêt à périr,
Et mon bras malheureux ne peut le ſecourir!
Hélas! de tous les maux dont le fardeau m'accable,
C'eſt-là le plus ſenſible, & le ſeul incurable!

ABNER.

Ne vous figurez point de nouvelles douleurs :
Si le ciel eſt pour nous, que peuvent les malheurs?
On a ſauvé le roi.

JONATHAS.

Je croirois ce langage
Si je connoiſſois moins l'ardeur de ſon courage.
Hélas! s'il eſt vivant, il combat foible ou fort,
Et s'il ne combat plus, il expire, il eſt mort.
Vous donc qui le jugez ou mort, ou ſans défenſe,
Courez à ſon ſecours, ou bien à ſa vengeance.
Ah! que ne puis-je?

ABNER.

ABNER.

Il perd la voix & la clarté.
O jour trop redoutable, & trop peu redouté !

PHALTI.

Mais j'apperçois de loin des ſoldats adverſaires,
Qui ſemblent s'approcher de ces lieux ſolitaires.
Tâchons de détourner leurs funeſtes efforts
De nos princes mourants, & de nos princes morts.
Vous, Achas, demeurez.

JONATHAS.

Hé, quoi ! que vois-je encore ?
Voulez-vous adoucir le mal qui me dévore ?
Défendez votre prince.

ACHAS.

Ah, Seigneur ! le voici.

JONATHAS.

Voyons-le ; toutefois retire-moi d'ici,
Et de peur d'augmenter la peine que j'endure,
Détourne de ſes yeux ma funeſte aventure.

SCENE DERNIERE.

SAUL, SON ÉCUYER, JONATHAS.

SAUL.

ENFIN, tu vois du trône un roi précipité,
Le ciel m'a combattu, le ciel m'a ſurmonté.
D'infâmes ennemis m'ont ravi la victoire,
La honte d'Iſraël fait aujourd'hui leur gloire;
Et le ciel, ô malheur! veut que je ſois reſté
Pour voir & pour ſentir cette calamité.

L'ÉCUYER.

Vous n'avez rien perdu, ſi malgré cet orage
Vous conſervez encore un illuſtre courage.

SAUL.

Hélas! tout eſt contraire aux princes malheureux,
Et leur courage eſt vain quand le ciel eſt contr'eux.
Mais où ſont mes enfants? ô céleſte colere!
Si tu peux te fléchir, ne t'adreſſe qu'au pere.
(*Il voit deux de ſes enfants.*)
Mais que vois-je en ce bois? du ſang! ô malheureux!

L'ÉCUYER.

Ah, Sire! réſiſtez à ce coup rigoureux.

SAUL.

O comble de mes maux ! ô tonnerre ! ô tempête !
Acheve d'éclater ſur ma coupable tête !
Eſt-il quelque malheur dont j'ignore les coups ?
N'ai-je pas épuiſé le céleſte courroux ?
Soit que je ſouffre en roi, ſoit que je ſouffre en pere ;
Quel mal peut déſormais augmenter ma miſere,
Si je vois mes enfants le butin du trépas,
Mes ennemis vainqueurs, & mon empire à bas ?

L'ÉCUYER.

Eſpérez pour le moins qu'en un mal ſi funeſte,
La main de Jonathas eſt un bien qui vous reſte.

SAUL.

Enſeigne-moi plutôt à ſouffrir des tourments,
Dont tu ne vois encor que les commencements.
Que ne puis-je oublier cet arrêt redoutable,
Dont j'apperçois déjà l'effet épouvantable ?
Que ne puis-je oublier cette funeſte voix ?
Si j'eſpérois en vain, au moins j'eſpérerois ;
Au moins j'eſpérerois que le ciel qui me preſſe,
Me pourroit conſerver ma derniere richeſſe,
Et qu'enfin le ſalut d'un enfant généreux
Me pourroit conſoler de la perte de deux.
Mais je n'eſpere plus. Mais que vois-je paroître ?
Je n'ai qu'à craindre un mal afin de le voir naître !
Jonathas !

JONATHAS.

O malheur!

SAUL.

Jonathas, eſt-ce vous?
Enfants, qui me livrez de ſi ſenſibles coups,
Pour qui premiérement faut-il que mes yeux pleurent?
Hélas! les uns ſont morts, & les autres ſe meurent.
Tombez; trône, tombez, & périſſez pour moi.
Fuyez avec horreur d'un miſérable roi.
La perte des grandeurs ne fait pas ma miſere;
Je ſuis roi malheureux, parce que je ſuis pere.
O toi! que mon courage, auſſi-bien que mon ſort,
Avecque tant d'horreur précipite à la mort!
O toi! pour qui mon cœur fut capable de craindre,
Dois je ici, Jonathas, te blâmer, ou te plaindre?
Voulois-je t'impoſer d'infructueuſes loix?
Devois-tu préférer ton courage à ma voix?
Mais pourquoi te blâmer dans ce commun naufrage,
D'avoir moins écouté ma voix que ton courage?
Si le ciel te pouſſoit, pouvois-tu m'écouter?
Si le ciel te pouſſoit, pouvois-je t'arrêter?
Ah, mon cher Jonathas! c'eſt toi que je dois plaindre,
Et c'eſt le ciel.....

JONATHAS.

Ah, Sire!

SAUL.

Il faut donc ſe contraindre.
Hé bien, ſans murmurer ſupportons nos malheurs,
Bien qu'on ait murmuré pour de moindres douleurs.
O pere malheureux !

JONATHAS.

O fils plus déplorable,
De ne pouvoir aider un pere miſérable !
Mais, Sire, ſauvez-vous ; ainſi ſoulagez-moi.
L'État n'a rien perdu s'il ne perd pas ſon roi.
Ne pouvant vous ſervir par ma main impuiſſante,
Que je vous ſerve au moins par ma voix languiſſante :
Peut-être que le ciel ſatisfait & content,
Veut pour votre ſalut vous donner cet inſtant.

SAUL.

Songer à mon ſalut, quand je perds un empire !
Quand le ciel me pourſuit, quand Jonathas expire !

JONATHAS.

Ma mort eſt honorable, auſſi-bien que mes coups ;
Voulez-vous l'adoucir ? ah, Sire, ſauvez-vous !

SAUL.

Un roi qui n'a plus rien à perdre que la vie,
Ne peut trop tôt en perdre & l'uſage & l'envie.

JONATHAS.

Un roi qui ſe voit libre, & qui porte un grand cœur,
Eſt toujours en état de vaincre ſon vainqueur.
Sauvez-vous.

SAUL.

Tout s'oppoſe au ſalut de ton pere,
La terre, les enfers & le ciel en colere.
Ce corps même, ce corps, que tu voudrois ſauver;
Ce corps qu'à l'ennemi tu voudrois enlever,
Ce corps percé de coups, & que la force laiſſe,
S'oppoſe à ſon ſalut par ſa propre foibleſſe.

JONATHAS.

Achas, rappelle Abner, & qu'il vienne au ſecours.
Ah, Sire! . . . . . .

SAUL.

Ah! ce moment a terminé ſes jours!
Il eſt mort, ils ſont morts, déplorables victimes!
Et ce qui plus me gêne, ils ſont morts par mes crimes.
Enfants infortunés, je ne vous pleure pas
Pour avoir reſſenti les rigueurs du trépas:
Hélas! de vos vertus votre mort eſt un gage,
Elle eſt digne de vous & de votre courage.
C'étoit pour le pays que vous deviez périr,
Et c'eſt pour le pays qu'on vous a vu mourir:
Donc cette mort eſt belle, & vaut mieux que la vie;

Elle n'eſt pas à plaindre, elle eſt digne d'envie,
Et telle que des rois heureux & triomphants
La pourroient ſouhaiter pour leurs propres enfants.
Non je ne me plains pas de voir deſſus la terre
Votre ſang répandu par le ſort de la guerre :
Mais ſi le déſeſpoir s'empare de mon cœur,
S'il chaſſe ma raiſon, s'il ſe rend mon vainqueur,
C'eſt parce que je vois que de votre ruïne
Mes forfaits ſeulement ont été l'origine ;
Et que par un malheur qui paſſe les plus grands,
Le châtiment du pere a perdu les enfants.
Épouvantable arrêt du ciel inexorable,
Qui perd trois innocents pour punir un coupable !
Et qui pour m'accabler ſous un plus rude poids,
Semble au moins affecter d'être injuſte une fois !
Pitoyables objets, ce matin mes délices !
Puiſque le ciel le veut, maintenant mes ſupplices !
M'eſt-il au moins permis d'eſpérer ſeulement
D'avoir en nos malheurs un même monument ?
Grandeur toujours à craindre, & toujours déſirée,
Grandeur par-tout funeſte & par-tout adorée,
Charmante illuſion qui flattes, qui ſéduits,
On te ſuit, on te cherche, & voilà de tes fruits.
(*Il montre ſes enfants.*)
Quiconque en un empire a de la confiance,
Qu'il conſidere en moi ſa fatale inconſtance ;
Qu'il juge ſi d'un roi le deſtin eſt ſi beau,
Le matin dans le trône, & le ſoir au tombeau :
Et le ſoir ſi détruit, qu'à l'inſtant qu'il ſuccombe

A peine ſeulement attend-il une tombe !
Qu'à peine ſeulement peut-il pour ſon repos
Eſpérer que la terre enveloppe ſes os !
O ciel ! quand vous donnez la grandeur ſouveraine,
Montrez-vous votre amour, ou plutôt votre haine ?
Puiſqu'un tróne eſt rempli de tant d'adverſités,
O ciel ! nous aimez-vous quand vous nous y portez ?

L'ÉCUYER.

Sire, de tous côtés le danger vous menace,
Je vois les ennemis preſque ſur cette place ;
Vous êtes pourſuivi, tâchez de vous ſauver ;
Si le ciel vous abat, il peut vous relever.

SAUL.

Juge par les aſſauts que la terre me donne,
Que le ciel en courroux me quitte & m'abandonne.
Mais puiſqu'il faut périr, & qu'on réſiſte en vain,
Que ne puis-je périr les armes à la main ?
Mais la perte du ſang rend mon bras inutile,
Le cœur ne peut plus rien dans un corps ſi débile ;
Enfin dans mes malheurs, pour comble de tourment,
Il ne m'eſt pas permis de mourir noblement.
Mais ſi l'injuſte ſort me ravit cette gloire,
Dérobe aux ennemis le fruit de leur victoire ;
Empêche que ton roi, plus gêné qu'aux enfers,
Périſſe par leurs mains, ou tombe dans leurs fers.

L'ÉCUYER.

Commandez, j'obéis, que faut-il entreprendre?

SAUL.

M'ouvrir la ſépulture, & m'y faire deſcendre.
Avance donc la mort où tu me vois courir,
Et que je meure au moins lorſque je veux mourir.
Acheve enfin mes jours, de peur qu'un roi barbare
N'ajoute la riſée aux maux qu'il me prépare.
Être vaincu d'un roi dont je fus attaqué,
M'eſt un moindre malheur que d'en être moqué.

L'ÉCUYER.

Sire.

SAUL.

Prête la main à ma force abattue;
Voilà, voilà mon cœur, acheve, frappe, tue;
Montre en obéiſſant à ma derniere loi,
Que je porte au tombeau la qualité de roi.

L'ÉCUYER.

Ah, Sire! commandez des choſes légitimes.

SAUL.

Ma mort eſt un bienfait.

L'ÉCUYER.

C'eſt le plus grand des crimes.

SAUL.

Si ma mort eſt un crime en venant de ton bras,
Ton roi t'en abſoudra quand tu le commettras.

L'ÉCUYER.

Permettez. . . . . .

SAUL.

Réponds-moi ſeulement par l'épée.

L'ÉCUYER.

Plutôt dedans mon ſang elle ſera trempée.

SAUL.

Dois-je donc aujourd'hui par ton zele inhumain,
Ou me voir lâche eſclave, ou mourir de ma main?
Veux-tu qu'un ennemi, ſuperbe en la victoire,
Faſſe ſervir ma honte à l'éclat de ſa gloire?
Ou qu'armant contre moi ma derniere fureur,
Je me rende moi-même un ſpectacle d'horreur?
Privé de tout ſecours, & parmi tant de gênes,
Que vois-je de certain que la mort, que les chaînes?
Et dedans un malheur ſi preſſant & ſi fort,
Que doit choiſir un roi des fers ou de la mort?
Ah! ne me réduis point à ce malheur extrême,
De périr par ma main, de me perdre moi-même!
Frappe, voilà de quoi prévenir mon deſſein,

Je te fournis d'un fer, fournis-moi d'une main.
Pour ton dernier ſervice, épargne-nous un crime,
Ne pouvant me ſauver, ſauve au moins mon eſtime;
En l'état où je ſuis, crois que mes plus grands biens,
Conſiſtent à périr par les armes des miens.
Quoi! tu crains de frapper; & voyant ma foibleſſe,
Et voyant de ſi près l'ennemi qui me preſſe,
Abandonner ton prince à l'ennemi vainqueur,
Eſt-ce un moindre attentat que de percer ſon cœur?
Quelle main pour un roi te ſemble plus humaine,
Ou celle qui le tue, ou celle qui l'enchaîne?
Sache, ſache inſenſé, qu'un prince eſt beaucoup mieux
Dans un noble cercueil qu'en des fers odieux;
Sache, ſache qu'un roi conſtant & raiſonnable
Aime autant que le trône un ſépulcre honorable.
Mais j'ai tort de prétendre, & d'implorer de toi
Ce que mon déſeſpoir peut obtenir de moi.
Il faut, puiſque le ciel ordonne que je tombe,
Que Saül ſoit le faix ſous qui Saül ſuccombe.
Enfants, que n'ai-je au moins ce noble réconfort
De pouvoir en mourant douter de votre mort.
Mais c'eſt me plaindre en vain, & par des plaintes vaines
Contribuer moi-même à prolonger mes peines.
O vous, qui me ſuivez, ſuperbes ennemis!
A qui, comme un grand bien mon déſaſtre eſt promis,
Si par la main du ciel contre nous animée,
Vous avez triomphé d'une puiſſante armée,
Apprenez par ce coup qui vous dérobe un roi,
Que Saül ſeulement peut triompher de ſoi.

L'ÉCUYER.

Ah, Sire! Il eſt tombé ſur ſa fatale épée,
Il eſt mort. O fortune, & trompeuſe & trompée!
Mais parmi tant de maux, de carnage & d'effroi,
Mon deſtin le plus doux eſt de ſuivre mon roi.

Fin du SAUL *de du Ryer*,
& du Tome ſixieme.

650231

TABLE
DES PIECES
Contenues dans le Tome ſixieme.

PRÉLIMINAIRES, Page 7
L'AMOUR TYRANNIQUE, *Tragédie de Scudéri*, 11
HISTOIRE DE LA TRAGÉDIE, *à l'année* 1639, 113
LES HORACES, *Tragédie du Grand Corneille, avec les Commentaires de Voltaire*, 119
PRÉFACE *d'*Alcionée, 247
ALCIONÉE, *Tragédie de du Ryer*, 249
CINNA, *ou* LA CLÉMENCE D'AUGUSTE, *Tragédie du Grand Corneille, avec les Commentaires de Voltaire*, 339
SAUL, *Tragédie de du Ryer*, 475

Fin de la Table du Tome ſixieme.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur DE L..... Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public *un Recueil des meilleures Pieces Dramatiques faites en France, &c.* ou *le Théatre François.* S'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre parrout notre Royaume. Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilege, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne ; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'Acte qui la contiendra ſera enrégiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la ceſſion ; & alors par le fait ſeul de la ceſſion enrégiſtrée, la durée du préſent Privilege ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777, portant Réglement ſur la durée des Privileges en Librairie. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance, comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire

vendre, débiter ni contrefaire leſdits ouvrages, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 30 aout 1777, concernant les contre-façons. A la charge que ces Préſentes ſeront enrégiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beau caractere, conformément aux Réglements de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilege: qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit ouvrage, ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France le ſieur HUE DE MIROMENIL, qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & très-féal Chevalier, Chancelier de France le ſieur de MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur HUE DE MIROMENIL; le tout à peine de nullité des Préſentes. DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secretaires foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR

tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le dix-neuvieme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt, & de notre Regne le ſeptieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BEGUE.

Je ſouſſigné cede le préſent Privilege à Monſieur JOSEPH-SULPICE GRABIT, *ſuivant le traité fait entre nous. A Paris le 28 Août 1780.*

Signé, DE L.....

REGISTRÉ le préſent Privilege, & la ceſſion d'icelui étant au pied, ſur le Regiſtre XXI *de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 2105, fol. 362, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilege: à la charge de n'employer dans ledit Recueil que des Pieces ſans Privilege, ou d'obtenir le conſentement des Propriétaires, ſuivant l'engagement pris par l'obtenteur du préſent Privilege, & dépoſé en la Chambre Syndicale de Paris le 31 Août 1780. Et encore à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires preſcrits par l'article* CVIII *du Réglement de 1723. A Paris le 1 Septembre 1780.*

Signé, LECLERC, *Syndic.*

REGISTRÉ le préſent Privilege, & la ceſſion d'icelui, ſur le Regiſtre de la Chambre Syndicale de Lyon. A Lyon le 5 Septembre 1780.

Signé, PERISSE DULUC, *Syndic.*

A LYON, de l'Imprimerie de FAUCHEUX, quai & maiſon des Céleſtins.